UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01267182 2

34 528

I

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

Le texte de cette édition
est conforme à celui de l'édition originale
en dehors des lettres
et fragments inédits signalés à la table des matières.
Le classement des lettres a été modifié
autant que les faits cités dans chacune d'elles
indiquaient un ordre
différent de celui primitivement adopté.

587c

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

QUATRIÈME SÉRIE

(1869-1880)

118703
25/9/11

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCX

Tous droits réservés

TORONTO UNIVERSITY LIBRARY

PQ
2247
A2
1910
sér. 4

CORRESPONDANCE
DE
GUSTAVE FLAUBERT.

À MADAME JULES CLOQUET.

Croisset, mardi 4 heures.

Comme vous êtes bonne, chère madame Cloquet, de vous être occupée de mon protégé si vite et si bien! Je vous en remercie très sincèrement, étant d'ailleurs moins surpris que touché.

Puisque voilà la paix, nos affaires doivent prendre une bonne tournure. Je vous assure que j'ai autant envie que vous de les voir réussir. Je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable à vous et à « notre cher Jules », comme vous dites. Donnez-moi de temps à autre de ses nouvelles. Vers la fin du mois d'août je ferai un petit voyage à Paris, et j'espère réchauffer et *avancer* les choses. Y serez-vous à cette époque? Ma mère me charge de mille amitiés pour vous deux.

Je vous baise les mains, chère madame, et suis votre très affectionné.

À JULES TROUBAT.

Croisset.

Mon cher Ami,

Un entrefilet de journal me donne des inquiétudes sur la santé de notre maître[1].

Qu'y a-t-il de vrai?

Je vous prie de me répondre poste pour poste, et de me donner des détails.

Mille remerciements d'avance, et à vous.

AU MÊME.

Samedi matin.

Vous êtes bien aimable, cher ami, de m'avoir envoyé des nouvelles du maître. Elles me rassurent tout à fait. Philip a trouvé le joint.

Néanmoins, je compte sur votre bonne volonté de temps à autre.

Donnez de ma part, à celui que nous aimons, une bonne poignée de main, et croyez-moi tout à vous.

J'ai trouvé ma mère très vieillie. Sa santé ne me donne pas d'inquiétudes immédiates; mais...?

---

[1] Sainte-Beuve.

À GEORGE SAND.

Chère Maître,

Non! pas de sacrifices! tant pis! Si je ne regardais les affaires de Bouilhet comme miennes absolument j'aurais accepté tout de suite votre proposition. Mais : 1° c'est mon affaire; 2° les morts ne doivent pas nuire aux vivants.

Mais j'en veux à ces messieurs, je ne vous le cache pas, de ne nous avoir rien dit du Latour Saint-Ybars. Car ledit Latour est reçu depuis longtemps. Pourquoi n'en savions-nous rien?

Bref, que Chilly m'écrive la lettre dont nous sommes convenus mercredi et qu'il n'en soit plus question.

Il me semble que vous pouvez être jouée le 15 décembre, si *l'Affranchie* commence vers le 20 novembre. Deux mois et demi font environ cinquante représentations; si vous les dépassez, *Aïssé* ne se présentera que l'année prochaine.

Donc, c'est convenu puisqu'on ne peut pas supprimer Latour Saint-Ybars; vous passerez après lui et *Aïssé* ensuite, si je le juge convenable.

Nous nous verrons samedi à l'enterrement du pauvre Sainte-Beuve. Comme la petite bande diminue! Comme les rares naufragés du radeau de la Méduse disparaissent!

Mille tendresses.

À PHILIPPE.

« Un peu sèche » (ta lettre); non! pas assez raide. Nous ne risquons rien d'être rébarbatifs. Au contraire! ils nous embêtent, em.....-les!

Donc, tu vas me recopier tout de suite la lettre destinée à être montrée, en faisant un autre préambule, en enlevant l'alinéa relatif à Duquesnel, en y intercalant ce que j'ai marqué d'une barre longitudinale dans l'autre lettre (celle sur papier bleu). Tu peux même insister davantage sur le tort pécuniaire que ça te fait. — Enfin au mot *avance* récrie-toi, parbleu! j'en trouverai, cher Porcher, des avances! Je remercie ces messieurs de me faire crédit, et... montre-toi très blessé. Cependant que ta lettre soit dans des termes polis et publiable au besoin. Fais l'éloge de Berton et trépigne légèrement les autres pour montrer que lui seul nous importe, ce qui est vrai.

Je l'ai vu tantôt au convoi de Sainte-Beuve; tu n'as pas l'idée de son exaspération.

Il traite Chilly d'idiot. Il écume. Ces messieurs ont été (je le sais par lui) terrifiés de mon calme. J'ai bien pensé à les assommer. Mais ça aurait pu avoir des inconvénients, même pour la pièce. Ils se mordent les pouces, ils sont très penauds.

Après tout, c'est peut-être un retard de douze ou quinze jours, tout au plus. Si les deux pièces qui nous précèdent allaient faire four, nous serions joués en février. Il est inouï, dans les fastes théâtraux, que trois pièces de suite aient du succès. N'importe! ça me chagrine pour toi d'abord et

puis pour les autres publications. Envoie-moi ce que j'attends *illico*.

Tout à toi.

Embrasse ta mère et qu'elle te le rende de ma part.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, lundi.

Chère Demoiselle,

Je suis fort heureux de recevoir de vos nouvelles. Je désirerais seulement qu'elles fussent meilleures. Sans jamais avoir eu la satisfaction de vous voir, je vous compte au nombre de mes amis. Tout ce qui vous arrive de fâcheux m'afflige. Soignez bien vos yeux.

Je connais le livre de Tenot, qui ne m'a rien appris de neuf, car j'ai assisté de ma personne au coup d'État, et j'ai même manqué rester sur le trottoir. Des gens ont été tués sous mes yeux; je ne sais comment je l'ai échappé.

Mais l'opposition actuelle me paraît stupide. Elle s'attaque à l'empire ou plutôt à l'empereur au lieu de s'en prendre à la question religieuse, qui est la seule chose importante.

Il y a quelque temps que je n'ai eu des nouvelles de Mme Sand. Elle m'avait invité à aller chez elle à Nohant, le 15 de ce mois, pour le baptême de ses petites-filles. Mais mon bouquin m'a retenu. Le moindre dérangement physique me trouble la cervelle.

Je vous remercie de vous intéresser à ma mère. Elle va aussi bien qu'on peut aller à son âge : soixante-quinze ans! Si ce n'est que sa surdité l'attriste beaucoup.

Comme voici le jour de l'an et qu'on a coutume à cette époque de se faire de petits cadeaux, je me permets de vous envoyer le portrait d'un homme qui pense souvent à vous.

P.-S. Je viens de recevoir votre article et vous en remercie.

Mais pourquoi se retourner toujours vers le passé, quand l'avenir est là, l'avenir infini?

C'est parce que nous pensons à nous que nous sommes tristes et malades.

À GEORGE SAND.

3 décembre 1869.

Chère bon Maître,

Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. Lisez le *Constitutionnel* de lundi dernier, le *Gaulois* de ce matin, c'est carré et net. On me traite de crétin et de canaille. L'article de Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*) est, en ce genre, un modèle, et celui du bon Sarcey, quoique moins violent, ne lui cède en rien. Ces messieurs réclament au nom de la morale et de l'Idéal! J'ai eu aussi des éreintements dans le *Figaro* et dans *Paris*, par Cesena et Duranty. Je m'en fiche profondément! ce qui n'empêche pas que je suis étonné par tant de haine et de mauvaise foi.

La Tribune, le Pays et *l'Opinion nationale* m'ont en revanche fort exalté... Quant aux amis, aux personnes qui ont reçu un exemplaire orné de ma griffe, elles ont peur de se compromettre et on me parle de toute autre chose. Les braves sont rares. Le livre se vend néanmoins très bien malgré la politique, et Lévy m'a l'air content[1].

Je sais que les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi, « à cause du père Roque et du cancan des Tuileries ». Ils trouvent qu'on devrait empêcher de publier des livres comme ça (textuel), que je donne la main aux Rouges, que je suis bien capable d'attiser les passions révolutionnaires, etc.! Bref, je recueille, jusqu'à présent, très peu de lauriers, et aucune feuille de rose ne me blesse.

Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je retravaillais la féerie? (Je fais maintenant un tableau des courses et j'ai enlevé tout ce qui me semblait poncif.) Raphaël Félix ne m'a pas l'air empressé de la connaître. Problème!

Tous les journaux citent comme preuve de ma bassesse l'épisode de la Turquie que l'on dénature, bien entendu, et Sarcey me compare au marquis de Sade, qu'il avoue n'avoir pas lu!...

Tout ça ne me dévisse nullement. Mais je me demande à quoi bon imprimer?

[1] *L'Éducation sentimentale* parut en librairie le 16 novembre 1869; cette lettre et les suivantes font allusion à l'accueil que lui firent la presse et le public.

À LA MÊME.

Mardi, 4 heures.

CHÈRE MAÎTRE,

Votre vieux troubadour est trépigné et d'une façon inouïe. Les gens qui ont lu mon roman craignent de m'en parler, par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux, et que la composition, le dessin manquent absolument.

Saint-Victor, qui prône les livres d'Arsène Houssaye, ne veut pas faire d'articles sur le mien, le trouvant trop mauvais. Voilà. Théo est absent, et personne, absolument personne ne prend ma défense.

Autre histoire : hier Raphaël et Michel Lévy ont entendu la lecture de la féerie. Applaudissements, enthousiasme. J'ai vu le moment où le traité allait être signé séance tenante. Raphaël a si bien compris la pièce, qu'il m'a fait deux ou trois critiques *excellentes*. Je l'ai trouvé, d'ailleurs, un charmant garçon. Il m'a demandé jusqu'à samedi pour me donner une réponse définitive. Puis, tout à l'heure, lettre (fort polie) dudit Raphaël où il me déclare que la féerie l'entraînerait à des dépenses trop considérables pour lui.

Enfoncé derechef. Il faut se tourner d'un autre côté. Rien de neuf à l'Odéon.

Sarcey a republié un second article contre moi.

Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant (*sic*). Tout cela ne me démonte nullement.

À JULES DUPLAN.

Jeudi soir.

Rengaine tes compliments, mon cher vieux!

Nous sommes *enfoncés!* Raphaël, dès le lendemain, a reculé devant la dépense. Cependant Lévy ne m'a pas l'air d'avoir perdu tout espoir! — Je fais des corrections excellentes (profitant de ce que Raphaël m'a dit), un tableau supprimé et un autre plus corsé.

Tirons de cette honte un profit pour nous-mêmes.

A propos de honte, ce n'est plus Mme Sandeau *qui me plaint,* mais Maxime. Sur cent cinquante personnes environ auxquelles j'ai envoyé mon livre, il y en a trente au plus qui m'ont accusé réception des exemplaires. Brillent par leur mutisme : Fovard, Mme Cornu, Renan, etc.... La province renchérit sur Paris, — car le journal *la Gironde* m'appelle « Prudhomme ».

Mais le plus beau, c'est M. Shérer!

Oh! dans nos bouches!

Pour en revenir à la féerie, elle sera reçue d'ici à un mois — ou imprimée dans trois, au plus tard — telle est ma décision.

L'ange nommé Mme de Metternich m'a fait dimanche les compliments les plus chouettes sur *l'Éducation sentimentale.*

J'ai été aussi très content de Viollet-Leduc.

A dimanche pour déjeuner; nous serons seuls.

À GEORGE SAND.

Vendredi, 10 décembre, 10 h. du soir.

Chère Maître, bon comme du bon pain,

Je vous ai, tantôt, envoyé par le télégraphe ce mot : « A Girardin ». *La Liberté* insérera votre article, tout de suite. Que dites-vous de mon ami Saint-Victor, qui a refusé d'en faire un, trouvant « le livre mauvais »? Vous n'avez pas tant de conscience que cela, vous!

Je continue à être roulé dans la fange. *La Gironde* m'appelle Prudhomme. Cela me paraît neuf.

Comment vous remercier? J'éprouve le besoin de vous dire des tendresses. J'en ai tant dans le cœur qu'il ne m'en vient pas une au bout des doigts. Quelle brave femme vous faites, et quel brave homme! Sans compter le reste!

À LA MÊME.

Mercredi après-midi.

Chère Maître,

Votre commission était faite hier à une heure. La Princesse a, devant moi, pris une petite note sur votre affaire pour s'en occuper immédiatement. Elle m'a paru très contente de pouvoir vous rendre service.

On ne parle que de la mort de Noir. Le sentiment général est la peur, pas autre chose.

Dans quelles tristes mœurs nous sommes plongés! Il y a tant de bêtise dans l'air qu'on devient féroce. Je suis moins indigné que dégoûté. Que dites-vous de ces messieurs qui viennent parlementer munis de pistolets et de cannes à dard? Et de cet autre, de ce prince qui vit au milieu d'un arsenal et qui en use? Joli! Joli!

Quelle chouette lettre vous m'avez écrite avant-hier! Mais votre amitié vous aveugle, chère bon maître. Je n'appartiens pas à la famille de ceux dont vous parlez. Moi qui me connais, je sais ce qui me manque. Et il me manque énormément!

En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide dont je m'aperçois chaque jour davantage!

A quoi bon faire des concessions? Pourquoi se forcer? Je suis bien résolu, au contraire, à écrire désormais pour mon agrément personnel, et sans nulle contrainte. Advienne que pourra!

À LA MÊME.

17 mars 1870.

Chère Maître,

J'ai reçu hier au soir un télégramme de Mme Cornu portant ces mots : « Venez chez moi, affaire pressée. » Je me suis donc transporté chez elle, aujourd'hui, et voici l'histoire.

L'impératrice prétend que vous avez fait à sa

personne des allusions fort désobligeantes dans le dernier numéro de la *Revue*. « Comment ? moi que tout le monde attaque maintenant ! Je n'aurais pas cru ça ! et je voulais la faire nommer de l'Académie ! Mais que lui ai-je donc fait ? etc. » Bref, elle est désolée, et l'empereur aussi. Lui n'était pas indigné, *mais prostré* (*sic*).

Mme Cornu lui a représenté en vain qu'elle se trompait et que vous n'aviez voulu faire aucune allusion.

Ici, une théorie de la manière dont on compose des romans.

« Eh bien, alors, qu'elle écrive dans les journaux qu'elle n'a pas voulu me blesser.

— C'est ce qu'elle ne fera pas, j'en réponds.

— Écrivez-lui pour qu'elle vous le dise.

— Je ne me permettrai pas cette démarche.

— Mais je voudrais savoir la vérité, cependant ! Connaissez-vous quelqu'un qui... (Alors Mme Cornu m'a nommé.)

— Oh ! ne dites pas que je vous ai parlé de ça ! »

Tel est le dialogue que Mme Cornu m'a rapporté. Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre à Mme Cornu, qui la fera passer à l'impératrice.

Je trouve cette histoire stupide et ces gens-là sont bien délicats ! On nous en dit d'autres, à nous !

Maintenant, chère maître du bon Dieu, vous ferez absolument ce qui vous conviendra.

L'impératrice a toujours été très aimable pour moi et je ne serais pas fâché de lui être agréable.

J'ai lu le fameux passage. Je n'y vois rien de blessant. Mais les cervelles de femmes sont si drôles!

Je suis bien fatigué de la mienne (ma cervelle) ou plutôt elle est bien bas pour le quart d'heure! J'ai beau travailler, ça ne va pas! Tout m'irrite et me blesse; et comme je me contiens devant le monde, je suis pris de temps à autre par des crises de larmes où il me semble que je vais crever. Je sens enfin une chose toute nouvelle : les approches de la vieillesse. L'ombre m'envahit, comme dirait Victor Hugo.

Mme Cornu m'a parlé avec enthousiasme d'une lettre que vous lui avez écrite sur une méthode d'enseignement.

À LA MÊME.

Chère Maître,

Je viens d'envoyer votre lettre (dont je vous remercie) à Mme Cornu, en l'insérant dans une épître de votre troubadour où je me permets de dire vertement ma façon de penser.

Les deux papiers seront mis sous les yeux de la *dame* et lui apprendront un peu d'esthétique.

Hier soir j'ai vu *l'Autre*, et j'ai pleuré à diverses reprises. Ça m'a fait du bien. Voilà! Comme c'est tendre et exaltant! Quelle jolie œuvre, et comme on aime l'auteur! Vous m'avez bien manqué. J'avais besoin de vous bécotter comme un petit enfant. Mon cœur oppressé s'est détendu, merci.

Je crois que ça va aller mieux. Il y avait beaucoup de monde. Berton et son fils ont été rappelés deux fois.

À LA MÊME.

Lundi matin, 11 heures.

Je sentais qu'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, puisque je venais de vous écrire pour savoir de vos nouvelles, quand on m'a apporté votre lettre de ce matin. J'ai repêché la mienne chez le portier; en voici une seconde.

Pauvre chère maître! Comme vous avez dû être inquiète? et Mme Maurice aussi! Vous ne me dites pas ce qu'il a eu (Maurice)? Dans quelques jours, avant la fin de la semaine, écrivez-moi pour m'affirmer que tout est bien fini. La faute en est, je crois, à l'abominable hiver dont nous sortons. On n'entend parler que de maladies et d'enterrements! Mon pauvre larbin est toujours à la maison Dubois et je suis navré quand je vais le voir. Voilà deux mois qu'il reste sur son lit, en proie à des souffrances atroces.

Quant à moi, ça va mieux. J'ai lu énormément. Je me suis surmené et me revoilà à peu près sur pattes. L'amas de noir que j'ai au fond du cœur est un peu plus gros, voilà tout. Mais, dans quelque temps, je l'espère, on ne s'en apercevra pas. Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir, et je recommence le lendemain. Au commencement de mai, je m'en retournerai à

Croisset. Mais je vous verrai d'ici là. Tout va se remettre avec le soleil.

La belle dame en question m'a fait, à votre endroit, les excuses les plus convenables, m'affirmant qu' « elle n'avait jamais eu l'intention d'insulter le génie ».

Certainement, je veux bien connaître M. F***; puisqu'il est un des vôtres, je l'aimerai.

À MADAME ***

Dimanche soir.

Votre dévouement s'était alarmé à tort, chère madame. J'en étais sûr. Voici la réponse qui m'arrive poste pour poste.

Les gens du monde, je le répète, voient des allusions où il n'y en a pas. Quand j'ai fait *Madame Bovary* on m'a demandé plusieurs fois : « Est-ce Mme *** que vous avez voulu peindre? » Et j'ai reçu des lettres de gens parfaitement inconnus, une entre autres d'un monsieur de Rheims qui me félicitait de *l'avoir vengé* (d'une infidèle)! Tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure, se reconnaissant dans *Homais,* voulaient venir chez moi me flanquer des gifles; mais le plus beau (je l'ai découvert cinq ans plus tard), c'est qu'il y avait alors en Afrique, la femme d'un[1] [....] s'appelant Mme Bovaries et qui ressemblait à *Madame Bovary,* nom que j'avais inventé en dénaturant celui de Bouvaret.

[1] Titre du fonctionnaire.

La première phrase de notre ami Maury en parlant de *l'Éducation sentimentale* a été celle-ci : « Est-ce que vous avez connu X..., un Italien, professeur de mathématiques? Votre Senecal est son portrait physique et moral! Tout y est jusqu'à la coupe des cheveux! » D'autres prétendent que j'ai voulu peindre, dans Arnoux, *Bernard-Latte* (l'ancien éditeur) que je n'ai jamais vu, etc.

Tout cela est pour vous dire, chère madame, que le public se trompe en nous attribuant des intentions que nous n'avons pas.

J'étais bien sûr que Mme Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1° par hauteur d'esprit, par goût, par respect de l'art, et 2° par moralité, par sentiment des convenances, et aussi, par *justice.*

Je crois même, entre nous, que cette inculpation l'a un peu blessée. Les journaux, tous les jours, nous roulent dans l'ordure, sans que jamais nous leur répondions, nous, dont le métier, cependant, est de manier la plume, et on croit que pour *faire de l'effet,* pour être applaudis, nous allons nous en prendre à tel ou à telle. Ah! non! pas si humbles! Notre ambition est plus haute et notre honnêteté plus grande. Quand on estime son esprit on ne choisit pas les moyens qu'il faut pour plaire à la canaille. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

Mais en voilà assez. J'irai vous voir un de ces matins. En attendant ce plaisir-là, chère madame, je vous baise les mains et suis tout à vous.

À GEORGE SAND.

Paris, jeudi.

M. X*** m'a envoyé de vos nouvelles samedi : ainsi donc je sais que tout va bien là-bas et que vous n'avez plus d'inquiétude, chère maître. Mais vous, personnellement, comment ça va-t-il ? La quinzaine est près d'expirer et je ne vous vois pas venir.

L'humeur continue à n'être pas folichonne. Je me livre toujours à des lectures abominables, mais il est temps que je m'arrête, car je commence à me dégoûter de mon sujet.

Lisez-vous le fort bouquin de Taine (*De l'Intelligence*) ? Moi, j'ai avalé le premier volume avec infiniment de plaisir. Dans cinquante ans peut-être, ce sera la philosophie qui sera enseignée dans les collèges.

Et la préface des *Idées de Mme Aubray ?*

Comme j'ai envie de vous voir et de jaboter avec vous !

À LA MÊME.

Mardi matin.

Chère Maître,

Ce n'est pas le séjour de Paris qui me fatigue, mais la série de chagrins que j'ai reçus depuis huit mois ! Je ne travaille pas trop, car sans le travail que serais-je devenu ? J'ai bien du mal à être rai-

sonnable, cependant. Je suis submergé par une mélancolie noire, qui revient à propos de tout et de rien, plusieurs fois dans la journée. Puis, ça se passe et ça recommence. Il y a peut-être trop longtemps que je n'ai écrit? Le déversoir nerveux fait défaut.

Dès que je serai à Croisset, je commencerai la notice sur mon pauvre Bouilhet, besogne pénible et douloureuse dont j'ai hâte d'être débarrassé pour me mettre à *Saint Antoine*. Comme c'est un sujet extravagant, j'espère qu'il me divertira.

J'ai vu votre médecin, le sieur F***, qui m'a paru fort étrange et un peu fol, entre nous. Il doit être content de moi, car je l'ai laissé parler tout le temps. Il y a de grands éclairs dans ses conversations, des choses qui éblouissent un moment, puis on n'y voit plus goutte.

À LA MÊME.

Paris, vendredi, 9 heures du soir.

CHÈRE BON MAÎTRE,

Michel Lévy est entré chez moi, tout à l'heure, à six heures, et après m'avoir parlé de choses et d'autres : « Madame Sand m'a écrit que vous étiez gêné. »

C'est vrai! je le suis toujours!

Eh bien! là-dessus, il s'est embarqué dans une série de phrases tendant à me prouver qu'il ne gagnait pas d'argent dans son métier, qu'il était même obligé d'en emprunter pour sa bâtisse près

de l'Opéra et qu'il n'avait pas encore fait ses frais avec *l'Éducation sentimentale*. Bref, savez-vous ce qu'il me propose? Me *prêter*, sans intérêt, trois à quatre mille francs, à *condition* que mon prochain roman lui appartiendra aux mêmes conditions, c'est-à-dire moyennant huit mille francs le volume. S'il ne m'a pas répété trente fois : « C'est pour vous obliger, ma parole d'honneur », je veux être pendu.

Je ne manque pas d'amis, à commencer par vous, qui me prêteraient de l'argent *sans intérêt*. Mais, Dieu merci, je n'en suis pas là. A moins d'un besoin *pressant*, je ne comprends pas qu'on fasse des emprunts, car il faut tôt ou tard les rendre, et on n'en est pas plus avancé.

Problème psychologique : pourquoi suis-je *très gai* depuis la visite de Michel Lévy? Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral ni qui aime l'immoralité plus que toi : une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là dedans. Est-ce un effet de mon orgueil? ou par une certaine perversité?

Bonsoir, après tout! Ce ne sont pas ces choses-là qui m'émeuvent. Je me contente de répéter, avec Athalie :

Dieu des Juifs, tu l'emportes!

Et je n'y pense plus.

Je vous prie même de ne plus en parler à Lévy quand vous lui écrirez ou le verrez. Il aura de moi la préface du volume de vers de Bouilhet. Quant au reste, j'entends désormais être parfaitement libre.

N-I ni, c'est fini!

J'ai revu le docteur *** hier chez Dumas.

« Estrange bonhomme ! » J'aurais besoin d'un dictionnaire pour le comprendre.

Vous n'avez pas l'idée du degré de bêtise où le plébiscite plonge les Parisiens ! C'est à en crever d'ennui. Aussi je m'esbigne.

Avez-vous lu les deux volumes de Taine ?

Je connaissais l'*Éthique* de Spinoza, mais pas du tout le *Tractatus theologico-politicus*, lequel m'épate, m'éblouit, me transporte d'admiration. N.. de D..., quel homme ! quel cerveau ! quelle science et quel esprit ! Il était plus fort que M. Caro, décidément.

Quand se verra-t-on ? Est-ce que je ne peux pas compter sur une petite visite à Croisset ? non pas petite, mais une bonne visite. J'ai à vous parler longuement de deux plans.

À LA MÊME.

Non, chère maître ! Je ne suis pas malade, mais j'ai été occupé par mon déménagement de Paris et par ma réinstallation à Croisset. Puis ma mère a été fortement indisposée. Elle va bien maintenant ; puis j'ai eu à débrouiller le reste des papiers de mon pauvre Bouilhet, dont j'ai commencé la notice. J'ai écrit cette semaine près de six pages, ce qui pour moi est bien beau ; ce travail m'est très pénible de toute façon. Le difficile, c'est de savoir quoi ne pas dire. Je me soulagerai un peu en dégoisant deux ou trois opinions dogmatiques sur l'art d'écrire. Ce sera l'occasion d'ex-

primer ce que je pense : chose douce et dont je me suis toujours privé.

Vous me dites des choses bien belles et bien bonnes aussi pour me redonner du courage. Je n'en ai guère, mais je fais comme si j'en avais, ce qui revient peut-être au même.

Je ne sens plus le besoin d'écrire, parce que j'écrivais spécialement pour un seul être qui n'est plus. Voilà le vrai! et cependant je continuerai à écrire. Mais le goût n'y est plus, l'entraînement est parti. Il y a si peu de gens qui aiment ce que j'aime, qui s'inquiètent de ce qui me préoccupe! Connaissez-vous dans ce Paris, qui est si grand, une *seule* maison où l'on parle de littérature? Et quand elle se trouve abordée incidemment, c'est toujours par ses côtés subalternes et extérieurs, la question de succès, de moralité, d'utilité, d'à-propos, etc. Il me semble que je deviens un fossile, un être sans rapport avec la création environnante.

Je ne demanderais pas mieux que de me rejeter sur une affection nouvelle. Mais comment? Presque tous mes vieux amis sont mariés, officiels, pensent à leur petit commerce tout le long de l'année, à la chasse pendant les vacances et au whist après leur dîner. Je n'en connais pas un seul qui soit capable de passer avec moi une après-midi à lire un poète. Ils ont leurs affaires; moi, je n'ai pas d'affaires. Notez que je suis dans la même position sociale où je me trouvais à dix-huit ans. Ma nièce, que j'aime comme ma fille, n'habite pas avec moi, et ma pauvre bonne femme de mère devient si vieille que toute conversation (en dehors de sa santé) est im-

possible avec elle. Tout cela fait une existence peu folichonne.

Quant aux dames, « ma petite localité » n'en fournit pas, et puis, quand même! Je n'ai jamais pu emboîter Vénus avec Apollon. C'est l'un ou l'autre, étant un homme d'excès, un monsieur tout entier à ce qu'il pratique.

Je me répète le mot de Gœthe : « Par delà les tombes en avant! », et j'espère m'habituer à mon vide, mais rien de plus.

Plus je vous connais, vous, plus je vous admire; comme vous êtes forte!

Mais vous êtes trop bonne d'avoir écrit derechef à l'enfant d'Israël. *Qu'il garde son or!!* Ce gaillard-là ne se doute pas de sa beauté. Il se croyait peut-être très généreux en me proposant de me prêter de l'argent sans intérêt, *mais à condition* que je me lierais par un nouveau traité. Je ne lui en veux pas du tout, car il ne m'a pas blessé; il n'a pas trouvé le joint sensible.

A part un peu de Spinoza et de Plutarque, je n'ai rien lu depuis mon retour, étant tout occupé par mon travail présent. C'est une besogne qui me mènera jusqu'à la fin de juillet. J'ai hâte d'en être quitte pour me relancer dans les extravagances du bon Saint Antoine, mais j'ai peur de n'être pas *assez monté.*

C'est une belle histoire, n'est-ce pas, que celle de Mademoiselle d'Hauterive? Ce suicide d'amoureux pour fuir la misère doit inspirer de belles phrases morales à Prudhomme. Moi, je le comprends. Ce n'est pas américain ce qu'ils ont fait, mais comme c'est latin et antique! Ils n'étaient pas forts, mais peut-être très délicats.

À EDMOND DE GONCOURT.

Dimanche soir.

Comme je vous plains, mon pauvre ami! Votre lettre, ce matin, m'a navré! Sauf la confidence personnelle que vous me faites (et que je garderai pour moi, soyez-en sûr), elle ne m'a rien appris de neuf, ou du moins je me doutais de tout ce que vous me dites. Car je pense à vous tous les jours et plusieurs fois par jour. Le souvenir de mes amis disparus m'amène fatalement le vôtre. Le bilan est joli depuis un an! votre frère, Bouilhet, Sainte-Beuve et Duplan. Voilà les idées qui sont comme autant de tombeaux, au milieu desquels je me promène.

Mais je n'ose pas me plaindre devant vous. Car votre douleur doit dépasser toutes celles qu'on peut ressentir et imaginer.

Vous voulez que je vous parle de moi, mon cher Edmond? Eh bien, je me livre à un travail qui me donne de grandes douleurs, car j'écris la préface du volume de Bouilhet. J'ai glissé, autant que possible, sur la partie biographique. Je m'étendrai plus sur l'examen des œuvres et encore davantage sur les (ou nos) doctrines littéraires.

J'ai relu tout ce qu'il a écrit. J'ai feuilleté nos anciennes lettres. J'ai remué une série de souvenirs, dont quelques-uns ont trente-sept ans de date! C'est peu gai, comme vous voyez! Ici, d'ailleurs, à Croisset, je suis poursuivi par son fantôme que je retrouve derrière chaque buisson du jardin, sur le divan de mon cabinet, et jusque

dans mes vêtements, dans mes robes de chambre qu'il mettait.

J'espère y penser moins quand cet abominable travail sera fini, c'est-à-dire dans six semaines. Après quoi j'essaierai de reprendre *Saint Antoine.* Mais le cœur n'y est guère. Vous savez bien qu'on écrit toujours en vue de quelqu'un. Or, ce quelqu'un-là n'étant plus, le courage me manque.

Je vis donc seul, en tête à tête avec ma mère qui vieillit de jour en jour. Une conversation un peu sérieuse est devenue impossible avec elle; et je n'ai personne à qui parler.

J'espère aller à Paris au mois d'août et alors vous voir. Mais où serez-vous? Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, mon pauvre Edmond! Personne plus que moi ne vous plaint.

Je vous embrasse très fortement.

À GEORGE SAND.

Dimanche, 26 juin 1870.

On oublie son troubadour qui vient encore d'enterrer un ami! De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois! Je suis gorgé de cercueils comme un vieux cimetière! J'en ai assez, franchement.

Et au milieu de tout cela je continue à travailler! J'ai fini hier, vaille que vaille, la notice de mon pauvre Bouilhet. Je vais voir s'il n'y a pas moyen de recaler une comédie de lui, en prose, le *Sexe faible.* Après quoi, je me mettrai à *Saint Antoine.*

Et vous, chère maître, que devenez-vous avec tous les vôtres? Ma nièce est dans les Pyrénées et je vis seul avec ma mère qui devient de plus en plus sourde, de sorte que mon existence manque de folichonnerie absolument. J'aurais besoin d'aller dormir sur une plage chaude. Mais pour cela il me manque le temps et l'argent. Donc il faut pousser ses ratures et piocher le plus possible.

J'irai à Paris au commencement d'août. Puis j'y passerai tout le mois d'octobre pour les répétitions d'*Aïssé*. Mes vacances se borneront à une huitaine de jours passés à Dieppe vers la fin d'août. Voilà mes projets.

C'était lamentable, l'enterrement de Jules de Goncourt. Théo y pleurait à seaux.

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, lundi soir.

Mon cher Edmond,

Je ne peux pas dire que votre lettre m'ait fait plaisir. Mais j'ai été bien aise d'avoir de vos nouvelles. Il m'ennuyait de ne pas entendre parler de vous, car j'y pense souvent et profondément, je vous assure. Quelle année! Quelle abominable année! Je ne compare pas mes chagrins ou mon chagrin au vôtre, mais moi aussi j'ai été vigoureusement calotté et j'en demeure étourdi pour longtemps.

J'ai beau me répéter le mot sublime de Gœthe « par delà les tombes en avant! ». Ça ne me console pas du tout.

Venez donc ici. Nous causerons d'eux. Si rien ne vous retient là-bas, accourez tout de suite. Je vous attends, parce qu'à la fin de ce mois ou au commencement d'août je serai forcé d'aller à Paris, puis à Dieppe. Remettre votre visite en septembre, ce serait trop tard. Il me tarde de vous embrasser, mon pauvre cher vieux. Vous retournerez ensuite à Bar-sur-Seine, si le cœur vous en dit.

Vous ne me jugez pas assez sot pour essayer de vous offrir des consolations? Je vous engage, au contraire, à vous plonger dans votre désespoir de toutes vos forces. Il faut qu'il vous fatigue et qu'il arrive, à force d'obsession, par vous ennuyer. C'est après cette période-là, seulement, que les souvenirs douloureux ont leur charme, à ce qu'on prétend, du moins.

Lisez-vous quelque chose? en avez-vous le courage?

Ainsi c'est convenu? Nous nous verrons bientôt, n'est-ce pas?

Ma mère me charge de vous dire qu'elle se joint à moi pour vous inviter.

À GEORGE SAND.

Samedi soir, 2 juillet 1870.

Chère bon Maître,

La mort de Barbès m'a bien affligé à cause de vous. L'un et l'autre, nous avons nos deuils. Quel défilé de morts depuis un an! J'en suis abruti

comme si on m'avait donné des coups de bâton sur la tête. Ce qui me désole (car nous rapportons tout à nous), c'est l'effroyable solitude où je vis. Je n'ai plus personne, je dis personne avec qui causer, « qui s'occupe aujourd'hui de faconde et de style ».

A part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur; et vous habitez loin de moi, tous les deux!

Je continue à travailler cependant. J'ai résolu de me mettre à mon *Saint Antoine*, demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine, il faut avoir une certaine allégresse qui me manque. J'espère cependant que ce travail extravagant va m'empoigner. Oh! comme je voudrais ne plus penser à mon pauvre *moi*, à ma misérable carcasse! Elle va très bien, la carcasse. Je dors énormément. « Le coffre est bon, » comme disent les bourgeois.

J'ai, dans ces derniers temps, lu des choses théologiques assommantes, que j'ai entremêlées d'un peu de Plutarque et de Spinoza. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Le pauvre Edmond de Goncourt est en Champagne, chez ses parents. Il m'a promis de venir ici à la fin de ce mois. Je ne crois pas que l'espoir de revoir son frère dans un monde meilleur le console de l'avoir perdu dans celui-ci.

On se paye de mots dans cette question de l'immortalité, car la question est de savoir si le *moi* persiste. L'affirmative me paraît une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. La mort n'a peut-

être pas plus de secrets à nous révéler que la vie?

Quelle année de malédiction! Il me semble que je suis perdu dans le désert, et je vous assure, chère maître, que je suis brave, pourtant, et que je fais des efforts prodigieux pour être stoïque. Mais la pauvre cervelle est affaiblie par moments. Je n'ai besoin que d'une chose (et celle-là, on ne se la donne pas), c'est d'avoir un enthousiasme quelconque.

Votre avant-dernière était bien triste. Vous aussi, être héroïque, vous vous sentez las! Que sera-ce donc de nous!

Je viens de relire les entretiens de Gœthe et d'Eckermann. Voilà un homme, ce Gœthe! Mais il avait tout celui-là, tout pour lui.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 8 juillet 1870.

Chère Demoiselle,

J'ai reçu votre lettre du 2 juillet et votre petit volume de chroniques. Mais je vous demanderai la permission de ne vous en parler que dans ma prochaine lettre, parce que je n'ai pas eu le temps de le lire jusqu'à présent. Je suis en train d'arranger les affaires de mon pauvre Bouilhet dont je publierai cet automne un livre de poésie et dont je ferai jouer une pièce en cinq actes.

Je ne suis pas plus gai que vous, car l'année a été, pour moi, atroce. J'ai enterré presque tous mes amis ou du moins les plus intimes. En voici la

liste : Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Duplan le secrétaire de Cernuschi, et ce n'est pas tout! Mon entourage intellectuel n'existe plus. Je me trouve *seul* comme en plein désert.

Pour ne pas me laisser aller à la tristesse, je me suis raidi tant que j'ai pu et je recommence à travailler. La vie n'est supportable qu'avec une ivresse quelconque. Il faut se répéter le mot de Gœthe « par delà les tombes en avant! ».

Je me suis remis à une vieille toquade dont je vous ai parlé, je crois? C'est une *Tentation de Saint Antoine.* C'est-à-dire une exposition dramatique du monde alexandrin au IVe siècle. Rien n'est plus curieux que cette époque-là. Je crois que ce livre vous intéressera à cause du milieu qu'il représente. Mais je ne suis pas prêt de l'avoir fini. C'est une besogne qui me demandera bien deux ans. Je voudrais m'y perdre tout entier pour ne plus songer à mes misères et à mes chagrins.

À GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir... 1870.

Que devenez-vous, chère maître, vous et les vôtres?

Moi, je suis écœuré, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irrémédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir.

Le bon Français veut se battre : 1° parce qu'il se croit provoqué par la Prusse; 2° parce que l'état

naturel de l'homme est la sauvagerie; 3° parce que la guerre contient en soi un élément mystique qui transporte les foules.

En sommes-nous revenus aux guerres de races? J'en ai peur. L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre pour se battre.

Je pleure les ponts coupés, les tunnels défoncés, tout ce travail humain perdu, enfin une négation si radicale.

Le congrès de la paix a tort pour le moment. La civilisation me paraît loin. Hobbes avait raison : *Homo bomini lupus.*

J'ai commencé *Saint Antoine,* et ça marcherait peut-être assez bien si je ne pensais pas à la guerre. Et vous?

Le bourgeois d'ici ne tient plus. Il trouve que la Prusse était trop insolente et veut « se venger ». Vous avez vu qu'un monsieur a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade! Ah! que ne puis-je vivre chez les Bédouins!

À LA MÊME.

Croisset, mercredi 3 août 1870.

Comment! chère maître, vous aussi démoralisée, triste? Que vont devenir les faibles alors?

Moi, j'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne, et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon *Saint Antoine* qui devait me distraire. Est-ce la suite de mes chagrins réitérés? C'est possible. Mais la guerre y est pour

beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir*.

Voilà donc l'*homme naturel*. Faites des théories maintenant! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des masses, et la douceur du peuple français! Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. Quoi qu'il advienne, nous sommes reculés pour longtemps.

Les guerres de races vont peut-être recommencer. On verra, avant un siècle, plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance. Tout l'Orient contre toute l'Europe, l'ancien monde contre le nouveau! Pourquoi pas? Les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez sont peut-être, sous une autre forme, des ébauches et des préparations de ces conflits monstrueux dont nous n'avons pas l'idée!

Peut-être aussi la Prusse va-t-elle recevoir une forte raclée qui entrait dans les desseins de la Providence pour rétablir l'équilibre européen? Ce pays-là tendait à s'hypertrophier, comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. Les autres organes s'en trouvent gênés. De là un trouble universel. Des saignées formidables seraient-elles utiles?

Ah! lettrés que nous sommes, l'humanité est loin de notre idéal! et notre immense erreur, notre erreur funeste c'est de la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence.

Le respect, le fétichisme qu'on a pour le suffrage universel me révolte plus que l'infaillibilité du pape (lequel vient de rater joliment son effet, par parenthèse). Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule,

était au pouvoir des mandarins, nous en serions là? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry proposer le pillage du duché de Bade, mesure que le public trouve très juste!

Étudiez-vous Prudhomme par ces temps-ci? Il est gigantesque. Il admire le *Rhin* de Musset et demande si Musset a fait autre chose? Voilà Musset passé poète national et dégotant Béranger! Quelle immense bouffonnerie que... tout! Mais une bouffonnerie peu gaie.

La misère s'annonce bien. Tout le monde est dans la gêne, à commencer par moi! Mais nous étions peut-être trop habitués au confortable et à la tranquillité. Nous nous enfoncions dans la matière. Il faut revenir à la grande tradition, ne plus tenir à la vie, au bonheur, à l'argent, ni à rien; être ce qu'étaient nos grands-pères, des personnes légères, gazeuses.

Autrefois, on passait son existence à crever de faim. La même perspective pointe à l'horizon. C'est abominable ce que vous me dites sur le pauvre Nohant. La campagne ici a moins souffert que chez vous.

À LA MÊME.

Croisset, mercredi... 1870.

Je suis arrivé à Paris lundi et j'en suis reparti mercredi. Je connais maintenant le fond du Parisien et j'ai fait dans mon cœur des excuses aux plus féroces politiques de 1793. Maintenant, je

les comprends. Quelle bêtise! quelle ignorance! quelle présomption! Mes compatriotes me donnent envie de vomir. Ils sont à mettre dans le même sac qu'Isidore.

Ce peuple mérite peut-être d'être châtié, et j'ai peur qu'il le soit.

Il m'est impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire. Je passe mon temps comme tout le monde à attendre des nouvelles. Ah! si je n'avais pas ma mère, comme je serais déjà parti!

À LA MÊME.

Samedi. 1870.

Chère Maître,

Nous voilà au fond de l'abîme! Une paix honteuse ne sera peut-être pas acceptée. Les Prussiens veulent détruire Paris. C'est leur rêve.

Je ne crois pas que le siège de Paris soit très prochain. Mais pour forcer Paris à céder, on va : 1° l'effrayer par l'apparition des canons, et 2° ravager les provinces environnantes.

A Rouen, nous nous attendons à la visite de ces messieurs, et comme je suis (depuis dimanche) lieutenant de ma compagnie, j'exerce mes hommes et je vais à Rouen prendre des leçons d'art militaire.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les avis sont partagés, les uns étant pour la défense à outrance et les autres pour la paix à tout prix.

Je meurs de chagrin. Quelle maison que la

mienne! Quatorze personnes qui gémissent et vous énervent. Je maudis les femmes, c'est par elles que nous périssons.

Je m'attends à ce que Paris va avoir le sort de Varsovie, et vous m'affligez, vous, avec votre enthousiasme pour la République. Au moment où nous sommes vaincus par le positivisme le plus net, comment pouvez-vous croire encore à des fantômes? Quoi qu'il advienne, les gens qui sont maintenant au pouvoir seront sacrifiés, et la République suivra leur sort. Notez que je la défends, cette pauvre République; mais je n'y crois pas.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire maintenant. J'aurais bien d'autres choses, mais je n'ai pas la tête libre. Ce sont comme des cataractes, des fleuves, des océans de tristesse qui déferlent sur moi. Il n'est pas possible de souffrir davantage. Par moments, j'ai peur de devenir fou. La figure de ma mère, quand je tourne les yeux sur elle, m'ôte toute énergie.

Voilà où nous a amenés la rage de ne pas vouloir voir la vérité! L'amour du factice et de la blague! Nous allons devenir une Pologne, puis une Espagne. Puis ce sera le tour de la Prusse, qui sera mangée par la Russie.

Quant à moi, je me regarde comme un homme fini. Ma cervelle ne se rétablira pas. On ne peut plus écrire quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever pour être tranquille.

À LA MÊME.

Mercredi.

Je ne suis plus triste. J'ai repris hier mon *Saint Antoine*. Tant pis, il faut s'y faire! Il faut s'habituer à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au mal.

Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs. Je vous avouerai, cependant, chère maître, que je me sens plutôt sauvage. Le sang de mes aïeux les Natchez ou les Hurons bouillonne dans mes veines de lettré, et j'ai sérieusement, bêtement, animalement envie de me battre.

Expliquez-moi ça! L'idée de faire la paix maintenant m'exaspère, et j'aimerais mieux qu'on incendiât Paris (comme Moscou) que d'y voir entrer les Prussiens. Mais nous n'en sommes pas là; je crois que le vent tourne.

J'ai lu quelques lettres de soldats qui sont des modèles. On n'avale pas un pays où l'on écrit des choses pareilles. La France est une rosse qui a du fond et qui se relèvera.

Quoi qu'il advienne, un autre monde va commencer, et je me sens bien vieux pour me plier à des mœurs nouvelles.

Ah! comme vous me manquez, comme j'ai envie de vous voir!

Nous sommes décidés ici à marcher tous sur Paris si les compatriotes d'Hegel en font le siège. Tâchez de monter le bourrichon à vos Berrichons.

Criez leur : « Venez à moi pour empêcher l'ennemi de boire et de manger dans un pays qui lui est étranger! »

La guerre (je l'espère) aura porté un grand coup aux « autorités ». L'individu, nié, écrasé par le monde moderne, va-t-il reprendre de l'importance? Souhaitons-le.

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, nuit de lundi.

Mon cher Edmond,

Si je ne vous ai pas écrit depuis longtemps, c'est que je vous croyais d'abord en Champagne, puis je ne sais où, depuis la guerre.

Quel renfoncement, hein? Mais nous allons nous relever, il me semble?

Je ne fais rien du tout. J'attends des nouvelles et je me ronge, je me dévore d'impatience. Ce qui m'exaspère, c'est la stupidité des autorités locales!

Mes pauvres parents de Nogent nous sont arrivés ici, et mon toit abrite maintenant seize personnes.

Je me suis engagé comme infirmier à l'Hôtel-Dieu de Rouen, en attendant que j'aille défendre Lutèce, si on en fait le siège (ce que je ne crois pas). J'ai une envie, un *prurit* de me battre. Est-ce le sang de mes aïeux, les Natchez, qui reparaît? Non! C'est l'em... de l'existence qui éclate. Ah! bienheureux ceux que nous pleurons, mon pauvre ami!

Dès que tout sera fini, il *faudra* que vous veniez chez moi. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire. Et puis, je suis si seul! Et vous, donc!

Si vous le pouvez, écrivez-moi et donnez-moi des nouvelles, de vous et du reste.

À CLAUDIUS POPELIN.

Vendredi soir.

Merci pour votre bonne lettre, mon cher Popelin, je vous rends tout de suite votre embrassade. Tout ce que vous me dites de personnel m'a bien attendri. Mais pourquoi voulez-vous me consoler? Je n'en reviendrai pas. Le coup est trop rude et trop profond. Par l'effet du milieu où je vis, qui est intolérable, et que je ne puis déserter sous peine de forfaire à l'honneur et aux devoirs les plus saints, je suis arrivé à un découragement sans fond. Savez-vous que je suis obligé de faire des efforts d'esprit pour vous tracer ces lignes?

Les autres ne sont pas comme moi. Quelques-uns même supportent notre malheur assez gaillardement. Il y a des phrases toutes faites et qui consolent la foule de tout : La France se relèvera! A quoi bon se désespérer! C'est un châtiment salutaire, etc. Oh! éternelle blague!

Ce qui me navre c'est : 1° la stupide férocité des hommes. Je suis rassasié d'horreurs. Les journaux belges ne vous les apprennent pas sans doute. Je vous en épargne le détail; à quoi bon vous les dire? 2° Je suis convaincu que nous en-

trons dans un monde hideux où les gens comme nous n'auront plus leur raison d'être. On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre, abject. La vie est en soi quelque chose de si triste, qu'elle n'est pas supportable sans de grands allègements. Que sera-ce donc quand elle va être froide et dénudée! Le Paris que nous avons aimé n'existera plus.

Mon rêve est de m'en aller vivre ailleurs qu'en France, dans un pays où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen, d'entendre le tambour, de voter, de faire partie d'une commission ou d'un jury. Pouah! Pouah!

Je ne désespère pas de l'humanité, mais je crois que notre race est finie. C'en est assez pour être triste. Si j'avais vingt ans de moins, je reprendrais courage, et si j'avais vingt ans de plus je me résignerais.

En fait de résignation, je vous prédis ceci : la France va devenir *très* catholique. Le malheur rend les faibles dévots et tout le monde, maintenant, est faible. La guerre de Prusse est la fin, la clôture de la Révolution française.

Quant aux faits immédiats, nous attendons de minute en minute des nouvelles de l'armée de la Loire. Elle doit combiner son action avec une sortie de Trochu. Cela sera décisif; et après? Je ne vois plus qu'un grand trou noir.

Ici, à Rouen, nous vivons depuis six semaines sur le « qui-vive »; on se réveille la nuit, croyant entendre le canon. Vous n'imaginez pas comme cette angoisse prolongée vous énerve. S'ils viennent chez nous (ce qui me paraît immanquable, d'ici à quinze jours au plus tard, à moins d'une vic-

toire des nôtres sur la Loire), nous serons infailliblement bombardés et probablement pillés.

Ah! mon cher Popelin, comme la rue de Courcelles est loin! Quel rêve! Quel souvenir enchanté! Cette maison-là m'apparaît maintenant comme le Paradis terrestre; que je vous envie, vous, et les autres qui sont près d'elle! [1]

Votre fils est-il avec vous? Que devient Théo? Je suis sûr qu'il a de l'avenir la même opinion que moi. Le pauvre Feydeau m'a écrit de Boulogne deux lettres lamentables. Il y crève de misère.

Dites-*lui* tout ce que vous pourrez imaginer pour lui faire plaisir. Ajoutez mon dévouement au vôtre. Amitiés au bon Giraud et à Mme de Galbois.

Adieu, je vous embrasse encore une fois.

À ERNEST FEYDEAU.

Jeudi soir, 11 heures. 1870.

Mon cher Bonhomme,

Tu recevras par le même courrier cent francs que je t'envoie dans une lettre chargée. Il m'en reste *cent,* sur lesquels je prélèverai demain 50 francs pour m'acheter un revolver. Après quoi, à la grâce de Dieu!

Avant d'avoir la visite des Prussiens, nous avons celle des pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes, qui se renouvellent toute la journée. Ils font des menaces.

[1] La princesse Mathilde.

Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé, et quoi qu'il advienne je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle. N'importe ça va mieux. Je suis présentement remonté, tout n'est pas fini et la fortune est changeante. Paris sera peut-être brûlé, mais les Prussiens y seront écharpés et en grand nombre.

Nous avons ce soir des nouvelles tellement bonnes que je ne veux pas y croire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'armée de la Loire n'est pas une blague. Il a passé à Rouen depuis deux jours cinquante mille hommes. La garde nationale de Rouen part samedi prochain pour X...

Je suis submergé par une mélancolie noire. Quel avenir! quelle immense bêtise! quelle dérision! ô le Progrès! Et on nous accusait d'être pessimistes!

L'hiver sera bien gentil dans « ma localité ».

Sens-tu la beauté de Badinguet? Je le trouve unique.

Je suis lieutenant, j'ai une milice et j'exerce mes hommes. Tout cela me fait vomir de dégoût, quand je ne pleure pas de rage.

Le pire, c'est que nous méritons notre sort et que les Prussiens ont raison, ou du moins ont eu raison.

Adieu, tâche d'avoir du courage. Quant à de l'argent, il me sera impossible de t'envoyer même 20 francs d'ici à longtemps. Ah! ma maison est dans un joli état, car je ne t'ai pas dit que j'abrite tous mes parents de Champagne, 14 personnes à nourrir pour le quart d'heure, et dans quelques jours quelques milliers de pauvres secouant la

grille de mon jardin. N'importe! il faut être philosophe et *blaguer tout de même! Candide* est un beau livre.

Mes bons souvenirs à Mme Feydeau, bien que je *maudisse* et exècre de toutes les forces de mon âme son sexe enchanteur. Ah! sans les femmes!

À MAXIME DU CAMP.

Croisset, 29 septembre 1870.

En réponse à ta lettre du 19, reçue ce matin, procédons par ordre. D'abord je t'embrasse et te plains de tout mon cœur; après quoi causons. Depuis dimanche dernier, il y a un revirement général, nous savons que c'est *duel à mort.* Tout espoir de paix est perdu; les gens les plus capons sont devenus braves; en voici une preuve : le premier bataillon de la garde nationale de Rouen est parti hier, le second part demain. Le conseil municipal a voté un million pour acheter des chassepots et des canons. Les paysans sont furieux. Je te réponds que, d'ici à quinze jours, la France *entière* se soulèvera. Un paysan des environs de Mantes a étranglé un Prussien et l'a déchiré avec ses dents. Bref, l'enthousiasme est maintenant réel. Quant à Paris, il peut tenir et il tiendra. « La plus franche cordialité règne, » quoi qu'en disent les feuilles anglaises. Il n'y aura pas de guerre civile; les bourgeois sont devenus sincèrement républicains : 1° par venette; 2° par nécessité. On n'a pas le temps de se disputer; je crois la *Sociale* ajournée pour bien longtemps. Nos

renseignements nous arrivent par ballons et par pigeons. Les quelques lettres de particuliers parvenues à Rouen s'accordent à affirmer que depuis dix jours nous avons eu l'avantage dans tous les engagements livrés aux environs de Paris; celui du 23 a été sérieux. Le *Times* actuellement ment impudemment. L'armée de la Loire et celle de Lyon ne sont pas des mythes. Depuis douze jours, il a passé à Rouen 45,000 hommes. Quant à des canons, on en fait énormément à Bourges et dans le centre de la France. Si l'on peut dégager Bazaine et couper les communications avec l'Allemagne, nous sommes sauvés. Nos ressources militaires sont bien peu de choses en rase campagne, mais nos tirailleurs embêtent singulièrement MM. les Prussiens, qui trouvent que nous leur faisons une guerre infâme; du moins ils l'ont dit à Mantes. Ce qui nous manque surtout, ce sont des généraux et des officiers. N'importe, on a bonne espérance. Quant à moi, après avoir « côtoyé » ou « frisé » la folie et le suicide, je suis complètement remonté. J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout.

Je t'assure que cela commence à devenir beau. Ce soir, il nous est arrivé à Croisset 400 mobiles venant des Pyrénées. J'en ai deux chez moi, sans compter deux à Paris; ma mère en a deux à Rouen, Commanville cinq à Paris et deux à Dieppe. Je passe mon temps à faire faire l'exercice et à patrouiller la nuit. Depuis dimanche dernier, je retravaille et je ne suis plus triste. Au milieu de tout cela, il y a, ou plutôt il y a eu des scènes d'un grotesque exquis; l'humanité se voit à nu dans ces moments. Ce qui me désole, c'est

l'immense bêtise dont nous serons accablés ensuite.

Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps, un monde va commencer; on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens. Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais; à moins que, la poudre purifiant l'air, nous ne sortions de là, au contraire, plus forts et plus sains. Je crois que nous serons vengés prochainement par un bouleversement général. Quand la Prusse aura les ports de la Hollande, la Courlande et Trieste, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pourront se repentir. Guillaume a eu tort de ne pas faire la paix après Sedan; notre honte eût été ineffaçable; nous allons commencer à devenir intéressants. Quant à notre succès immédiat, qui sait? L'armée prussienne est une merveilleuse machine de précision, mais toutes les machines se détraquent par l'imprévu; un fétu peut casser un ressort. Notre ennemi a pour lui la science; mais le sentiment, l'inspiration, le désespoir sont des éléments dont il faut tenir compte. La victoire doit rester au droit, et maintenant nous sommes dans le droit. Oui, tu as raison; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et même fausses courtisanes. Dire la vérité c'était être immoral, Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier de « manquer d'idéal »! et il était peut-être de bonne foi. Nous allons en découvrir de belles; ce sera une jolie histoire à écrire. Ah! comme je suis humilié d'être devenu un sauvage, car j'ai le cœur sec comme un caillou! Sur ce, je vais me réaffubler

de mon costume et aller faire une petite promenade militaire dans le bois de Canteleu. Penses-tu à la quantité de pauvres que nous devons avoir? Toutes les fabriques sont fermées et les ouvriers sans ouvrage ni pain : ce sera joli cet hiver. Malgré tout cela, je suis peut-être fou, *quelque chose me dit* que nous en sortirons. Mes respects au général et à toi toutes mes tendresses.

A GEORGE SAND.

Mardi, 11 octobre 1870.

Chère Maître,

Vivez-vous encore? Où êtes-vous, Maurice et les autres?

Je ne sais pas comment je ne suis pas mort, tant je souffre atrocement depuis six semaines.

Ma mère s'est réfugiée à Rouen. Ma nièce est à Londres. Mon frère s'occupe des affaires de la ville, et moi je suis seul ici à me ronger d'impatience et de chagrin. Je vous assure que j'ai voulu faire le bien; impossible.

Quelle misère! J'ai eu aujourd'hui à ma porte deux cent soixante et onze pauvres, et on leur a donné à tous. Que sera-ce cet hiver?

Les Prussiens sont maintenant à douze heures de Rouen, et nous n'avons pas d'ordre, pas de commandement, pas de discipline, rien, rien. On nous berne toujours avec l'armée de la Loire. Où est-elle? En savez-vous quelque chose? Que fait-on dans le centre de la France?

Paris finira par être affamé, et on ne lui porte aucun secours!

Les bêtises de la République dépassent celles de l'Empire. Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie? Pourquoi tant d'inaction?

Ah! comme je suis triste! Je sens que le monde s'en va.

À LA MÊME.

Dimanche soir.

Je vis encore, chère maître, mais je n'en vaux guère mieux, tant je suis triste! Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendais de vos nouvelles. Je ne savais pas où vous étiez.

Voilà six semaines que nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. On tend l'oreille, croyant entendre au loin le bruit du canon. Ils entourent la Seine-Inférieure dans un rayon de quatorze à vingt lieues. Ils sont même plus près, puisqu'ils occupent le Vexin, qu'ils ont complètement dévasté. Quelles horreurs! C'est à rougir d'être homme.

Si nous avons un succès sur la Loire, leur apparition sera retardée. Mais l'aurons-nous? Quand il me vient de l'espoir, je tâche de le repousser, et cependant, au fond de moi-même, en dépit de tout, je ne peux me défendre d'en garder un peu, un tout petit peu.

Je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus triste que moi. (Tout dépend de la sensibilité des gens.) Je meurs de chagrin. Voilà le vrai, et les consolations m'irritent. Ce qui me

navre, c'est : 1° la férocité des hommes; 2° la conviction que nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, Américain et catholique! très catholique! vous verrez! La guerre de Prusse termine la Révolution française et la détruit.

Mais si nous étions vainqueurs? me direz-vous. Cette hypothèse-là est contraire à tous les précédents de l'histoire. Où avez-vous vu le Midi battre le Nord, et les catholiques dominer les protestants? La race latine agonise. La France va suivre l'Espagne et l'Italie, et le pignouflisme commence.

Quel effondrement! quelle chute! quelle misère! quelles abominations! Peut-on croire au progrès et à la civilisation devant tout ce qui se passe? A quoi donc sert la science, puisque ce peuple, plein de savants, commet des abominations dignes des Huns et pires que les leurs, car elles sont systématiques, froides, voulues, et n'ont pour excuse ni la passion ni la faim?

Pourquoi nous exècrent-ils si fort? Ne vous sentez-vous pas écrasée par la haine de quarante millions d'hommes? Cet immense gouffre infernal me donne le vertige.

Les phrases toutes faites ne manquent pas : La France se relèvera! Il ne faut pas désespérer! C'est un châtiment salutaire! Nous étions vraiment trop immoraux! etc. Oh! éternelle blague! Non! on ne se relève pas d'un coup pareil! Moi, je me sens atteint jusqu'à la moelle.

Si j'avais vingt ans de moins, je ne penserais peut-être pas tout cela, et si j'en avais vingt de plus je me résignerais.

Pauvre Paris! je le trouve héroïque. Mais, si nous le retrouvons, ce ne sera plus notre Paris. Tous les amis que j'y avais sont morts ou disparus. Je n'ai plus de centre. La littérature me semble une chose vaine et inutile. Serai-je jamais en état d'en refaire?

Oh! si je pouvais m'enfuir dans un pays où l'on ne voie plus d'uniformes, où l'on n'entende pas le tambour, où l'on ne parle pas de massacre, où l'on ne soit pas obligé d'être citoyen! Mais la terre n'est plus habitable pour les pauvres mandarins.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, lundi 17, soir.

Mon cher Vieux,

Que veux-tu que je te dise? Je vis encore puisqu'on ne meurt pas de chagrin. Sans comparer mon malheur au tien, je crois que je suis bien à plaindre, à cause de ma « sensibilité » comme on eût dit jadis.

Nous attendons les Prussiens. Nous attendons, les jours se passent ainsi : on se ronge le cœur.

Quelquefois l'espoir me reprend, puis je retombe.

Le présent est abominable et l'avenir farouche.

Sera-t-on bête d'ici à longtemps? Je n'ai que la force de t'embrasser.

À EDMOND DE GONCOURT.

Janvier 1871.

Êtes-vous tué?

Comme j'ai pensé à vous, depuis quatre mois!

Il m'est impossible de bouger de Rouen, à cause de ma mère. Dès que ma nièce sera revenue d'Angleterre je ferai le voyage de Paris.

Envoyez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis, de Théo particulièrement.

A vous, je vous embrasse.

À MADAME RÉGNIER.

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère Madame,

Votre lettre datée de Rennes, 17 février, m'est arrivée ici, après beaucoup de détours et de retards. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus vite. Et puis, j'étais tellement accablé (je le suis encore) que je n'avais pas la force de prendre une plume. Je ne crois pas que personne ait été, plus que moi, désespéré par cette guerre. Comment n'en suis-je pas mort de rage et de chagrin!

J'étais comme Rachel, je ne «voulais pas être consolé» et je passais mes nuits assis dans mon lit, à râler comme un moribond. J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XIIe siècle. Quelle barbarie! quelle recu-

lade! Je n'étais guère *progressiste* et humanitaire cependant! n'importe, j'avais des illusions! Et je ne croyais pas voir arriver la *Fin du monde.* Car c'est cela; nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons! Paganisme, christianisme, muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière. Ah! nous allons en voir de propres! *Le fiel m'étouffe.* Voilà le résumé.

Quant à mes pénates dont vous vous informez et qui me sont devenus odieux, ils ont été souillés pendant quarante-cinq jours par dix Prussiens, sans compter quatre chevaux, plus par six autres pendant six jours, et actuellement il n'y en a chez moi rien que quarante. Oui, quatre fois dix! Vous avez bien lu.

Je m'étais réfugié à Rouen, dans un appartement à ma nièce, où j'en ai six, etc.

Mais tout cela n'est rien comparativement à ce que vous avez souffert. Je sais que ces messieurs se sont amusés avec vos robes. On n'est pas plus drôle. Pauvre Mantes!

Ce n'est pas parce que Paris est devenu «un foyer pestilentiel» que je n'y vais pas, car de cela je me fiche profondément. Mais le chemin de fer ne prend pas encore les bagages et je ne puis retourner dans ma mansarde rien qu'avec un simple sac de nuit. Répondez-moi à Croisset, on me fera parvenir votre lettre. J'adresse celle-ci à Mantes, où vous devez être revenue.

À GEORGE SAND.

Dieppe, 11 mars 1871.

Chère Maître,

Quand se reverra-t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah! dans quel monde nous allons entrer! Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas. Je ne me console pas. Je n'ai aucune espérance.

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe! j'avais des illusions! Quelle barbarie! Quelle reculade! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du XIIe siècle. *Le fiel m'étouffe.* Ces officiers, qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout le monde va les imiter, va être soldat! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe por-

tera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne. Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France.

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille.

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète.

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité. Mais de cela je me fiche profondément.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Neuville, 30 mars 1871.

Il y a quinze jours je comptais être maintenant à Paris, mais *nos frères* en ont disposé autrement.

Je suis parti de Dieppe pour Bruxelles, croyant ne pas revoir les casques à pointe, car je devais retrouver ma famille dans la nouvelle Athènes qui me semble descendre au-dessous du Dahomey, mais j'ai su à Bruxelles que Paris était inhabitable. Ma mère et ma nièce sont revenues de Rouen à Dieppe, j'y suis depuis avant-hier et samedi prochain je serai à Croisset, où je me résigne à rentrer. Vous seriez donc bien aimable, chère ma-

dame, de m'y adresser un petit mot pour me dire ce que vous devenez. La tâche du général est lourde. Sera-t-il obéi? Là est tout le problème pour le moment. Car l'Internationale ne fait que commencer et elle réussira, pas comme elle l'espère ni comme le redoutent les bourgeois, mais l'avenir (et quel avenir!) est de ce côté. A moins qu'une forte réaction cléricale et monarchique ne triomphe. Ce qui est également possible.

Ces misérables-là déplacent la haine, on ne pense plus aux Prussiens. Encore un peu et on va les aimer! Aucune honte ne nous manquera.

Comme je suis las, comme je voudrais m'en aller vivre dans un endroit où je n'entendrais plus parler de rien!

Adieu, chère madame, je n'ose vous dire à bientôt.

À GEORGE SAND.

Neuville, près Dieppe, vendredi 31 mars 1871.

Chère Maître,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset. C'est dur, mais il le faut. Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas, pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes »

me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague?* En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme.

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la science, comme le reste des choses humaines. Si on eût été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot « République » pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bagne ensuite. Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaient été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswick, gagné à prix d'argent par Danton et Westermann. Mais non, toujours les rengaines! toujours la blague! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge. C'est carré, la question des loyers, particulièrement, est splendide. Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice.

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je

leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint-Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. J'admets qu'elle batte les troupes de Versailles et renverse le gouvernement, les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre régnera à Varsovie ». Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc.? Ah! quelle immorale bête que la foule, et qu'il est humiliant d'être homme!

Je vous embrasse.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi.

Je ne vous ai pas écrit parce que je vous croyais enfermée dans Paris, où vous n'étiez pas une de mes moindres inquiétudes; et je ne savais comment vous faire parvenir ma lettre.

C'est joli, ça va bien! N'importe! *j'y vois clair,* et je ne suis plus dans l'horrible état où j'ai râlé pendant six mois. Comment n'en suis-je pas devenu fou? Contrairement à l'avis général, je ne trouve rien de pire à l'invasion prussienne. L'anéantissement complet de Paris par la Commune me ferait moins de peine que l'incendie d'un seul village par ces messieurs qui « sont charmants », etc., etc. Ah! les docteurs ès lettres se

livrant à un pareil métier et obéissant à une pareille discipline, voilà qui est *nouveau* et impardonnable! C'est pour cela qu'il ne faut pas tant comparer les horreurs de cette invasion à celles qu'ont pu commettre les soldats de Napoléon Ier. A propos de ce vieux, je crains que la destruction de sa colonne éparpille dans l'air la graine d'un troisième empire qui plus tard s'épanouira. Un fils de Plonplon fera dans une vingtaine d'années la restauration de la branche cadette. Quant au socialisme, il a raté une occasion unique et le voilà mort pour longtemps. Le mysticisme l'a perdu. Car tout ce qui se fait à Paris est renouvelé du moyen âge. La Commune c'est la Ligue. Pour échapper à tout cela je me plonge en désespéré dans *Saint Antoine* et je travaille avec suite et vigueur. Si rien ne m'entrave, j'aurai fini ce livre avant un an.

Comment n'être pas malade? Ce que vous me dites de votre sante ne m'étonne pas. Pauvres nerfs! pauvres nerfs! Mais souffrez-vous beaucoup? Si vous le pouvez, écrivez-moi de longues lettres. Quant à aller à Bourbonne, essayez-en.

Allons, adieu. Quand nous reverrons-nous? J'irai à Paris-Dahomey dès qu'on pourra y entrer.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, mercredi.

Mon bon Ami,

Il nous ennuyait de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le mois de septembre, et votre lettre

datée de Saint-Germain nous a fait grand plaisir.

L'abominable état de Paris me semble toucher à sa fin, et vous allez sans doute rentrer chez vous. J'espère vous y voir bientôt. Que vous dirai-je, cher ami? J'ai manqué *mourir de chagrin* cet hiver. Personne, je crois, n'a été plus affligé que moi, et pendant deux mois j'ai même cru avoir un cancer d'estomac, car j'avais des vomissements presque tous les jours.

Caroline était en Angleterre, j'avais emmené ma mère à Rouen, notre pauvre Croisset était bourré de Prussiens de la cave au grenier. Achille se débattait au conseil municipal. Ah! c'était joli!

Enfin, à l'armistice, Caroline est revenue de Londres — alors j'ai conduit ma mère à Dieppe d'où je suis parti en mars pour aller voir ma pauvre Princesse à Bruxelles — et je devais revenir à Paris quand le second siège a commencé. Voilà en résumé le récit de ma triste existence depuis bientôt dix mois.

Je me suis remis à travailler, et je tâche de me griser avec de l'encre comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières.

Ma pauvre mère est devenue si vieille; elle est si faible, que sa compagnie est pour moi un sujet de chagrin permanent.

J'ai perdu depuis deux ans tous mes amis intimes et je ne deviens pas gai. Il fallait que j'eusse un fonds solide pour résister à des chocs si nombreux!

Ce matin les nouvelles de Paris m'ont ôté un poids de dessus le cœur. Allons-nous enfin avoir un peu de tranquillité? Va-t-on pouvoir vivre?

A bientôt, je l'espère. Nous vous embrassons tous — et moi surtout, cher vieil ami, car je suis votre...

À GEORGE SAND.

Croisset, lundi soir, 2 heures.

CHÈRE MAÎTRE,

Pourquoi pas de lettres? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe? Êtes-vous malade? Vivez-vous encore? Qu'est-ce que ça veut dire? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité.

Savez-vous le pire de tout cela? *C'est qu'on s'y habitue.* Oui, on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs. La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple.

Quels rétrogrades! quels sauvages! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune qui n'est autre que le municipe romain!

Ah! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure!

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir!

Je me suis remis à *Saint Antoine*, et je travaille violemment.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 30 avril.

Vis-tu encore? Où est-tu?

J'ai, maintenant, la conviction que plusieurs lettres écrites par moi et écrites à moi ont été perdues ou saisies. D'ailleurs je ne peux expliquer autrement cet énorme trou dans notre correspondance.

Me voilà revenu à Croisset, depuis quinze jours, et j'y retravaille pour ne plus songer aux charrogneries contemporaines. Ah! cher vieux, comme j'ai envie de te revoir et de causer avec toi! Mais où nous revoir? Paris m'a l'air d'être en train de « suivre Babylone ». En tout cas le Paris que nous aimions est fini!!! Au paganisme a succédé le christianisme, nous entrons maintenant dans le *muflisme*.

Donne-moi de tes nouvelles, de toi et des tiens. Je t'embrasse ou plutôt je vous embrasse.

À GEORGE SAND.

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non, les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère. Quel changement! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante. Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu!

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint Antoine*, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra recirculer sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu. Il y a si longtemps que votre vieux troubadour vous attend! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez!

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion, il n'y

a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de plus, notre avilissement. « Ah! Dieu merci, les Prussiens sont là! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f... le tout ensemble dans la rivière! ça en prend le chemin d'ailleurs, et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre de gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière, espérons-le.

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion » équivaut à cette croyance : « Le pape est infaillible! » Toujours des formules! toujours des dieux!

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire? A rien! c'est le commencement de la sagesse. Il était temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens

toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé; mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes comme Renan ou Littré puissent vivre et soient écoutés. Notre salut est maintenant dans une *aristocratie légitime,* j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allions crier : « Vive la République! » en évoquant le souvenir de 92; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défilés; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots!

Ah! qu'il eût été plus pratique de garder Badinguet, afin de l'envoyer au bagne une fois la paix faite! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie après Novare, ni la Russie après Sébastopol. Mais les bons Français

s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire. Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître ?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donnée le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppmann en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car, à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule ? Quel irrespect ! quelle ignorance ! quel gâchis ! « Bouilli ou rôti, même chose ! » et en même temps quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode !

Tout était faux : faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva. Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de l'inspiration sur la règle) s'appliquait

surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, mais comme bonne mère de famille. On demandait à l'art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et à la science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Jeudi.

Une fracture du péroné! pauvre chère madame! Ce n'est pas grave, mais c'est embêtant et j'ai été tout attristé en lisant votre petite lettre si stoïque.

Vous êtes bien aimable de me dire que les miennes vous amènent un peu de distraction. Que ne puis-je vous envoyer des volumes! Mais avec quoi les remplirais-je? Ma vie est d'une monotonie!... et d'une tristesse!... Je me prive des épithètes lugubres. Mon unique distraction est, deux fois par jour, de donner le bras à ma mère pour la traîner dans le jardin, après quoi je remonte près de saint Antoine. Il vous salue très humblement (puisque vous vous informez de lui) et ne demanderait pas mieux que de vous être présenté, quoique incomplet. Le brave homme, après avoir eu la boule dérangée par le spectacle des Hérésies, vient d'écouter le Bouddha et assiste maintenant aux prostitutions de Babylone. Je lui en prépare de plus fortes. Si rien de fâcheux ne

me survient, j'espère avoir terminé avant un an cette vieille toquade.

L'horizon politique me semble momentanément calme. Ah! si l'on pouvait s'habituer à *ce qui est,* c'est-à-dire à vivre sans principe, sans blague, sans formule! Voilà, je crois, la première fois en histoire que pareille chose se présente. Est-ce le commencement du positivisme en politique? Espérons-le.

Jouissez-vous toujours des Prussiens? Nous autres, nous n'en sommes pas délivrés. Comme je hais ces êtres-là!

Il me tarde de voir votre (notre) général : 1° pour le voir et 2° pour causer d'un tas de choses qu'il doit savoir mieux que personne. Mais j'ai encore bien plus envie de voir sa sœur et de lui baiser les mains.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 10 mai.

CHER VIEUX,

Tu n'as donc pas reçu une lettre adressée par moi à Boulogne il y a quelque temps? La tienne en date du 1er mai m'a fait bien plaisir puisqu'elle me prouve que tu vis encore.

J'allais m'en retourner à Paris quand a éclos comme une fleur la charmante insurrection qui t'ombrage. N.. de D...! quelle année!

Je suis ici depuis un mois, et j'ai commencé à travailler. Je refais la *Tentation de Saint Antoine.*

Dès que Paris-Dahomey sera habitable ou plutôt accessible, j'irai t'embrasser.

Ton vieux.

À LA BARONNE JULES CLOQUET.

Neuville.

Vous êtes adorablement bonne, chère madame Cloquet, et je vous remercie bien de tout ce que vous faites pour ma bonne femme.

Ma mère est revenue d'Ouville et je vais demain m'en retourner à Croisset, qui cependant n'est pas encore agréable à habiter.

Caroline est au milieu de son installation dieppoise. Voilà toutes les nouvelles de la famille.

Je compte toujours mener ma mère à Paris dans les premiers jours du mois prochain. Mais vous n'y serez plus. Achille me charge de rappeler à M. Cloquet sa promesse d'oiseaux, et moi je charge Madame la baronne d'embrasser M. le baron.

Je suis tout à vous, chère madame, et vous baise les deux mains.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, lundi soir 21 mai 1871.

Vous n'avez donc pas reçu une lettre de moi, il y a un mois, dès que j'ai su la mort de Maurice?

Comme la vôtre m'a fait plaisir hier, vieille

amie, toujours chère, oui, toujours! Pardonnez à mon égoïsme, j'avais espéré un moment que vous reviendriez vivre en France avec votre fils (sans songer à vos petits-enfants), et j'espérais que la fin de ma vie se passerait non loin de vous. Quant à vous voir en Allemagne, c'est un pays où, volontairement, je ne mettrai jamais les pieds. J'ai assez vu d'Allemands cette année pour souhaiter n'en revoir aucun et je n'admets pas qu'un Français, qui se respecte, daigne se trouver pendant même une minute avec aucun de ces messieurs, si charmants qu'ils puissent être. Ils ont nos pendules, notre argent et nos terres : qu'ils les gardent et qu'on n'en entende plus parler. Je voulais vous écrire des tendresses, et voilà l'amertume qui déborde! Ah! c'est que j'ai souffert depuis dix mois, horriblement — souffert à devenir fou et à me tuer! — Je me suis remis au travail cependant; je tâche de me griser avec de l'encre, comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières. La plus grande, c'est la compagnie de ma pauvre maman. Comme elle vieillit! comme elle s'affaiblit! Dieu vous préserve d'assister à la dégradation de ceux que vous aimez!

Est-ce que c'est vrai? Viendriez-vous en France au mois de septembre? Il faudra m'avertir d'avance pour que je ne manque pas votre visite. Vous rappelez-vous la dernière? Donc au mois de septembre, n'est-ce pas? d'ici là, je vous baise les deux mains bien longuement.

A vous toujours.

À GEORGE SAND.

Croisset, dimanche soir, 10 juin 1871.

Chère Maître,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt écœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus! On les excuse et on les admire. Les « gens raisonnables » veulent se faire naturaliser Allemands. Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'étais à Versailles jeudi. La Droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié, qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement

troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a, sans aucun doute : 1° la Prusse, et 2° les gens de Badinguet; on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'empire, et Haussmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore? Quel scénario!

À MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche 10.

Chère Madame,

En revenant de Paris aujourd'hui, je trouve chez moi votre lettre du 5. Elle est gentille et aimable au delà de toute expression. Comment y répondre convenablement?

Je suis *accablé* moins par les ruines de Paris que par la gigantesque bêtise de ses habitants. C'est à désespérer de l'espèce humaine. A part notre ami d'Osmoy et Maury (le directeur des Archives) j'ai trouvé tout le monde fou, fou à lier.

Je vais tâcher de me remettre à mon *Saint Antoine* afin d'oublier mes contemporains. Quant à

publier ce livre dont le sous-titre pourrait être «le comble de l'insanité», je n'y songe nullement, Dieu merci... Il faut, plus que jamais, songer à faire de l'art pour soi, pour soi seul. Fermons notre porte et ne voyons personne.

J'ai, cependant, bien envie de vous voir et au mois de juillet, quand je retournerai à Paris, je compte m'arrêter à Mantes, bien qu'il m'en coûtera beaucoup. J'aimerais mieux vous faire ma visite partout ailleurs.

Je vous baise les deux mains.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 17 juin.

J'ai été bien marri, chère madame, de ne pas vous rencontrer chez vous la semaine dernière. J'avais cru que vous et M. Roger viendriez voir les ruines. Elles sont jolies, c'est coquet! Mais il y a quelque chose de bien plus lamentable : c'est l'esprit des Parisiens. Tout le monde m'a semblé fou, je n'exagère nullement. Il faut nous résigner à vivre entre le crétinisme et la démence furieuse. Charmant horizon. On va recommencer à faire les mêmes sottises, à retourner dans le même cercle, à débagouler les mêmes inepties.

J'étais à Versailles le jour de l'abrogation des lois d'exil, et j'ai vu beaucoup de monde. Le plus infâme des partis est celui de Badinguet, de cela je suis sûr. Il me semble que le père Thiers se purifie. Celui-là, au moins, ne parle pas de principes, ne blague pas. Mais dans quinze jours ce

sera « un rouge » comme Cavaignac. A propos de militaires, j'ai été bien content de l'éloge que Changarnier a fait de monsieur votre frère. Quand vous lui écrirez, voudrez-vous me rappeler à son souvenir ? j'ai grande envie de lui serrer la main.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui tout le temps de la Commune a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives? Ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses petits Mémoires « sur les Etrusques ». Il y a ainsi quelques philosophes. Je ne suis pas du nombre.

Croiriez-vous que beaucoup de « gens raisonnables » excusent les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent se faire Prussiens, sans voir que l'incendie de Paris est le cinquième acte de la tragédie et que toutes ces horreurs sont imitées de la Prusse et fort probablement suscitées par elle? Du reste un fait si considérable comporte en soi bien des éléments. Il y a de tout dans cette grande horreur. Il y a de l'envie, de l'hystérie, de l'iconoclaste et du Bismarck.

Depuis que j'en ai repu mes yeux j'ai bien du mal à travailler. Donnez-moi de vos nouvelles, initiez-moi un peu à vos projets, mais peut-on faire des projets?

La Muse a passé trois jours dans la cave de Sainte-Beuve! Il me semble que cette ligne-là va vous faire rêver.

À ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi.

CHER VIEUX,

Où suis-je? à Croisset. Ce que je fais? j'écris mon *Saint Antoine* et, présentement, ayant besoin de connaître à fond les dieux de l'Inde, je lis le *Lotus de la Bonne Loi.*

Il y a quinze jours j'ai passé une semaine à Paris et j'y ai «visité les ruines», mais les ruines ne sont rien auprès de la fantastique bêtise des Parisiens. Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune. Non, la démence, la stupidité, *le gâtisme,* l'abjection mentale du peuple «le plus spirituel de l'univers» dépasse tous les rêves.

Ce qui m'a le plus épaté, en ma qualité de rural, c'est que, pour les bons Parisiens, la Prusse n'existe pas. Ils excusent messieurs les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent devenir Prussiens. On a beau leur dire : «Mais nous autres provinciaux, nous avons subi tout cela. Ce qui vous révolte tant est une suite de l'invasion et une imitation de la guerre allemande : mort des otages, vols et incendies; voilà huit mois que nous en jouissions». Non, ça n'y fait rien. Rochefort est plus important que Bismarck, et la perte du Palais de la Légion d'honneur plus considérable que celle de deux provinces.

Jamais, mon cher vieux, je n'ai eu des hommes un si colossal dégoût. Je voudrais noyer l'humanité sous mon vomissement.

Je n'ai vu à Paris que *deux* hommes ayant gardé leur raison; deux, pas plus : 1° Renan et 2° Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, pendant tout le temps de la Commune. Je ne parle pas de d'Osmoy, qui tourne au héros. Non content d'avoir été capitaine de francs-tireurs, il a, depuis qu'il est député, pris du service dans l'armée active et s'est conduit de telle façon que Thiers a demandé à faire sa connaissance. D'après un rapport du Ministre de la guerre, il haranguait les soldats dans la tranchée et faisait le coup de feu avec eux.

Je n'ai pu voir Théo. On m'a dit qu'il était très vieilli, mais que son moral était bon. Le sieur Saint-Victor est entré au *Moniteur* de Dalloz.

Alexandre Dumas émaille les journaux de ses réflexions philosophiques.

La situation me paraît très bien résumée par un des membres de l'ambassade chinoise présente à Versailles : « Vous vous étonnez de tout ça, mais je vous trouve drôles! C'est l'ordre! C'est la règle! Ce qui vous étonne est justement ce qui se passe chez nous. » Voilà comme le monde est fait. *Le contraire est l'exception.*

Je n'ai aucune haine contre les communeux, pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. Mais ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès lettres, cassant des glaces à coups de pistolet et volant des pendules; voilà du neuf dans l'histoire. J'ai gardé contre ces messieurs une rancune si profonde que *jamais* tu ne me verras dans la compagnie d'*un Allemand quel qu'il soit,* et je t'en veux un peu d'être maintenant

dans leur infâme pays. Pourquoi cela? quand reviens-tu?

Les armées de Napoléon Ier ont commis des horreurs, sans doute. Mais ce qui les composait c'était la partie inférieure du peuple français, tandis que, dans l'armée de Guillaume, c'est *tout* le peuple allemand qui est le coupable.

Adieu, pauvre cher vieux. Je t'embrasse très fort ainsi que les tiens.

À GEORGE SAND.

25 juillet 1871.

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'un façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les «gens d'ordre» ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là contre un bon discours; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la république bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la pre-

mière fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du dieu Hom, ce qui n'est pas facile. J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière autant que possible. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien)!

Je ne vais pas à Nohant, parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve; ma nièce Caroline se relaye avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15 au 20 août j'y attends le bon Tourgueneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres : pas un mot. Ces gaillards-là vous ont des façons de grand seigneur qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est

encore directeur, ou si la direction est donnée à la Société Berton, Laurent, Bernard.

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

À ERNEST FEYDEAU.

Paris, 8 août.

MON CHER VIEUX,

Je suis bien en retard avec toi. Mais j'ai eu beaucoup d'affaires et de courses; je cède enfin à mes remords et je t'écris. Voilà.

Que te dire? La bêtise française continue son petit bonhomme de chemin, les bons bourgeois ne vont plus voter et semblent par leur conduite vouloir faire revenir le gouvernement paternel de la Commune. Quant à une conspiration militaire, les uns affirment qu'elle est imminente, les autres en nient la possibilité. Pour moi, je n'y crois pas. On est, pour le moment, las de l'action. Mais j'ai peur que dans trois ou quatre ans un parti patriote ne pousse la France à une vengeance trop prompte. Alors messieurs les Allemands nous prendront la Bourgogne et feront un petit royaume d'Austrasie.

Quant à la littérature, mon bon, Magnard et Gustave Lafargue fleurissent derechef et on monte une féerie de M. Clairville. On a renversé la colonne et brûlé Paris, mais Villemessant est indestructible et la sottise éternelle.

Moi, mon bon vieux, comme si de rien n'était, je prends des notes pour mon *Saint Antoine,* que je suis bien décidé à ne pas publier quand il sera fini, ce qui fait que je travaille en toute liberté d'esprit.

Jeudi prochain, pour me distraire, j'irai à Versailles voir travailler le conseil de guerre. Ensuite je passerai trois ou quatre jours à Saint-Gratien; puis, je regagnerai ma cabane.

On va probablement retirer la subvention de l'Odéon, si bien que je ne sais pas quand *Aïssé* sera jouée ni où elle sera jouée.

Et toi, pauvre cher vieux, comment vas-tu? A quoi t'occupes-tu? Ton traitement t'a-t-il fait du bien?

À THÉOPHILE GAUTIER.

Saint-Gratien, samedi.

Mon vieux Théo,

Au lieu de venir ici mardi, tâche d'y être lundi, parce que je suis *obligé* d'en partir mardi soir.

Tu serais même bien beau d'apparaître dès demain dimanche. Nous allons donc nous voir enfin!

Je t'embrasse.

À GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre.

Eh bien, chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien acca-

blée de besogne? Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère. Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint Antoine,* qui en est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois,* où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps.* Comme c'est ça! Comme c'est juste et bien dit! Triste! triste! Pauvre France! et on m'accuse d'être sceptique!

Que dites-vous de Mlle Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens! Cela enfonce la fin de *l'Éducation sentimentale,* où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler. Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas

comme elle l'espère, pas comme on le redoute. Ah! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique!

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux, à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : *le Comble de l'insanité.* Et la typographie se recule, dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier? Qui donc s'inquiète de l'art maintenant? Je fais de la littérature pour moi comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être? Comment se faire écouter?

Tourgueneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd'hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre 1871.

Pourquoi ne vous verrai-je pas? Qui donc vous empêche de passer par Rouen et de me faire une petite visite, chez moi, à Croisset?

La guerre a donné à ma mère cent ans de plus. Je n'ose pas la quitter. Et quand je suis obligé de

m'absenter, ma nièce (celle qui habite Dieppe) vient me remplacer. Comme j'ai passé à Paris tout le mois d'août, je suis maintenant contraint de rester ici. Voilà pourquoi, chère et vieille amie, éternelle tendresse, je ne vais pas vous rejoindre sur cette plage de Trouville où je vous ai connue et qui pour moi porte toujours l'empreinte de vos pas.

Comme j'ai pensé à vous pendant tout cet hiver! Avez-vous dû souffrir au milieu d'une famille allemande! Dans un pays ennemi! Comme votre grand cœur a dû saigner!

Venez donc, nous avons tant de choses à nous dire, de ces choses qui ne se disent pas ou qui se disent trop mal avec la plume.

Qui vous empêche? N'êtes-vous pas libre? Ma mère vous recevrait avec grand plaisir en souvenir du bon vieux temps. Nous pouvons vous offrir un lit, tout au moins à dîner. Ne me refusez pas cela.

Adieu. Je vous embrasse bien fort et suis toujours tout à vous.

À GEORGE SAND.

Croisset, 8 septembre 1871.

Ah! comme elles sont gentilles! Quels amours! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice, son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois. Cela prouve, sans doute, que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste ? L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faux de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots république et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous

autres, du réalisme et du nominalisme. Car je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat.

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro*, on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre? Le parti conservateur n'a pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Il sera divisé par les internationaux, les jésuites de l'avenir. Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises.

Ah! chère bon maître, si vous pouviez haïr! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le

monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur; mais tant de ténèbres ont surgi, que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc! criez! tonnez! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues »? Qu'y a-t-il de rompu? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calomnier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, vendredi 6.

Il faut que je m'en aille à Paris, la semaine prochaine, pour les affaires de mon pauvre Bouilhet afin d'en finir avec *Aïssé,* et je passerai au boulevard Beaumarchais, voir si par hasard... Mais non! je ne trouverai personne. Pourquoi? Êtes-vous condamnée à Villenauxe à perpétuité? « Paris

n'est-il pas assez à plaindre, belle dame? », comme dirait M. Prudhomme.

Il me semble que vous êtes bien seule là-bas et que vous devez vous y ennuyer mortellement. Le général m'a dit que vous gardiez votre « excellent moral », est-ce vrai? Il est charmant, votre brave frère! Il est venu me faire une longue visite où il a beaucoup et très bien parlé. Je crois que la sympathie est réciproque.

Comme je vous plains! J'ai peur que vous ne suiviez un très mauvais régime. Pardonnez-moi cette outrecuidance, mais j'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expérience en fait de névroses. Tous les traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. Je n'ai pas encore rencontré, en ces matières, un médecin intelligent. Non! pas un, c'est consolant. Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qui convient.

Ma vie n'est pas douloureuse comme la vôtre, mais n'est pas non plus précisément folichonne. Ma seule distraction consiste à promener, ou plutôt à traîner ma mère dans le jardin. La guerre l'a vieillie de cent ans en dix mois. C'est bien triste d'assister à la décadence de ceux qu'on aime, de voir leurs forces s'en aller, leur intelligence disparaître.

Pour oublier tout, je me suis jeté en furieux dans *Saint Antoine* et je suis arrivé à jouir d'une *exaltation effrayante.* Voilà un mois que mes plus longues nuits ne dépassent pas cinq heures. Jamais je n'ai eu « le bourrichon » plus monté. C'est la réaction de l'aplatissement où m'avait réduit la Défense nationale. Et, à ce propos, je trouve qu'on est fort injuste envers la présente

assemblée. Ce qui se passe est ce qui me convient. Voilà la première fois qu'on voit un gouvernement sans métaphysique, sans programme, sans drapeau, sans principes, c'est-à-dire sans blague. Le provisoire est précisément ce qui me rassure. Tant de crimes ont été commis par l'idéal en politique qu'il faut s'en tenir pour longtemps à « la gérance des biens ».

J'ai échangé avec Mme Sand des épîtres politiques. Les siennes paraissent dans le *Temps*. Le congrès de Lausanne vous réjouit-il? Auriez-vous souhaité ouïr André Léo? Ah! pauvre, pauvre humanité!

À GEORGE SAND.

14 novembre.

Ouf! je viens de finir *mes dieux*, c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire ça, chère maître du bon Dieu!

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement? Pourquoi n'êtes-vous pas venue, cet automne? Il ne faut pas rester si longtemps sans voir Paris. Moi, j'y serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la préface), que sais-je encore? Une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilleton annoncé. Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été

au delà de cinq heures. J'ai pioché d'une manière frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient, ou plutôt je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois, il ne va même pas voter. Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France! pauvres nous!

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes!

Nous ne souffrons que d'une chose : la bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous? Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs crêtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela? Je me le demande à moi-même.

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice? Embrassez bien vos fillettes pour moi.

Votre vieux.

À LA MÊME.

Chère Maître,

J'ai reçu votre feuilleton hier, et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des préparatifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé.*

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur,* sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de ses « questions contemporaines ». Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel tel qu'il existe est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles si on le laisse vivre. La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité

incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 Septembre; 3° l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'instruction publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère.

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés ? Imaginez au contraire que dans chaque commune, il y ait *un* bourgeois, un seul ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté, les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

À LA MÊME.

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur. Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé? La première page ressemble presque à des excuses. Ça m'a fait bien rire; vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi, tout! Vos coups me seront caresses.

Donc re-causons. Je rabâche en insistant de nouveau sur la justice. Voyez comme on est arrivé à la nier partout. Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'art pour l'histoire? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés, puisque *toute* la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol!

Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des Siècles*, où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon ; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti. Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté, devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte. Il m'a répondu en me traitant de ganache! Voilà où mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet, Maroteau est condamné à mort comme Rossel. C'est du vertige. Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus.

Cela ne changera pas tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, a droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise industrielle

(Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces. Or, jusqu'à présent je n'en vois qu'une : le nombre. Ah! chère maître, vous qui avez tant d'autorité, vous devriez bien attacher le grelot! On lit beaucoup vos articles du *Temps* qui ont un grand succès, et qui sait? Vous rendriez peut-être à la France un immense service?

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, j'ai donc affaire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. « Les Français » ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre *Aïssé?* Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais même dans une exaltation qui frisait la démence.

J'ai rencontré l'inéluctable Harisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

À MADAME RÉGNIER.

Jeudi soir, 7 heures.

Chère Madame,

J'ai eu dans ces derniers temps à m'occuper :

1° Du tombeau de Bouilhet;

2° De son monument;

3° De son volume en vers qui est sous presse depuis hier;

4° Je cherche un graveur pour faire son portrait;

5° Tous mes moments depuis quinze jours sont pris par *Aïssé* que je lis *demain* aux acteurs. Les répétitions commenceront samedi prochain, et la pièce pourra être jouée vers le 1er janvier.

Je suis parti de Croisset si brusquement que mon domestique et mes bagages sont arrivés trois jours après moi. Le détail des intrigues qu'il m'a fallu vaincre demanderait un volume.

J'ai fait engager des acteurs. J'ai travaillé moi-même les costumes au cabinet des Estampes; bref, je n'ai pas un moment de répit depuis quinze jours, et cette petite vie exaspérante et occupée va durer du même train pendant deux bons mois encore.

Quel monde! Je ne m'étonne pas que mon pauvre Bouilhet en soit mort. De plus j'ai re-écrit la préface de son volume, qui me déplaisait.

Je vous prie donc, en grâce, de me donner un peu de liberté pour le moment, car avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible de faire à la fois les affaires de tous. Je vais au plus pressé, d'abord.

D'ailleurs vous avez tort de vouloir publier *maintenant.* A quoi cela vous servira-t-il? Où sont les lecteurs?

Je ne vous cache pas que je trouve vos aimables reproches, touchant le voyage de Mantes, injustes. Comment ne comprenez-vous pas qu'il me sera très pénible d'aller à Mantes? Toutes les fois que je passe devant le buffet, je détourne la tête. Je tiendrai néanmoins ma promesse. Mais il me sera plus facile d'aller de Paris à Mantes que de m'y arrêter en passant. Ne me gardez donc pas rancune; plaignez-moi plutôt.

À GEORGE SAND.

1er décembre.

Chère Maître,

Votre lettre que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la Princesse.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la Princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui, enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu *repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai

lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien. Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la préface. Bref, je suis exténué, et triste, triste à en crever.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourgueneff que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

À EDMOND DE GONCOURT.

Nuit de mercredi. Décembre 1871.

Croiriez-vous que tout le monde (Giraud, Popelin, la direction de l'Odéon et les acteurs d'icelui) me soutient que, sous la Régence, on ne portait pas de poudre? J'ai beau vous citer, vous, l'autorité la plus compétente en pareille matière, ça n'y fait rien. Envoyez-moi donc de suite *des preuves* sans réplique.

Il me semble que dans le tableau de Lancret il y a de la poudre.

Je suis extra-ahuri et je n'en peux plus.

Ils veulent faire passer *Aïssé* le 20 décembre!

À MADAME RÉGNIER.

Paris, mercredi soir, 1872.

Hier soir, me trouvant par hasard « du loisir », j'ai lu tout d'une haleine votre effrayant et puissant roman.

J'ai deux ou trois petites chicanes à vous faire, chère madame. Mais à partir du premier dialogue entre le comte et sa femme, ça marche comme sur des roulettes, et c'est bien, très bien. Je ne doute pas qu'en temps ordinaire, ce livre n'obtienne un grand succès. Mais à présent, sur quoi compter?

C'est Schérer qui dirige le *Temps*. Mais ce monsieur m'est désagréable. Donc, j'ai écrit au bon Taine de venir chez moi dimanche prochain et je le chargerai de la commission. Elle sera faite, par lui, avec plus d'autorité que par moi. Si nous échouons de ce côté-là, nous nous tournerons vers un autre.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris.

Vous avez donc pris la résolution que je redoutais : abandonner Paris? Comme c'est triste! comme tout est triste! Cette lettre funèbre m'a été envoyée de Croisset, car je suis ici depuis quinze jours et voici le résumé de mes petites occupations : 1° Je dirige les répétitions d'*Aïssé;* comme Chilly est fort malade et Duquesnel fort incapable, il faut que je me mêle des décors, des costumes, de la mise en scène, bref de tout;

2° Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet et je suis au milieu des imprimeurs et des graveurs. Je tiens à faire paraître ce livre en même temps que la pièce. Je galope, au milieu d'un froid de dix-sept degrés, du parc Monceau au boulevard Montparnasse et à l'Odéon. Les acteurs répètent tous les jours, le dimanche compris, et je ne les quitte plus; 3° Vous savez que nous voulons faire à Rouen un petit monument à Bouilhet. De ce côté-là, encore, j'ai des embarras graves. Il me semble que je manie son cadavre tout le long de la journée! jamais plus large dégoût de la vie ne m'a submergé. Tant que je suis dans l'action, je m'y livre avec furie et sans la moindre sensibilité. Mais j'ai des heures « dans le silence du cabinet » qui ne sont pas drôles.

Saint Antoine est complètement mis de côté. A peine si je peux, de temps à autre, accrocher ou plutôt décrocher une heure pour relever une note. J'ai beaucoup travaillé tout cet été et il ne me reste plus que cinquante à soixante pages à écrire. Si rien d'extraordinaire n'arrive, je peux avoir tout fini au mois de juillet prochain, pas avant, car mon hiver va être, pour moi, complètement perdu. J'en ai lu un peu à mon vieux Tourgueneff qui m'a eu l'air enchanté. Je dis un peu, car les embarras dramatiques sont survenus et il nous a été impossible de nous rejoindre pour reprendre la lecture.

L'horizon politique est, quoi qu'on dise, au calme. Des bouleversements? allons donc! nous n'avons pas *l'énergie nécessaire.*

Je vous engage à lire le dernier livre de Renan, il est très bien, c'est-à-dire dans mes idées. Avez-

vous lu les lettres de Mme Sand dans le *Temps?* L'ami auquel elles sont adressées c'est moi, car nous avons eu, cet été, une correspondance politique. Ce que je lui disais se trouve en partie dans le livre de Renan.

Je viens ce soir de corriger la première épreuve de *Dernières Chansons;* quelques-unes des pièces qui s'y trouvent m'ont reporté aux soirées de la Muse.

Mardi prochain, savez-vous, 12 décembre, votre ami aura cinquante ans? Cette simple énonciation dispense de tout commentaire.

Il me semble qu'on vous a soignée (ou que vous vous êtes soignée) déplorablement. Quels ânes que ces bons médecins! Mais est-ce bien sérieux, irrévocable, définitif? ne reviendrez-vous plus à Paris? Quand nous reverrons-nous?

Dès que je serai un peu moins ahuri, je vous écrirai plus longuement. Mais vous, vous ne devez pas avoir grand'chose à faire, barbouillez donc du papier à mon intention.

Je vous baise les deux mains.

À LECONTE DE LISLE.

Samedi soir.

MON CHER VIEUX,

J'ai reçu hier ton bon cadeau — et j'irai t'en remercier un de ces jours — avant midi ou vers cinq heures, car les répétitions d'*Aïssé* et l'impression de *Dernières Chansons* me prennent toute ma journée.

Quand je serai un peu moins ahuri, nous nous arrangerons pour passer une longue soirée ensemble. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

A bientôt donc et tout à toi.

À GEORGE SAND.

Dimanche, 1872.

Enfin, j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoiser que je ne m'y reconnais plus : 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé,* m'a touché jusqu'aux larmes, chère maître bien-aimée. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

La première a été splendide, et puis c'est tout. Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire. Je passe pour un rouge (*sic*). Vous voyez où on en est?

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce. Au contraire. Le jour de la première, c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte. Et à la troisième représentation, je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas,* etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé.* Bref, l'hé-

ritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons.* Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *lettre* [1] de moi au *Conseil municipal de Rouen.* Cette petite élucubration a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps,* puis, à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois et demi! Comment n'en suis-je pas crevé! Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses! que de lettres! et quelles colères — rentrées — malheureusement! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi Carotte.* On n'imagine pas une infection pareille. C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio.* Arriverait-on à haïr la blague? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien.

Tourgueneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine, nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint Antoine* et dîner ensemble. Mais il survient toujours des empêchements, et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que

[1] Voir cette lettre à l'Appendice.

jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Dimanche soir. Paris.

Je suis content que la préface[1] vous ait plu. Demain vous recevrez un autre *morceau* de moi, dans un genre différent. J'ai peut-être eu tort de l'écrire. Mais le silence eût été de la lâcheté, et puis tant pis! J'ai expectoré ma bile, ça me soulage.

Depuis deux mois et demi j'ai mené une vie atroce. Mes plus longues nuits du 25 novembre au 8 janvier ont été de cinq heures, car personne ne m'a aidé et ma besogne a été rude.

J'ai imprimé *Dernières Chansons* et *Aïssé*. J'ai écrit une lettre au Conseil municipal de Rouen, et j'ai monté seul, absolument seul, *Aïssé!* A la troisième représentation, c'est encore moi qui conduisais les figurants, et le jour de la première, j'ai porté de mes mains les accessoires du premier acte. C'est vous dire quelle jolie administration c'est que l'Odéon. Il m'a fallu (pour qu'elle ne fût pas tout à fait honteuse) donner des répétitions particulières à Mme Colombier. J'ai manqué de *tuer* le souffleur, etc. Ah! c'était joli! et pendant huit jours j'ai pataugé dans la neige du parc Monceau à l'Odéon, car les voitures ne marchaient pas. J'étais quelquefois si fatigué que rentré chez moi je me mettais à pleurer comme un enfant.

[1] Préface aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet. — Voir à l'Appendice.

Quand j'avais corrigé mes épreuves, à minuit, je commençais ma vaste correspondance. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Enfin me voilà quitte et avant-hier j'ai recommencé mes lectures à la Bibliothèque. Si nul embarras ne me survient, j'espère avoir fini *Saint Antoine* cet été.

D'après le petit aperçu de mes occupations, vous voyez, chère madame, que je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Quant à vous oublier, est-ce possible?

À THÉOPHILE GAUTIER.

Jeudi soir.

Je m'aperçois, cher maître, que je ne t'ai pas invité pour demain vendredi.

C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu aller lundi chez Magny, mais j'étais malade de la gorge.

Donc, viens demain, je t'en supplie, tu te trouveras avec des amis. Ne rends pas vaine la course de mon portier et présente-toi chez moi demain à six heures et demie.

AU MÊME.

Jeudi matin.

CHER VIEUX MAÎTRE,

J'ai oublié, hier, de te dire cette phrase : « Tu erais bien gentil de faire un article sur *Dernières*

Chansons ». Je n'avais peut-être pas besoin de le dire?

Voilà. Sur ce, je t'embrasse.

À GEORGE SAND.

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons, Aïssé* et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen,* qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître, c'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromise* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui, je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint Antoine.* Samedi prochain, j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourgueneff. Que n'êtes-vous là!

Je vous embrasse. Votre vieux.

À LA MÊME.

CHÈRE BON MAÎTRE,

Pouvez-vous, pour le *Temps,* écrire un article sur *Dernières Chansons?* Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais

la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint Antoine.*

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

À LA MÊME.

Non, chère maître, ce n'est pas vrai. Bouilhet n'a jamais blessé les bourgeois de Rouen; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard, aujourd'hui même, dans les *Mémoires du Géant,* de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté; pourquoi serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge?

Nous périssons par l'indulgence, par la clé-

mence, par la *vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de *justice*.

Je n'ai d'ailleurs insulté personne, je m'en suis tenu à des généralités; — quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre, — mais assez parlé de tout cela.

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourgueneff, à qui j'ai lu les 115 pages de *Saint Antoine* qui sont écrites. Après quoi, je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur! et quel critique! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible; il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis.

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire? J'ai l'esprit assez philosophique pour savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

À THÉOPHILE GAUTIER.

Dimanche soir.

Il m'est *impossible* d'aller dîner chez toi mercredi. Mais, si j'ai compris les explications de mon Mameluck, tu viendras jeudi. Est-ce convenu?

En cas de silence, je t'attends; ne me réponds pas et viens.

A bientôt, vieux maître.

AU MÊME.

Jeudi matin.

VIEUX MAÎTRE,

Voici une petite note que je te prie de considérer.

Si tu peux dire quelque bien des peinturlureurs en question, tu obligeras des amis à moi.

Je t'embrasse.

À GEORGE SAND.

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître! J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime!

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint Antoine?*

Moi je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé; or j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais avec ma mère; nous sommes en quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc, vers Pâques, je serai revenu à Croisset, et je me

remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis, le soir, la *Critique de la raison pure*, de Kant, traduit par Barni, et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge, à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé; rassurez-vous. Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée; mais tout se convertit en tristesse. L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence. J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait. Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse.

Ma préface aux *Dernières Chansons* a suscité chez Mme Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir « adulé César »! Triste exemple des passions, comme dirait Prudhomme!

A propos de César, je ne puis croire, quoi

qu'on dise, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là. Cependant, si on consultait le dieu appelé suffrage universel, qui sait?... Ah! nous sommes bien bas, bien bas!

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah. Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant. Je répète le mot, pas du tout grand homme, pas du tout pontife. Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait connaissance de Mme Viardot, que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourgueneff qui m'a amené chez elle.

Embrassez très fort vos petites-filles pour moi, et à vous mes meilleures, mes plus hautes tendresses.

À LA MÊME.

CHÈRE MAÎTRE,

J'ai reçu les dessins fantastiques qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert... Rêverie!

Il y a deux très jolis monstres: 1° un fœtus en forme de ballon et à quatre pattes; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile. Il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce ; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés. Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître. Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étrangement. Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute ? Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non ! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le dessous est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant traduit par Barni est une lecture plus lourde que la *Vie parisienne* de Marcelin ; n'importe ! j'arriverai à la comprendre.

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière partie de *Saint Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style.

Et de vous, encore plus, chère bon maître. Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de

Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir.

Et là-dessus je vous embrasse tous à pleins bras.

Votre vieux troubadour, toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe.

À LA MÊME.

Croisset.

Me voilà revenu ici, chère bon maître, et peu gai; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allégera dans mes sottes occupations de ménage.

J'ai eu, il y a dix jours, une violente contestation avec mon éditeur.

C'était à l'occasion de *Dernières Chansons*. Savez-vous ce que *Aïssé* et *Dernières Chansons* auront produit à l'héritier de Bouilhet? Tout compte fait, il aura à payer quatre cents francs. Je vous épargne le détail de la chose, mais c'est ainsi. Et voilà comme la vertu est toujours récompensée. Si elle était récompensée, elle ne serait pas la vertu.

N'importe! cette dernière histoire m'a énervé comme une trop forte saignée. Il est humiliant de voir qu'on ne réussit pas, et quand on a donné pour rien tout son cœur, son esprit, ses nerfs, ses

muscles et son temps, on retombe à plat, écrasé.

Mon pauvre Bouilhet a bien fait de mourir, le temps n'est pas doux.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières Chansons* a failli me faire avoir un procès. L'Histoire de la fontaine n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout.

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint Antoine?* Je vais m'y remettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hegel. Ces deux grands hommes contribuent à m'abrutir et, quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinoza. Quel génie! quelle œuvre que l'*Éthique!*

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Nuit du samedi 6 avril 1872.

CHER BON AMI,

Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de trente-trois heures.

Que vous dirai-je de plus? Nous sommes dé-

solés. Achille, Caroline et moi, nous vous embrassons bien tendrement. Votre...

À EDMOND DE GONCOURT.

Mon cher Vieux,

Ma mère vient de mourir.

Je ne veux pas que vous veniez à son enterrement. Cela renouvellerait votre douleur, j'ai assez de la mienne.

Je vous embrasse.

À GEORGE SAND.

Mardi 16 avril 1872.

Chère bon Maître,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre. Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait.

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdir. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe. Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri jusqu'aux larmes. Êtes-vous bonne! Quel excellent être vous faites! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci. Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession, je reste ici. Avant de me décider pour l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre, après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la solitude? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis, et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris. Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts, et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps, j'en ai peur. Ah! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans!

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé. C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles.

À ERNEST FEYDEAU.

Je suis trop écrasé et trop abruti pour t'écrire comme il conviendrait, mon cher bonhomme. Je veux seulement vous remercier, toi et Mme Feydeau, pour vos bonnes paroles.

J'ai abominablement souffert depuis quinze jours.

Je ne sais pas ce que je vais devenir et il m'est impossible de faire aucun projet, tant que nos affaires ne seront pas terminées. Ma mère a légué

Croisset à Caroline, et provisoirement je vais y vivre.

Quand je serai un peu remis de mes chagrins et de tous mes tracas, je t'écrirai plus longuement. D'ici là je t'embrasse.

À EDMOND DE GONCOURT.

Je ne puis vous dire rien encore sur mon avenir, mon cher ami. Tant que mes affaires ne seront pas arrangées (ce qui sera long), je ne sais où je vivrai. Car il faut savoir d'abord comment je vivrai.

D'ici à longtemps je ne ferai pas de longues stations à Paris. Au mois de mai, cependant, j'y resterai peut-être pendant une semaine.

Je viens de passer une dure semaine, cher vieux, — la semaine de l'inventaire. C'est sinistre. Il m'a semblé que ma mère se re-mourait et que nous la volions.

Ce que vous me dites du pauvre Théo m'afflige profondément. Encore un! Ah! comme je voudrais reprendre mon goût au travail! Mais j'ai la tête bien vide et tous les membres endoloris. Il n'est pas facile d'être philosophe.

Je vous embrasse à plein cœur, mon cher vieux.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 15 mai 1872.

Vous avez raison, je pense à vous très souvent, plus que jamais et profondément, pourquoi?... Je suis comme un vieillard, le passé m'envahit. Je roule dans les souvenirs et je m'y perds. Mon isolement est absolu et, quand je n'ai pas beaucoup de chagrin, j'ai beaucoup d'ennuis. Cela me change. Après les larmes, les bâillements. Cela compose un petit assortiment de distractions, fort coquet.

Je fais ce que je peux pour sortir de là; je me force au travail et je me rudoie. Mais le cœur n'est pas à la littérature. Le bon *Saint Antoine* (que j'ai repris et qui sera fini vers le mois d'août) m'embête comme la vie elle-même, ce qui n'est pas peu dire. J'aurais besoin pour le finir de l'enthousiasme que j'avais l'été dernier. Mais, depuis lors, il m'est survenu de fortes secousses. Que je suis démonté! mon pauvre bourrichon est à bas.

Comme j'ai envie de vous lire ce livre-là pourtant! Car il est fait pour vous, j'entends pour le petit nombre, pour la petite horde qui s'éclaircit.

En quoi le séjour de Paris est-il contraire à votre traitement? Ne seriez-vous pas tout aussi bien à Paris que dans le lointain Villenauxe? est-ce que tout déplacement vous est absolument impossible? Si cela était, j'irais vous voir, je ferais ce grand sacrifice de faire une chose qui me serait agréable.

Mes affaires (les assommantes affaires d'argent) ne sont pas terminées et ne peuvent l'être avant

longtemps. Ce qu'il y a de sûr c'est que Croisset sera toujours mon refuge. Je n'ai plus grand'chose qui m'attire à Paris et l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc, qu'il faut couvrir de noir — uniquement pour ne pas crever d'ennui et comme on a un tour dans son grenier quand on habite la campagne.

Oui, j'ai lu l'*Année terrible;* il y a du très beau. Mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. La *densité* manque. N'importe! quelle mâchoire il vous a encore ce vieux lion-là! Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité! Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver, plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui? Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis, et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.

A quoi pouvez-vous passer votre temps? Écrivez-moi; il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire.

À THÉOPHILE GAUTIER.

19 mai 1872.

CHER VIEUX MAÎTRE,

Je ne t'ai pas écrit, je ne t'ai pas envoyé de cartes, à propos du mariage d'Estelle. Mais jamais je n'ai pensé à toi comme depuis huit jours. Il me semble que tu vas t'ennuyer affreusement. Et je t'embrasse.

J'espère te voir dans une quinzaine de jours. Tâche d'être plus gai que moi.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset. Nuit de mardi, 27 mai 1872.

Comment! vous! vous! — Un soupçon sur votre vieil ami? — Comment pouvez-vous supposer qu'il vous oublie, dans un moment surtout où il a le cœur si remué?

Si je ne vous ai pas écrit, c'est que *je n'en ai pas eu la force.* Voilà mon excuse. J'aurais dû répondre à votre première lettre, c'est vrai, mais j'étais si fatigué!...

Tâchez de rester à Paris jusqu'au 20 juin, je compte y être vers cette époque, nous nous verrons un peu.

Plus ma vie s'avance, plus elle est triste. Je vais rentrer dans une complète solitude. Je fais des vœux pour le bonheur de votre fils comme s'il était le mien — et je vous embrasse l'un et l'autre — mais vous un peu davantage — ma toujours aimée.

À MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

Croisset, 5 juin 1872.

Vous m'annoncez une mort qui vous désole. Je croyais vous en avoir appris une autre, celle de ma mère. J'avais moi-même écrit votre adresse

sur le billet de faire part. Il ne vous est donc pas parvenu?

Que vous dirai-je, chère correspondante? vous avez passé par là et vous savez ce qu'on souffre. Pour nous autres, vieux célibataires, c'est plus dur que pour d'autres.

Je vais vivre maintenant complètement seul. Depuis trois ans, *tous* mes amis intimes sont morts. Je n'ai plus personne à qui parler.

Dans quelques jours je verrai Mme Sand, que je n'ai vue depuis l'hiver de 1870. Nous causerons de vous.

Au milieu de mes chagrins, j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes.

Mais je suis tellement dégoûté des éditeurs et des journaux que je ne publierai pas maintenant. J'attendrai des jours meilleurs; s'ils n'arrivent jamais, j'en suis consolé d'avance. Il faut faire de l'art pour soi et non pour le public. Sans ma mère et sans mon pauvre Bouilhet, je n'aurais pas fait imprimer *Madame Bovary*. Je suis, en cela, aussi peu homme de lettres que possible.

Que lisez-vous? A quoi occupez-vous votre esprit? Nous devons travailler malgré tout; c'est le seul moyen de ne pas sentir le poids de la vie. Le stoïcisme est de l'hygiène.

À GEORGE SAND.

1872.

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître? Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore? Sinon, j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinssiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns. Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirais *Saint Antoine,* auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fît du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à « honorer de ma présence » l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois; j'irai. Et je voudrais même *y prononcer un discours* qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrument *un vrai morceau,* la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

À LA MÊME.

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet.

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison que nous habitons, qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insupportable. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément! Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par docilité, je vais fumer moins; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse.

Je viens de lire *Pickwick* de Dickens. Connaissez-vous cela? Il y a des parties superbes; mais quelle composition défectueuse! Tous les écrivains anglais en sont là; Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres latins.

Le sieur *** est décidément nommé, à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi, qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin qui exigera des mois de grandes lectures, et que je ne veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais?

Que faites-vous maintenant? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je ne l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime.

À LA BARONNE JULES CLOQUET.

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne).

MA CHÈRE BARONNE,

Votre bonne lettre en date du 20 ne m'est parvenue qu'hier après un long détour, et je m'empresse d'y répondre.

Merci d'abord pour votre cordiale invitation; certainement j'irai vous faire une visite à Saint-Germain, si vous y êtes encore vers la fin ou le milieu de septembre. Voilà déjà près d'un mois que je suis ici avec ma nièce Caroline. Elle avait besoin des eaux, et, son mari ne pouvant l'accompagner, c'est moi qui fais l'office de cavalier ou de duègne. Elle me charge de la rappeler à votre souvenir ainsi qu'à celui de votre « cher Jules ». Je pense à lui extrêmement, car je me souviens des vacances de l'année 1840!

Tout ce que je revois me remet en mémoire sa compagnie et sa personne.

Le temps est très chaud — nous sortons fort peu, et nous ne sommes pas, ma compagne et moi, d'une gaieté excessive. Pour fuir l'oisiveté,

je tâche de travailler — mais je n'ai pas de cœur au travail. Il me faudra du temps pour me remettre de tous les deuils que j'ai subis depuis trois ans!

Adieu, chère madame; embrassez pour moi le bon M. Cloquet, et croyez à la sincérité de mon attachement.

Votre très humble et dévoué.

À GEORGE SAND.

Quelle bonne nouvelle, chère maître! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin!

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'aurai pour vivre. Car toute la fortune qui nous revient est en biens-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai

plus d'amis. L'être humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins.

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade? Il se meurt d'ennui et de misère! Personne ne parle plus sa langue! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistons égarés dans un monde nouveau.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, lundi 19 août.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset à Bagnères-de-Luchon, et je suis revenu ici avant-hier. Voilà la cause de mon retard épistolaire. Maintenant causons. Et d'abord, chère madame, ou plutôt chère amie, vous *avez raison* de croire que je ne vous oublie pas. Je songe à vous profondément et avec une intensité indicible. N'êtes-vous pas liée à ce qu'il y a de meilleur dans mon passé? Votre souvenir n'amène à ma pensée que des choses charmantes.

Puisque vous devez aller à Paris cet hiver, faites-moi savoir ce voyage-là un peu d'avance et je me rendrai près de vous tout de suite. Nous en aurons à nous dire, et je vous lirai tout ce que j'ai fait depuis l'époque immémoriale où nous nous sommes quittés.

Je suis si dégoûté de tout que je ne veux pas maintenant publier. A quoi bon? pourquoi? Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. Quand il sera fini, si les temps sont plus prospères, je le ferai paraître en même temps que *Saint Antoine*. C'est l'histoire de

ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce. Vous devez en avoir une idée? Pour cela il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin! Tant pis, à la grâce de Dieu! Et fût-il un chef-d'œuvre (et surtout si c'est un chef-d'œuvre) il n'aura pas le succès de l'*Homme femme.* Ah! moi aussi je savoure ces infections, c'est à vous dégoûter de l'adultère. Quels plats lieux communs, quelle crasse ignorance! Et Girardin qui ouvre le bec! et Mme ***, habituée à ouvrir autre chose, et qui fait sa partie dans le concert! Rien ne me semble plus comique que tous ces cocus faisant dorer leurs cornes et les exhibant aux populations. Mais pardon! il me semble que mon langage devient grossier.

Que dites-vous des trois farceurs qui ont engueulé M. Thiers? Je trouve ça très comique et j'envie ces messieurs, je voudrais être dans leur peau. Ils doivent être bien gais, ce sont peut-être de simples idiots? Autre face du problème.

Pendant que j'étais à Luchon (où je faisais le métier de duègne vis-à-vis de ma nièce, son mari n'ayant pu l'y conduire) j'ai lu devinez quoi? Du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock. Ces lectures m'ont plongé dans une atroce mélancolie. Qu'est-ce que la gloire littéraire? M. de Voltaire avait raison, la vie est une froide plaisanterie, trop froide et pas assez plaisante. J'en ai, quant à moi, plein le dos, révérence parler.

Mon pauvre Théo est au plus bas. Encore un!

Adieu, bon courage, tant que vous le pourrez. C'est gentil de m'avoir donné l'espérance de vous voir cet hiver. Ne me trompez pas, hein? Et d'ici là, de temps à autre, des lettres.

À GEORGE SAND.

Croisset, jeudi.

Chère Maître,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois, vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg. Quand en revenez-vous? Où irez-vous ensuite? A Paris ou à Nohant? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset. Du 1er au 20 ou 25 septembre il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1° pour vous voir; 2° puis pour vous lire *Saint Antoine,* puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., etc., et pour causer de mille autres choses longuement seul à seul.

À LA MÊME.

Chère Maître,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume; mais le révérend travaille comme 18,000 nègres, voilà son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs.* J'en connais une partie pour l'avoir lue dans « le *Temps* » (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1° le premier fragment; 2° le second où il y a une page charmante et juste sur l'impératrice. Comme c'est vrai ce que vous dites sur le prolétaire! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque; et je ne manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre.

J'allume le fagot, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école,* j'admire votre esprit pédagogique, chère maître, il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet.

J'adore votre *Pierre Bonin.* J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tourgueneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l'*Abandonnée?* Moi, je trouve cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut! Je bûche et surbûche le *Sexe faible.* En huit jours, j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu!

Ce serait drôle, si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès.

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous? Quand cette correction sera faite et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié le symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint Antoine* sera irrévocablement fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes laissés de côté pour la comédie.

Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid.

Je me mets peut-être le doigt dans l'œil, mais

je crois faire maintenant quelque chose de très rapide et facile à jouer. Nous verrons.

Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi.

Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

Notez ce nom-là. C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, mercredi.

Il me semble que c'est moi qui vous dois une lettre, chère madame. Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à y regarder de si près, n'est-ce pas? N'importe! je crois n'avoir pas répondu à votre dernière et il m'ennuie de ne pas entendre parler de vous. C'est vous dire que j'espère très prochainement recevoir une épître démesurée.

Depuis mon retour j'ai travaillé d'une façon tellement *gigantesque* que j'ai écrit la valeur d'à peu près trois actes, et le *Sexe faible* est complèment terminé. J'attends Carvalho pour lui en faire la lecture dans quatre ou cinq jours. Si ses prévisions se réalisaient ce serait drôle. Entre nous, je n'attache pas une grande importance à cette œuvre. Je la juge « convenable », mais rien de plus, et je ne souhaite son succès que pour deux raisons : 1° gagner quelques mille francs; 2° contrarier plusieurs imbéciles.

Ce qui serait gentil (si la chose doit réussir) ce

serait que vous fussiez là, à la première. Depuis que j'en ai fini avec les exercices théâtraux, j'ai recalé la fin de *Saint Antoine* et je me suis remis mes immenses lectures pour mon roman. Je lis maintenant l'esthétique du sieur Lévesque, professeur au Collège de France. Quel crétin! Brave homme du reste et plein des meilleures intentions. Mais qu'ils sont drôles les universitaires, du moment qu'ils se mêlent de l'Art!

Je viens d'expédier immédiatement l'*Antechrist* de Renan. Lisez cela, c'est un beau livre à part quelques taches de style, mais il ne faut pas être pédant.

Pour le *Saint Antoine* je n'y ferai plus rien du tout. J'en ai assez, et il est temps que je ne m'en mêle plus, car je gâterais l'ensemble. La perfection n'est pas de ce monde. Résignons-nous.

J'ai été à Rouen pour voir le général, sans le rencontrer. Je le suppose fort occupé par la politique qui, Dieu merci, ne m'occupe plus. Mon sac aux colères est-il vide? Je ne le crois pas, cependant. Mais je sens, comme la France elle-même, le besoin d'être tranquille et de m'occuper de « mes affaires ».

C'est pour ne pas les négliger et par le désir vertueux de ne pas perdre une journée que je me suis privé aujourd'hui d'une grande distraction. Il s'agissait d'aller voir aux assises le vicaire d'Harfleur, lequel est prévenu d'attentat aux mœurs sur des néophytes. Il y a des détails drôles et ça se plaide à huis clos. Mais j'ai tant de pitié pour les pauvres diables que je ne veux pas infliger à celui-là la vue d'un spectateur désintéressé. Les gens qui vont aux exécutions capitales participent

à l'action du bourreau. Et puis s'il fallait se déranger pour tout ce qu'il y a d'intéressant à voir, on ne resterait pas assis une minute dans une existence d'un siècle.

Fait-il à Villenauxe un aussi exécrable été qu'à Croisset? J'ai supprimé le feu depuis trois jours seulement.

À LA BARONNE LEPIC.

De mon ermitage, le 24 de septembre (mois appelé Boédromion par les Grecs.)

Je mets la main à la plume pour vous écrire, et, me recueillant dans le silence du cabinet, je vais me permettre

O belle Dame!

de brûler à vos genoux quelques grains d'un pur encens.

Je me disais : Elle est partie vers la nouvelle Athènes avec des nourrissons de Mars! ils ont les cuisses serrées dans un brillant azur et moi je suis couvert d'habits rustiques! un glaive reluit à leur flanc; je ne puis montrer que des plumes! — des panaches ornent leur tête; à peine si j'ai des cheveux!...

Car les soins, l'étude, m'ont ravi cette couronne de la jeunesse, cette forêt qu'épile sur nos fronts la main du temps destructeur.

C'est ainsi, ô belle dame, que la jalousie la plus noire se tordait dans mon sein!

Mais votre missive, grâces aux dieux, m'est

arrivée tantôt comme une brise rafraîchissante, comme un véritable dictame!

Que n'ai-je la certitude, au moins, de vous voir prochainement établie au milieu de nos guérets, fixée sur nos bords! La rigueur des autans qui s'approchent serait adoucie par votre présence.

Quant à l'horizon politique, vos inquiétudes, peut-être, dépassent-elles la mesure? Il faut espérer que notre grand historien national va clore, pour un moment, l'ère des révolutions! Puissions-nous voir les portes du temple de Janus à jamais fermées! tel est le souhait de mon cœur, ami des arts et d'une douce gaieté.

Ah! si tous les mortels, fuyant la pompe des cours et les agitations du Forum, écoutaient la simple voix de la nature, il n'y aurait ici-bas que concorde, danses de bergères, entrelacements sous les feuillages! d'un côté... de l'autre... ici... là! Mais je m'emporte.

Madame votre mère se livre toujours aux occupations de Thalie? très bien! et elle se propose d'affronter la publicité dans la maison de Molière? Je comprends ça, mais je crois qu'il vaudrait mieux (dans l'intérêt de son élucubration dramatique) que je portasse moi-même ce fruit de sa muse à la propre personne du directeur de cet établissement. Donc, sitôt que je serai arrivé dans la capitale, procéder à ma toilette, appeler mon serviteur, lui commander d'aller me quérir un char banal sur la place publique, monter dans ce véhicule, traverser toutes les rues, arriver au Théâtre-Français et finir par trouver notre homme, tout cela sera pour moi l'affaire d'un moment.

En me déclarant, madame, votre esclave indigne, je dépose

PRUD'HOMME.

Nota : Un parafe impossible.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, samedi 5 octobre 1872.

Oh! non! je vous en prie, retardez votre séjour à Paris d'une quinzaine, parce que je ne pourrai m'absenter d'ici dans la seconde moitié de novembre. Il me sera impossible d'être à Paris avant le 1er décembre. Qui vous presse de retourner dans l'affreux Villenauxe? Quel sacerdoce vous réclame? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! J'ai des masses de choses à vous dire, ce n'est pas plusieurs heures que j'espère vous consacrer, mais plusieurs très longues visites que je compte vous faire.

Je vous retrouve, dans toutes vos lettres, fière et vaillante, ou plutôt stoïque, chose rare par ce temps d'avachissement universel. Vous n'êtes pas comme les autres, vous! (Phrase de drame, mais appréciation juste.) Je ne sais pas ce que vous avez perdu au physique, mais le moral est toujours splendide, je vous en réponds.

Le mien, pour le moment, est assez bon, parce que je médite une chose où *j'exhalerai ma colère.* Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser la poitrine; ce sera large et violent. Je ne peux pas dans une

lettre vous exposer le plan d'un pareil bouquin, mais je vous le lirai quand je vous aurai lu *Saint Antoine.* Car je vous promets de vous hurler ma dernière élucubration. Si vous ne pouvez monter toutes mes marches, pauvre chère malade, vous me donnerez asile chez vous, et là, portes closes, nous nous livrerons à une littérature féroce, comme deux fossiles que nous sommes. L'expression n'est pas polie envers une dame, mais vous comprenez ce que je veux dire.

En attendant ce jour-là, qui sera pour moi un grand jour, je me livre à l'*Histoire des Théories médicales* et à la lecture des *Traités d'Education;* mais assez parlé de moi! Causons un peu du P. Hyacinthe. C'est folichon! chagrin pour les bonnes âmes, réjouissance pour les libres penseurs! farce! farce! Le pauvre homme! Il ne sait pas ce qu'il se prépare! et on accuse les prêtres d'entendre leurs intérêts! Cet hymen doit plonger notre amie Plessy dans un océan de rêverie. Le bruit court que Mgr Bauer va, de même, convoler. Saprelotte, serait-ce possible? Pour lui, c'est le port des bottes qui l'aura entraîné à cette extravagance, car il portait des bottes pendant le siège. Pourquoi le pantalon mis dans les bottes a-t-il un rapport fatal avec le débordement de l'esprit? Quelle peut être l'influence du cuir sur le cerveau? Problème.

Que dites-vous des pèlerins de Lourdes et de ceux qui les insultent? O pauvre, pauvre humanité!

On m'a donné un chien, un lévrier. Je me promène avec lui en regardant les effets du soleil sur les feuilles qui jaunissent, en songeant à mes futurs livres et en ruminant le passé, car je suis

maintenant un vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, et les jours d'autrefois commencent à osciller doucement dans une vapeur lumineuse. Sur ce fond-là quelques figures aimées se détachent, de chers fantômes me tendent les bras. Mauvaise songerie et qu'il faut repousser, bien qu'elle soit délectable.

Adieu! non! au revoir, à bientôt.

À MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, samedi 8 octobre 1872.

MA VIEILLE AMIE, MA VIEILLE TENDRESSE,

Je ne peux pas voir votre écriture sans être remué. Aussi, ce matin j'ai déchiré avidement l'enveloppe de votre lettre.

Je croyais qu'elle m'annonçait votre visite. Hélas! non. Ce sera pour quand? Pour l'année prochaine? — J'aimerais tant à vous recevoir chez moi, à vous faire coucher dans la chambre de ma mère!

Ce n'était pas pour ma santé que j'ai été à Luchon, mais pour celle de ma nièce, son mari étant retenu à Dieppe par ses affaires. J'en suis revenu au commencement d'août. J'ai passé tout le mois de septembre à Paris. J'y retournerai une quinzaine au commencement de décembre pour faire faire le buste de ma mère, puis je reviendrai ici le plus longtemps possible. C'est dans la solitude que je me trouve le mieux. Paris n'est plus Paris, tous mes amis sont morts; ceux qui restent

comptent peu, ou bien sont tellement changés que je ne les reconnais plus. Ici, au moins, rien ne m'agace, rien ne m'afflige directement.

L'esprit public me dégoûte tellement que je m'en écarte. Je continue à écrire, mais je ne veux plus publier, jusqu'à des temps meilleurs du moins. On m'a donné un chien, je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent — et comme un vieux, je rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or — sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement c'est la vôtre. — Oui, la vôtre. — O pauvre Trouville!

C'est à moi, dans nos partages, que Deauville est échu — mais il me faut le vendre pour me faire des rentes.

Comment va votre fils? Est-il heureux? — Écrivons-nous de temps à autre — ne serait-ce qu'un mot — pour savoir que nous vivons encore.

Adieu et toujours à vous.

À ERNEST FEYDEAU.

Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Non, mon cher et pauvre vieux, je ne suis pas malade. Si je n'ai pas été à l'enterrement de notre Théo, c'est la faute de Catulle qui, au lieu de m'envoyer son télégramme par télégraphe, l'a

mis dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'enterrement. Comme on escamote à Paris cette cérémonie, j'ai cru qu'elle avait lieu le jeudi et non le vendredi. Voilà pourquoi je suis resté.

Ah! celui-là, je ne le plains pas, au contraire, je l'envie profondément. Que ne suis-je à pourrir à sa place! Pour l'agrément qu'on a dans ce bas monde (bas est le mot exact), autant en f... son camp le plus vite possible.

Le 4 Septembre a inauguré un état de choses qui ne nous regarde plus. *Nous sommes de trop.* On nous hait et on nous méprise, voilà le vrai. Donc, bonsoir!

Mais avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaison, je désire «vuider» le fiel dont je suis plein. Donc je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds.

Pauvre, pauvre cher Théo! c'est de cela qu'il est mort (du dégoût de l'infection moderne!) C'était un grand lettré et un grand poète. Oui, monsieur, et plus fort que le jeune Alfred de Musset! n'eût-il écrit que le *Trou du Serpent.* Mais c'était un auteur parfaitement inconnu. Pierre Corneille l'est bien!

Depuis jeudi je ne pense qu'à lui et je me sens à la fois écrasé et enragé. — Adieu, bon courage. Je t'embrasse très fortement.

À GEORGE SAND.

Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit

une bonne lettre bien tendre, merci; je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris? Avec qui causer de ce qui m'intéresse? Je connais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi), mais un artiste, où est-il?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charognerie moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. ».

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux orangers. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette! Lui et Bouilhet me manquent absolument, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon, d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple! On reconnaîtra plus tard (si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien!

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée, et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été *opprimé* par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la première République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confi-

dences entières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important dans la vie pour soi comme pour les autres : *le caractère.* Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse! et comme il faut peu s'estimer! La recherche d'un honneur quelconque me semble, d'ailleurs, un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de gredins et de farceurs sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles, *ça fera de la copie.* En résumé, je ne le plains pas, *je l'envie.* Car, franchement, la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible,* mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite la vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Je ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête ». Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin, il me semble que je marche

dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai.

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence; et puis, je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop propre pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fonds d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle de la Quintinie.* Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuit. Donc, assez! assez! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres, ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourgueneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Croisset, 30 octobre 1872.

Ma chère Laure,

Je vais répondre bien mal à ta lettre du 10, car je suis maintenant surchargé de besogne; le temps me manque pour causer avec toi d'une manière convenable.

Il me sera impossible d'aller te faire une visite à Étretat avant le printemps prochain et je regrette bien que tu ne me donnes pas l'exemple en venant ici à Croisset.

Ton fils[1] a raison de m'aimer, car j'éprouve pour lui une véritable amitié. Il est spirituel, lettré, charmant, et puis, c'est ton fils, c'est le neveu de mon pauvre Alfred.

Le premier ouvrage que je mettrai sous presse portera en tête le nom de ton frère, car dans ma pensée la *Tentation de Saint Antoine* a toujours été dédiée « à Alfred Le Poittevin ». Je lui avais parlé de ce livre six mois avant sa mort. J'en ai fini avec cette œuvre qui m'a occupé à diverses reprises pendant vingt-cinq ans! et à défaut de *lui* j'aurais voulu t'en lire le manuscrit à toi, ma chère Laure. Du reste je ne sais pas quand je le publierai. Les temps ne sont point propices.

Adieu, ma chère et vieille amie. Excuse mon laconisme et crois-moi toujours à toi.

[1] Guy de Maupassant.

À GEORGE SAND.

Lundi soir, 11 heures.

Le facteur, tantôt, à 5 heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencer *Nanon* tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre vieux troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin », mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes habitudes, ce qui est tout différent. J'ai *aimé* plus que personne, phrase présomptueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être même plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris six mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expli-

quer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous, avec ses meilleures tendresses.

Votre vieux,

Toujours HHindigné comme saint Polycarpe.

Connaissez-vous, dans l'histoire universelle, en y comprenant celle des Botocudos, quelque chose de plus bête que la Droite de l'Assemblée nationale ? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé!!! O profondeur! problème! rêverie!

À LA MÊME.

CHÈRE MAÎTRE,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à 4 heures du matin et *Francia* à 3 heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère bon maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon* j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples et fortes qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent, telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle ».

Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas cependant que le vulgaire puisse admirer autant que moi.) La vie des moines, les premières relations d'Émilien et de Nanon, la peur que causent les brigands et l'incarcération du P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113! et comme c'était difficile de rester dans la mesure! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

Je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche. Elle devient trop forte, trop intelligente. Je n'aime pas non plus l'épisode des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Franqueville, vieille.

Je vous soumets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique. A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui? Même objection pour le prieur, que je trouve ailleurs charmant, au milieu du livre surtout. Mais comme tout cela est bien amené, entraîné, entraînant, charmant! Quel être vous faites!!! quelle puissance!

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia*. Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai;* il n'est ni trop généreux, ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue

avec sa sœur, quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue, est un joli tour de force. Votre Mme de Thièvre avec son cachemire, qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quand j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, craignant que ce fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille. Mais pas du tout! Je me trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort? Il y a encore du beau et du bon dans le monde?

À ERNEST FEYDEAU.

INFECT IMPÉRIALISTE,

Je ne vais pas te voir : 1° parce que j'ai une grippe abominable, et 2° parce que tes opinions politiques me dégoûtent.

Dès que je serai rétabli j'irai chez toi pour t'ASSASSINER!

Tremble!!! Vive Marat!

Son ombre.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, 15 novembre.

CHER MONSIEUR CLOQUET,

Je vous prie de me rendre le service suivant : il s'agit de l'élection de Berthelot à l'Académie des sciences. Si vous n'avez pas promis votre voix à quelqu'un, je vous la demande pour lui comme un service personnel. C'est un homme des plus forts et un très brave homme que j'aime beaucoup. En l'obligeant, vous m'obligerez infiniment.

Comme voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, cher bon ami? Cet été j'ai été chez vous deux fois sans vous rencontrer; à mon troisième voyage, toutes vos fenêtres étaient closes. Comment allez-vous? Comment va Mme Cloquet? Moi, je ne suis pas des plus gais; ma santé reste bonne, mais je tourne au noir.

J'espère vous voir au commencement du mois prochain. En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse et vous prie de présenter mes respects affectueux à Mme Cloquet.

Votre dévoué.

À ERNEST FEYDEAU.

Mercredi soir.

Je n'en sais rien, mon bon. Peut-être au commencement de décembre irai-je passer à Paris

quinze jours pour revenir ici jusqu'au commencement de février? Peut-être ne partirai-je de Croisset qu'à cette époque? Cela dépendra de mes affaires. Du reste cette grave question sera décidée d'ici à une quinzaine de jours.

Comme renseignements sur Théo, adresse-toi à Olivier de Gourgot, un ami de son fils, qui connaît à fond toute la partie bibliographique.

Quant à la biographie, prends des renseignements auprès de ses sœurs et d'Arsène Houssaye.

Il y a une *étude de Sainte-Beuve.* Mais tu la connais sans doute.

Fais bien sentir qu'il a été exploité et tyrannisé dans tous les journaux où il a écrit; Girardin, Turgan et Dalloz, ont été des tortionnaires pour notre pauvre vieux, que nous pleurons. Moi, je ne me console pas de sa perte. Depuis que je sais que je ne le verrai plus, j'ai un redoublement d'amertume qui me submerge.

Un homme de génie, un poète qui n'a pas de rentes et qui n'est d'aucun parti politique étant donné, il est forcé pour vivre d'écrire dans les journaux; or voilà ce qui lui arrive. C'est là, selon moi, le *sens* dans lequel tu dois faire ton étude. Quand on écrit la biographie d'un ami, on doit la faire au point de vue *de sa vengeance.* Je finirais par un petit remerciement à l'adresse du sieur Vacquerie.

Soigne cela. Ne te presse pas. Sois grave et impitoyable.

J'espère te voir bientôt. En attendant je t'embrasse.

À GEORGE SAND.

Mercredi.

Chère Maître,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait... ou si le public le forçait à en avoir ». Mais c'est demander l'impossible. Ils ont des *idées littéraires*, croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres prétendent *s'y connaître*, et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent. Que je sois pendu si ça n'est pas vrai. Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas? Eh bien, faites un parallèle entre nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1,200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy. C'est très étroit de ma part, j'en conviens; mais j'avoue que ce procédé m'a simplement enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Comme je ne veux plus reparler audit Michel, c'est mon neveu qui va me remplacer pour liquider ma position. Je vais lui payer l'impression de

Dernières Chansons, et puis je me débarrasserai de toute relation avec lui.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court? Est-ce pour gagner de l'argent? Quelle dérision! Comme si l'argent était la récompense du travail, et pouvait l'être! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non. Et puis comment mesurer le travail, comment estimer l'effort? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier? Est-ce pour être compris, applaudi? Mais vous-même, *vous,* grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte?

Dans dix ans on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide! Tout cela est pour vous dire que jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas) je garde *Saint Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel ne va-t-il pas trouver le général Ladmirault, Jules Simon, Thiers? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la censure! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé. Notre ami Alexandre Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias?*

Et vous voulez que je ne sois pas triste? J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la Droite. Les bons Normands, qui sont les gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la Gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y jette bientôt.

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai 51 ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau; je me le promets.

La Princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline, à qui je viens de faire lire *Nanon,* en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la «jeunesse» du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin,* ainsi que *Francia,* qui, bien

que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre Docteur Matheus*, d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf? Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

À LA MÊME.

CHÈRE BON MAÎTRE,

Ne vous inquiètez pas de Lévy, et n'en parlons plus. Il n'est pas digne d'occuper notre pensée une minute. Il m'a profondément blessé dans un endroit sensible, le souvenir de mon pauvre Bouilhet. Cela est irréparable. Je ne suis pas chrétien, et l'hypocrisie du pardon m'est impossible. Je n'ai qu'à ne plus le fréquenter. Voilà tout. Je désire même ne jamais le revoir. Amen.

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas

de rentes, il doit crever de faim! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès! Quant à moi, vous me dites : « Soyons logiques »; mais c'est là le difficile.

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant puisse être bien fait, ce qui ne m'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger,* et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah! comme je voudrais m'admirer!

Encore un deuil : j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui : c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

À ERNEST FEYDEAU.

Dimanche soir, 1872.

Rien de neuf dans ma vie, mon cher vieux. Je la passe uniformément au milieu de mes livres et dans la compagnie de mon chien. J'avale des pages imprimées et je prends des notes pour un

bouquin où je tâcherai de *vomir ma bile* sur mes contemporains. Mais ce dégueulage me demandera plusieurs années.

Les temps ne sont point propices à la littérature. Aussi n'ai-je aucune hâte de publier. D'ailleurs, c'est trop cher pour mes moyens. *Dernières Chansons*, de mon pauvre Bouilhet, va me coûter d'ici à la fin de cette présente année la légère somme de 2,000 francs, si ce n'est 2,500! Lévy est gigantesque de rapacité et de mauvaise foi. Je te donnerai sur tout cela des détails édifiants.

Tu me verras vers le 30 janvier, peut-être avant. J'irai passer une semaine à Nohant chez Mme Sand, puis je resterai à Paris jusqu'au mois de mai.

Que dis-tu de l'histoire de *Robin?* n'est-ce pas énorme? Toi non plus, mon bonhomme, tu ne seras pas du jury, ni moi non plus, ce dont je me f... profondément.

Tout cela nous prépare encore de beaux jours! Les libéraux voteront avec les rouges, et nous entrerons (pour longtemps cette fois) dans l'horrible. Il faudra en remercier la Droite de l'Assemblée. Amen!

J'ai pris 51 ans le 12 de ce mois; c'est une consolation.

Que 1873 te soit léger!

À MADAME RÉGNIER.

Samedi soir.

Chère Madame,

Je persiste à vous jurer *ma parole d'honneur* que je n'ai pas reçu vos *trois* lettres. J'en ai reçu une après la mort de ma mère où vous vous étonniez de n'avoir pas eu de billet de faire part. Or, ce billet je l'avais écrit moi-même. Il y a donc un guignon sur notre correspondance?

Quant au Dalloz, vous me permettrez de ne point aller chez lui parce que : 1° ma recommandation serait parfaitement inutile, et 2° que ledit Dalloz n'a jamais manqué les occasions de m'être désagréable. Il m'avait promis de m'acheter *Aïssé* pour sa feuille de chou; puis il a refusé le manuscrit et a fait débiner la pièce par cet excellent M. Paul de Saint-Victor, etc., etc.

En résumé : je n'ai jamais reçu le moindre service d'aucun journal. Des promesses tant qu'on en veut, et puis rien. J'ai été l'année dernière trois fois aux *Débats* et j'ai écrit six lettres pour avoir un article sur *Dernières Chansons*. L'article est encore à faire. Rappelez-vous ma correspondance avec Charles Edmond. Ah! j'en ai gros sur le cœur, chère madame! Enfin je suis si dégoûté de ce qu'on nomme la vie « littéraire » (par dérision, sans doute), que je renonce à toute publication. *Saint Antoine* ne verra pas le jour, ou le verra dans des temps plus prospères. J'ai remercié Lemerre, Lachaud et Charpentier. Ma première publication m'a coûté 300 francs; la dernière vient

de m'en coûter 2,354, c'est assez! L'argent, d'ailleurs, quoi qu'il soit, me semble une amère ironie et, quant à la gloire, ce sont de ces choses auxquelles on ne croit plus à mon âge. Je continue cependant à faire des phrases, comme les bourgeois qui ont un tour dans leur grenier font des ronds de serviette, par désœuvrement et pour mon agrément personnel. Mais c'est tout.

Il est si impossible de réussir à quoi que ce soit que je ne puis même réunir les membres de la commission pour le monument de notre pauvre ami. Voilà, depuis trois semaines, six lettres que j'écris à Rouen, sans qu'aucun de ces messieurs, y compris *Philippe,* daigne m'honorer d'une réponse. Comme je suis las de retourner le cadavre de Bouilhet! Et, à ce propos, quand vous insistez pour que j'aille vous voir à Mantes, ne sentez-vous pas que vous me priez de faire une chose qui n'est pas sans douleur? Toutes les fois que je passe devant la gare et que j'aperçois le clocher de cette bonne petite ville où j'ai passé des heures exquises, mon cœur se soulève et je retiens un sanglot. Voilà le vrai. Vous avez assez d'esprit pour me comprendre. Laissez-moi me remettre, je suis maintenant très meurtri. La mort de Théo a fait déborder le vase, pour employer une comparaison classique, mais juste.

Un grand signe de décadence, c'est que la politique m'irrite et m'afflige. Je suis exaspéré contre la Droite, à me demander si les communards n'avaient pas raison de vouloir brûler Paris, car les fous furieux sont moins abominables que les idiots. Leur règne, d'ailleurs, est toujours moins long.

Mme Sand est maintenant le seul ami de lettres que j'aie, avec Tourgueneff. Ces deux-là valent une foule, c'est vrai, mais quelque chose de plus près du cœur ne me ferait pas de mal.

Excusez-moi pour cette lugubre épître.

À GEORGE SAND.

Lundi soir, 3 février 1873.

Chère Maître,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir faire le voyage de Nohant. Il n'en est rien, mais, depuis un mois, toutes les fois que je prends l'air, je suis réempoigné par la grippe, qui devient plus forte à chaque reprise. Je tousse abominablement et je salis des mouchoirs de poche innombrablement. Quand cela finira-t-il?

J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil jusqu'à complète guérison, et j'attends toujours le bon vouloir des membres de la commission pour la fontaine Bouilhet. Depuis bientôt deux mois il ne m'est pas possible de faire se trouver ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen. Voilà comme sont les amis! tout est difficile, la plus petite entreprise demande de grands efforts.

Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne comprends goutte) et de la médecine Raspail, sans compter le *Potager moderne* de Gressent et l'*Agriculture* de Gasparin. A ce propos, Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques afin que je sache quelles

sont les fautes qu'il a faites, et par quels raisonnements il les a faites.

De quels renseignements n'ai-je pas besoin pour le livre que j'entreprends? Je suis venu à Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir; mais si mon affreux rhume se prolonge, mon séjour ici sera inutile. Vais-je devenir comme ce chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui, depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre «par l'incommodité de sa mélancolie» et qui, pourtant, se trouvait fort bien «sauf un rheume qui lui était tombé sur l'estomach»? C'est vous dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs qui fréquenter? La guerre a creusé des abîmes.

Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet. Je compte le lire chez vous.

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là? et les socialistes modernes qui l'ont exalté, à commencer par les saint-simoniens pour finir par Auguste Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on dise. Voici une belle idée que je trouve dans Raspail : *Les médecins devraient être des magistrats*, afin qu'ils puissent forcer, etc.

Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Il me semble que je ne vous ai point écrit depuis très longtemps et je m'ennuie d'être sans voir

votre écriture. Votre ami a monstrueusement travaillé depuis un mois, car il a fait le premier acte de sa comédie et avalé une vingtaine de volumes, pas davantage. Carvalho m'a paru très content du scénario du *Candidat* (titre qu'il m'a prié de taire parce qu'il le trouve excellent). Donc, revenu ici, je me suis mis à l'œuvre, car je voudrais être débarrassé de mes occupations théâtrales le printemps prochain pour me mettre à écrire mes deux bonshommes. Je les prépare dans l'après-midi (la pièce est mon labeur du soir) et parmi les choses assommantes que je viens d'avaler je ne connais rien de pire que les ouvrages des RR. PP. Jésuites. Ce n'est pas fort, décidément; ça donne envie de retourner à d'Holbach.

J'ai lu aussi les trois volumes de Mgr Dupanloup sur *l'Éducation*. Il s'y vante d'avoir fait dans la cour du petit séminaire de Paris un autodafé des « principaux ouvrages romantiques », et là il a aussi un petit parallèle entre Voltaire et Rousseau qui ne manque pas de gaieté.

J'ai trouvé dans le P. Gagarin un grand éloge du sieur Jules Simon. Les louanges sont pour faire passer le blâme qui vient après, naturellement; n'importe! le bon Père admire Simon. Il est ébloui par... son style, tant il est vrai que tous les esprits faux concordent. Pourquoi le hideux, l'exécrable « mosieu de Maistre » est-il prôné et recommandé par les saint-simoniens et par Auguste Comte, tous si opposés de doctrine à ce sinistre farceur? C'est que les tempéraments sont pareils.

Je ne suis pas sans inquiétude du côté de la censure quant au *Sexe faible*. Bien que je n'y blesse

ni la religion, ni les mœurs, ni la monarchie, ni la république, le caractère *bedolle* d'un vieux général qui finit par épouser une cocotte pourrait déplaire à quelques-uns de MM. les militaires qui sont actuellement nos juges absolus. Donc connaissez-vous le général Ladmirault? et par quel moyen, si besoin en est, fléchir ce guerrier en faveur de Thalie? Ma pièce passera après celle de Sardou vers la fin de janvier, probablement.

Dans quatre mois jouirons-nous d'Henry V? Je ne le crois pas (bien que ce soit tellement idiot que cela se pourrait); la fusion m'a l'air coulée et nous resterons en république par la force des choses. Est-ce assez grotesque! Une forme de gouvernement, dont on ne veut pas, dont le nom même est presque défendu et qui subsiste malgré tout. Nous avons un président de la République, mais des gens s'indignent si on leur dit que nous sommes en république, et on raille dans les livres les « vaines » querelles théologiques de Byzance!

Je ne partage pas, chère madame, vos réticences à l'endroit de l'*Antechrist.* Je trouve cela, moi, un très beau livre, et comme je connais l'époque pour l'avoir spécialement étudiée, je vous assure que l'érudition de ce bouquin-là est solide. C'est de la véritable histoire. Je n'aime pas certaines expressions modernes qui gâtent la couleur. Pourquoi dire par exemple que Néron s'habillait « en jockey »? ce qui fait une image fausse. Quel dommage que Renan dans sa jeunesse ait tant lu Fénelon! Le quiétisme s'est ajouté au celticisme et les arêtes vives manquent.

Vous savez qu'Alexandre Dumas fils déclare à

la postérité que le nommé Gœthe « n'était pas un grand homme ». Barbey d'Aurevilly avait fait, l'été dernier, la même découverte. C'est bien le cas de s'écrier comme M. de Voltaire : « Il n'y aura jamais assez de camouflets, de bonnets d'âne pour de pareils faquins ! ».

Lévy m'a dégoûté des éditeurs comme une certaine femme peut écarter de toutes les autres. Jusqu'à des temps plus prospères je reste sous ma tente, et je continue à tourner des ronds de serviette (ce qui est une comparaison moins noble et plus juste) sans aucun espoir ultérieur. Je voudrais n'aller visiter les sombres bords *qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe,* c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare. Il exige des lectures effrayantes, et l'exécution me donne le vertige quand je me penche sur le plan. Mais cela pourra être drôle. Présentement je m'aventure sur les plates-bandes de M. Roger, car j'étudie le jardinage et l'agriculture, théoriquement, bien entendu.

En fait de nouvelles je n'en sais aucune. J'ai eu pendant six semaines une grippe formidable, attrapée à la première des *Erynnies,* où j'ai revu Leconte de Lisle. En le revoyant j'ai repensé à la rue de Sèvres... le passé me dévore, c'est un signe de vieillesse.

Ma vie se passe à lire et à prendre des notes. Voilà à peu près tout. Le dimanche je reçois assez régulièrement la visite de Tourgueneff, et dans une quinzaine j'irai en faire une à Mme Sand qui est une excellente femme, mais trop angélique, trop bénisseuse. A force d'être pour la Grâce on oublie la Justice. Remarquez-vous qu'elle est oubliée si

bien cette pauvre Justice, qu'on ne dit même plus son nom?

A propos de justice, j'ai payé dernièrement au sieur Lévy trois mille francs de ma poche pour *Dernières Chansons*, et ledit enfant de Jacob vient d'être décoré!

Dieu des Juifs, tu l'emportes!

Vous allez trouver cela bien puéril, mais je me suis désorné de l'étoile, je ne porte plus la croix d'honneur et j'ai prié un de nos amis communs de m'inviter à dîner avec Jules Simon, afin d'engueuler Son Excellence à ce propos, et c'est ce qui se fera. Je tiens surtout les paroles que je me donne.

Dans votre dernier billet vous me parlez de Paris avec un certain regret; pourquoi n'y venez-vous pas plus souvent, puisque vous y reprenez vie? En cherchant bien, on pourrait peut-être reconstituer une petite société d'émigrés qui serait agréable. Car nous sommes tous des émigrés, les restes d'un autre temps. Je ne dis pas cela pour moi qui suis un vrai fossile, « une pièce de cabinet », comme écrivait mon compatriote Saint-Amant.

À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris, 23 février 1873.

Tu m'as prévenu, ma chère Laure, car depuis un mois je voulais t'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref

(pour employer un mot à la mode) sympathique! Malgré la différence de nos âges je le regarde commme « un ami », et puis il me rappelle tant mon pauvre Alfred! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baissé la tête, en récitant des vers. Quel homme c'était celui-là! Il est resté dans mon souvenir, en dehors de toute comparaison. Je ne passe pas un jour sans y rêver. D'ailleurs le passé, les morts (mes morts) m'obsèdent. Est-ce un signe de vieillesse? Je crois que oui.

Quand nous retrouverons-nous ensemble? quand pourrons-nous causer du garçon? est-ce que tu ne viendrais pas bien avec tes deux fils passer quelques jours à Croisset? J'ai, maintenant, beaucoup de places à vous offrir et j'envie la sérénité dont tu me parais jouir, ma chère Laure, car je deviens bien sombre. Mon époque et l'existence me pèsent sur les épaules, horriblement. Je suis si dégoûté de tout et particulièrement de la littérature militante que j'ai renoncé à publier. Il ne fait plus bon vivre pour les gens de goût.

Malgré cela il faut encourager ton fils dans le goût qu'il a pour les vers, parce que c'est une noble passion, parce que les lettres consolent de bien des infortunes et parce qu'il aura peut-être du talent : qui sait? Il n'a pas jusqu'à présent assez produit pour que je me permette de tirer son horoscope poétique, et puis à qui est-il permis de décider de l'avenir d'un homme?

Je crois notre jeune garçon un peu flâneur et médiocrement âpre au travail. Je voudrais lui voir entreprendre une œuvre de longue haleine, fût-

elle détestable. Ce qu'il m'a montré vaut bien tout ce qu'on imprime chez les *Parnassiens*... Avec le temps il gagnera de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir (car tout est là); pour ce qui est du résultat, du succès, qu'importe! Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'art donne de l'orgueil; on n'en a jamais trop. Telle est ma morale.

Adieu, ma chère Laure, ou plutôt au revoir, car d'ici peu il faudra nous voir. Il me semble que nous en avons besoin. En attendant ce plaisir-là, je t'embrasse fraternellement.

À GEORGE SAND.

Mardi, 12 mars 1873.

Chère Maître,

Si je ne suis pas chez vous, la faute est au grand Tourgueneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : « Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril ». Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez Mme Viardot et je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatienter. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été très malade,

vaguement. Mais, à présent, je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour.

Je lis toute espèce de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou six ans, et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps, c'est le principal.

L'art continue à être « dans le marasme », comme dit M. Prudhomme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaison.

À LA MÊME.

Jeudi, 20 mars 1873.

Chère Maître,

Le gigantesque Tourgueneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le 12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là tant il est difficile de réussir à quoi que ce soit.

Quant à moi, rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de peu de liberté, et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés. Dites après cela que je ne suis pas jeune.

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

À LA MÊME.

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation, et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça, on est si bien chez vous! vous êtes si bons et si spirituels!

Pourquoi ne peut-on vivre ensemble? pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il? Certainement, il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourgueneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avions l'un et l'autre le cœur un

peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas.

Nous avons retrouvé ici la bêtise barodetienne en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel! autre narcotique âcre! Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel ennui que de vivre dans un pareil temps! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démences au milieu duquel on se trouve! Que vous faites bien de vivre loin de Paris!

Je me suis remis à mes lectures, et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retâper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. A mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir Mme Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.

Quand nous reverrons-nous, maintenant? Comme Nohant est loin de Croisset!

A vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.

Gustave Flaubert,

Autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

À MADAME RÉGNIER.

Belle Dame et chère Confrère,

Charpentier lira votre roman, que je lui ai véhémentement recommandé, et s'il n'en veut pas, il s'arrangera pour le placer dans un journal quelconque. Donc retirez-le de l'*Opinion Nationale*. « Les concessions ont conduit Louis XVI à l'échafaud »; il ne faut pas imiter celui que M. Thiers a appelé « l'infortuné monarque ».

À ÉMILE ZOLA.

Vendredi soir.

Je viens de finir votre atroce et beau livre! J'en suis encore étourdi. C'est fort! Très fort!

Je n'en blâme que la préface. Selon moi, elle gâte votre œuvre qui est si impartiale et si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, chose que dans ma poétique (à moi) un romancier n'a pas le droit de faire.

Voilà *toutes* mes restrictions.

Mais vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme!

Dites-moi, par un petit mot, quand je puis aller vous voir, pour causer longuement de votre bouquin.

Je vous serre la main très cordialement, et suis votre...

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Samedi soir.

Oui, c'est moi, je ne vous oublie pas malgré vos soupçons que je devine, et je vous prouverai avant la fin d'avril que je ne *blague jamais*, et qu'il fallait être « naïve », c'est-à-dire croire à la bonne foi de ma proposition. Je la réitère. Pouvez-vous m'héberger pendant vingt-quatre heures? Voulez-vous que je vous apporte *Saint Antoine* et le plan du roman que j'entreprends? Pourrez-vous, sans fatigue pour vos nerfs, supporter ces violentes lectures? Sinon j'arriverai orné de mes seules grâces naturelles, et j'irai loger à l'auberge.

Comment allez-vous? comment traînez-vous le boulet de l'existence? Le général, que j'ai vu plusieurs fois cet automne, m'a dit que vous étiez stoïque et Mme Plessy, lundi dernier, vous a cité en exemple, comme un merveilleux résultat du culte des lettres. J'avais envie de lui sauter au cou, devant le monde, à cause de cette bonne parole.

Je ne compare pas mes misères aux vôtres, pauvre chère madame, mais je ne suis pas gai. Je deviens même atrocement lugubre; pourquoi? Ah! à cause de « tout ». Je passe de l'exaspération à la prostration, puis je remonte de l'anéantissement à la rage, si bien que la moyenne de ma température est l'embêtement.

Je ne vois guère plus de monde à Paris que je n'en voyais à Croisset. Qui voir? Qui fréquenter? Je puis dire comme Hernani : « Tous mes amis sont morts », et je n'ai pas de dona Sol pour essuyer sur moi la pluie de l'orage.

Dans ces derniers temps j'ai pris cependant un certain plaisir à envoyer promener messieurs les éditeurs, qui montent mes quatre étages, auxquels je ne réponds rien de définitif et qui reviennent en grimaçant comme des chats-tigres pour me subtiliser ma pauvre copie. Mais je suis bien décidé à ne *rien publier*. Ils ne comprennent goutte à ma conduite. Ça m'amuse *et je venge les pauvres.*

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 20 juin 1873.

MON CHER AMI,

Je vous prie de me rendre le petit service suivant : En partant de Paris, Carvalho m'a promis de venir à Croisset entendre la lecture du *Sexe faible* dès que je lui annoncerais la terminaison de la chose. Voilà deux lettres que je lui écris et je n'ai pas encore de réponse. Mystère!

Faites-moi donc le plaisir d'entrer à la direction du Vaudeville et de lui demander humblement ce que signifie son mutisme. Vous m'obligerez par là beaucoup, car l'indécision où je reste m'empêche de bouger de chez moi et de me remettre à un autre travail.

J'attends votre réponse et en vous remerciant je suis votre...

Lisez, dans le dernier volume de Tourgueneff, *Histoires étranges,* celle qui a pour titre : l'*Abandonnée.* C'est un rare chef-d'œuvre.

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mercredi.

Mon cher Ami,

Votre volume sur Gavarni m'a tenu compagnie toute la journée de dimanche... ou plutôt c'est vous deux qui étiez là. J'entendais parler votre pauvre frère et pendant tout le temps de cette lecture ç'a été à la fois un charme et une obsession... Mais qu'il en soit question comme si j'étais un lecteur indépendant.

Eh bien! je crois cela un livre très bien fait et amusant. Reste à savoir en quoi consiste l'élément amusant. Pour moi, c'est ce qui m'amuse.

J'ai été séduit dès les premières pages par la *couleur historique* que vous avez su donner aux premières années de Gavarni. Quel drôle d'homme et quelle drôle de vie! Quel monde loin de nous! Après chaque paragraphe on rêve.

Vous avez intercalé les notes d'une manière fort habile. Ce qui est de lui se fond avec ce qui est de vous. Sous l'apparente bonhomie du récit il y a une composition savante.

(Mais pardon! une idée incidente! Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de Camille Rogier qui, je crois, avait longtemps vécu avec Gavarni? ou qui du moins le connaissait intimement?)

Il y a un fragment merveilleux. C'est celui qui commence à la page 92. Depuis les *Confessions* de Rousseau je ne vois pas qu'il y ait de livre donnant un bonhomme si complexe et si vrai. Je note

aussi comme faisant saillie sur l'ensemble le chapitre 1er : les bals masqués. Mais, encore une fois, quelle drôle de vie! Étaient-ils assez jeunes, ceux-là! et comme on se divertissait! Il me semble que les hommes de notre génération, à nous, ignorent absolument le plaisir. Nous sommes plus rangés et plus funèbres.

Vous me ferez penser à vous demander l'indication précise du numéro de la *Presse* où Gavarni est traité d'homme immoral. J'aurais besoin de ce renseignement.

Tout son séjour en Angleterre, dont je ne savais rien du tout, est bien intéressant. J'aime quelques-unes de ses maximes, celle sur Proudhon entre autres. On devrait écrire cette ligne-là sur la couverture des livres de cet immense farceur, qui n'a pas été la moindre des légèretés de notre ami Beuve.

La fin est navrante, superbe (p. 383) et, jusqu'au dernier mot, jusqu'à l'inscription tombale, on est empoigné complètement.

En résumé, mon cher vieux, vous avez fait une œuvre exceptionnelle à tous les points de vue; comme psychologie et comme histoire je trouve cela inappréciable.

Qu'allez-vous pondre maintenant? Que couvez-vous?

Où serez-vous cet été? Voilà longtemps que la Princesse ne m'a donné de ses nouvelles.

J'attends Carvalho à la fin de cette semaine pour lui lire le *Sexe faible*, écrit... pardon du mot!

J'en ai fini (je l'espère du moins) avec l'art dramatique, qui m'agrée fort peu, et je re-suis dans mes lectures pour mon prochain bouquin,

alternant mes plaisirs entre Gressent (*Taille des arbres fruitiers*) et Garnier (*Facultés de l'âme*), sans compter le reste. Tout cela fait passer le temps, ce qui est le principal.

Qu'il vous soit léger, mon cher vieux, et croyez bien que je vous aime et vous embrasse.

À ERNEST FEYDEAU.

Jeudi, 3 juillet 1873.

Non, mon cher bonhomme, je ne t'oublie pas, mais voici ce qui m'est arrivé depuis que tu ne m'as vu.

Parmi les papiers de Bouilhet se trouvait un vieil ours intitulé le *Sexe faible*, comédie en cinq actes et en prose, autrefois refusée au Vaudeville. L'année dernière, à Luchon, j'en ai refait le scénario, en changeant complètement le 1er et le 3e acte, et au mois de septembre dernier j'ai été trouver Carvalho qui, pendant cinq mois, a dû me donner un rendez-vous de semaine en semaine.

Au commencement de janvier, j'ai porté cette besogne informe audit Carvalho qui m'a laissé pendant quatre mois et demi sans réponse. Enfin, ennuyé d'attendre, j'ai été au Vaudeville où j'ai lu la chose audit Carvalho. Alors changement d'horizon, enthousiasme et réception immédiate. Je suis donc revenu ici où j'ai travaillé pendant un mois d'une façon gigantesque, quatorze heures, et une fois dix-huit heures par jour! Bref la chose est faite. Carvalho est venu ici en entendre la lec-

ture, samedi dernier, et me paraît fort content. Il croit à un succès.

Si l'on rend l'*Oncle Sam* de Sardou, je ne passerai qu'en janvier, ce que je souhaite; sinon je serai joué en novembre.

Je suis éreinté et je dors beaucoup. Voilà mon histoire.

Maintenant je vais me remettre à mes effroyables lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant un an.

Et toi, pauvre vieux, comment vas-tu?

Merci de ton livre, mais je le connais déjà. Ce qui n'empêchera pas de le relire, car je le trouve très instructif, très amusant, très bien fait.

À GEORGE SAND.

Jeudi.

Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans me donner de vos nouvelles, chère bon maître? Je m'ennuie de vous, voilà.

J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture du *Sexe faible*, et m'en a paru très content. Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux lumières de tous ces malins-là, que, moi, j'en doute.

Je suis éreinté et je dors maintenant dix heures par nuit, sans compter deux heures par jour. Ça repose ma pauvre cervelle.

Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant une bonne année.

Savez-vous où se trouve maintenant l'immense Tourgueneff?

Mille tendresses à tous, et à vous les meilleures de votre vieux.

À LA MÊME.

Dimanche.

Je ne suis pas comme M. de Vigny, je n'aime point « le son du cor au fond des bois ». Voilà deux heures qu'un imbécile, posté dans l'île en face de moi, m'assassine avec son instrument. Ce misérable-là me gâte le soleil et me prive du plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine, qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres! Quel tempérament d'Hercule vous avez! Se baigner dans une rivière glacée, c'est là une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un « fonds de santé » rassurante pour vos amis. Vivez longtemps. Soignez-vous pour vos chères petites-filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon, encore le cor de chasse! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, « le

plaisir de rien faire ». Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui *à crier*. La vie ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore!

Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué, telle est du moins la promesse de Carvalho, en janvier, si l'*Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la censure; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce, laquelle a pour titre : *le Candidat ?* Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas! je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l'*Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l'*Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.

Il paraît se calmer. Je respire.

Je ne sais si à Nohant on parle autant du Schah que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même.

Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être gentil.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Lundi soir, 4 août.

Voilà longtemps qu'on n'a causé ensemble, n'est-ce pas, chère madame? j'en ai des remords. Votre dernière lettre était si gentille et si bonne! Mon excuse est un travail excessif. Comme j'étais en veine dramatique, je me suis mis, après m'être débarrassé du *Sexe faible*, à faire le scénario d'une grande comédie politique ayant pour titre : *le Candidat*. Si jamais je l'écris et qu'elle soit jouée, je me ferai déchirer par la populace, bannir par le pouvoir, maudire par le clergé, etc. Ce sera complet, je vous en réponds! Cette idée-là m'a occupé un mois et mon plan remplit trente pages; ce qui ne m'a pas empêché de continuer mes colossales lectures pour mon roman. Savez-vous combien j'ai avalé de volumes depuis le 20 septembre dernier? 194! Et dans tous j'ai relevé des notes; de plus j'ai écrit une comédie et fait le plan d'une autre. Ce n'est pas l'année d'un paresseux.

A propos de livres, procurez-vous tout de suite l'*Abandonnée* et les *Eaux printanières* du gigantesque Tourgueneff, puis vous me remercierez.

J'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho; alors je saurai (du moins je l'espère) l'époque où je dois être joué. Ce sera en novembre ou en janvier. *Il faut* ajuster votre séjour à Paris en conséquence et y rester le plus longtemps possible pour qu'on ait le temps de se voir, comme au bon vieux temps.

Peut-être vous ferai-je assister à ce qui s'appelle

vulgairement un four? L'enthousiasme de Carvalho m'inquiète. Quand on est d'avance si sûr de la victoire, d'ordinaire on reçoit une pile. Je ne crois pas aux gens qui « se connaissent en théâtre ». Cependant ils peuvent quelquefois ne pas se tromper. Après tout, bonsoir! J'ai fait ce que je *devais* faire. J'ai écrit une chose légère, mais pas honteuse.

Comme je songe à vous depuis mon petit voyage à Villenauxe, à votre maison, à votre jardin, à tout! Et je vous dis que vous vous trompez. Si Curtius ne s'est pas jeté deux fois dans son trou, c'est qu'il est mort dès le premier plongeon. Il n'en est pas de même de moi (mais vous ne vous rappelez pas que vous m'avez comparé aux Curtius et aux Decius) et je suis très capable de réitérer mon sacrifice.

Mon été n'a pas eu de désagréments. Ma nièce Caroline est venue ici passer six semaines, et sa gentille compagnie m'a fait du bien, mon existence ordinaire est si asseulée et farouche! Je m'en vais demain passer quelques jours à Dieppe, puis de là j'irai à Paris chercher des livres, ensuite à Saint-Gratien, puis aux environs de Rambouillet, pour découvrir le paysage où je puis placer mes deux bonshommes. J'ai déjà fouillé (sans succès) tous les autres environs de Paris. Après quoi, je reviendrai ici jusqu'au moment de cabotiner sur les planches du Vaudeville...

Deux anecdotes à ce relatives : Koning, l'immense Koning, celui-là même à qui Déjazet, âgée de 71 ans, écrit « ta petite femme t'attend dans la rue de Vendôme », *auctore* de Banville, M. Koning, dis-je, voulait venir à Croisset m'offrir sa

collaboration, non pour être l'amant de Déjazet (j'en serais incapable), mais pour palper les droits d'auteur sur la pièce de ce bon Flaubert. Un ami, à Rouen, l'a dissuadé de cette démarche. Je le regrette bien. Quelle réception!... rêvez-en!

Autre histoire. L'ange nommé Eugénie Doche est venue jusque dans mon humble asile pour avoir un rôle, et comme j'en ai un pour elle, je ne demande pas mieux que de tout faire pour que Carvalho la prenne. Le surlendemain, que reçois-je? ô mon Dieu! une idéale photographie, représentant la susdite : pose orientale, œil noyé, narine remontante et aigrette sur la toque! avec ces mots au bas du carton : « A vous! ». Ah! le comique est une grande chose! Vous le sentez bien, vous, chère madame, c'est pourquoi je me permets de vous envoyer ces légers détails.

À LA MÊME.

Hier le général est venu me voir; il conte à merveille, comme sa sœur. Il a aussi de votre regard et je l'en aime davantage. Il m'a conté des histoires très gaillardes : j'ai riposté et nous nous sommes quittés contents l'un de l'autre.

Votre dernière lettre était charmante, mais si triste!... et pourtant vous êtes une vaillante. Comme vous, pauvre amie, je trouve la vie bien lourde. Si au moins elle était tolérable! mon ambition maintenant ne va pas plus loin.

Mme X*** est une poseuse qui croit savoir ce qu'elle ne sait point. C'est toujours un danger

pour une femme d'esprit de donner de bons dîners. On la juge sur ses menus, et les affamés la traitent de grand écrivain. Il en faut rabattre : elle a le sentiment de la nature, elle a des paysages réussis, mais de là au style, à l'art, il y a un abîme. On ne sait pas assez tout le mal que donne une phrase bien faite. Mais quelle joie quand tout y est! c'est-à-dire la couleur, le relief et l'harmonie. Vous me parliez l'autre jour du banquet des mercenaires. Je peux me vanter de l'avoir pioché ce chapitre-là, mais aussi vous avez eu un cri de satisfaction que j'entends encore : Ah! ce logement du boulevard du Temple, il a connu de grands régals littéraires!

À GEORGE SAND.

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre, chère bon maître. Tout va bien, chez vous; donc, Dieu soit loué!

J'ai passé le mois d'août à vagabonder, car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé aux environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de la Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir.

Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes.

Il faut se rappeler les bons Français qui criaient : « A Berlin ! » et qui ont reçu une si jolie pile.

Non seulement ledit Carvalho est content du *Sexe faible*, mais il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en être débarrassé avant d'entreprendre l'histoire de mes deux bonshommes. En attendant, je continue à lire et à prendre des notes.

Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement interdit la pièce de Coetlogon, *parce qu'elle critiquait l'Empire.* C'est la réponse de la censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux général un peu ridicule, je ne suis pas sans crainte. Quelle belle chose que la censure! Axiome : Tous les gouvernements exècrent la littérature, le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle de la Quintinie,* vous avez été trop stoïque, chère maître, ou trop indifférente. Il faut toujours protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler, écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de se taire pour le *Roi s'amuse.* Il affirme souvent sa personnalité dans des occasions moins légitimes.

A Rouen, on a fait des processions, mais l'effet a complètement raté, et le résultat en est déplorable pour la fusion. Quel malheur! Parmi les bêtises de notre époque, celle-là (la fusion) est peut-être la plus forte. Je ne serais pas étonné

quand nous reverrions le petit père Thiers! D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la réaction cléricale, sont passés au bonapartisme. Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder une foi politique quelconque.

Avez-vous lu l'*Antechrist?* Moi, je trouve cela un beau bouquin, à part quelques fautes de goût, des expressions modernes appliquées à des choses antiques. Renan me semble du reste en progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée avec lui et je l'ai trouvé adorable.

À ERNEST FEYDEAU.

Septembre 1873.

Pourquoi es-tu exaspéré des pèlerinages? La bêtise universelle n'est pas une chose surprenante. Puisque les gens d'ordre croient qu'il faut les amulettes pour préserver des incendies, et que la Droite considère le bonhomme Thiers comme un rouge, ainsi qu'elle a fait pour Lamartine et pour Cavaignac, courbe la tête. Soumets-toi et va à confesse; tu seras un exemple. Ça moralisera les masses.

Quant à tes *Mémoires d'une demoiselle,* tu n'as pas compris mes critiques. Je ne disais pas qu'il y avait trop de folichonneries, mais qu'il n'y avait *que cela.* C'est bien différent. *Tout* peut passer, mais il faut faire à ce tout un entourage, une sauce.

Pour ce qui est de *Saint Antoine* je ne m'en occupe nullement. Ce livre maintenant n'existe

plus pour moi. Quand le publierai-je? je l'ignore.

Je suis tout entier à des lectures édifiantes, je me borne à en vomir (des œuvres de Mgr Dupanloup et de celles des jésuites modernes), sans compter le reste; le tout en vue du livre que je commencerai enfin l'été prochain. Le soir, pour me délasser, je compose une grande comédie politique dont je viens de finir le premier acte. Mais aucun gouvernement ne la laissera jouer, parce que j'y roule tous les partis dans la m....! étant un homme juste.

Je ferai une apparition à Paris lors de la première de Sardou. Puis j'y reviendrai pour mes répétitions, ne sais quand.

Mon unique compagnie est un lévrier superbe qui dort sur mon divan et bâille devant mon feu. Telle est, mon bonhomme, l'existence de ton vieux qui t'embrasse.

À MADAME RÉGNIER.

Croisset, jeudi soir.

MADAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

En rentrant chez moi, ce matin après une absence de dix jours, je trouve votre lettre et m'empresse de vous répondre.

Carvalho, que j'ai quitté hier à 11 heures du soir, avait commencé la lecture de votre manuscrit et en paraissait très content. Il m'a promis de le lire avec attention et nous en causerons lorsqu'il viendra ici dans un petit mois. Je ne doute pas du

résultat, qui sera heureux. Mais il faudra, je crois, condenser le tout.

Quant à moi, quant au *Sexe faible,* ledit Carvalho est refroidi et aime mieux jouer d'abord une autre pièce de votre serviteur (seul!) laquelle pièce n'est pas encore finie, mais peut l'être vers le jour de l'an.

La monarchie, grâces aux dieux, me paraît enfoncée! Cependant il ne faut pas chanter victoire avant de voir les morts par terre.

A propos des morts, j'apprends à l'instant même que cette nuit, pendant que l'Opéra brûlait, mon pauvre Feydeau a quitté ce monde. Tant mieux pour lui, du reste.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi 30 octobre.

Chère Madame,

Je rentre chez moi après dix jours passés à Paris et mon opinion est que : *Ils* seront enfoncés. Nous n'aurons pas de monarque, Dieu merci, c'est-à-dire qu'on ne brûlera pas les Églises et qu'on ne tuera pas les pauvres curés, conclusion infaillible de la légitimité remise en honneur. Tâchez donc de vous procurer la brochure de Cathelineau et celle de Mgr de Ségur. Vous verrez le fond de ces gens-là, qui sont des gens du XIIe siècle.

Et le procès Bazaine? c'est du propre, hein? Me mépriserez-vous comme innocent et juvénile

si je vous avoue que l'acte d'accusation de M. Rivière m'a fait *pleurer?* Oui! cela m'a suffoqué, étouffé, comme si une montagne d'ordures me fût tombée sur la bouche. Je ne croyais pas qu'on pût être *immoral* à ce point-là! Il n'y a pas, en histoire, de plus grand crime, et c'est un crime sans grandeur! Pauvre Troppmann! tu avais au moins une excuse, toi! Si tu as assassiné des enfants c'est que tu venais de voyager avec eux pendant toute une journée et peut-être que leur bruit dans le wagon t'avait agacé les nerfs. Mais lui, l'homme de Metz, quel coquin et quel imbécile! Il y a là un monsieur qui est bien joli, le sieur Régnier.

Que dites-vous de Villemessant allant chercher son Roy? n'est-ce pas gigantesque?

Ce n'est pas pour le roi que j'ai été à Paris, mais pour Carvalho, qui n'a rien de royal. Ledit sieur, après six mois de réflexion, voulait me faire fondre en un acte l'acte second et l'acte troisième du *Sexe faible.* Je l'ai envoyé promener carrément, et il a fini par m'avouer « que j'avais raison ». Le fond de l'histoire est qu'il désire jouer d'abord le *Candidat,* mais le *Candidat* n'est pas prêt, et si l'*Oncle Sam* expire avant sa terminaison, il jouera le *Sexe faible.* En travaillant bien je pense avoir terminé le *Candidat* au jour de l'an. Donc je vais dialoguer encore pendant deux grands mois, le mieux et le plus vite possible. Après quoi je reviendrai aux choses sérieuses. Le style théâtral me fait l'effet d'eau de Seltz, c'est agréable au commencement, puis cela agace.

J'espère bien que vous ne serez pas à Paris avant le mois de janvier? D'ici là je ne bouge de

ma chaumière. Écrivez-moi de temps à autre, et ne m'en voulez pas si mes réponses sont tardives et laconiques, car j'ai un vigoureux coup de collier à donner, mais soyez généreuse. Faites-moi des cadeaux, envoyez-moi des épîtres.

À GEORGE SAND.

Croisset, jeudi.

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup, et si j'étais dévot, je passerais mon temps à répéter devant un crucifix : « Gardez-nous la République, ô mon Dieu! »

Mais *on a peur* de la monarchie. A cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'ensuivrait. L'opinion publique est absolument contre elle. Les rapports de MM. les Préfets sont inquiétants; l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours. Bref, chère maître, je crois maintenant qu'*ils* seront enfoncés. Amen!

Je vous conseille de lire la brochure de Cathelineau et celle de Ségur. C'est curieux! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au XIIe siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que Cruchard, quelquefois, n'est pas commode.) Ledit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dé-

naturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat,* qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme, — naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus. Bref, après l'*Oncle Sam,* si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Sinon, ce sera le *Sexe faible.*

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années. Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir; je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas. Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque? Telle est mon humble critique.

On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Nuit de mardi, 2 décembre.

Ouf! c'est fini! et j'entre en répétition le 20 de ce mois, à moins que...? à moins que? Peut-on jamais savoir?

Carvalho a passé ici quarante-huit heures et m'a quitté hier. Depuis lors j'ai exécuté les retouches qu'il désirait et je n'y travaille plus.

Aucun succès ne pourra me payer de l'embêtement, de l'irritation, de l'exaspération que m'a causés ledit sieur Carvalho par ses critiques. Notez qu'elles étaient raisonnables. Mais je suis trop nerveux pour renouveler de pareils exercices. Palpitations, tremblements, étreintes à la gorge, etc. Oh! rien n'y manque. Je préfère me livrer à des œuvres plus longues, plus sérieuses et plus calmes.

A l'heure qu'il est je ne sais pas comment j'ai la force de vous écrire. C'est uniquement pour vous remercier de vos deux adorables lettres, restées sans réponse.

Je serai à Paris dans une quinzaine, n'y venez pas avant. D'ici là je vous baise les deux mains très longuement.

Votre fidèle.

À MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

12 décembre 1873.

Ma chère Laure,

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à Du Camp; je connais M. Dumenil, qui est un fort aimable homme, et j'irai le voir dès que je serai à Paris.

Écris donc à ton fils de venir me trouver dimanche prochain, tu penses bien que je ferai pour ton cher Guy tout ce que je pourrai à cause de toi, à cause d'Alfred et à cause de lui, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup.

Nous aurions bien voulu te posséder ici pendant quelques jours. Comme nous aurions causé du vieux temps!

Tu m'affliges avec cet appauvrissement du sang dont tu me parles; est-ce bien vrai? N'as-tu pas fait trop d'exercice? trop marché?

Tâche de venir à Paris cet hiver; il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

Au revoir, ma chère Laure, et compte toujours sur ton vieux camarade qui t'embrasse.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

12 décembre 1873. Anniversaire de ma naissance.
Le 52e a sonné.

Chère Madame,

Votre vieil ami a lu hier aux comédiens du Vaudeville le *Candidat*, qui a paru leur faire

« un grand effet ». Le premier acte a visiblement amusé. Au milieu du second acte, l'intérêt a faibli. Mais le troisième était à chaque minute interrompu par les éclats de rire et les bravos, et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ».

Mon manuscrit est maintenant à la censure, et les répétitions commencent la semaine prochaine. Je me torture la cervelle pour découvrir le moyen d'alléger le second acte. Il est trop tard, j'en ai peur.

De plus, Charpentier prend demain *Saint Antoine,* lequel paraîtra après le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo. Je quitte ce vieux compagnon avec tristesse. Cependant, il faut faire une fin.

Écrivez-moi. Je crève de fatigue, mais je suis très gaillard.

Pas la moindre émotion pendant la lecture, qui avait lieu sur la scène. Je m'étais coulé dans le cornet une bouteille de chambertin et deux forts petits verres. J'ai lu comme un ange.

À GEORGE SAND.

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître. Et d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année.

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P. Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin ?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde.

Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation! pas de bouillonnements! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Carvalho m'en a l'air très content. Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée.

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau. Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin (jour de Noël) jusqu'à samedi, et il ne s'en porte que mieux.

Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire? Je vais être parrain. Mme Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint Antoine,* est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde. J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait.

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents? Ô civilisation, voilà de tes coups! Belles manières, telles sont vos exigences!

J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule! et pas un cri, pas le plus petit désordre! Des journées comme celle-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque.

Que dites-vous du *Figaro,* qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils, « un chapeau mou »?

Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint

mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce misérable. D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi?

Les bonapartistes auraient dû le lâcher; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 Septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent? C'est que tous les partis sont exécrables, bêtes, injustes, aveugles. Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom!) Il a volé les ecclésiastiques. N'importe! les cléricaux se considèrent comme atteints.

A propos d'Église. J'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant et à fond tous les immenses farceurs qui ont eu sur le XIXe siècle une influence désastreuse. Établir que le critérium *de la certitude* est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrasser, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre P. Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact. Quelle différence avec l'Odéon!

Notre ami Chennevières est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée.

Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître. Quand nous reverrons-nous? Nohant est bien loin! et je vais être, tout cet hiver, bien occupé!

À CARVALHO.

Vendredi, 4 heures du matin.

Mon Bourreau,

Comme vous avez l'habitude de me couper la parole avant que je n'aie desserré les lèvres, je me permets de vous adresser *par écrit* les observations ci-dessous, que vous méditerez « dans le silence du cabinet ».

I. Depuis hier au soir, je pressure, sans discontinuer, ma pauvre cervelle, afin d'arranger *la scène finale du IIIe acte*[1] *sans femme.*

Impossible... et voici pourquoi :

Il faut : 1° qu'on voie *l'accord subit de Murel et de Julien,* entente qui se fait par des apartés tandis que les deux femmes sont avec Rousselin; 2° Murel

[1] *Le Candidat.*

profite de l'occasion pour demander Louise officiellement. Il l'a déjà tant de fois demandée que cette demande doit différer des autres, être plus forte, plus évidente; 3° il est indispensable de *montrer l'amour de Louise,* autrement sa résistance, au IVe acte, n'aurait pas de sens et serait sans préparation; 4° quant à *l'inconvenance* qu'il y a à faire cette demande dans un lieu public, elle est relevée par *Mme Rousselin* elle-même; 5° *la présence des femmes au salon de Flore?* Mais Louise dit que c'est une ruse d'elle, pour parler à Murel! 6° il faut montrer que *Mme Rousselin a réussi,* et qu'elle mène son mari par le nez. On ne la verra plus, c'est bien le moins qu'elle paraisse une dernière fois; 7° raison majeure : *sans femme, l'acte est triste* comme peinture. Je suis, pour ma part, écœuré par cette masse de vilains costumes, cette quantité d'hommes; un peu de robes délassera la vue. On a fait pendant cet acte assez de vacarme, tout ne doit pas être subordonné au mouvement ou à ce qui passe pour tel. Sacrifions aux Grâces!

Enfin, mon cher ami, je ne trouve pas moyen de changer la scène en question. Ce que j'ai fait n'est pas bon, mais ce que vous me proposez est pire; de cela, j'en suis sûr.

Je vais aujourd'hui tâcher de mettre en scène, moi-même, cette fin d'acte. Nous verrons ce qui en résultera. Vous conviendrez que vous n'avez pas même essayé de voir ce qu'elle donnerait.

Sur cette partie, je n'ai pas besoin de vous dire que Goudry et Saint-Germain partagent mon avis. Quant à Delannoy, c'est vous qui l'avez corrompu, gros malin; j'ai vu votre dialogue avec lui.

Autre guitare :

II. Delannoy, qui a la rage des changements, n'a pas songé que, dans son second monologue du IIIe acte, Rousselin *doit* parler de *Gruchet* (son ennemi) et de Félicité (dont il est tant de fois question et qu'on reverra au IVe acte). Donc, après le mot « carrière politique », il ferait bien (maintenant) d'ajouter : « Cette infamie-là doit venir de Gruchet, sa bonne est sans cesse à rôder autour de ma maison »; puis, tout ce qu'il voudra.

Bref, mon cher ami, je suis à bout de forces, et *je ne change plus rien!* Assez! tout a des bornes!

N. B. — Si vous trouvez encore des modifications de texte à établir, je vous prie de me communiquer vos idées là-dessus, tranquillement, posément, chez vous ou chez moi, en tête à tête, mais non plus à brûle-pourpoint et en plein théâtre, endroit où la discussion est impossible et où votre violence me clôt le bec.

III. Je suis sorti du théâtre dans l'état d'un monsieur qui vient de recevoir sur le crâne une volée de coups de canne. Ce n'était pas tout! En bas, sous la porte, le costumier m'a arrêté, et je fus violemment saisi par la hideur de cet homme! Car le Vaudeville doit me faire éprouver tous les sentiments, y compris l'Épouvante!

Comme cette épouvante m'avait glacé (cré n... de D... qu'il est laid! quelle dentition!) je suis arrivé à la censure avec une physionomie et un caractère tout nouveaux; les sieurs de Bauplan et Hallays ne m'ont pas reconnu; l'ombre de

Flaubert a proféré quelques sons... confus... et a tout accordé, tout concédé, par lassitude, dégoût, avachissement, et pour en finir. Ah! c'est une jolie école de démoralisation que le théâtre!

Donc l'affaire de la *censure est terminée.*

Je me résume : 1° il faut que nous nous entendions pour les costumes, ou plutôt parlez-*lui,* vous-même; seul, je n'oserais.

2° Tâchons de mettre en scène la fin du IIIe acte, telle qu'elle est.

3° Faites vos efforts pour venir demain, dimanche.

Il est temps d'aller se coucher, je crève.

A vous, mon bon (quoique — ou plutôt parce que — vous me faites subir de rudes étamines).

Votre...

Je me recommande toujours à Mme Carvalho.

À GEORGE SAND.

Samedi soir, 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître; donc causons un petit peu.

J'ai su par Tourgueneff que vous alliez très bien. Voilà l'important. Or je vais vous donner des nouvelles de cet excellent P. Cruchard.

J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*... Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson?) à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus. *Saint*

Antoine est réduit, pour moi, à l'état de souvenir. Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai contemplé la première épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon.

Quant au *Candidat,* il sera joué, je pense, du 20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas grande importance, je suis assez calme sur le résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à me louer de lui, comme de tous les autres du reste. Les gens du Vaudeville sont charmants. Votre vieux troubadour, que vous vous figurez agité et continuellement furieux, est doux comme un mouton et même débonnaire. J'ai fait d'abord tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on* a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La censure a abîmé un rôle de petit gamin légitimiste, de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte, doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Et bien, le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon! Le voilà de l'Académie! Je le trouve

bien modeste. Il faut l'être pour se trouver honoré par les honneurs.

À LA MÊME.

Samedi soir, mars... 1874.

CHÈRE MAÎTRE,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi prochain, à moins que ce ne soit samedi, ou peut-être lundi 9. Elle a été retardée par une indisposition de Delannoy et par l'*Oncle Sam*, car il fallait attendre que ledit Sam fût descendu au-dessous de 1,500 francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà tout. Car pour le reste je n'ai aucune idée et je suis fort calme sur le résultat, indifférence qui m'étonne beaucoup. Si je n'étais harcelé par des gens qui me demandent des places, j'oublierais absolument que je vais bientôt comparaître sur les planches, et me livrer, malgré mon grand âge, aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou fatigue?

J'ai eu et j'ai encore la grippe, il en résulte pour votre Cruchard une lassitude générale accompagnée d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie. Tout en crachant et toussant au coin de mon feu, je rumine ma jeunesse. Je songe à tous mes morts, je me roule dans le noir. Est-ce le résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie? Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné,

plus vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans votre dernière lettre) de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme. Pourquoi n'ai-je pas cela? J'étais né avec toutes les tendresses pourtant! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie! Tout se paye.

Causons d'autre chose, ce sera plus gai.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'aime point les Muses. La censure de « l'autocrate du Nord » a formellement défendu la traduction de *Saint Antoine*, et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier; l'édition française sera, mêmement, interdite. C'est pour moi une perte d'argent assez grave.

Il s'en est fallu de très peu que la censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué. Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'art?

Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh! que c'est comique! Quel aplomb que celui des médecins! quel toupet! quels ânes, pour la plupart! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire.

Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane. Voilà un homme, celui-là! Quel monde que celui où de pareilles œuvres se produisaient!

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris.

Si vous n'avez pas de manuscrit, c'est qu'il n'en existe pas de lisible (j'ai cependant payé comme frais de copie cent soixante-trois francs); bref le souffleur ou plutôt la souffleuse peut seule s'y reconnaître, et tous les jours je la supplie de me faire un manuscrit lisible. Messieurs les censeurs sont revenus, hier, sur le *Candidat* et, après avoir assisté à la première des répétitions générales, ont donné leur visa. Donc de ce côté plus d'inquiétudes! Mais ma pièce a été (je l'ai appris par Chennevières) « une grosse affaire », et si le gouvernement n'avait pas craint un joli engueulement de votre ami, on l'eût interdite. Il est vrai *que* c'est parce *que* c'était moi *qu'on* était si mal disposé. Je serai toujours suspect à tous les gouvernements sans en attaquer aucun, et cela m'honore. Ma première aura lieu samedi prochain, ou lundi, ou mercredi. Je n'y comprends plus rien, l'audition de la moindre de mes phrases me donne la nausée, et ce que j'entends de bêtises est inconcevable. Et des conseils!... Pas n'est besoin de vous dire que je n'en écoute aucun.

Je suis harcelé par les demandes de places; j'ai une grippe abominable, je tousse, je mouche, je crache et j'éternue sans discontinuer avec accompagnement de fièvre la nuit. De plus un joli bouton fleurit au milieu de mon front entre deux plaques rouges. Bref, je deviens extrêmement laid et je me dégoûte moi-même. Avec tout cela l'ap-

pétit se maintient et l'humeur est gaillarde. Je crois que je me conduirai bien le jour de la première.

J'ai donné le dernier bon à tirer de *Saint Antoine* il y a plus de douze jours. Vous recevrez mon bouquin comme poisson le 1er avril et une copie du *Candidat* dès que j'en aurai une. Pourquoi n'êtes-vous pas là? ce serait plus simple.

Croyez, chère madame, à mon inaltérable affection.

À LA MÊME.

Je viens de relire encore une fois le *Candidat* pour vous, et franchement c'est une preuve de tendresse! soit dit sans me vanter. On m'a remis enfin le manuscrit tantôt; il est corrigé, ficelé et étiqueté. Donc vous le recevez presque en même temps ou en même temps que ceci. Dès que vous l'aurez lu, renvoyez-le-moi, je vous prie.

La censure russe a formellement interdit *Saint Antoine*. Ni la traduction ni l'édition française ne pourront paraître sur les terres des Scythes, pour cause de religion. J'ai beau ne faire toujours que de l'art, je gêne tous les gouvernements. Le *Candidat* n'aurait pas passé sans la protection de mon ami Chennevières. On exècre le style, voilà le vrai. « *On* » veut dire tout pouvoir quel qu'il soit.

Néanmoins le bon *Saint Antoine* paraîtra dans la semaine de Pâques. Vous aurez, bien entendu, chère madame, un des premiers exemplaires.

À GEORGE SAND.

Jeudi, 1 h..., mars 1874.

Pour être un *four*, c'en est un! Ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public, mais je n'en crois rien. Mieux que personne je connais les défauts de ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être des changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en étais tellement écœuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable, tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : « C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara ». Là-dessus une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à *Rabagas!* Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres. Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme. Il avait très bien dîné avant la représentation, et après il a encore mieux soupé.

Menu : deux douzaines d'Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roatsbeef, une salade de truffes, café et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'œil profondément.

Je me dis : « Enfin c'est fini! » et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets! Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge! (Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli.

Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des « chut ». Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme, mais non pour l'œuvre) avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P.-S. — Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il

connaît votre écriture, il m'a dit en soupirant : « Ah! la meilleure n'était pas là hier soir! ». Ce qui est bien mon avis.

À LA MÊME.

...avril 1874.

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur 5,000 francs de location; tant pis! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs. Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit: « Assez ». (Trois personnes m'attendrissent: Delannoy, Tourgueneff et mon domestique.) Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent! le *Figaro* et le *Rappel*, c'est complet! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer*, qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village*, qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia, et je formulai en moi-même cette prière: « Oh! que je voudrais être

comme elle, en pareille occasion! » Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu? Pardon de la comparaison! *Enfin, je m'en bats l'œil profondément.* Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les « *milles* » francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique!

Ma répétition générale a été funeste. Tous les reporters de Paris! On a pris tout en blague. Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus! Tant pis! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur mon *chien.* Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu, « aux murs, des tableaux et des bronzes ». Or il n'y a rien du tout sur mes murs. Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant: « Que voulez-vous que je lui réponde? — ... — Mais MM. Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. — Oh! je le sais bien. — Alors, ne vous étonnez pas, etc. ».

Adieu, chère bon maître adorée, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P.-S. — Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard?* je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal.*

À LA MÊME.

Mercredi... avril 1874.

Merci de votre longue lettre sur le *Candidat.* Voici maintenant les critiques que j'ajoute aux vôtres : Il fallait : 1° baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième toute la moitié du troisième; 2° enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant; 3° intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de Mme Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent de son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiteurs ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'était là la fin, et, au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors, son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette façon-là, il y aurait eu progression de moralité.

Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon, mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat, qui dans son feuilleton m'engage, « au nom de notre vieille amitié », à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il la trouve « bête et mal écrite »? Suit un parallèle entre moi et Gondinet.

Une des choses les plus comiques de ce temps, c'est l'*arcane théâtral.* On dirait que l'art du théâtre

dépasse les bornes de l'intelligence humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme les cochers de fiacre. La *question du succès immédiat* prime toutes les autres. C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure?

La *Tentation* ne se porte pas mal. Le premier tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits journaux et exalté par deux ou trois personnes. En somme, rien de sérieux n'a encore paru et, je crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans les *Débats*, et Taine est occupé de son installation à Annecy.

Je suis *exécré* par les sieurs Villemessant et Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être désagréables. Villemessant me reproche de ne pas m'être « fait tuer par les Prussiens ». Tout cela est à vomir!

Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine, et que je me prive du plaisir de la peindre! Mais le comique est la seule consolation de la vertu. Il y a, d'ailleurs, une manière de la prendre qui est haute; c'est ce que je vais tâcher de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez pas que ce soit trop réaliste! J'ai peur, au contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je pousserai l'idée à outrance. Ce petit travail, que je commencerai dans six semaines, me demandera quatre ou cinq ans.

À LA BARONNE LEPIC.

Paris, nuit de mercredi.

Hélas! chère madame, je ne pourrai vendredi me rendre à vos *agapes fraternelles*, parce que : le soir je corrige des épreuves.

Mais, dans une huitaine de jours, je serai un peu plus tranquille, alors je vous demanderai ce repas que je refuse.

Le dernier que j'ai pris chez vous était si agréable que j'en désire un autre dans les mêmes conditions. *Pas de bourgeois!* pas de mufles! (en admettant que vous en connaissiez). Rien que les exquises maîtresses de la maison et votre ami grossier, avec le bon Duval : d'ici là, un long baiser sur chacune de vos mains, mille tendres respects à Mme Perrot, et tout à vous, chère madame.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 1er mai 1874.

Quel amour de lettre! et comme elle m'a été au cœur! Je n'en repousse que la première ligne : « Vous m'oubliez ». Vous n'en croyez rien, avouez-le? quelque chose d'intime et de persistant doit vous dire que je songe à vous... Sans cesse, oui, *tous* les jours! Et je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauxe! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris!

Quel dommage ou plutôt quel désastre de ne pouvoir être ensemble plus souvent! Je vous ferais de longues visites et vous m'écouteriez parler, je lirais la réponse dans vos yeux. Vous qui êtes si stoïque, prêchez-moi la philosophie, là-dessus du moins.

J'en aurais besoin (si j'avais moins d'orgueil) pour supporter toutes les critiques que l'on m'éructe. La symphonie est complète. Aucun des journaux ne manque à sa mission. Aujourd'hui c'est le bon Saint-René Taillandier; lisez son élucubration, il y a de quoi rire. Mon Dieu! sont-ils bêtes! quels ânes! et je sens en dessous de la *haine* contre ma personne. Pourquoi? et à qui ai-je fait du mal? Tout peut s'expliquer par un mot, *je gêne;* et je gêne encore moins par ma plume que par mon caractère, mon isolement (naturel et systématique) étant une marque de dédain.

J'ai eu dans le *Bien Public* un article d'énergumène. Un jeune homme, dont j'ignorais l'existence, M. Drumont, m'a mis tout bonnement au-dessus de Gœthe, appréciation qui prouve plus d'enthousiasme que d'esprit. A part celui-là (car je ne compte pas quelques alinéas bienveillants) j'ai été généralement honni, bafoué par la presse. Saint-Victor (dévoué à Lévy) ne m'a même pas accusé réception de mon volume et je sais qu'il me déchire. Le père Hugo (que je vois assez souvent et qui est un charmant homme) m'a écrit une « belle » lettre et m'a fait de vive voix quelques compliments. Tous les Parnassiens sont exaltés ainsi que beaucoup de musiciens. Pourquoi les musiciens plus que les peintres? Problème!

Votre ami, le Père Didon, est, à ce qu'il paraît, au nombre de mes admirateurs. Il en est de même des professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg. Quant à la réussite matérielle, elle est grande et Charpentier se frotte les mains. Mais la critique est pitoyable, odieuse de bêtise et de nullité. J'ai lu deux bons articles anglais. J'attends ceux de l'Allemagne. Lundi doit paraître dans le *National* celui de Banville. Renan m'a dit qu'il s'y mettrait quand tous auraient fini. Assez causé de ces misères.

Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans le bois, le débarquement du marquis, et le massacre de Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages ; mais quels bonshommes en pain d'épice que ses bonshommes! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.

Dans une quinzaine je m'en retourne vers ma cabane où je vais me mettre à écrire mes *Deux Copistes*. Présentement, je passe mes journées à la Bibliothèque. La semaine prochaine, j'irai à Clamart *ouvrir des cadavres*. Oui! madame, voilà jusqu'où m'entraîne l'amour de la littérature. Vous voyez que je suis loin des idées saines où Taillandier me conseille de me retremper? Vous ai-je dit que cet été j'irais retremper mes nerfs à Saint-Moritz (car je suis pas mal éreinté)? C'est d'après le conseil du docteur Hardy, qui m'appelle une vieille femme hystérique. — « Docteur, lui dis-je, vous êtes dans le vrai! ».

Un long baiser sur chaque main et à vous toujours.

À GEORGE SAND.

Vendredi soir, 1er mai 1874.

Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* jusqu'à la *Revue des Deux Mondes*, en passant par la *Gazette de France* et le *Constitutionnel*. Et *ils* n'ont pas fini! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare « illisible », m'attribue des mots ridicules. Voilà pour ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles, elles sont à l'avenant. Saint-Victor (est-ce servilité envers Michel Lévy?) me déchire au dîner de Brébant, ainsi que cet excellent Charles Edmond, etc., etc. En revanche, je suis admiré par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg, par Renan et par la caissière de mon boucher, sans compter quelques autres. Voilà le vrai.!

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste. On aime mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais. Au reste, je ne pense plus à *Saint Antoine*. Bonsoir!

Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du même tonneau; après quoi je reviendrai au roman

pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou trois que je voudrais bien écrire avant de crever. Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque, où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en retourne vers ma maison des champs. Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle « une femme hystérique », mot que je trouve profond.

Le bon Tourgueneff part la semaine prochaine pour la Russie; le voyage va forcément interrompre sa rage de tableaux, car notre ami ne sort plus de la salle des ventes. C'est un homme passionné, tant mieux pour lui.

Je vous ai bien regrettée chez Mme Viardot, il y a quinze jours. Elle a chanté de l'*Iphigénie en Aulide.* Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quelle artiste que cette femme-là! Quelle artiste! De pareilles émotions consolent de l'existence.

Eh bien! et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie? Vous aller retomber dans le théâtre! Je vous plains! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux? Voilà où nous en sommes!

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous *le* rendent de ma part.

Votre vieux.

À LA MÊME.

Croisset, 1874.

Chère bon Maître,

Me voilà revenu dans ma solitude. Mais je n'y resterai pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me *dénévropathiser!* Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon!

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu mêmement par Perrin, qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français! » Y pensez-vous? Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel qui ne m'a point encore (bien entendu) rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin! Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse (*sic*) et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime;* et la réussite est le critérium du bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres? Ah! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourgueneff doit être maintenant à Saint-Pétersbourg; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint Antoine*. Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a pas été agréable? A moi, extrêmement! mais la suite? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant?

Ah! saprelotte! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve.

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. Cruchard.

Plus cruchard que jamais. Je me sens bedolle, vache, éreinté, cheik, déliquescent, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

A moi aussi, cet abominable été agace les nerfs! Je suis abîmé de douleurs dans tous les endroits de ma vieille machine. Je me sens profondément fatigué et triste; pourquoi?

Demain je recommence un voyage de découvertes pour mes deux bonshommes, car il faut que je trouve un pays pour les placer. J'ai besoin d'un sot endroit, au milieu d'une belle contrée et que dans cette contrée on puisse faire des promenades géologiques et archéologiques. Demain soir j'irai donc coucher à Alençon, puis je rayonnerai tout à l'entour jusqu'à Caen. Ah! quel bouquin! c'est lui qui m'épuise d'avance, je me sens accablé par les difficultés de cette œuvre pour laquelle j'ai déjà lu et résumé 294 volumes! et rien n'est encore fait.

Quand je serai revenu de la basse Normandie, la semaine prochaine, je ferai mon paquet pour « les Champs de l'Helvétie » ou plutôt pour les monts d'icelle. Je ne vais pas à Saint-Moritz et je ne prendrai aucune eau. Je vais respirer un air pur sur le Righi, rien de plus. On suppose que la pression barométrique y étant moins forte me décongestionnera, en faisant refluer le sang vers les organes inférieurs. Voilà la théorie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai besoin de repos.

Je vous recommande Haeckel, *De la création naturelle*. Ce livre est plein de faits et d'idées. C'est une des lectures les plus substantielles que je sache.

Mon opinion sur Schopenhauer est absolument la vôtre. Et dire qu'il suffit de mal écrire pour avoir la réputation d'un homme sérieux!

Je vous aime d'aimer Lucrèce. Quel homme, hein? N'est-ce pas qu'il ressemble parfois à lord Byron? M. de Sacy, membre de l'Académie française, m'a déclaré qu'il n'avait jamais lu Lucrèce (*sic*) ni Pétrone. « Mon Dieu, oui, cher monsieur,

je m'en tiens à Virgile ». O France! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui le couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu il disparaît. Et j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tels que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir « comment ça se passe ». Ce sera peut-être drôle.

Un long baiser sur chaque main. Je vous écrirai de là-bas, au séjour des aigles. A propos d'aigle, comme les bonapartistes sont jolis! Quels messieurs! quelle moralité!

À ÉMILE ZOLA.

Croisset près Rouen, 3 juin 1874.

Je l'ai lue, la *Conquête de Plassans*, lue tout d'une haleine, comme on avale un bon verre de vin, puis ruminée, et maintenant, mon cher ami, j'en peux causer décemment. J'avais peur, après le *Ventre de Paris*, que vous ne vous enfouissiez dans le système, dans le parti pris. Mais non! Allons, vous êtes un gaillard! Et votre dernier livre est un crâne bouquin!

Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent, d'une scène centrale (chose qui n'arrive jamais dans la nature), et peut-être aussi y a-t-il un peu

trop de dialogues, dans les parties accessoires! Voilà, en vous épluchant bien, tout ce que je trouve à dire de défavorable. Mais quelle observation! quelle profondeur! quelle poigne!

Ce qui me frappe, c'est d'abord le ton général du livre, cette férocité de passion sous une surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très fort, râblé et bien portant.

Quel joli bourgeois que Mouret, avec sa curiosité, son avarice, sa résignation (p. 183-184) et son aplatissement! L'abbé Faujas est sinistre et grand — un vrai directeur! Comme il manie bien la *femme*, comme il s'empare habilement de celle-là, en la prenant par la charité, puis en la brutalisant!

Quant à elle (Marthe), je ne saurais vous dire combien elle me semble réussie, et l'art que je trouve au développement de son caractère, ou plutôt de sa maladie. J'ai surtout remarqué les pages 194, 215 et 217, 261, 264, 267. Son état hystérique, son aveu final (p. 350 et 19) est une merveille. Comme le ménage se dissout bien! Comme elle se détache de tout et en même temps son moi se fond! Il y a là une science de dissolution profonde. J'oublie de vous parler des Trouche, qui sont adorables comme canailles, et de l'abbé Bouvelle, exquis avec sa pudeur et sa sensibilité.

La vie de province, les jardins qui se regardent, le ménage Paloque, le Rastoil et les parties de raquette, parfait, parfait.

Vous avez des détails excellents, des phrases, des mots qui sont des bonheurs : page 17 « ... la tonsure comme une cicatrice »; 181 « j'aimerais

mieux qu'il allât voir les femmes »; 89 « Mouret avait bourré le poêle », etc.

Et le cercle de la jeunesse! Voilà une invention vraie. J'ai noté en marge bien d'autres endroits.

Les détails physiques qu'Olympe donne sur son frère, la fraise — la mère de l'abbé prête à devenir sa maquerelle (152) — et son coffre! (338).

L'âpreté du prêtre qui repousse les mouchoirs de sa pauvre amante, parce que cela sent « une odeur de femme ».

Au fond des sacristies, le nom de M. Delangre et toute la phrase qui est un bijou.

Mais ce qui écrase tout, ce qui couronne l'œuvre c'est la fin. Je ne connais rien de plus empoignant que ce dénouement. La visite de Marthe chez son oncle — le retour de Mouret et l'inspection qu'il fait de sa maison! La peur vous prend comme à la lecture d'un conte fantastique, et vous arrivez à cet effet-là par l'excès de la réalité, par l'intensité du vrai! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même.

L'insensibilité des bourgeois qui contemplent l'incendie assis sur des fauteuils est charmante — et vous finissez par un trait *sublime :* l'apparition de la soutane de l'abbé Serge au chevet de sa mère mourante, comme une consolation ou un châtiment!

Une chicane, cependant. Le lecteur (qui n'a pas de mémoire) ne sait pas quel instinct pousse à agir comme ils font M. Rougon et l'oncle Macquart. Deux paragraphes d'explications eussent été suffisants. N'importe, *ça y est* et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait.

Dormez sur vos deux oreilles, c'est une œuvre.

Mettez de côté pour moi toutes les *bêtises* qu'elle inspirera. Ce genre de documents m'intéresse.

À GEORGES CHARPENTIER.

MON CHER GEORGES,

1° Ci-inclus un petit billet dont vous ferez ce que bon vous semblera.

2° Ne serait-il pas temps que vous alliez (ou allassiez), *proprio motu*, chez le bon Renan pour lui demander ce qu'il compte élucubrer? — et quand cela sera? Vous pouvez prendre, comme prétexte, votre prochain départ pour la campagne;

3° J'attends toujours les épreuves de *Salammbô*.

J'embrasse le jeune Marcel Charpentier, et sa maman aussi; — liberté que me permet mon grand âge!

Je suis enchanté par la *Conquête de Plassans* et je n'ai dit à Zola que la centième partie du bien que j'en pense.

À GEORGE SAND.

Kalt-Bad. Righi. Vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour aller en Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc.; ce qui prouve que, grâce à la liberté

de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas! Cependant?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment?

C'est pour une pièce que vous êtes venue? Je vous plains d'avoir affaire à Duquesnel! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre du sous-chef, qui est un morceau! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire je l'ai portée au théâtre de Cluny.

Ah! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps; et on est si indulgent pour certains autres!

L'Américain H... m'a soutenu l'autre jour que

Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la Princesse, à table; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur la religion! Il ne se calme pas, au contraire!

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haeckel, joli bouquin, joli bouquin! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourgueneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie. Il a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en basse Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes. Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne. Elle me fait peur, et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérougir la face et me calmer les nerfs! Je doute que le remède soit efficace; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis

pas l'*homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte! dans un humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir!

À MADAME ROGER DES GENETTES.

14 juillet. Kalt-Bad. 1874.

Pourquoi vous ai-je rêvée cette nuit? Vous étiez bien portante, vous aviez recouvré la parole et je vous faisais voir mon ancien logement à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Puis, j'ai mis à la porte de mon petit appartement, rue Murillo, un chroniqueur du *Figaro*, et je me suis réveillé comme j'étais en train d'injurier l'honorable Villemessant.

Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie à crever, car n'ayant apporté aucun livre, aucun travail, je songe à moi, et du moment que l'on songe à soi, on se trouve malade et on finit par le devenir. Aujourd'hui, cependant, comme on m'a donné une chambre plus large et que le moment de mon départ approche, le pays commence à me plaire et je m'en irai peut-être avec regret.

Ne sachant que faire j'ai creusé deux ou trois sujets, encore dans les limbes, entre autres un grand livre en trois parties qui sera intitulé : « Sous Napoléon III »; mais quand le commencerai-je?

A propos de Napoléon III, n'êtes-vous pas écœurée comme moi par messieurs les bonapar-

tistes? Quelles sales canailles! On a beau dire : je ne crois pas à leur triomphe. Il y a un an, à pareille époque, nous étions plus près de Henri V que nous ne le sommes de Napoléon IV; et maintenant M. de Chambord est définitivement coulé. Il en sera de même bientôt du crapaud impérial. Et puisque nous causons politique, je vous dirai que notre amie *** me paraît en cette matière (comme en beaucoup d'autres) très peu forte; d'où lui vient, par exemple, son acharnement contre le père Hugo, qui est un homme exquis? Plus on le fréquente, plus on l'aime.

Autre guitare : le *Sexe faible,* comédie en cinq actes, de Bouilhet, refaite par votre esclave indigne, avait été l'année dernière reçue au Vaudeville avec enthousiasme. Après l'échec du *Candidat* on n'en a plus voulu. Perrin a trouvé qu'il était inconvenant de mettre sur les planches du Théâtre-Français *une nourrice.* Le ruffian nommé Duquesnel l'a refusée mêmement. Alors, je l'ai portée à Cluny. Or le directeur de cette boîte m'a répondu, quarante-huit heures après, qu'il trouve cette pièce « parfaite » et compte avoir avec elle un grand succès d'argent. Il me parle d'engagements superbes. Il veut séduire à prix d'or, pour jouer le rôle d'une cocotte, Mme *** (qui en est une autre cocotte, moi pas la connaître). Je vous jure que je ne me monte pas le bourrichon, ayant de l'expérience, hélas! Cependant qui sait?

D'après ce que m'écrit le susdit directeur, le *Sexe faible* serait joué en octobre et les répétitions commenceraient en septembre.

Tout cela va me déranger de mon roman des *Deux Copistes,* auquel je voudrais me mettre tout

de suite en arrivant à Croisset. Je serai revenu à Paris vers la fin de la semaine prochaine et cinq ou six jours après réinstallé, je l'espère, dans ma maison des champs.

J'ai lu un livre qui fait joliment rêver : l'*Histoire de la création naturelle* de Haeckel.

Je vous recommande aussi la *Conquête de Plassans* de Zola. Ce roman n'a obtenu aucun succès. Il n'en est pas moins fort, c'est une œuvre!

Vous n'imaginez pas la laideur des dames qui m'entourent. Quelles toilettes! quelles têtes! toutes Allemandes! c'est à vomir! Pas un œil éclairé, pas un bout de ruban un peu propre, pas une bottine ou un nez bien faits, pas une épaule faisant rêver... à des pâmoisons! Allons, vive la France! et surtout vivent les Françaises!

Je vous baise les deux mains, chère madame.

À GEORGE SAND.

Le Righi, 14 juillet 1874.

Comment? malade? pauvre chère maître! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre der-

nière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard! Allons donc! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible*, m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu, et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent *s'y* connaître. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à l'autre ». Tirez une conclusion maintenant! et écoutez leurs avis! N'importe! comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre! à rogner, corriger, faire le pion! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé *** ? Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui

ai-je point caché mon opinion sur son compte; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme! chère maître! Je n'ai pas votre tempérament! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi!!! Nom d'un nom! quelles gueules!

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs Etats! ».

À GEORGES CHARPENTIER.

Vendredi 18 juillet.
Kalt-Bad. Righi (Suisse).

Mon cher Ami,

Avez-vous vu Renan? Comme je voudrais lui faire une visite dans une quinzaine quand je serai de retour à Paris, je désirerais savoir au préalable ce qu'il a résolu, relativement à notre affaire. Cette incertitude me gêne beaucoup vis-à-vis de lui. En tout cas, reprenez la collection des articles sur *Saint Antoine*, je tiens beaucoup à cet amas de bêtises. Mais si Renan devait faire très prochainement son article ou lettre, laissez-lui la liasse (ou chiasse).

Je serai à Paris du 23 au 26. Je partirai d'ici le 20. Mes respects à Mme Charpentier — bécots aux moutards.

À GUY DE MAUPASSANT.

Dieppe, 28 juillet 1874.

Mon cher Ami,

Comme le samedi est pour vous le jour sacro-saint du canotage et que je ne suis resté à Paris qu'un seul jour, qui était samedi dernier, je n'ai pas pu vous voir en revenant de l'Helvétie.

Sachez donc que le *Sexe faible* est reçu avec « enthousiasme » par le théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola, c'est-à-dire vers la fin de novembre. Le nommé Winschenk, directeur de cette boîte exiguë, compte sur un grand succès d'argent. Amen!

Il va sans dire que l'on trouve généralement que je me déshonore en comparaissant sur un théâtre inférieur! Mais voici l'histoire : parmi les artistes que Winschenk veut engager pour ma pièce, se trouve la nommée Alice Regnault. Il a peur qu'elle ne soit déjà prise par le Vaudeville et que le Vaudeville ne veuille point la lâcher pour moi. Voudriez-vous avoir la bonté de vous informer adroitement de ce qui en est?

Je serai revenu à Croisset vendredi soir, et samedi je commence *Bouvard et Pécuchet!* J'en tremble, comme à la veille de m'embarquer pour un voyage autour du monde!!!

Raison de plus pour nous embrasser.

À GEORGES CHARPENTIER.

Dieppe, mardi 28 juillet.

Mon cher Ami,

Mon filleul Marcel doit commencer à savoir écrire, ou bien il manquerait de précocité. Dans ce cas, priez-le de me répondre aux lettres que je vous envoie.

Qu'il ne manque pas de dire que l'on m'adresse les *appendices* de *Salammbô*. J'ai hier renvoyé, de Croisset, à Toussaint, les dernières épreuves du texte.

La semaine prochaine, je vais me mettre enfin à mon espovantable bouquin, pour lequel je suis tenté de faire dire des neuvaines, et je voudrais bien ne plus m'occuper d'autre chose.

Vous saurez cependant que, cet hiver, je vais derechef me livrer aux risées de la populace, puisque le *Sexe faible* est reçu au théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola.

Questions :

1° Avez-vous vu Renan ?

2° Quand ferez-vous paraître la petite édition de *Saint Antoine ?*

3° Quand publiez-vous *Salammbô ?*

4° Quand publiez-vous un retirage de *Bovary ?*

5° Quand publiez-vous les *Dernières Chansons ?*

Vous pouvez m'écrire à Croisset, où je serai revenu samedi.

Au commencement de septembre, je passerai quinze jours à Paris. Y serez-vous ? En tout cas,

je compte vous voir (et vous avoir) à Croisset vers la fin dudit mois de septembre.

D'ici là, mon bon, je vous embrasse vous et les vôtres.

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mardi 22 septembre 1874.

Votre lettre du 12 m'est arrivée à Paris comme j'en partais, étant venu dans la nouvelle Athènes pour cabotiner, nous recauserons de cela tout à l'heure.

Comme vous êtes triste, mon cher ami! Votre découragement m'afflige. Vous regardez trop au fond des choses. Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule. C'est pourquoi il faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir. Celui qu'on entreprend peut être idiot, n'importe! Écrivons-le! La fin de *Candide* : « Cultivons notre jardin » est la plus grande leçon de morale qui existe. Je ne comprends pas que vous passiez votre temps à pêcher et à chasser. Soyez sûr que ce sont des occupations funestes. La « distraction » ne distrait pas — pas plus que les excitants n'excitent. J'ai beau être névropathe, au fond je suis un sage. Or je vous conjure, je vous supplie, de vous remettre à la besogne bravement, sans tourner la tête derrière vous.

Le Righi, où je me suis embêté à périr, m'a fait du bien. Mes étouffements ont diminué et je monte les escaliers comme un jeune homme. A mon retour ici, au mois d'août, j'ai enfin com-

mencé mon roman, lequel va me demander trois ou quatre ans (c'est toujours ça de bon). J'ai cru d'abord que je ne pouvais plus écrire une ligne. Le début a été dur. Mais enfin, j'y suis, ça marche ou du moins ça va mieux.

Je vous recommande comme spectacle d'aller dans le vestibule de Nadar, à côté de Old England; vous y verrez : 1° la photographie d'Alexandre Dumas, grandeur nature; et 2° le buste du même Dumas. Ce qui prouve que la modestie est inséparable du vrai mérite. De plus, il va faire une préface à *Manon Lescaut* et une préface à *Paul et Virginie*. Voilà de ces choses qui consolent. D'ailleurs, on ne doit pas se plaindre d'une époque où il arrive des histoires comme celles de la sentinelle de Bazaine. Quel joli sujet d'opéra-comique!

N'importe! la bêtise moderne m'épouvante! Elle monte de jour en jour! où fuir?

Le pauvre Tourgueneff était repris de sa goutte la dernière fois que je l'ai vu. Il m'a parlé de refaire un dîner *artistique* comme celui de l'hiver dernier. C'est chose convenue, n'est-ce pas? et qui aura lieu dès que je serai à Paris, c'est-à-dire vers la fin d'octobre probablement.

À GEORGE SAND.

Samedi, 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début

n'a pas été commode, il a été même « espovantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir; mais à présent ça va, j'y suis, advienne que pourra! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah! si je le menais à bien... quel rêve!

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore) et « qu'affrontant la publicité du théâtre », je comparaîtrai sur les tréteaux de Cluny, probablement vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible.* Mais Carvalho, aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil boui-boui. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat.* Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au reste, je m'en bats l'œil profondément et le

sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas. Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous? Le dernier livre de Belot s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M. Scribe!... La France est malade, très malade, quoi qu'on dise; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique : 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle; 2° l'*Histoire d'un diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre); 3° le vestibule de l'ancien établissement de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait? Mais tout fait et nous crevons par la blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant, » dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire.

À GEORGES CHARPENTIER.

Lundi soir, 5 heures.

Mon cher Ami,

1° *Renan* va se mettre tout de suite à faire l'article. Je lui ai dit que vous prépariez une édition de *Saint Antoine* et que la chose était pressée. Il doit me donner rendez-vous dans une huitaine pour me lire ce qu'il a fait. Ce sera sous forme de lettre à moi adressée et je ferai imprimer cela dans le journal qui me... ou plutôt vous conviendra.

La promesse de *Renan* m'a l'air formelle.

N. B. — Je lui ai parlé de la *Conquête de Plassans;* vous feriez bien de la lui envoyer de votre part, dans cinq ou six jours, pour lui rafraîchir sa mémoire.

2° Le *Sexe faible* est retiré de Cluny et je l'ai porté chez Peragallo, qui va le porter chez Montigny.

Pas n'est besoin de vous dire que je n'ai aucun espoir de ce côté. Cependant qui sait?

J'aurai probablement une réponse avant la fin de la semaine?

Vendredi, nous recauserons de tout cela.

À ÉMILE ZOLA.

Mon cher Ami,

J'ai retiré ma pièce, W... ayant lui-même reconnu qu'il ne pouvait la jouer.

Le *Sexe faible* est maintenant dans les mains de Peragallo, qui va le porter à Montigny, lequel n'en voudra pas.

N'importe! Je me sens fortement soulagé.

Tout à vous.

A dimanche, n'est-ce pas?

À GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi, 4 heures.

Mon cher Ami,

Renan vient de m'apporter son article. C'est une lettre, à moi adressée, de Venise. Il y soutient avant tout l'Art pour l'Art. En somme vous ne serez pas mécontent. Renan ne demande pas mieux que de la faire insérer dans les *Débats*. Si cela vous convient, il en préviendra lui-même les Messieurs de ladite feuille.

Venez demain chercher la chose. Je ne bougerai pas de toute la journée.

Voilà plusieurs fois que Chennevières me demande une *Salammbô*, avec dédicace. Comme il a été très gentil dans l'affaire de la censure (je

vous conterai cela), je ne vois pas de raison pour lui refuser cette faveur.

Soyez donc assez gentil pour m'apporter un volume. Vous m'éviterez une course.

Rien de neuf du Gymnase. Aucune nouvelle.

AU MÊME.

Mercredi soir.

Moi aussi, mon cher ami, j'ai eu des embêtements — de très graves embêtements que je vous dirai, et qui malheureusement ne sont pas finis! La littérature en a souffert, car je n'ai rien fait depuis trois mois. Pour bien écrire il faut une certaine alacrité qui me manque. Quand retrouverai-je l'entière possession de ma pauvre cervelle endolorie? Il est probable que pour la reposer j'irai passer un ou deux mois à Concarneau avec notre ami Georges Pouchet. Ainsi nous ne nous reverrons pas avant le mois de novembre, probablement.

Je suis de votre avis. Nous aurions mieux fait de publier *Saint Antoine* en petit format dès la première édition. C'est une faute, hélas! irrémédiable. Je n'ai besoin d'aucun exemplaire pour le moment.

J'ai envie de voir votre nouvel héritier. Zola a-t-il été aussi beau que moi dans son rôle de parrain?

Je me permets d'embrasser toute la famille, y compris le nouveau venu et sa maman, car je suis tout à vous et aux vôtres.

Ah! une idée! envoyez-moi par la poste (si cela ne vous gêne pas) le *Manuel de la Phrénologie* dans la collection Roret.

Quel chien de livre j'ai entrepris, mon bon! Mais il faut le continuer malgré tout.

À GEORGE SAND.

Mercredi, 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain, sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Winschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase. Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais, comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre, lisez donc *Fromont et Risler* de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon

ennemi Barbey d'Aurevilly. C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs, la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémis sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux. Personne ne me comprend; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu de mon métier! Il n'y a guère qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

À MADAME MARGUERITE CHARPENTIER.

Croisset, 9 janvier 1875.

Chère Madame Marguerite,

Je retrouve votre lettre sur ma table. Je n'y ai donc pas répondu? Mille excuses pour cette gros-

sièreté involontaire! et redoublements de souhaits pour l'an 1875! pour vous et les chers petits-enfants.

Vous n'êtes pas près de me voir parce que *je ne pense pas* aller à Paris, et comme il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, je pioche mon affreux roman, en désespéré.

Et j'approuve absolument la conduite de Zola. Je ne partage pas ses doctrines; mais ses critiques me semblent parfaitement justes et même modérées.

Mais à force d'hypocrisie on est devenu idiot. Tant pis pour les imbéciles qui se fâchent.

J'oubliais un souhait de bonne année pour votre époux; le voici :

Je lui souhaite de ne plus manquer à sa parole, et de ne plus préférer à ma littérature celle de Sarah Bernhardt. Voilà tout.

Et pour me venger de lui je me permets d'embrasser Mme Marguerite Charpentier une fois de plus.

À GEORGE SAND.

Paris, samedi soir.

Chère Maître,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables. On m'avait dit que vous étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice, donc Dieu soit loué!

Que vous dire de moi? Je ne suis pas raide, j'ai... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée. Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard, funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris*, et des reporters en masse!

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours, me proposer de « faire le salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore la technique! Et puis, à quoi bon tant de critique!

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande*, ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cruchard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

À LA MÊME.

Croisset, 10 mai 1875.

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, une *invincible* mélancolie, le sentiment de « l'inutilité universelle » et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boule-

vard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourgueneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourgueneff m'aime peut-être trop pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe! cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui érafle les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur!

La page que vous m'envoyez sur Aurore qui lit Homère m'a fait du bien. Voilà ce qui me manque : une petite-fille comme celle-là! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élément distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une certaine alacrité! Que faire pour la ravoir? Quels

sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur »; le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

À LA MÊME.

Mercredi.

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un scheick! Je deviens trop bête! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout, je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi? Nous souffrons peut-être du mal de la France; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant. Mais moi, je suis atteint d'une hypo-

condrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que la « bêtise est sacrée comme toutes les enfances », car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité! Sans compter le reste! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement ainsi que vous.

À ÉMILE ZOLA.

Croisset. Vendredi, 13 août 1875.

Mon cher Ami,

Vous m'avez l'air bien triste! Mais vous ne vous plaindrez plus quand vous saurez ce qui m'arrive. Mon neveu est *complètement ruiné,* et moi par contrecoup fortement endommagé. Les choses se remettront-elles? J'en doute. J'éprouve un grand déchirement de cœur à cause de ma nièce! Quelle douleur que de voir un enfant qu'on aime humilié!

Mon existence est maintenant bouleversée; j'aurai toujours de quoi vivre, mais dans d'autres conditions. Quant à la littérature, je suis inca-

pable d'aucun travail. Depuis bientôt quatre mois (que nous sommes dans des angoisses infernales) j'ai écrit, en tout, quatorze pages, et mauvaises! Ma pauvre cervelle ne résistera pas à un pareil coup. Voilà ce qui me paraît le plus clair.

Comme j'ai besoin de sortir du milieu où j'agonise, dès le commencement de septembre, je m'en irai à Concarneau près de Georges Pouchet qui travaille là-bas les poissons. J'y resterai le plus longtemps possible.

Je vous écrirai pour vous donner de mes nouvelles. J'espère que les vôtres seront meilleures que les miennes.

C'est comme ça, mon bon! La vie n'est pas drôle, et je commence une lugubre vieillesse.

Je vous serre la main bien fort.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Concarneau, 3 octobre 1875.

Voilà quinze jours que je suis ici et, sans être d'une gaieté folâtre, je me calme un peu. Le pire de la situation c'est que je me sens mortellement atteint. Pour faire de l'art, il faut un insouci que je n'ai plus. Je ne suis ni chrétien ni stoïque; j'ai bientôt 54 ans; à cet âge-là on ne refait pas sa vie, on ne change pas d'habitudes. L'avenir ne m'offre rien de bon et le passé me dévore. Je ne pense qu'aux jours écoulés et aux gens qui ne peuvent revenir. Signe de vieillesse et de décadence. Quant à la littérature, je ne crois plus en moi, je me trouve vide, ce qui est une décou-

verte peu consolante. *Bouvard et Pécuchet* étaient trop difficiles, j'y renonce; je cherche un autre roman sans rien découvrir. En attendant je vais me mettre à écrire la légende de *Saint Julien l'Hospitalier,* uniquement pour m'occuper à quelque chose, pour voir si je peux faire encore une phrase, ce dont je doute. Ce sera très court; une trentaine de pages peut-être. Puis, si je n'ai rien trouvé et que j'aille mieux, je reprendrai *Bouvard et Pécuchet.*

Je me lève à 9 heures, je me couche à 10, je m'empiffre de homard, je fais la sieste sur mon lit, et je me promène au bord de la mer en roulant mes souvenirs. De temps à autre, mon compagnon, Georges Pouchet, dissèque devant moi un poisson ou un mollusque. Aujourd'hui il m'a fait l'autopsie d'un serpent à sonnettes. Heureux les gens qui s'occupent de sciences! Cela ne vous lâche pas son homme comme la littérature.

En d'autres circonstances ce pays m'aurait charmé, mais la nature n'est pas toujours bonne à contempler. Elle nous renfonce dans le sentiment de notre néant et de notre impuissance. J'ai des voisins de table qui sont des mortels heureux, de petits bourgeois du pays se livrant à la pêche de la sardine; ils ne parlent absolument que chasse et sardines, et passent tous les jours au moins six heures au café! Ce qu'ils disent est inénarrable! Quel gouffre que la bêtise humaine!

À LA MÊME.

Concarneau, 1875.

Merci pour votre charmante petite, trop petite lettre, chère madame ou plutôt chère amie. Vous avez de bonnes paroles qui m'ont été au fond du cœur, et je redoute moins l'hiver qui va venir puisque je sais que je vous verrai.

Malgré toutes mes résolutions, ma légende n'est guère avancée. Il me prend de temps à autre des prostrations où je me sens si anéanti qu'il me semble que je vais crever. Dans mes moments de désœuvrement, et ils sont nombreux, je lis quelques passages d'un Saint-Simon qu'on m'a prêté et pour la millième fois les contes de ce polisson de Voltaire, et puis régulièrement le *Siècle,* le *Temps* et le *Phare de la Loire;* car, ici, contrairement aux idées reçues sur la catholique Bretagne, on est très radical et libre penseur.

Des deux sonnets de Mme Colet celui que je trouve le meilleur, c'est le premier; les quatre derniers vers me semblent même fort bons.

La pluie tombe à vrac et je reste au coin de mon feu, dans ma chambre d'auberge, à rêvasser pendant que mon compagnon dissèque des petites bêtes dans son laboratoire. Il m'a montré l'intérieur de plusieurs poissons et mollusques; c'est curieux, mais insuffisant à ma félicité. Quelle bonne existence que celle des savants et comme je les envie!

À GEORGE SAND.

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyenâgeuse* qui n'aura pas plus de trente pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien; puis je cherche un roman contemporain, mais je balance entre plusieurs embryons d'idées. Je voudrais faire quelque chose de serré et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée : je vois les mêmes gens, je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourgueneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout, sauf Shakespeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu, je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa cour!... miséricorde!

Les élections sénatoriales sont un sujet de di-

vertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse. Le XIXe siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

À LA MÊME.

... Décembre 1875.

Votre bonne lettre du 18, si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot, que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes yeux! Quant à mes « manques de conviction », hélas! les convictions m'étouffent. J'éclate de colère et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que

je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance dudit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'art n'est pas seulement de la critique et de la satire; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros!

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah! par exemple! mais je réclame des conseils, et j'attends vos jugements. Qui donc en donnerait? qui donc en formulerait, si ce n'est vous?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école! *A priori,* je les repousse toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté,* dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page

sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale,* auguste et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu : « les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel ».

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part; progrès, fraternité, démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité, que prône le radicalisme, est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui un principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré m'a dit un jour : « Ah! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure ».

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans une autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir, » comme disait Marat. Ah! non! assez, assez de fatigue!

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

À LA MÊME.

Vendredi soir... 1876.

Ah! merci du fond du cœur, chère maître! Vous m'avez fait passer une journée exquise, car j'ai lu votre dernier volume, la *Tour de Percemont.* — *Marianne* aujourd'hui seulement; comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de *Saint Julien,* j'avais enfermé ledit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. Ma petite nouvelle étant terminée cette nuit, dès le matin, je me suis rué sur l'œuvre et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, deux bijoux! *Marianne* m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mes mémoires, si j'avais le talent de les écrire de cette manière! Comme tout cela est charmant, poétique et *vrai!* La *Tour de Percemont* m'avait plu extrêmement. Mais *Marianne* m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de l'*Atheneum* on vous a fait un très bel article. Saviez-vous cela? Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement et sans la *moindre* réserve.

Voilà, et je suis bien content. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous; je vous aime tendrement!

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 1876.

Vous avez très bien deviné l'effet complet que m'a produit la mort de la pauvre Muse. Son souvenir ainsi ravivé m'a fait remonter le cours de ma vie. Mais votre ami est devenu plus stoïque depuis un an. J'ai piétiné sur tant de choses, afin de pouvoir vivre! Bref, après toute une après-midi passée dans les jours disparus, j'ai *voulu* n'y plus songer et je me suis remis à la besogne. Encore une fin!

La famille, qui est catholique, l'a emportée à Verneuil pour éviter l'enterrement civil et il n'y a eu aucun scandale. Les journaux en ont très peu parlé. Vous rappelez-vous le petit appartement de la rue de Sèvres? et tout le reste? Ah! misère de nous!

J'aurais dû vous répondre immédiatement, mais depuis trois jours je ne *décolère pas,* je ne peux mettre en train mon *Histoire d'un cœur simple.* J'ai travaillé hier pendant seize heures, aujourd'hui toute la journée et ce soir enfin j'ai terminé la première page.

Les inondations m'ont empêché d'aller à Pont-l'Évêque. La nature, « quoi qu'on die », n'est pas faite précisément pour l'homme. Ce qu'il y a de beau c'est qu'il puisse y durer.

La semaine dernière j'ai été voir aux Français le

Philosophe sans le savoir. Quelle littérature! Quel poncif! quelle amusette! Enfin j'étais si indigné que, revenu chez moi, j'ai passé toute la nuit à relire la *Médée* d'Euripide pour me décrasser de ce laitage. Comme on est indulgent pour les œuvres de troisième ordre! Ah! ça ne blesse personne!

Allons, du courage! pensez quelquefois à votre vieil ami.

À GEORGE SAND.

... Mercredi 1876.

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi. On était content et de temps à autre des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir?* Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé; il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourgueneff et Mme Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet, c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Évêque et Honfleur afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon :* je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

Non! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés, pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier partageait mon erreur, et *Victorine,* indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Mme Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre? ». C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien, mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon). Le dernier terme est donc dépendant des deux autres puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin je crois la forme et le

fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode.* Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujourd'hui qu'est-ce que ça nous fait? est-ce de l'art éternel? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont également formulé des *principes* utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref, la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuvre » m'avait tellement exaspéré que, rentré chez moi (pour me faire passer le goût de ce laitage), j'ai lu avant de me coucher la *Médée* d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main, et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son *Jack,* étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien remarquables l'un et l'autre.

La vénette que les élections ont causée aux bourgeois a été divertissante.

À LA MÊME.

Lundi soir... 1876.

J'ai reçu ce matin votre volume, chère maître. J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps; je vais les expédier et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon *Histoire d'un cœur simple,* bagatelle présentement « sur le chantier », comme dirait M. Prudhomme.

Je suis bien aise que *Jack* vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de vous envoyer *Risler* et *Tartarin.* Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain d'avance.

Je ne partage pas la sévérité de Tourgueneff à l'encontre de *Jack* ni l'immensité de son admiration pour *Rougon.* L'un a le charme et l'autre la force. Mais aucun des deux n'est préoccupé *avant tout* de ce qui fait pour moi le but de l'art, à savoir : la beauté. Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées). Eh bien! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le

poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? (Je parle en platonicien.) Ainsi pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée? La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans. Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil, car d'un autre côté l'art doit être bonhomme; ou plutôt l'art est tel qu'on peut le faire, nous ne sommes pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourgueneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

À LA MÊME.

Dimanche soir... 1876.

Vous *devez*, chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon », — car je n'ai pas

répondu à votre dernière lettre et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que, ce matin, j'en reçois de vous un troisième. Mais j'ai été depuis quinze jours entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier, et, chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, et par moments me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais. Vous voyez que j'en avale de rudes! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la faire digérer et dormir? à fortifier tout son être? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence, et il en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres, ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé, et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et les *Deux Frères*. Quelle charmante femme que Mme de Flamarande et quel homme que M. de Salcède! Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture et l'histoire de Zamora sont des endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et en même temps progressant. Enfin, ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur de Flamarande! Quant au domestique qui conte l'histoire et qui

évidemment est amoureux de madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle.

A part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous bien vrais? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution; mais ensuite?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre, voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'*a priori*, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité, et, pour dire le vrai mot, votre grandeur. — Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb; tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter. Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde, je deviendrais risible, voilà tout. Car vous avez beau me prêcher, je ne puis pas avoir un autre tempérament que le mien, ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline? cette vertu? qu'en ferons-nous? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, non,

mille fois non ! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme,* bien qu'on m'en fasse un des pontifes ; arrangez tout cela.

Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin,* une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, — car je suis trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier *Saint Julien* dans un journal, mais j'y ai renoncé.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Il m'ennuie de vous extrêmement et je voudrais avoir une lettre, une très longue lettre.

Mon *Histoire d'un cœur simple* avance très lentement, j'en ai écrit dix pages, pas plus! et pour avoir des documents j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Évêque et à Honfleur! Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs. Suis-je vieux, mon Dieu! Suis-je vieux!

Savez-vous ce que j'ai envie d'écrire après cela? L'histoire de saint Jean-Baptiste[1]. La vacherie d'Hérode pour Hérodias m'excite; ce n'est encore qu'à l'état de rêve, mais j'ai bien envie de creuser cette idée-là. Si je m'y mets, cela me ferait trois contes, de quoi publier à l'automne un volume assez drôle.

Mais quand reprendrai-je mes deux bonshommes[2]?

Depuis quinze jours je jouis d'un zona bien conditionné, autrement dit « mal des ardents, feu de Saint-Antoine », ce personnage m'occupant toujours.

Calme plat dans les régions littéraires, si tant est qu'il en existe encore!

[1] *Hérodias.*
[2] *Bouvard et Pécuchet.*

À ERNEST RENAN.

Mon cher Ami,

La nuit de vendredi dernier (19 mai 1876) sera une date dans ma vie. J'ai reçu votre volume[1] à 9 heures du soir et je ne l'ai plus quitté. Avant-hier et hier je n'ai pas eu un moment à moi, sans quoi je vous aurais écrit tout de suite, pour vous remercier du plaisir infini que vous m'avez fait.

Je ne me souviens d'aucune lecture pareille! A l'inverse de cette dame qui trouvait que vos pages lui faisaient froid au cœur, je me suis délecté dans votre œuvre comme dans un bain d'air chaud et parfumé. Comme c'est bien! comme c'est beau! et comme c'est bon! Il est possible que vous blessiez les catholiques et que les positivistes froncent le sourcil; moi, vous m'avez *édifié!* et quelle langue vous avez! comme c'est à la fois noble et régalant! Malgré l'entraînement des idées, il y a telle page que j'ai relue plusieurs fois de suite (comme les pages 133-134, entre autres). L'impossibilité du miracle, la nécessité du sacrifice (du héros, du grand homme), le machiavélisme de la Nature et l'avenir de la science, voilà des points qui n'ont été traités par personne comme par vous et qui me semblent désormais incontestables. Je vous remercie de vous être élevé contre « l'égalité démocratique », qui me paraît un élément de mort dans le monde.

[1] *Dialogues philosophiques.*

Je connaissais votre lettre à Berthelot, mais je ne connaissais pas sa réponse qui me paraît, elle aussi, être un morceau de haut goût. Je n'avais pas lu « la Métaphysique et son avenir » (parue sans doute dans la *Revue des Deux Mondes ?*) Voilà de la critique ! Comme *c'est bien ça,* l'école normale et la philosophie officielle de notre temps !

Que vous dirai-je de plus, mon cher Renan ? Je vous aime pour votre grand esprit, pour votre grand style, pour votre grand cœur. Vous m'avez honoré en citant mon nom au seuil de votre livre et plus que jamais je me sens fier d'être votre ami.

Je vais maintenant relire (et à la loupe) ce charmant et fort bouquin ; — puis un de ces jours j'irai en causer chez vous.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 19 juin 1876.

Me voilà revenu dans cette vieille maison, que j'avais quittée l'année dernière aux trois quarts mort de découragement ! Les choses ne sont pas superbes, mais enfin elles sont tolérables. Je me suis remâté, j'ai envie d'écrire. J'espère en une période assez longue de paix. Il n'en faut pas demander plus aux dieux ! ainsi soit-il ! Et pour vous dire la vérité, chère vieille amie, je jouis de me retrouver chez moi, comme un petit bourgeois, dans *mes* fauteuils, au milieu de *mes* livres, dans *mon* cabinet, en vue de *mon* jardin. Le soleil brille, les oiseaux roucoulent comme des amou-

reux, les bateaux glissent sans bruit sur la rivière toute plate, et mon conte avance! Je l'aurai fini probablement dans deux mois.

L'*Histoire d'un cœur simple* est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler, et en mourant à son tour elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même. Hélas, oui! l'autre samedi, à l'enterrement de George Sand, j'ai éclaté en sanglots, en embrassant la petite Aurore, puis en voyant le cercueil de ma vieille amie.

Les journaux n'ont pas dit toute la vérité, la voici : Mme Sand n'a reçu aucun prêtre et est morte parfaitement impénitente. *Mais* Mme Schlésinger, par chic, a télégraphié à l'évêque de Bourges pour demander des obsèques catholiques. L'évêque s'est empressé de répondre : « oui ». Maurice, qui est maire du pays, a craint de faire scandale, mais je suspecte le docteur Favre et le bon Alexandre Dumas d'avoir fortement contribué à cette bassesse ou convenance. Quant à la belle-fille, elle s'est tenue à l'écart, plus pieuse envers la mémoire de la pauvre femme que tous les autres. Les amis sont restés en dehors du cimetière; Dumas et le prince Napoléon sont seuls en-

trés dans l'église. Vous connaissez tous les autres détails.

J'avais fait le voyage en compagnie du Prince, qui a été tout le temps parfait de tact et de simplicité. Renan était avec nous. Je suis revenu à Paris après deux nuits passées en chemin de fer, brisé de corps et d'âme. Le lendemain de mon arrivée à Croisset j'ai appris la mort de mon plus vieux camarade d'école et de collège (Ernest Lemarié, le fils d'un avocat de Rouen), et voilà!

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement de George Sand. Quinze personnes étaient venues de Paris. Il pleuvait à verse. Une foule de bonnes gens de la campagne marmottaient des prières en roulant leur chapelet. Cela ressemblait à un chapitre d'un de ses romans. J'ai été tout étonné de ne pas y voir Mme Plessis. Que devient-elle? Comme je n'aime pas les choses solennelles, irrévocables, je n'ai point assisté à sa représentation d'adieu. Une fois, cet hiver, après votre départ, je me suis présenté chez elle sans la trouver.

Avez-vous lu les *Dialogues philosophiques* de Renan? Moi, je trouve ça très haut, très beau. Connaissez-vous les *Fioretti de saint François?* Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. Et, à ce propos, je trouve que, si je continue, j'aurai ma place parmi les lumières de l'Eglise; je serai une des colonnes du temple. Après saint Antoine, saint Julien et ensuite saint Jean-Baptiste, je ne sors pas des saints. Pour celui-là je m'arrangerai de façon à ne pas « édifier ». L'histoire d'Hérodias, telle que je la comprends, n'a aucun rapport avec la religion. Ce

qui me séduit là dedans, c'est la mine officielle d'Hérode (qui était un vrai préfet) et la figure farouche d'Hérodias, une sorte de Cléopâtre et de Maintenon; la question des races dominait tout. Vous verrez cela, d'ailleurs.

Parlez-moi de vous. Écrivez-moi longuement, très longuement.

À MAURICE SAND.

Croisset, dimanche 24 juin 1876.

Vous m'avez prévenu, mon cher Maurice, je voulais vous écrire, mais j'attendais que vous fussiez un peu plus libre, plus seul. Merci de votre bonne pensée.

Oui, nous nous sommes compris, là-bas! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné.) Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. Pauvre chère grande femme! quel génie et quel cœur! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Qu'allez-vous devenir? Resterez-vous à Nohant? Cette bonne vieille maison doit vous sembler odieusement vide! Mais vous au moins, vous n'êtes pas seul! Vous avez une femme... rare! et deux enfants exquis. Pendant que j'étais chez vous, j'avais par-dessus mon chagrin deux envies : celle d'enlever Aurore, et celle de tuer M... Voilà le vrai, il est inutile de vous faire la psychologie de la chose.

J'ai reçu hier une lettre très attendrie du bon

Tourgueneff. C'est lui aussi qui l'aimait! Mais qui donc ne l'aimait pas? Si vous aviez vu, à Paris, le tourment de Martine! Cela était navrant.

Planchut est encore à Nohant, je suppose? Dites-lui que je l'aime pour l'avoir vu verser tant de larmes.

Et laissez couler les vôtres, mon cher ami, faites tout ce qu'il faut pour ne pas vous consoler — ce qui serait d'ailleurs impossible. N'importe! dans quelque temps vous trouverez en vous-même une grande douceur par cette seule idée que vous étiez un bon fils et qu'elle le savait bien. Elle parlait de vous comme d'une bénédiction.

Et quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits-enfants des petits-enfants de vos deux fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, — dans plusieurs siècles — des cœurs pareils aux nôtres palpiteront par le sien! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour.

Mais tout cela *ne vous la rend pas!* n'est-ce pas? Avec quoi donc nous soutenir si l'orgueil nous manque et quel homme plus que vous doit avoir celui de sa mère!

Allons, mon cher ami, adieu! Quand nous reverrons-nous maintenant? Comme j'aurais besoin de parler d'elle, insatiablement!

Embrassez pour moi Mme Maurice, comme je l'ai fait dans l'escalier de Nohant, et vos petites.

A vous, du fond du cœur.

À ÉMILE ZOLA.

1876.

Je suis content de vous savoir au bord de la mer et vous reposant. Ne faites absolument rien. Le travail n'en ira que mieux quand vous le reprendrez.

Franchement vous aviez besoin de répit à la fin de l'hiver, nous commencions à nous inquiéter de vous.

Votre ami présentement pioche comme un bœuf. Jamais je ne me suis senti plus d'aplomb, mais l'*Histoire d'un cœur simple* ne sera pas finie avant trois semaines — après quoi je préparerai immédiatement mon *Hérodiade* (ou *Hérodias*).

Et j'ignore tout ce qui passe dans le monde, ne vois personne, ne lis aucun journal, excepté la *République des Lettres* dont le numéro du 16 m'a exaspéré à cause de l'article sur Renan. Le connaissez-vous ? Comme j'aime mes amis, je ne veux rien avoir de commun avec ceux qui les dénigrent aussi bêtement. Donc, j'ai écrit à l'excellent Catulle pour le prier : 1° de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille.

Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien! Moi aussi je ne suis pas de son opinion! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux rouges qu'il n'a pas, et sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas! Ma résolution est bien prise, j'abandonne avec joie et défi-

nitivement ces petits messieurs-là. Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût, et ils ont *des doctrines* philosophiques et politiques! C'est un grand mot pourtant : *la République des Lettres* et qui pourrait être une belle chose. Mais qu'ils en sont loin!

N'en parlons plus, hein?

Je me souviens de Piriac, c'est en face l'île de Batz, une île toute pleine d'oiseaux, et de Guérande aussi. Il doit y avoir dans l'église des bas-reliefs curieux représentant de bons diables à fourches et à ailes? Mes souvenirs remontant à 1846 sont vagues.

Vous remercierez pour moi Charpentier de m'avoir envoyé ce livre anglais dont j'ai besoin.

Combien de temps encore restez-vous en Armorique?

Moi, je ne bougerai d'ici que pour aller à la première de Daudet et probablement je ne rentrerai à Paris que fort tard, afin d'aller plus vite dans ma petite drôlerie juive.

Tourgueneff m'a écrit les mêmes choses qu'à vous. Je l'attends vers la fin du mois prochain.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles.

Empiffrez-vous de coquillages. Ça rend gai. Amitiés et respects à « toute la société ».

Et à vous, mon vieux solide, une très forte poignée de main.

À GUY DE MAUPASSANT.

Nuit du 28 août 1876.

Votre lettre m'a réjoui, jeune homme!

Mais je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature.

.....

Prendre garde! Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Un homme qui s'est institué artiste n'a plus le droit de vivre comme les autres.

Tout ce que vous me dites du sieur Catulle ne m'étonne nullement. Le même Mendès m'a écrit avant-hier pour que je lui donne gratis des fragments du *Château des Cœurs,* et moyennant finances les contes inédits que je viens de finir. Je lui ai répondu que tout cela m'était impossible, ce qui est vrai. Hier je lui ai écrit derechef une lettre peu tendre, étant indigné, exaspéré par l'article sur Renan. On s'attaque à l'homme de la façon la plus grossière et on y blague Berthelot en passant. Vous l'avez lu d'ailleurs? qu'en pensez-vous? Bref, j'ai dit à Catulle que 1° je le priais d'effacer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ces petits messieurs-là. C'est de la très mauvaise compagnie, mon cher ami, et *je vous engage* à faire comme moi, à les lâcher franchement. Catulle va sans doute me répondre, mais mon parti est bien pris, bonsoir! Ce que je ne pardonne pas, c'est la basse envie démocratique.

La scie sur Offenbach donne la mesure sur sa

verve comique. Voilà quelque chose d'embêtant, cette plaisanterie-là, inventée par Fiorantino vers 1850 et qui dure encore! Ajoutez-y, pour faire la triade, Littré, le monsieur qui prétend que nous descendons des singes, et le vendredi à charcuterie de Sainte-Beuve. Oh! la bêtise!

Quant à moi, je travaille avec violence, ne voyant personne, ne lisant aucun journal, et gueulant dans le silence du cabinet comme un énergumène. Je passe toute la journée et presque toute la nuit courbé sur ma table et j'admine assez régulièrement le lever de l'aurore. Avant mon dîner, vers 7 heures, je batifole dans les ondes bourgeoises de la Seine. Je ne défume pas, j'en ai même l'intérieur du bec avarié, me portant du reste comme un charme. A propos de santé, vous ne m'avez pas l'air bien malade décidément. Tant mieux! N'y pensez plus.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Je vous remercie de m'avoir envoyé cet entrefilet annonçant que l'on fait en Italie un opéra sur *Salammbô*, mais je ne puis m'y opposer. D'ailleurs je m'en moque profondément. Si Reyer et Catulle Mendès en sont contrariés, qu'ils s'arrangent.

A propos de ce dernier je me suis fâché tout rouge contre lui, après un article sur Renan paru le 16 de ce mois dans la *République des Lettres*. L'article n'est pas dudit Catulle; n'importe, il n'aurait pas dû l'insérer tant il est plein de grossièretés,

d'attaques à la personne. Je lui ai écrit pour lui dire d'avoir 1° à rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Depuis deux mois c'est le *seul* épisode de mon existence. Vous voyez qu'elle est peu dramatique, Dieu merci! Et je travaille comme un frénétique; pourquoi? je n'en sais rien! mais vraiment j'ai le diable dans le corps. Je ne me couche plus qu'au soleil levant et je *gueule* dans le silence du cabinet à me casser la poitrine, laquelle ne s'en trouve que mieux. Ma seule distraction (et mon seul exercice) est, tous les jours, avant mon dîner, de m'allonger sur la brasse dans les ondes de la Séquane. Ma nièce et son mari sont aux Pyrénées; personne ne vient me voir et je ne m'en plains nullement. Au contraire.

Mon second conte, *Histoire d'un cœur simple*, sera fini dans quinze jours ou trois semaines. L'idée de vous le lire m'a encouragé pendant tout le temps de mon travail. Vous êtes un si bon auditeur! Vous n'imaginez pas le bien profond que m'ont fait vos yeux pendant que vous écoutiez *Saint Julien*. La voilà la *vraie* gloire!

Cette fois-ci on ne dira plus que je suis inhumain. Loin de là, je passerai pour un homme sensible et on aura une plus belle idée de mon caractère.

Depuis un mois j'ai sur ma table un perroquet empaillé afin de « peindre » d'après la nature. Sa présence commence à me fatiguer. N'importe! je le garde afin de m'emplir l'âme de perroquet.

Qu'ai-je encore à vous conter? Rien, sinon des choses anciennes. C'est-à-dire que je vous baise les mains.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset.

Mon cher Ami,

M. Laugel m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part, demander si l'on doit écrire ne me semble pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime? Franchement, je ne puis répondre que des banalités. Excusez-moi! dites-lui que je suis très occupé (ce qui est vrai) et que nous nous verrons l'hiver prochain. En attendant, qu'il travaille. Mon « jugement » sera mieux assis sur un bagage un peu plus lourd.

L'article sur Renan n'a pour moi aucune importance, mais j'ai été indigné de la basse envie démocratique qui en transsude. En effet, il fallait plaire à *son* public.

Conclusion : S'écarter des journaux! La haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont par essence hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère. Je me suis fâché avec la *Revue de Paris* et je me fâche avec la *Revue des Lettres;* afin de continuer mes relations avec Lapierre je ne lis pas le *Nouvelliste*. Jamais de la vie aucun journal ne m'a rendu *le plus petit* service. On n'a pas reçu les romans que j'y recommandais, ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des

amis, et les articles qui m'étaient favorables ont passé malgré la direction desdites feuilles. Entre ces messieurs et moi, il y a une antipathie de race profonde. Ils ne le savent pas, moi je le sens bien. En voilà assez sur ces misérables.

Ah! la bêtise humaine vous exaspère! et elle vous barre jusqu'à l'Océan! mais que diriez-vous, jeune homme, si vous aviez mon âge?

Dans huit ou dix jours, j'aurai fini mon perroquet. Je suis impatient de vous le lire. Tâchez de venir à Croisset avant le commencement de septembre; vous y coucherez.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Mercredi, 27 septembre 1876.

Quand vous ai-je écrit? Il y a très longtemps, il me semble. Je suis en retard, mais ne pas croire que je vous oublie. Voici ma vie : depuis le commencement de juin j'ai travaillé jusqu'à la fin du mois dernier comme un frénétique, et mon *Cœur simple* est fait et recopié pour la Russie.

J'ai été passer quelques jours à Saint-Gratien, puis à Paris où j'ai hanté la Bibliothèque ex-impériale et assisté à la première de *Fromont*. Les changements introduits dans l'histoire par Belot (et qui sont, selon moi, abjects) ont été la cause du succès. Tel est le public!

Le lendemain j'étais revenu ici, où Tourgueneff m'a rejoint le jour suivant. Comme c'est un homme fugace, il est reparti quarante-huit heures après et depuis lors j'ai expédié Flavius Josèphe,

lequel était un joli bourgeois! c'est-à-dire un plat personnage.

Cette histoire d'Hérodias, à mesure que le moment de l'écrire approche, m'inspire une venette biblique. J'ai peur de retomber dans les effets produits par *Salammbô*, car mes personnages sont de la même race et c'est un peu le même milieu. J'espère pourtant que ce reproche, qu'on ne manquera pas de me faire, sera injuste. Après quoi je reviendrai à mes bonshommes.

Pour aller plus vite dans mon *Hérodias*, je me propose de rester ici le plus tard possible. Tâchez de m'imiter et de ne pas venir à Paris avant le jour de l'an.

Avez-vous lu le mandement de l'évêque de Montpellier sur le vol d'une hostie? Comme style et comme grotesque c'est inappréciable. Je vous recommande l'*Arsenal de la dévotion* par Paul Parfait. Il y a de quoi avoir le vertige. Lisez cela, on ne saurait trop rire.

Comment allez-vous? Que devenez-vous? Écrivez-moi une longuissime lettre pour me prouver que vous me pardonnez ma négligence.

À MADAME TENNANT.

Croisset, 19 octobre 1876.

Ma chère Gertrude,

Je m'ennuie de vous! Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Le bon mouvement qui vous a poussée à me revoir, après tant d'années, doit avoir des suites. Ce serait de la cruauté maintenant que de

recommencer votre oubli. Et d'abord écrivez-moi, dites-moi ce que vous devenez, vous et vos splendides enfants. Puis, cet hiver, il faudra revenir à Paris et y passer toute une saison. Dolly en a besoin pour ses études scientifiques et Éveline pour son chant.

J'ai fini le *Cœur simple*, et si mon *illustrateur* daigne l'entendre, je suis tout prêt cet hiver à lui en faire la lecture en y mettant tous mes talents de comédien.

Oui, chère Gertrude, la vie est si courte qu'il faut la passer autant que possible avec ceux qu'on aime. Voulez-vous qu'au mois de janvier Caroline vous cherche un appartement à louer? Amenez votre cuisinier ou cuisinière, cela vous sera plus commode et moins dispendieux. Faites cela! do! pray!

Comment vous dire le plaisir que m'a fait votre visite, votre réapparition? Il m'a semblé que les années intermédiaires avaient disparu et que j'embrassais ma jeunesse. C'est le seul événement heureux qui me soit advenu depuis bien longtemps. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée.

J'ai passé tout mon été à travailler; sauf quinze jours chez la princesse Mathilde à Saint-Gratien, je n'ai pas bougé de Croisset, et j'y resterai jusqu'au jour de l'an pour avoir fini plus tôt ma *Décollation de Saint Jean-Baptiste*, que je vais commencer la semaine prochaine.

Et vous? donnez-moi des détails sur tout ce qui vous intéresse. Vous ferez plaisir à votre vieil ami qui vous embrasse.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 25 octobre 1876.

Merci pour votre article, mon cher ami. Vous m'avez traité avec une tendresse filiale. Ma nièce est enthousiasmée de votre œuvre. Elle trouve que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur son oncle. Moi, je le pense, mais je n'ose pas le dire. Seulement le Talmud est de trop, je ne suis pas si fort que ça!

Faut-il remercier Catulle de l'avoir inséré? qu'en dites-vous?

Dans sept ou huit jours (enfin) je commence mon *Hérodias*. Mes notes sont terminées, et maintenant je débrouille mon plan. Le difficile, là dedans, c'est de se passer autant que possible d'explications indispensables.

Pas plus tard qu'hier j'étais au Vaudreuil et j'ai parlé pour vous à Raoul Duval. Le sire qui fera les théâtres se nomme Noel, ou mieux Nouhel? personnage inconnu et qui probablement ne restera pas. J'ai demandé à Raoul Duval de vous prendre à l'essai, c'est-à-dire de vous faire faire deux ou trois comptes rendus de livres. Ce qu'il a accepté. Donc, dès que les Chambres seront ouvertes, je vous enverrai pour lui une lettre d'introduction. C'est convenu. J'ai été dans cette recommandation très secondé par Mme Lapierre. Toujours les femmes, petit cochon!

Comme je connais M. Behic et le père Duruy (si notre ami Raoul Duval n'était pas assez chaud) il me sera facile de leur parler, cet hiver, quand

je serai là-bas. Mais je ne doute pas de la bonne volonté de Raoul Duval.

Si vous lui proposiez de vous-même un travail, vous lui épargneriez la peine de réfléchir et ça irait peut-être plus vite. On n'a pas fait l'histoire de la critique moderne, c'est une matière fertile. Prendre par exemple Planche, Janin, Théo, etc., rien que des morts, et analyser leurs idées, leur poétique, ou bien creuser la question de « l'art pour l'art », ou bien celle de la féerie?

Aucune étude, pas même une tentative d'étude n'a été faite sur l'œuvre immense de George Sand. Il y aurait un beau parallèle à faire avec celle de Dumas, le roman d'aventures et le roman d'idées.

Enfin, mon bon, si vous entrez à la *Nation*, je voudrais vous y voir débuter par quelque chose qui puisse tirer l'œil.

Peut-être une blague à fond de train? Enfin cherchez!

À MAURICE SAND.

Croisset, octobre 1876.

Merci de votre bon souvenir, mon cher ami. Moi non plus, je n'oublie pas, et je songe à votre pauvre chère maman dans une tristesse qui ne s'efface point. Sa mort m'a laissé un grand vide. Après vous, votre femme et le bon Planchut, je suis peut-être celui qui la regrette le plus. Elle me *manque*.

Je vous plains des ennuis que votre sœur vous cause. Moi aussi j'ai passé par là! Il est si facile

pourtant d'être bon! D'ailleurs ça donne moins de mal.

Quand nous verrons-nous? J'ai bien envie de vous voir — pour vous voir d'abord — et puis pour causer d'elle.

Quand vos affaires seront terminées pourquoi ne pas venir, pendant quelque temps, à Paris? La solitude est mauvaise dans certaines situations. Il ne faut pas se griser avec son chagrin malgré l'attrait qu'on y trouve.

Vous me demandez ce que je fais? Voici : cette année j'ai écrit deux contes, et je vais en commencer un pour faire des trois un volume que je voudrais publier au printemps. Après quoi j'espère reprendre le grand roman que j'ai lâché il y a un an, lors de mon désastre financier. — Les choses de ce côté-là se remettent, et je ne serai pas obligé de changer rien à mon existence. Si j'ai pu me remettre à travailler, je le dois en partie aux bons conseils de votre mère. Elle avait trouvé le joint pour me rappeler au respect de moi-même.

Afin d'aller plus vite en besogne, je resterai ici jusqu'au jour de l'an — peut-être au delà? Tâchez donc de reculer votre séjour à Paris.

Embrassez bien pour moi vos chères petites, mes respects à Mme Maurice — et tout à vous, *ex imo.*

À ERNEST RENAN.

Mercredi.

MON CHER RENAN,

Je ne résiste pas au besoin de vous remercier pour l'*enthousiasme* où m'a jeté votre *Prière sur l'Acropole*. Quel style! quelle élévation de forme et d'idées! Quel *morceau!*

Je ne sais s'il existe en français une plus belle page de prose. Je me la déclame à moi-même tout haut, sans m'en lasser. Vos périodes se déroulent comme une procession des Panathénées et vibrent comme de grandes cithares. C'est splendide! et je suis sûr que le bourgeois (pas plus que la bourgeoise) n'y comprend goutte. Tant mieux! Moi, je vous comprends, vous admire et vous aime. Votre...

À TOURGUENEFF.

Jeudi, 14 décembre.

Je ne savais plus que penser de votre silence, mon bon vieux! — et j'avais prié ma nièce (qui est à Paris depuis quelque temps) d'aller voir chez vous, si *mon* Tourgueneff n'était pas mort.

Vous me paraissez veule et triste? Pourquoi? Est-ce la question d'argent? Eh bien, et moi, donc! Je n'en travaille pas moins, et même plus que jamais. Si je continue de ce train-là, j'aurai fini *Hérodias* à la fin de février. Au jour de l'an, j'espère être à la moitié. Que sera-ce? Je l'ignore.

En tout cas, ça se présente sous les apparences d'un fort gueuloir, car, en somme, il n'y a que *ça :* la Gueulade, l'Emphase, l'Hyperbole. Soyons Échevelés.

J'ai lu, comme vous, quelques fragments de l'*Assommoir.* Ils m'ont déplu. Zola devient une précieuse, *à l'inverse.* Il croit qu'il y a des mots énergiques, comme Cathos et Madelon croyaient qu'il en existait de nobles. Le *Système* l'égare. Il a des *Principes* qui lui rétrécissent la cervelle. Lisez ses feuilletons du lundi, vous verrez comme il croit avoir découvert « le Naturalisme! » Quant à la poésie et au style, qui sont les deux éléments éternels, jamais il n'en parle! De même, interrogez notre ami Goncourt. S'il est franc, il vous avouera que la littérature française n'existait pas avant Balzac. Voilà où mènent l'abus de l'esprit et la peur de tomber dans les poncifs.

Avez-vous lu, dans le numéro de décembre de la feuille bulozienne, un article de Renan que je trouve incomparable comme originalité et hauteur morale? De plus, dans le même numéro, un bavardage du citoyen Montégut, où tout en niant absolument mes livres (sans parler de *Salammbô*), il me compare à Molière et à Cervantès. Je ne suis pas modeste, mais, bien que seul et « dans le silence du cabinet », j'en ai rougi de honte. On n'est pas d'une bêtise plus dégoûtante.

Du reste, je ne lis *aucun* journal. C'est dimanche dernier que j'ai appris, par hasard, le changement de ministère, ce dont je me f... absolument, d'ailleurs. Quant à la guerre, je souhaite : 1° l'entier anéantissement de la Turquie, et 2° que le contre-coup ne nous atteigne pas, nous Fran-

çois. Le refus de la Prusse de participer à l'Exposition me paraît une piètre idée. Petit! petit!

N. B. — Maintenant, mon bon, répondez-moi nettement : mes trois contes peuvent-ils avoir paru en russe au mois d'avril prochain (*Hérodias* peut être finie en février). Dans ce cas-là, il me serait possible de les publier en volume au commencement de mai. La pénurie où je me trouve me fait désirer cela *fortement.* D'autre façon, je suis rejeté à l'hiver, ce qui me contrarierait.

Pour aller plus vite, il est bien probable que je vais rester ici jusqu'à la fin de janvier. Mais quel festival, quand je reviendrai près de vous! Il me tarde d'y être.

Allons, secouez votre paresse! écrivez-moi! Je suis vertueux et mérite des égards.

Votre

G. Flaubert

vous embrasse tendrement.

Quelle histoire que celle du sieur de Germiny arrêté comme boulgre! Voilà de ces anecdotes qui consolent, et aident à supporter l'existence.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, jour de Noël 1876.

.....
.....
.....
.....

Eh bien! et vous, quoi de neuf? L'affaire de la

Nation s'emboîte-elle? Le drame historique[1] avance-t-il?

Moi, je travaille démesurément, bien que j'aie écrit peu de pages. Cependant j'espère avoir fini à la fin de février. Vous me verrez au commencement de ce mois-là. C'est peu « naturaliste », mais « ça se gueule », qualité supérieure.

Comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme celui-là : « le Naturalisme »? Pourquoi a-t-on délaissé ce bon Champfleury avec le « Réalisme », qui est une ineptie de même calibre, ou plutôt la même ineptie? Henry Monnier n'est pas plus vrai que Racine.

Allons, adieu! Bonne pioche et belle humeur pour 1877. Embrassez fortement votre mère pour moi.

À MADAME TENNANT.

Jour de Noël 1876.

Ce jour-là, les Anglais sont en fête! et je vous imagine, autant que je le puis, chez vous, entourée de vos beaux enfants, avec la Tamise à vos pieds. Moi, je suis complètement seul. Ma nièce et son mari sont à Paris depuis six semaines. Je n'irai pas les rejoindre avant le commencement de février, afin d'aller plus vite dans ma besogne et de pouvoir publier mon petit volume de contes au printemps. Mon *Saint Jean-Baptiste* est à moitié, je *meurs d'envie* de vous lire celui-là, avec les

[1] *Comtesse de Béthune*, non représenté, non publié.

deux autres. Quand sera-ce? Quand irez-vous en Italie et surtout quand en revenez-vous?

Si vous êtes « contente de ce que je m'ennuie de vous », soyez-le pleinement, chère Gertrude! Pendant les longues années que j'ai vécu sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas *un* jour que je n'aie songé à vous. C'est *comme ça.*

Bénie soit l'inspiration qui vous a poussée à venir me retrouver! mais je ne vous lâche plus! Il faut s'écrire et se voir, n'est-ce pas?

Notre « grand âge » à tous les deux nous permet de n'être plus modestes; or, c'est une vérité que les trois quarts de mes connaissances sont stupides. Je suppose que la noble Angleterre vaut sous ce rapport la spirituelle France. Donc, il ne faut plus fréquenter *que* ceux qui vous plaisent, c'est-à-dire ceux qu'on aime.

Vous avez bien raison de me dire (à propos de votre fils) que les gens raisonnables sont enclins à faire des folies. Les excentricités les plus graves sont généralement produites par les personnes de jugement, ou qui passent pour telles. C'est pour cela, sans doute, qu'il n'y a pas un comédien dans les prisons... leur métier est un exutoire par où s'épanche leur déraison, ce besoin d'extravagance que nous avons tous, plus ou moins. Voici un principe d'esthétique (vous voyez que je ramène tout à mon métier), une règle, dis-je, pour les artistes : Soyez réglé dans votre vie et ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. Quant à votre fils, je conçois vos inquiétudes parisiennes, mais je les crois exagérées. Se perd qui veut. On

n'a jamais tenté personne, on se tente soi-même.

Je vous remercie de détester le Trouville moderne. (Comme nous nous comprenons!) Pauvre Trouville! la meilleure partie de ma jeunesse s'y est passée. Depuis que nous étions ensemble sur la plage, bien des flots ont roulé dessus. Mais aucune tempête, ma chère Gertrude, n'a effacé ces souvenirs-là. La perspective du passé embellit-elle les choses? était-ce vraiment aussi beau, aussi bon? Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne! ô abîme! abîme! Si vous étiez un vieux célibataire comme moi, vous comprendriez bien mieux. Mais non, vous me comprenez, je le sens.

A ce moment de l'année on se souhaite un tas de choses, Que faut-il vous souhaiter? A moi, il me semble que vous avez tout. Je regrette de n'être pas dévot afin de prier le ciel pour votre bonheur.

Ma nièce Caroline se livre maintenant à l'étude de la physiologie. Elle dévore les livres de votre ami Huxley.

Mes amitiés à toute la ménagerie de Dolly et bon larynx à miss Éveline.

À MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche soir 25 décembre 1876.

Je n'ai rien à vous dire, chère confrère, sinon que je présente tous mes souhaits de bonne année pour 1877 à M. et Mme Régnier.

Je ne serai pas à Paris avant les premiers jours

de février, afin d'arriver là-bas avec mon *Iaobanann* presque terminé. Cela, c'est un gueuloir, et que j'aurai plaisir à vous dégoiser, si vous m'accordez deux heures cet hiver, sans préjudice de deux autres heures pour ma bonne femme.

Qu'avez-vous donc fait à ma nièce pour qu'elle me parle de vous, dans ses lettres, comme si vous étiez de vieilles amies?

Il est minuit moins un quart (ou le quart moins) et je vais me revêtir pour aller à la messe, dans un petit couvent de religieuses près d'ici. Quel vieux romantique, hein?

À EDMOND DE GONCOURT.

31 décembre 1876.

Mon bon cher Vieux,

Que 1877 vous soit léger!.....

Tourgueneff aussi a perdu de notables sommes; les compagnons me paraissent étrillés par le sort. Pauvres nous!

L'idée que vous auriez pu quitter votre jolie maison d'Auteuil m'a fait trembler, car, à nos âges, les habitudes sont tyranniques; on crève quand on en change. Comment allez-vous faire durant cette année, puisque vos revenus sont en suspens? Vous et moi nous sommes si incapables de gagner notre vie! C'est une preuve de nature aristocratique. Mais ce n'est pas gai tous les jours.

Quant à mes affaires, elles ne se remettent pas, elles languissent. Pendant quatre ans je serai en-

core très gêné, à moins que mon neveu ne trouve de l'argent? Mais le principal, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne quitterai pas Croisset où je me plais de plus en plus. S'il le faut, j'abandonnerai plutôt mon logement de Paris, mais nous n'en sommes pas là. Du reste, j'ai pris depuis un an (non sans effort) l'habitude de ne plus m'inquiéter de l'avenir. Advienne que pourra! chaque jour suffit à sa tâche.

Je travaille démesurément, bien que la copie aille très lentement. *Hérodias* est maintenant à son milieu. Tous mes efforts tendent à ne pas faire ressembler ce conte-là à *Salammbô;* que sera-ce? Je l'ignore.

Je viens de lire la correspondance de Balzac. Il en résulte que c'était un très brave homme et qu'on l'aurait aimé. Mais quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'art! Avez-vous remarqué qu'il n'en parle pas *une fois?* Il cherchait la gloire, mais non le beau. Et il était catholique, légitimiste, propriétaire, ambitionnait la députation et l'Académie. Avant tout, ignorant comme une cruche, *provincial* jusque dans la moelle des os; le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott. Au résumé, c'est pour moi un immense bonhomme, mais de second ordre. Sa fin est lamentable. Quelle ironie du sort! mourir au seuil du bonheur!

Cette lecture, du reste, est édifiante; mais j'aime mieux la correspondance de M. de Voltaire. L'ouverture du compas y est un peu plus large.

Que vous dirai-je encore? Je me porte comme

un chêne. Hier je me suis promené dans le bois pendant trois heures (je ne prends l'air que les jours où je commence à étouffer). Et le soir, la lune était si belle, que je me suis repromené dans mon jardin, « à la lueur poétique de l'astre des nuits »..... .....

À ÉMILE ZOLA.

Vendredi soir.

Votre lettre m'a fait grand plaisir, mon cher ami, et il me tarde, comme à vous, de nous voir.

Ce sera de dimanche prochain en quatre semaines. Je compte partir d'ici le 3 février. Hélas! je n'arriverai point avec *Hérodias* terminée. Je n'en serai qu'à la fin de la seconde partie, mais la troisième sera fortement esquissée. Je travaille beaucoup et n'avance guère. D'ailleurs je n'y vois plus goutte. Quant à la santé, elle est splendide.

Et la vôtre? Vous ne me parlez pas de votre cœur?

Quand sera-t-elle jouée, votre farce pour le Palais-Royal? Je vous assure que j'y serai beau comme énergumène.

Ne m'envoyez pas votre *Assommoir,* ça me perdrait. Je serais dessus trois jours, et mon départ en serait retardé.

Je *crève* d'envie de le lire, et je vous assure que ma résolution est héroïque.

Mais remettez-le chez mon portier le 1er ou le 2 février.

Adieu, ou plutôt à bientôt. Amitiés aux camarades et tout à vous.

Mettez-moi de côté les bêtises qui seront dites sur *l'Assommoir.*

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 18 janvier 1877.

MON CHER GUY,

Je trouve très bien votre article sur la Poésie française. Cependant j'aurais voulu un peu plus d'éloge de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez pas une justice suffisante. Mais encore une fois je suis très content de vous.

Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l'Ambigu ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j'irai l'applaudir.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

*** vous dépasse dans la répulsion que lui cause *l'Assommoir;* son dégoût ressemble à de la fureur et la rend parfaitement injuste. Il serait fâcheux de faire beaucoup de livres comme celui-là : mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des vérités incontestables. C'est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d'une jolie force et vous verrez le succès qu'il aura.

Le Père Didon m'a donné hier de vos nouvelles et je me suis senti jaloux. Quel malheur qu'il soit moine et que j'aie des préventions invétérées! Je ne crois jamais à l'esprit libéral des corporations, elles obéissent à un mot d'ordre et je déteste autant messieurs les militaires que messieurs les ecclésiastiques. Je froisse vos sentiments, mais tant pis; si on ne se froissait jamais, on ne s'aimerait guère; moi j'ai des brutalités de gendarme et des sensibilités d'Almanzor; Almanzor est moins connu.

Allons, une bonne poignée de main avant que vous n'ayez le petit frémissement de la lèvre qui annonce que vous êtes très en colère.

Malgré tout, écrivez-moi très longuement. Quand je reçois vos lettres, je les tâte avant de les ouvrir avec une sorte d'angoisse, tant j'ai peur qu'elles ne soient trop courtes.

À LA MÊME.

Paris, 15 février 1877.

Hier, à 3 heures du matin, j'ai fini de recopier *Hérodias*. Encore une chose faite! Mon volume peut paraître le 16 avril. Il sera court mais cocasse, je crois?

J'ai travaillé cet hiver d'une façon frénétique; aussi suis-je arrivé à Paris dans un état lamentable. Maintenant je me remets un peu. Pendant les huit derniers jours j'avais dormi en tout dix heures (*sic*). Je me soutenais avec de l'eau froide et du café.

Mon silence à votre endroit n'avait pas d'autre cause que cette pioche forcenée, mais combien j'ai pensé à vous! Il me semble que vous êtes très souffrante et plus triste que jamais. Pour me prouver le contraire, il faut m'écrire une lettre démesurée; un des jours de la semaine prochaine j'irai voir Mme de Valazé.

Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas venir à Paris? Croyez-en un vieux docteur en maladies morales, vous avez tort. Vous vous complaisez dans votre chagrin et dans votre solitude. Mauvais! Mauvais ! Et puis (car l'égoïsme est au fond de tout) *je crève d'envie* de vous lire *Un Cœur simple* et *Hérodias;* l'aveu est fait.

Que vous dirai-je bien? Quand je me serai un peu reposé je reprendrai mes deux bonshommes auxquels j'ai beaucoup songé cet hiver, et que j'entrevois maintenant d'une façon plus vivante et moins artificielle. Il m'est venu aussi l'idée de deux livres que je compte faire si Dieu me prête vie.

En fait d'inepties : succès de l'*Hetman!* Quels vers!

Le père Hugo, dans huit jours, va faire paraître deux volumes de la *Légende des siècles.* Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant que jamais. Je le vois très souvent.

Avez-vous lu dans la *Revue des Deux Mondes* la « Prière à Minerve » de Renan? Personne n'admire cela autant que moi.

À MADAME TENNANT.

Paris, 16 février 1877.

Ma vielle Amie, ma chère Gertrude,

Comment allez-vous, vous d'abord, puis vos deux filles, votre fils et tout ce que vous aimez, tout ce qui vous intéresse?

Dimanche dernier, j'ai été agréablement surpris de voir entrer chez moi Hamilton. J'aime à croire qu'il vous a calomniée, car il m'a dit que vous ne viendriez pas à Paris ce printemps. Il se trompe, n'est-ce pas?

J'ai travaillé cet hiver frénétiquement. Aussi mon volume peut paraître à la fin d'avril prochain. Tourgueneff commence aujourd'hui à traduire le troisième conte. Il paraîtra en français dès qu'il sera paru en russe.

A propos de littérature, pouvez-vous me rendre le service suivant? Vous n'ignorez pas qu'on veut élever à Paris une statue à George Sand? Une commission s'est formée dans ce but et j'en fais partie. Le président m'a demandé aujourd'hui si je ne connaissais pas lord Houghton. Je me suis rappelé qu'il était de vos amis. Donc pouvez-vous lui demander s'il consent à laisser mettre son nom parmi les membres de la commission? C'est un honneur que nous lui demandons de nous faire. Cette condescendance ne l'engagera à rien de plus. S'il y consent, on lui adressera cette demande officiellement. Voulez-vous, chère Gertrude, vous charger de cette commission?

Vous rappelez-vous la famille Bonenfant à

Trouville? La seconde fille (qui n'était pas née en 1842) a tellement entendu parler de vous à ses parents, qu'elle donnera votre nom de Gertrude à une *fille* dont elle doit accoucher, dans trois mois. C'est son beau-frère qui m'a appris cela, ce matin, et ça m'a fait bêtement *plaisir*. Mais pourquoi bêtement? Effacez cet adverbe.

Remerciez bien Dolly pour sa gentille épître. Comme les choses sont mal arrangées dans ce monde! Pourquoi ne vivons-nous pas dans le même pays? J'aurais tant de plaisir à vous voir souvent! et à renouer la chaîne du vieux temps, qui n'a jamais été brisée d'ailleurs.

Il me semble que nous avons bien des choses à nous conter dans le «silence du cabinet», ma chère Gertrude!

Une question : Pourquoi paraissez-vous étonnée de ce que j'aie pu faire un conte intitulé : *Un Cœur simple?* Votre ébahissement m'intrigue. Douteriez-vous de mes facultés de tendresse? Vous n'avez pas ce droit-là, vous!

Je cause souvent de vous avec Caroline. Mille bénédictions sur votre maison. Je vous serre et baise les deux mains.

À LÉON CLADEL.

Lundi soir.

Comment si je peux «perdre deux heures»! mais vingt-quatre, mais trente-six! tant qu'il vous en faudra, mon cher ami!

Quant à Charpentier, si vous voulez qu'il vous

publie, je crois qu'il est plus sage d'attendre la terminaison de sa venette? on ne demande pas mieux que de tomber sur lui et sur vous — enfin de faire un exemple avec cette littérature qui, etc.

Mais, dans quelque temps d'ici, toute crainte sera vaine. Ce qui n'empêche pas que j'attends votre volume... et que je pousserai le bon Charpentier à la publication d'icelui, étant persuadé, d'avance, de son innocuité intrinsèque.

Merci pour votre lettre. Elle m'a été jusques aux moelles. Je n'écris que pour les esprits comme le vôtre, me voilà donc payé.

Une forte poignée de main et

Tout à vous.

À MADAME TENNANT.

Vendredi soir.

MA CHÈRE GERTRUDE,

Je vous remercie de vous être occupée de mon affaire, et je viens encore vous demander un service.

Puisque votre ami lord Houghton est si plein de bonne volonté, il faudrait qu'il composât à Londres un comité (dont il serait le président) et qui correspondrait avec celui de Paris (dont Victor Hugo est le président).

Mistress Lewes (Georges Elliot) adhère à notre œuvre. Lord Houghton aurait la bonté de l'admettre parmi les membres de la commission anglaise.

Lord Houghton peutcorrespondre directement

et en anglais avec notre secrétaire, M. Edmond Plauchut. Je recevrai prochainement une adresse imprimée de Victor Hugo.

Voilà tout, ma chère Gertrude.

Mon petit volume de contes est maintenant sous presse et paraîtra vers la fin d'avril. Le *Cœur simple* sera publié quelques jours auparavant dans le *Moniteur*. Je vous l'enverrai tout de suite, ce sera le moyen de vous faire penser à moi deux fois.

Que dites-vous que bien des choses nous séparent? Pour moi il n'en est qu'une, l'espace! Quant à tout le reste, je passe à travers et vous suis attaché dans toute la force du terme.

Comme j'ai envie de vous voir! comme j'aurais des choses à vous dire, seul à seul, au coin du feu! Savez-vous comment je vous appelle au fond de moi-même quand je songe à vous? (ce qui arrive souvent). Je vous nomme « ma jeunesse ».

Bénédiction sur vous et ce que vous aimez et, du fond du cœur, à vous.

À LECONTE DE LISLE.

Paris.

Merci de ton envoi, mon cher ami. Ceci sera mon exemplaire de Paris, l'in-octavo est à Crois-set.

J'ai relu dans cette nouvelle édition mes pièces favorites, avec le *gueuloir* qui leur sied, et ça m'a fait du bien.

Coppée m'a dit que ta *Frédégonde* avançait;

l'idée de l'exaltation à laquelle je serai en proie le jour de la première m'effraye d'avance. Quand sera-ce?

Et nous ne nous voyons jamais! ce qui est idiot.

Il faudra pourtant que nous passions prochainement toute une après-midi ensemble. Nous devons en avoir à nous dire! Je suis maintenant très dérangé, mais à bientôt.

Ton vieux qui t'aime et t'admire.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Lundi matin, 2 avril 1877.

Votre pensée, qui me revient bien souvent, me donne des remords. J'ai l'air de vous négliger. Si vous étiez ici ce serait bien plus commode pour *notre correspondance.* 1° Je n'ai jamais été aussi affairé et ahuri, car j'ai de prodigieuses lectures à subir avant la fin de mai, époque où je veux être rentré à Croisset et me remettre à écrire *Bouvard et Pécuchet.* 2° Je corrige les épreuves de mon volume qui paraîtra le 20 ou le 25 de ce mois. Les journaux le *Moniteur* et le *Bien Public* m'occupent de même manière. 3° Il y a comme une conjuration parmi les jeunes gens qui impriment pour m'envoyer leurs œuvres. La semaine dernière je n'ai lu que six volumes en dehors de ma besogne personnelle, et 4° « les Devoirs de Société », madame! Mais de ceux-là je m'en fiche! et ici je joue de mon imagination de romancier. Ce que j'invente de blagues pour ne pas faire de visites et

refuser les dîners en ville est prodigieux. J'ai beaucoup usé du deuil où je suis censé être, comme conséquence de la mort de mon beau-frère. Mais il faut maintenant trouver autre chose. N'importe! Les gens du monde sont impitoyables pour ceux qui travaillent.

Le conseil municipal de Rouen, devant lequel est revenue la question de la fontaine Bouilhet, recommence à me taper sur le système. Quels idiots et quels envieux! J'espère cependant en venir à bout et ils n'en ont pas fini avec moi, votre ami ne lâchant pas le morceau.

Connaissez-vous la *Fille Élisa ?* C'est sommaire et anémique, et l'*Assommoir* à côté paraît un chef-d'œuvre, car enfin il y a dans ces longues pages malpropres une puissance réelle et un tempérament incontestable. Venant après ces deux livres, je vais avoir l'air d'écrire pour les pensionnats de jeunes filles. On va me reprocher d'être décent et on me renverra à mes précédents ouvrages.

J'en ai lu un, avant-hier, que je trouve bien fort : *Les terres vierges* de Tourgueneff. Voilà un homme, celui-là! Le volume paraîtra dans un mois.

Demain je suis convié au mariage civil de Mme Hugo avec Lockroy et j'irai, bien entendu. Le père Hugo me semble de plus en plus charmant, et en dépit de tout j'adore cet immense vieux. Il me fait une *scie* continuelle avec l'Académie française. Mais pas si bête! pas si bête!

Que vous dirais-je bien maintenant? Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre, celui des sciences, et pour cela je reprends

des notes sur la physiologie et la thérapeutique, au point de vue comique, ce qui n'est point un petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu'on n'a pas encore tenté le comique d'idées. Il est possible que je m'y noie, mais si je m'en tire le globe terrestre ne sera pas digne de me porter. Enfin, il faut bien avoir une marotte pour se soutenir dans cette chienne d'existence! J'avais si peu dormi cet hiver et tant pris de café que j'ai eu des battements de cœur et des tremblements qui m'ont inquiété. Grâce à la privation absolue de café et au bromure de potassium, ils ont à peu près disparu, je me retrouve d'aplomb.

Et vous, pauvre chère amie, comment tolérez-vous vos longues journées de souffrances? Que vous êtes patiente et que je vous admire! Comme je voudrais pouvoir alléger un peu vos douleurs! Mme Guyon me parle de vous quelquefois. Je n'ai pas encore vu ***; elle m'amuse peu, je la trouve bourgeoise, et puis je n'ai pas le temps d'aller la voir. Je n'ai pas encore été chez Mme Viardot ni mis les pieds dans un théâtre. Pourvu qu'on ne me dérange pas de ma niche, c'est tout ce que je demande au ciel. Mon volume va me remettre un peu de monnaie dans l'escarcelle, car on me paye très cher. Si je pouvais tous les ans en faire un semblable, je me trouverais fort à l'aise. Plus que jamais j'ai envie d'écrire la *Bataille des Thermopyles!* Encore un rêve qui vient à la traverse des autres!

Allons, adieu, pensez à moi.

Mot de la fin : l'autre jour, après l'enterrement

de Mme André, Alexandre Dumas m'a reconduit jusqu'à ma porte, et à propos de Mme Sand m'a lâché cette jolie remarque : « En voilà une lâcheuse! — Pourquoi? — Eh bien! la manière dont elle s'est conduite avec nous! quelle crasse! — Comment? — « *Elle ne nous a rien laissé dans son testament!!!* » Il est certain que Dumas a été dupe, car il a hérité de Didier, de Mme Villot, du docteur Desmarquais. Moi, je n'ai jamais eu d'amis pareils.

O nature!

À LA MÊME.

Paris, jeudi.

Deux choses m'ont empêché de vous écrire : 1° la charité chrétienne et 2° la *vacherie*. Depuis votre départ j'ai été si bas, si souffrant, si découragé que je ne voulais pas vous assommer avec mes jérémiades, et de jour en jour je remettais mon projet de vous écrire. Plusieurs fois, du reste, j'ai eu de vos nouvelles indirectement par Mme Valazé. Elle a dit à ma nièce que vous alliez mieux; est-ce vrai?

Moi, je vais pire. Ce que j'ai, je n'en sais rien, et on n'en sait rien, le mot « névrose » exprimant à la fois un ensemble de phénomènes variés et l'ignorance de messieurs les médecins. On me conseille de me reposer, mais à quoi se reposer? de me distraire, d'éviter la solitude, etc., un tas de choses impraticables. Je ne crois qu'à un seul remède : le temps! et puis je suis ennuyé de penser à moi. Si après un mois de séjour à Croisset

je ne me sens pas plus gaillard, j'userai du remède de Charles XII, je resterai six mois dans mon lit.

Il est probable que j'ai la tête fortement abîmée, à en juger d'après mes sommeils, car je dors toutes les nuits dix à douze heures. Est-ce un commencement de ramollissement? *Bouvard et Pécuchet* m'emplissent à un tel point que je suis devenu eux! Leur bêtise est mienne et j'en crève. Voilà peut-être l'explication.

Il faut être maudit pour avoir l'idée de pareils bouquins! J'ai enfin terminé le premier chapitre et préparé le second qui comprendra la Chimie, la Médecine et la Géologie, tout cela devant tenir en 30 pages! et avec des personnages secondaires, car il faut un semblant d'action, une espèce d'histoire continue pour que la chose n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique. Ce qui me désespère, c'est que je ne crois plus à mon livre. La perspective de ses difficultés m'écrase d'avance. Il est devenu pour moi un pensum.

Bien que « je sache tout », j'ignore qui est la reine Pécaule. Je demanderai ce renseignement au père Hugo lui-même quand je le verrai. Il est présentement à Guernesey. Vous n'imaginez pas les inepties dites par ce grand homme sur le compte de Gœthe, dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sorti de chez lui scandalisé, *malade!*

N'est-ce pas que *L'abbé Mouret* est curieux? Mais le *Paradou* est tout simplement raté! Il aurait fallu pour l'écrire un autre écrivain que mon ami Zola. N'importe! il y a dans ce livre des parties de génie, d'abord tout le caractère d'Archangias et la fin, le retour au Paradou.

Je serai rentré dans ma solitude vers le 8 ou 10 mai ; écrivez-moi et croyez toujours à l'inaltérable affection de votre vieil ami délabré.

À LA MÊME.

Paris, 30 mai.

Je pense à vous bien souvent et je vous écris rarement ; pourquoi ? C'est que le temps est court. Pour faire quelque chose dans ce chien de Paris, il faut avoir l'esprit tendu à économiser les minutes ; la journée se passe en agitations imbéciles. Enfin demain, dès l'aurore, je m'en retourne vers mon pauvre vieux cabinet de Croisset, d'où je ne vais pas sortir d'ici à longtemps, espérons-le.

Cet idiot de Mac-Mahon nuit beaucoup au débit des *Trois Contes;* mais je m'en console, car, après tout, je ne m'attendais pas à un succès comme celui de l'*Assommoir*. De toutes les lettres que l'on m'a écrites et de tous les articles (favorables généralement), ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont vos deux lettres. Oui, c'est cela qui m'a été au cœur! Je vous en remercie bien, mais n'en suis nullement étonné.

J'ai fait dire, selon ma coutume, beaucoup de bêtises, car j'ai le don d'ahurir la critique. Elle a presque passé sous silence *Hérodias;* quelques-uns même, comme Sarcey, ont eu la bonne foi de déclarer que c'était « trop fort pour eux ». Un monsieur, dans l'*Union,* trouve que Félicité c'est « Germinie Lacerteux au pays du cidre! ». Ingénieux rapprochement. Mes louangeurs ont été

Drumont, dans la *Liberté;* Banville (*National*); Fourcaud (*Gaulois*); Lapierre (*Nouvelliste de Rouen*) et, avant tout, Saint-Valéry, dans la *Patrie.*

Plusieurs articles favorables doivent ou devaient paraître, mais tout a été arrêté par le Bayard des temps modernes. Je n'y pense plus et retourne à mes bonshommes qu'il faut avancer et finir.

La semaine dernière j'ai passé trois jours à Chenonceau, chez Mme Pelouze, qui est une personne exquise et très littéraire (comme vous). On y apporte *Ronsard* à table au milieu du dessert! J'y ai lu *Melaenis,* de notre pauvre Bouilhet. En le lisant je songeais à lui et à vous quand vous débitiez si bien le troisième chant dans le petit salon de la Muse. Comme c'est loin! comme le torrent nous emporte! Je m'accroche aux rives et vous baise les deux mains tendrement.

Écrivez-moi à Croisset, dites-moi comment vous allez, ce que vous lisez et tout ce qui vous passera par la tête. Je demande comme une grâce que vos épîtres soient longues, tenant surtout à la quantité, car de la qualité je n'en doute.

À LA MÊME.

.....

Ça c'est une bonne lettre! une véritable épître et qui m'a fait un plaisir dont je n'avais pas joui depuis longtemps. Pourquoi ne m'en envoyez-vous pas très souvent de pareilles? Il faut prendre cette habitude en songeant que c'est la seule dis-

traction ou plutôt le seul événement heureux qui puisse m'arriver dans ma solitude. Je ne pense plus du tout aux *Trois Contes*, et *Bouvard et Pécuchet* avancent. J'espère à la fin de juillet en avoir fini avec leurs études médicales, et ce sera un joli débarras!

J'ai peur quelquefois que ce livre-là ne soit d'un comique pitoyable, enfin *raté* absolument... et je me ronge! je me ronge!

Quelle jolie leçon de rhétorique on ferait avec les discours de Renan et de Mézières! Mais pourquoi Renan s'est-il présenté à l'Académie? Quelle modestie! Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose?

Je rouvre ma lettre pour vous dire que je viens de recevoir la vôtre du 5. J'ignorais le paragraphe de Daudet, merci. Je te reconnais bien là, Marguerite!

Vous avez toutes les délicatesses du cœur et de l'esprit, aussi on vous aime, on vous aime à en être très heureux et très malheureux.

À MADAME TENNANT.

Croisset, 10 juillet 1877.

MA CHÈRE GERTRUDE,

J'ai reçu cette affreuse nouvelle, j'en suis écrasé. Comment va *son* pauvre père? [1] Je pense à vous encore plus souvent que d'habitude.

[1] Un neveu de Mme Tennant venait de se noyer par accident.

Quand vous pourrez me donnez de vos nouvelles un peu longuement, vous me ferez grand plaisir.

Est-il décrété par le sort que nous ne nous reverrons plus et que nous ne devons plus passer quelques heures ensemble, seul à seul ? J'espère que non.

Votre vieux dévoué — ou plutôt dévot.

Venez à Paris cet hiver.

À LA MÊME.

Mercredi 23 juillet 1877.

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a ému ; Caroline en a pleuré comme moi. Votre chagrin me pénètre, ma chère Gertrude. Je songe amèrement à ses pauvres parents! Quelle atrocité du sort! Plus que jamais vous devez serrer vos enfants sur votre cœur avec tendresse, ma chère Gertrude, ma vieille amie, ma jeunesse! Que vous dire? Je me sens écrasé en me figurant ce qui se passe dans votre maison. Et comme vous avez été forte et vaillante dans tout cela!

Pour de pareilles douleurs tout mot de consolation est une offense. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez.

Ce serait donc vrai ? Je vous reverrais au printemps prochain ?

Tout à vous, du fond de l'âme.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Vendredi 3 heures, 1877.

Votre dernière lettre m'a tellement ravi et touché que j'éprouve le besoin d'y répondre tout de suite; et d'abord comme vous êtes bonne de penser à ce qui m'occupe! Je vis tant que je peux dans mes bonshommes. Au mois de septembre j'irai sur les côtes de la basse Normandie faire *leurs* excursions géologiques et archéologiques. Mon troisième chapitre (celui des sciences) sera fini, j'espère, en novembre. Alors je serai à peu près au tiers du livre.

L'idée que je ne vous en lirai pas cet hiver me chagrine beaucoup. Quel dommage que Villenauxe ne soit pas à Croisset ou dans ses environs! Il me semble qu'à force de vous voir et de vous soigner je vous guérirais! Comme tout est mal arrangé dans ce monde! et qu'il fait bon en rêver de meilleurs! Cependant je remercie la Providence pour les poésies lubriques du sieur Pinard. Ça ne m'étonne pas, rien n'étant plus immonde que les magistrats (leur obscénité géniale tient à l'habitude qu'ils ont de porter la robe). Tous ceux qui se regardent comme au-dessus du niveau humain dégringolent au-dessous.

Voyez-vous ma joie si un de ces jours on gobait Pinard dans l'intimité du jeune Chouard? Il ne me resterait plus qu'à m'en aller remercier Notre-Dame de Lourdes! A ce propos je vous recommande deux petits livres très amusants: l'*Arsenal de la Dévotion* et le *Dossier des Pèlerinages*, par Paul Parfait.

Et quand je songe que Pinard s'indignait des descriptions de la *Bovary!* quel abîme que la bêtise humaine! Saviez-vous que Treilhard, mon juge d'instruction, fût devenu complètement gâteux? Y aurait-il une justice divine? D'ailleurs tous les procès de presse, tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe! on ne s'en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes; d'un revers de sa plume elle leur casse la gueule et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du Saint-Esprit, est le plus grand des crimes et peut-être le seul crime.

La discorde qui fleurit dans le grand parti de l'ordre me réjouit. Quelle lutte que celle de Cassagnac et de Rouher! Beau spectacle! Nobles cœurs! et quels esprits! et les photographies du petit prince qu'on distribue, et le comte de Paris qui se livre dans son château d'Eu à des réceptions royales où s'empressent les autorités, le jeune Lizot en tête! et le ministère écumant contre les cabarets et notre Bayard qui n'arrête pas de jurer des m... et des t... de D..., en prenant son absinthe avec d'Harcourt! Quelle drôle d'époque et comme elle sera amusante plus tard dans les livres!

Vous me parlez de la correspondance de Balzac. Je l'ai lue quand elle a paru et elle m'a peu enthousiasmé. L'homme y gagne, mais non l'artiste. Il s'occupait trop de ses affaires. Jamais on n'y voit une idée générale, une préoccupation en

dehors de ses intérêts. Comparez ses lettres à celles de Voltaire, par exemple, ou même à celles de Diderot! Balzac ne s'inquiète ni de l'art, ni de la religion, ni de l'humanité, ni de la science; lui et toujours lui! Ses dettes, ses meubles, son imprimerie. Ce qui n'empêche pas que c'était un très brave homme. Quelle vie lamentable! Et vous savez sa fin? Il a dit à Mme de Surville, qui a redit le mot à Mme Cornu: « Je meurs de chagrin »; du chagrin que lui causait son épouse.

À MADAME RÉGNIER.

Paris, 7 septembre 1877.

Ma chère Confrère,

En arrivant de Saint-Gratien, je trouve votre lettre qui m'est renvoyée de Croisset. Nous en causerons tout à l'heure. Et d'abord, merci de m'avoir donné de vos nouvelles et de tout ce que vous me dites d'affectueux pour ma nièce. Elle est maintenant aux Eaux-Bonnes avec son mari. Je lui transmettrai votre commission. Je ne la verrai pas avant un grand mois, puis, à peine revenu à Croisset, dans cinq ou six jours, j'en repartirai pour la basse Normandie.

Quand votre pièce sera-t-elle jouée? quelles misères vous a-t-on faites? Ah! le théâtre! Je le connais! J'en ai assez et n'y retourne plus. A propos, savez-vous que j'ai enfin obtenu pour notre ami Bouilhet une place superbe? Ce petit monument sera adossé au mur de la nouvelle bibliothèque

que l'on construit maintenant et de cette façon ne pourra être déplacé quoi qu'il advienne.

J'arrive à vous, chère confrère, et vous voyez un homme désolé, c'est-à-dire que je vous refuse carrément tout ce que vous me demandez, pas la dédicace, bien entendu ; au contraire, je vous en remercie. Mais quant à vous écrire une introduction ou une lettre servant de préface, voici mes raisons pour vous répondre non : 1° je me fâcherais absolument avec beaucoup d'amis, auxquels je n'ai point accordé cette faveur. Cet hiver Renard et Toudouze l'ont en vain implorée. Voilà les premiers noms qui me reviennent mais la liste de ceux-là est longue. 2° Ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre au public, ce genre Dumas enfin, m'exaspère, me dégoûte. 3° La chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ces actes de complaisance qui, d'avance, déprécient le livre ; car l'éditeur a l'air d'en douter puisqu'il a recours à un étranger pour en faire l'éloge. Charpentier se passera parfaitement de ce vieux truc, soyez-en sûre.

Ai-je mon pardon ? Maintenant que je vous ai traitée en homme, je vous baise les mains comme il sied à la belle dame que vous êtes.

Votre rustique mais dévoué confrère.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset.

Je veux vous dire bonjour (c'est-à-dire vous donner un baiser sur les deux mains, sur les deux joues et sur le front) avant de partir vers les lieux qui vous ont vue naître ; car demain je prends mon vol, pour *Bouvard et Pécuchet,* vers Séez ; ce sera ma première étape, et je passerai par Argentan qui est un peu aussi ma patrie, puisque mon arrière-grand-père, M. Fleuriot (le compagnon de Larochejacquelein), était de ce pays-là. Et dire que je ne me suis pas servi de cette parenté pour « faire » ma tête dans le noble faubourg! Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais).

Eh bien! moi aussi j'ai vu les funérailles du père Thiers, et je vous assure que c'était splendide! Cette manifestation réellement *nationale* m'a empoigné. Je n'aimais pas ce roi des Prudhommes, n'importe! Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant ; et puis il avait une rare vertu : le patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France, de là l'immense effet de sa mort.

Savourez-vous le voyage méridional de notre Bayard ? Est-ce grotesque ? quel four! Ce guerrier, illustre par la pile gigantesque qu'il a reçue comme d'autres le sont par leurs victoires, est-ce assez drôle ?

J'ai vu, dans la capitale, que les modérés sont enragés, l'ordre moral en effet atteint au délire de

la stupidité. Exemple : le procès Gambetta. Au Havre, on a interdit une conférence sur la géologie! Et à Dieppe une autre sur Rabelais! Ce sont là des crimes! Or je souhaite à mon préfet Limbourg vingt-cinq ans de Calédonie pour y étudier la formation de la terre et la littérature française.

Jamais l'attente d'un événement politique ne m'a autant troublé que celle des élections. La question est des plus graves et pas si claire qu'on croit.

Je vous *supplie* de lire les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet, afin que nous puissions rugir ensemble. Comme la critique est douce pour ceux-là, et qu'il fait bon, dans ce monde, être médiocre!

Non, je ne connais pas la « drôlerie » de Jules de Goncourt, où cela se trouve-t-il?

Le ton de votre dernière est triste, ma chère correspondante. Vous sentez-vous plus mal? Est-ce que vraiment vous ne reviendrez plus l'hiver à Paris?

Tâchez que dans une quinzaine j'aie une bonne lettre, c'est-à-dire très longue.

P.-S. — Si vous pouviez me donner des renseignements sur le duc d'Angoulême, vous me rendriez un grand service; mes bonshommes écrivent son histoire. Joli sujet.

À LECONTE DE LISLE.

Mercredi matin.

J'ai reçu ton *Sophocle*, mon cher ami. Je vais l'emporter et le lire dans ma cabane. Ça me fera du bien.

Avant d'admirer le livre, j'admire la publication. Quel homme pratique tu fais! C'est bien! — On ne peut pas témoigner d'une façon plus grandiose le mépris qu'il sied d'avoir pour les agitations de la politique.

Merci encore une fois et tout à toi.

À GUSTAVE TOUDOUZE.

Paris, 13 septembre 1877.

MON CHER AMI,

Voici le titre du livre en question :

De Alcoolismo chronico, par Magnus Hus.

Il est traduit en grande partie par le docteur Morel dans son ouvrage *Des dégénérescences de l'espèce humaine.*

Quand Zola faisait l'*Assommoir*, G. Pouchet lui a indiqué plusieurs livres sur l'alcoolisme.

Je vous engage à consulter le nouveau dictionnaire de médecine de Dechambre.

L'ami qui m'avait parlé des crânes friables est le docteur Larrey. Ces crânes lui avaient été envoyés d'Afrique par un de ses élèves. Il les a

montrés à l'Académie de médecine. En quelle année? Je ne sais plus. Mais si vous aviez besoin de plus de renseignements, je pourrais vous adresser à Larrey, qui demeure rue de Lille, 7... Vous pouvez d'ailleurs vous présenter, de vous-même. C'est un charmant homme qui vous recevra très bien.

Je savais que vous étiez élevé à la dignité d'ancêtre. J'ai dû vous envoyer ma carte!

Bonne pioche — et bonne santé, mon cher ami. — A l'hiver prochain.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset où je retourne après demain.

Tout à vous.

À ÉMILE ZOLA.

Croisset près Rouen. Vendredi 5 octobre.

Mon cher Ami,

Votre bonne lettre du 17 septembre m'a atttendu ici quelques jours, puis m'a été renvoyée à Caen. Je n'ai pas eu une minute pour y répondre, tant je me trimbalais avec activité par les chemins et grèves de la basse Normandie. Me voilà revenu depuis hier au soir. Il s'agit maintenant de se mettre à la pioche, chose embêtante et difficile. J'ai vu dans cette petite excursion tout ce que j'avais à voir, et n'ai plus de prétexte pour ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois, et j'espère être bien avancé dans le suivant (celui de l'archéologie et de l'histoire) quand je partirai pour Paris. Ce sera, je pense, vers le jour de l'an.

Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement. Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun *morceau*, rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects. J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever. Il me faut une rude patience, je vous en réponds, car je ne peux en être quitte avant trois ans!... Mais dans cinq ou six mois le plus difficile sera fait.

J'ai su, par Charpentier, les résultats de votre goinfrerie, mon bon, et j'en ai envié la cause. Êtes-vous heureux d'avoir passé un été au soleil! Sur nos bords « l'astre du jour » s'est rarement montré. Présentement il fait même un froid de chien.

La politique devient de plus en plus abrutissante, généralement on est exaspéré par l'ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues, est « l'objet de la réprobation universelle »; à Laigle (Orne), où j'étais avant-hier, on a couvert de m.... les affiches de ses candidats. Tout cela est drôle, mais embêtant. Car les élections ne décideront rien; j'en ai peur. Le plus comique, c'est que les bonapartistes gueulent comme des ânes contre Mac-Mahon, — c'est l'histoire de Robert-Macaire et du baron de Wormspire, chacun veut f... l'autre dedans.

En fait de grotesque, j'ai vu quelque chose de réussi, c'est la Grande-Trappe. Cela m'a semblé tellement beau que je la collerai dans un papier.

Tourgueneff est occupé par le mariage de Mlle Viardot.

Goncourt (dont j'ai des nouvelles par la princesse Mathilde) est absorbé par son amour des

japonaiseries et prépare son édition de *Marie-Antoinette*. Charpentier m'a promis d'en faire une, de luxe, de *Saint Julien* pour le jour de l'an. Aucune révélation de Daudet; j'ai lu quelques feuilletons de son *Nabab* qui m'ont plu, mais j'attends pour en parler que je connaisse l'ensemble. Le jeune*** a passé un mois aux eaux de Louèche et a souillé l'Helvétie par ses obscénités.

J'en ai découvert beaucoup d'inscrites et de gravées dans les départements de l'Orne et du Calvados. Il y en a jusque dans la pissotière de la cathédrale de Bayeux!!! C'est l'œuvre de messieurs les chantres ou des enfants de chœur.

Vous ne me dites pas qui arrange l'*Assommoir* pour le théâtre ? Et la *Feuille de Rose*[1] que devient-elle? Quand la verra-t-on ?

Un journal annonce que Daudet fait de son *Jack* une pièce qui sera jouée cet hiver.

Je vous recommande les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. C'est au-dessous du néant. Mais c'est bien grand monde!... Est-ce bête! et faux! et usé!

J'ai été voir Yves Guyot dans sa prison et j'ai assisté aux funérailles du père Thiers. Spectacle extraordinaire.

Adieu, mon vieux solide, bonne pioche, bonne santé et bonne humeur. Tous mes meilleurs souvenirs à Mme Zola, et à vous une poignée de main à vous décrocher l'épaule.

[1] Pièce lubrique de Guy de Maupassant.

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mardi.

.....

.....

.....

Me voilà revenu dans ma cabane depuis mercredi, et il me semble que je vais piocher malgré l'abrutissement de la politique.

Quoique sceptique en cette matière, je trouve que c'est trop fort! L'ordre moral (en province du moins) arrive à des degrés fantastiques d'ineptie. Notre préfet interdit les conférences sur Rabelais et sur la géologie! Pourquoi? « Nos populations » (style du *Journal de Rouen*) sont sourdement exaspérées. Mais le plus beau c'est le père Baudry (de l'Institut). Je l'ai trouvé au paroxysme de la fureur mac-mahonnienne (textuel). Voilà ce qu'on a fait des modérés. La bêtise humaine actuellement m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche ayant sur le dos l'Himalaya. N'importe! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon livre. Cet espoir me soulage.

Dans toutes les gares où je me suis trouvé j'ai vu vos œuvres au premier plan, ainsi que celles de Zola.

Je suis bien curieux de votre travail sur la politique de Louis XV; c'est un des coins les moins connus de l'histoire de France, mais je ne vois pas comment vous emboîtez cela dans les monographies sur les dames de l'époque?

Et cette histoire d'un clown, ou plutôt ce roman sur les clowns? y pensez-vous?

D'après le ton de votre lettre, vous me semblez en bon état. Tourgueneff m'a l'air embêté, je ne sais pourquoi. Cependant il se porte bien actuellement.

Je compte être revenu à Paris vers le jour de l'an, alors nous reprendrons nos dimanches et nos dîners philosophiques, dont le besoin se fait sentir.

D'ici là je vous embrasse. Donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre. Bonne pioche et bonne humeur, si c'est possible.

À MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche.

Chère Confrère,

J'ai reçu mon exemplaire hier matin et j'ai relu l'œuvre, dont je me souvenais parfaitement. Et d'abord, merci pour la belle dédicace. Cette attention a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ».

Le récit s'avale très vite, c'est amusant et bien composé. Quand vous honorerez mon gîte de votre présence, je vous montrerai les coups de crayon dont je vous ai balafrée. Il y a des choses exquises. D'autres qui me choquent comme banales et n'étant pas dignes de vous, mais en somme cela fait un très joli conte. Je vous expliquerai pourquoi je dis « conte » et non roman.

Votre pièce eût été maintenant perdue, la saison est mauvaise.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 5 novembre 1877.

Mon cher Ami,

Vos renseignements sont parfaits. Je comprends toute la côte entre le cap d'Antifer et Étretat, comme si je la voyais. Mais c'est trop compliqué. Il me faut quelque chose de plus simple, autrement ce seraient des explications à n'en plus finir. Songez que tout ce passage de mon livre ne doit pas avoir plus de trois pages, dont deux au moins pour le dialogue et la psychologie.

Voici mon plan que je ne puis changer. Il faut que la nature s'y prête (le difficile est de ne pas être en opposition avec elle, de ne pas révolter ceux qui auront vu les lieux). Débarqués au Havre on leur dit qu'ils ne peuvent voir le dessous de la Hève, à cause des éboulements. Alors perplexité de mes bonshommes. Mais il y a de belles falaises, plus loin. Ils s'y rendent. Une falaise très haute, solide. Ici le dialogue commence et ils arrivent à parler de la fin probable du monde due à un cataclysme (système de Cuvier dont ils sont imbus). Peu à peu (pendant ce temps-là ils marchent) Pécuchet arrive à accumuler les preuves. Des cailloux déboulent de la falaise, Bouvard est pris de peur et court. Il est à cent pas en avant de Pécuchet, seul, il s'exalte, croit que le monde va crouler, hallucination, et il continue sa course furieusement. Pécuchet vient après en lui criant : « La période n'est pas accomplie », mais la falaise fait un coude. Bouvard disparaît. Arrivé à ce

coude, Pécuchet regarde au loin, pas de Bouvard. Une valleuse se présente. Bouvard a dû la prendre ? Pécuchet s'y engage, monte un peu, ne voit personne et pense à redescendre. Mais il se dit que la marée l'empêchera de passer, car elle bat presque son plein. A quoi bon, d'ailleurs ? et il continue à monter, mais le sentier est terrible : vertige. Il se met à quatre pattes et arrive enfin en haut où il retrouve Bouvard, arrivé sur le plateau par un autre chemin plus facile. Plus de détails me gêneraient.

Vous comprenez maintenant que la courtine, son tunnel, la manne-porte, l'aiguille, etc., tout cela me prendrait trop de place. Ce sont des détails trop locaux. Il me faut rester autant que possible dans une falaise normande en général ; et j'ai deux terreurs : peur de la fin du monde (Bouvard), venette personnelle (Pécuchet) ; la première causée par une masse qui pend sur vous, la seconde par un abîme béant en dessous.

Que faire ? Je suis bien embêté !!! Connaissez-vous aux environs ce qu'il me faudrait ? Si je les faisais aller au delà d'Étretat, entre Étretat et Fécamp ?

Commanville, qui connaît très bien Fécamp, me conseille de les faire aller à Fécamp, parce que la valleuse de Senneville est effrayante ; en résumé il me faut : 1° une falaise ; 2° un coude de cette falaise ; 3° derrière lui une valleuse aussi rébarbative que possible ; et 4° une autre valleuse ou un moyen quelconque de remonter facilement sur le plateau.

Entre Fécamp et Senneville il y a des grottes curieuses. La conversation géologique pourrait y

débuter. J'ai envie de faire ce voyage; pouvez-vous me l'épargner par une description bien sentie? Enfin, mon bon, vous voyez mes besoins, secourez-moi.

AU MÊME.

Croisset.

Vous vous donnez bien du mal pour moi, mon cher ami, et je vous en remercie fort, mais votre lettre de ce matin n'a fait qu'accroître mes perplexités. Bref, après avoir toute la journée réfléchi à la chose, je me décide pour le parti suivant : Je fais aller Bouvard et Pécuchet jusqu'à Fécamp. Ils voient, un peu après le « Trou au Chien », les grottes de Senneville; puis se présente la valleuse de Senneville et, une lieue plus loin, celle d'Élétot, qui est très facile à monter. De cette façon j'ai très peu de descriptions à faire et mes personnages (dialogue et psychologie) restent au premier plan.

La côte d'Étretat est trop spéciale et m'entraînerait dans des explications encombrantes. Dimanche soir j'espère avoir fini mon abominable chapitre des sciences! Ouf!

Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles, mon cher bonhomme. Comment vont les vers et le reste? Je ne sais rien du tout de mes amis.

N'avez-vous pas été réjoui comme moi par les vaines tentatives de Pouyer-Quertier, dit l'Hercule de Martainville? Est-il assez farce? et notre Bayard arrive à des proportions ineffables. Je

trouve qu'il ressemble à Charles X! ne serait-ce que par le côté de la chasse et de la religion.

Albert Millaud décoré!!! Paul Féval frappant aux portes de l'Académie française! Allons! il y a encore de quoi rire!

Votre vieux vous embrasse.

L'aumônier du petit collège de Rouen (Joyeuse), ancien vicaire de Grand-Couronne, vient d'enlever une jeune fille. Tous les deux ont disparu. Mais rien comme grotesque ne vaut Pouyer, l'Alcide du Ruissel, tâchant par la force de son génie de sauver la société, et y renonçant au bout de vingt-quatre heures!

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Samedi soir, 10 novembre 1877.

Je trouvais que vous m'oubliiez un peu, quand votre bonne lettre est venue me prouver le contraire. La grosseur du paquet m'a réjoui, mais tout n'est pas de vous puisque les deux tiers ne sont qu'une épître de Goncourt. Eh bien! j'aime mieux les vôtres! Ce n'est pas ça que vous eussiez écrit, de Rome! Quelle drôle de manie que de faire de l'esprit là où il n'y a pas à en faire! et de vouloir se distinguer, *être chic,* au lieu d'admirer bêtement comme un bourgeois! Voilà où mène la rage de l'originalité, l'abus de la littérature.

Aujourd'hui ou plutôt ce matin, j'ai poussé un grand *ouf!* car je viens de finir mon abominable chapitre des Sciences. L'anatomie, la physiologie,

la médecine pratique (y compris le système Raspail), l'hygiène et la géologie, tout cela comprend trente pages, avec des dialogues, de petites scènes et des personnages secondaires! Le tour est joué. Mais je ne suis pas encore au tiers de l'œuvre. J'en ai pour trois ans, au moins. Jamais rien ne m'a plus inquiété. Oh! si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil, quel bouquin! Qu'il soit peu compris, peu m'importe, pourvu qu'il me plaise, à moi, et à vous, et à un petit nombre ensuite. Il me serait bien doux de vous en lire un peu, et à ce propos je ne vous trouve pas juste, ma vieille amie, quand vous me dites : Je vous verrai à peine une heure en deux mois. Il y a deux ans, lorsque vous étiez à Paris, je ne suis pas sorti *une fois* sans monter le petit escalier de votre maison. Après tout, je comprends que Paris vous attriste et vous assomme. Il arrive à me produire, souvent, cet effet. Je me complais dans mon nid de plus en plus, et tout dérangement m'est odieux.

Eh bien! « notre Sauveur » et les ministres restent en place! Cet entêtement est sublime, mais il faut s'attendre à tout de la part des imbéciles, et je ne suis pas aussi rassuré sur l'avenir que les bons républicains. Néanmoins, je regrette, au point de vue du comique, qu'on n'ait point poursuivi le père Hugo, pour son dernier bouquin que, moi, je trouve superbe. Quelle narration! et quel gaillard que ce bonhomme!

L'œuvre de Pouyer-Quertier (dit l'Hercule de Martainville) m'a bien diverti. Espérons que ledit Rouennais est notre dernier Sauveur; qu'après lui on ne verra plus de Messie, enfin qu'il ne nous

reste aucune espérance! Alors l'ère scientifique commencera. Mais nous en sommes loin, puisqu'on n'est pas sorti des incarnations, des représentations, des symboles et de la métaphysique la plus creuse!

Vous savez que j'attends avidement les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des dieux, que j'aie cette manne.

Avez-vous lu les *Étapes d'une conversion* de ce bon Féval, qui m'a l'air de devenir gâteux? Payez-vous cela. Et il se présente à l'Académie! Il voit en rêve les portes de l'Institut s'ouvrir, aspirant à la gloire de siéger entre Camille Doucet et Camille Rousset. Ah! que tout est farce!

Je ne connais que les cinq ou six premiers feuilletons du *Nabab* et ne puis, par conséquent, vous en rien dire. J'ai peur que ce ne soit fait trop vite, mais le sujet est bien fertile. Votre histoire de Rochaïd-Dahdah m'a intéressé. Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-Isthme de Suez. Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise, développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler. Mais il est trop tard. C'est comme pour ma *Bataille des Thermopyles*. Quand l'écrirai-je? Et *Monsieur le Préfet!* et bien d'autres! C'est toujours bon d'espérer, dit Martin. Le désir fait vivre.

Ce que vous m'écrivez sur l'automne m'a charmé, car j'aime ainsi que vous les feuilles qui jaunissent, le vent tiède et triste, comme un vieux souvenir d'amour, toutes les langueurs de l'arrière-

saison, qui sont les nôtres. J'aimerais maintenant à me promener dans les bois, mais une promenade me dérange et quand j'ai fait deux ou trois tours sur ma terrasse, je me recourbe sur mon pupitre, en gémissant. A cinq heures j'allume ma lampe et ainsi de suite.

Ecrivez-moi de longues lettres comme la dernière; c'est un régal et un fortifiant.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, nuit du 31 décembre 1877.

Merci pour l'envoi. C'est bien beau cet article. Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! que les journalistes sont bêtes!

J'avais lu l'élucubration de Zola dans le *Figaro*. Elle a remué « la ville et la province ». Oui, jusqu'à Rouen, jusqu'à Caudebec (*sic*) ça a produit un immense effet. Notre ami sait s'y prendre pour faire parler de lui. Rendons-lui cette justice.

Mais que dites-vous du dogme de « l'Hypocrisie littéraire », tellement établi maintenant qu'il n'est plus permis d'avoir une opinion à soi? On doit trouver bien tout, ou plutôt tout ce qui est médiocre. Quand un monsieur proteste, ça révolte.

Maintenant parlons de vous. D'après ce que j'ai compris dans votre dernière lettre, vous n'êtes pas encore nommé en titre. Quand sera-ce? Peut-être veut-on vous essayer? Mais si vous êtes bien vu de tous les directeurs, l'affaire se fera.

Quant à moi, je continue à être d'une noire

tristesse, ce qui ne m'empêche pas de travailler formidablement. Je suis perdu dans la métaphysique, chose peu gaie, d'ailleurs. Je prépare mes trois derniers chapitres à la fois : Philosophie, Religion et Morale. Ce poids m'écrase. Ajoutez-y celui de ma personne et vous comprendrez mon aplatissement.

Je suis curieux d'avoir des détails sur votre « Matinée ».

Vous voilà un peu plus tranquille, n'est-ce pas? Vous allez re-travailler? Je vous en écrirais long, mais je suis éreinté à force de lire et de prendre des notes.

En vous la souhaitant bonne et heureuse, je vous embrasse.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, samedi soir 1878.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère et vieille amie! Que ne venez-vous à Paris? Votre belle-sœur a dit aujourd'hui à ma nièce que peut-être vous y viendriez. Espérons-le, hein?

Je travaille dans des proportions que j'ose qualifier de « gigantesques »; en trois mois, du 3 octobre au 27 décembre, j'ai pris une après-midi de congé, et depuis que je suis ici je ne fais que lire et prendre des notes. Mon horrible bouquin est un gouffre qui s'élargit sous moi à chaque pas. Je suis maintenant dans le *Celticisme*, dans la *Critique historique* et dans l'*Histoire du duc d'Angoulême!* Les deux chapitres que j'ai immédiatement à

écrire sont les deux plus difficiles. Quand en serai-je sorti?

En lisant un tas de choses sur la Restauration, j'ai trouvé que le Seize mai était comme le raccourci de cette époque : même aveuglement, même bêtise. Nous en sommes sortis d'une façon inespérée et maintenant on est à l'espoir. Messieurs les bonapartistes deviennent républicains (*sic*). Tout cela est à crever de rire. Mais nous avons *frisé* l'égorgement, ni plus ni moins. Je vais de temps à autre déjeuner chez mon ami Bardoux et j'en apprends de belles. Il m'a promis des notes tendant à l'éreintement de la magistrature. Beau sujet. L'histoire de Pinard, auteur obscène, est parfaitement vraie et je soupire toujours après ses poésies.

Le Père Didon m'a demandé de vos nouvelles avant-hier. C'est un homme aimable et même très aimable. Mais c'est un prêtre. Or mon éloignement des sectaires va si loin que le livre de mon ami Robin sur l'*Éducation* m'a fort déplu. Les positivistes français se vantent, ils ne sont pas positivistes! ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer! Voilà un homme, celui-là! De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste. Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand.

N'importe! la théorie de l'évolution nous a rendu un fier service! Appliquée à l'histoire, elle met à néant les rêves sociaux. Aussi remarquez qu'il n'y a plus de socialistes, sauf le fossile Louis Blanc.

Rien à l'horizon littéraire. Ah! si fait! je vous recommande une traduction de l'espagnol par José Maria de Hérédia : *Histoire véritable de la découverte de la Nouvelle-Espagne.* C'est un vrai régal que ce livre.

Je ne vais pas et, de tout l'hiver probablement, n'irai point au spectacle, tant j'ai besoin de mes soirées. Afin de fuir les dîners en ville, j'invente, chaque jour, des blagues impudentes. Vendredi prochain pourtant je dînerai chez Charpentier avec Gambetta.

Le père Hugo continue à être adorable et beaucoup trop hospitalier.

On m'a conté sur notre Bayard de jolies anecdotes, mais ce pauvre vieux devient attendrissant. Il y a en lui du Charles X et du Macbeth.

Je regrette Emmanuel. Avec un peu plus de lettres c'eût été un Henri IV, ne trouvez-vous pas? Pas un roi n'a été regretté comme il l'est. Il a été malin, fort et juste.

À LA MÊME.

Paris, vendredi soir 1er mars 1878.

Ce que je deviens? Mais rien du tout. Je continue mon train-train. Depuis deux mois je n'ai pas écrit une ligne, mais j'ai lu, j'ai lu à m'en perdre les yeux. Il m'a fallu repasser les « Histoires générales de la Révolution française » sans compter le reste, mettez une moyenne de *deux* volumes par jour. Tout cela pour le passage que je vais faire, lequel dépend d'une division de mon chapitre,

qui pourrait s'intituler : « De la critique historique », laquelle division n'aura pas plus de dix pages. J'espère dans six semaines avoir fini mon quatrième chapitre, après quoi je n'en aurai plus que six! En de certains jours, je me sens écrasé, puis je rebondis.

Un vent de distractions culinaires a soufflé sur la capitale. Tout le monde se plaint de dîner en ville. J'ai beau inventer des blagues formidables pour me soustraire à ce dérangement, je le subis et j'en enrage. Aussi pour avoir plus de temps à moi, il m'a fallu (momentanément) lâcher des amis. Je n'ai été qu'une fois chez le père Hugo et je ne fais de visite à aucune dame; ma chevalerie française est vaincue par la littérature. Par rusticité et égoïsme (économie d'heures) je n'ai point assisté aux funérailles de la pauvre mère Guyon. Voilà bientôt trois ans que ne n'ai vu Sylvanire. Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée engouée de Cuvillier-Fleury, lequel est un joli coco. Je viens de lire (pas plus tard qu'aujourd'hui) ses « portraits révolutionnaires »; ça ressemble à du Sarcey prétentieux. Quel bon sens! et quelle élégance!

Gambetta (puisque vous me demandez mon opinion sur ledit sieur) m'a paru, au premier abord, grotesque, puis raisonnable, puis agréable et finalement charmant (le mot n'est pas trop fort); nous avons causé seul à seul pendant vingt minutes et nous nous connaissons comme si nous nous étions vus cent fois. Ce qui me plaît en lui c'est qu'il ne donne dans aucun poncif, et je le crois humain.

Ma nièce dessine et peint à s'en rendre malade.

Dans deux ou trois ans elle aura un vrai talent; mais je ne veux pas qu'elle expose, préférant la voir débuter par une œuvre sérieuse.

Le Père Didon m'a donné de vos nouvelles il y a quelque temps, je commençais à trouver l'absence de lettres un peu longue. Je me réjouis à l'idée de vous voir cet été, mais il ne faut pas venir au mois de juin, puisque je partirai d'ici à la fin de mai; qui vous empêche d'avancer votre voyage d'une quinzaine, au moins? Voyons, faites ça! Soyez gentille! Paris vous épouvante, je le comprends. La vue des lieux où l'on a souffert ravive la plaie. Pendant plusieurs années je me suis détourné de la rue de l'Est, tant je m'étais embêté atrocement dans cette rue-là. Au fond je ne regrette nullement ma jeunesse (et vous?), ce qui ne signifie pas que je ne voudrais point rajeunir.

Eh bien! et la mort du Pape! Voilà un événement qui produit peu d'effet! L'Église n'est plus où on la mettait autrefois, et le Pape n'est plus le Saint-Père. C'est un petit nombre de laïques qui forme maintenant l'Église. L'Académie des Sciences, voilà le concile, et la disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux Seigneur comme Pie IX. La foule sentait cela parfaitement à ses obsèques (celles de Claude Bernard). J'en faisais partie. C'était religieux et très beau.

Que dites-vous du centenaire de Voltaire, monté et dirigé par Menier, chocolatier? L'ironie ne le quitte pas, ce pauvre grand homme; les hommages et les injures persistent comme de son vivant! Après tout je dis une bêtise, car pourquoi un chocolatier serait-il moins digne de le com-

prendre qu'un autre monsieur? Et la guerre? et les forfanteries de la perfide Albion tournant en eau de boudin? Farce! Farce! « Toutes nos vocations sont farcesques », comme disait le père Montaigne. N'importe! sans doute par l'effet de mon vieux sang normand, depuis la guerre d'Orient je suis indigné contre l'Angleterre, indigné à en devenir Prussien! Car enfin, que veut-elle? qui l'attaque? Cette prétention de défendre l'Islamisme (qui est en soi une monstruosité) m'exaspère. Je demande, au nom de l'humanité, à ce qu'on broie la Pierre-Noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce qu'on détruise la Mecque, et que l'on souille la tombe de Mahomet. Ce serait le moyen de démoraliser le Fanatisme.

Anacharsis Cloots disait : « Je suis du parti de l'indignation ». J'arrive à lui ressembler, ne trouvez-vous pas? C'était d'ailleurs un drôle d'homme et pour qui j'ai un faible. Quand on le guillotina, il voulut passer après ses compagnons « pour avoir le temps de constater certains principes ». Quels principes? Je n'en ai aucune idée, mais j'admire cette fantaisie.

Recevez toutes les tendresses de votre vieil ami.

À LA MÊME.

Paris, lundi.

Mes paquets sont faits et, après-demain, j'espère être réinstallé à Croisset devant ma table et en train d'écrire mon chapitre v.

Paris commence à m'écœurer fortement. Quand

je l'habite depuis plusieurs mois, il me semble que tout mon être s'en va par mille pertuis et se répand au niveau du trottoir. Ma personnalité s'envole comme fêlée par le contact des autres, je me sens devenir cruche, et puis l'idée seule de l'Exposition me fatigue; j'y ai été deux fois. La vue générale du haut du Trocadéro est vraiment splendide. Cela fait rêver à des Babylones de l'avenir. Quant aux détails, ce qui m'a le plus amusé, c'est une basse-cour japonaise. Il faudrait trois mois à quatre heures par jour pour connaître tout ce qu'il y a dans ces grandes assises de la civilisation. Le temps me manque, faisons notre métier.

Je suis convié au centenaire de Voltaire; mais je n'irai pas, car j'en suis à économiser les heures. Cette histoire du centenaire est bien comique. Avez-vous vu l'alliance des grandes dames et des poissardes? Les ennemis de Voltaire sont destinés à être toujours ridicules; c'est une grâce de plus donnée par Dieu à ce grand homme. De celui-là on peut dire qu'il est immortel; dès qu'on a besoin de lui on le retrouve tout entier. Bref, MM. les cléricaux et MM. les monarchistes perdent complètement la boule.

Avez-vous admiré Sardou trouvant que Thiers était un génie grec, un esprit attique? (ce qui est vrai dans le monde dont Sardou est l'Aristophane).

A propos de théâtre, je n'ai été de tout mon hiver qu'une seule fois au spectacle, et c'était au Palais-Royal, à la première de *Bouton de Rose*. L'œuvre est pitoyable, ce dont ne se doute pas l'auteur. Mon ami Zola veut fonder une école.

Le succès l'a grisé, tant il est plus facile de supporter la mauvaise fortune que la bonne. L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance. Je crois que personne n'aime plus l'art, l'art en soi. Où sont-ils ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie.

Avez-vous lu le *Caliban*, de Renan? Il y a dedans des choses charmantes, mais ça manque de base, beaucoup trop.

Que devenez-vous, pauvre chère amie? Que lisez-vous? A quoi songez-vous? Quand se reverra-t-on? Au nom de votre propre dignité, ne vous abandonnez pas! Serai-je plus heureux l'hiver prochain? Viendrez-vous à Paris?

J'ai passé cinq jours de la semaine dernière à Chenonceau, chez Mme Pelouze. On y a fait en l'an 1577 une ribote ornée de femmes nues que j'ai envie d'écrire. Le sujet du roman *Sous Napoléon III* m'est enfin venu! Je crois le sentir. Jusqu'à nouvel ordre cela s'appellera *Un ménage parisien*. Mais il faut que je me débarrasse de mes bonshommes. J'espère au jour de l'an prochain être à la moitié de ce formidable bouquin.

Allons, adieu. Tâchez de tolérer cette gueuse d'existence et écrivez-moi de longuissimes épîtres. Ce me sera un grand plaisir.

À ÉMILE ZOLA.

MON BON,

Lundi soir, j'avais fini le volume[1].

Il ne dépare pas la collection, soyez sans crainte, je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur.

Mais je n'en conseillerais pas la lecture à ma fille, si j'étais mère!!! Malgré mon grand âge, le roman m'a troublé et *excité*. On a envie d'Hélène d'une façon démesurée et on comprend très bien votre docteur.

La double scène du rendez-vous est SUBLIME. Je maintiens le mot. Le caractère de la petite fille très vrai, très neuf. Son enterrement merveilleux. Le récit m'a entraîné, j'ai lu tout d'une seule haleine.

Maintenant voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, et Zéphyrin n'est pas bien amusant. Comme personnages secondaires, le meilleur, selon moi, c'est Matignon. Sa tête, quand Juliette blague son appartement, est quelque chose de délicieux et d'inattendu.

Le mois de Marie, le bal d'enfants, l'attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête.

Quoi encore ? Je ne sais plus. Je vais relire.

Je serais bien étonné si vous n'aviez pas *un grand succès de femme*.

Plusieurs fois en vous lisant je me suis arrêté

[1] *Une Page d'amour*.

pour vous envier et faire un triste retour sur mon roman à moi — mon pédantesque roman! qui n'amusera pas comme le vôtre!

Vous êtes un mâle. Mais ce n'est pas d'hier que je le sais.

A dimanche et tout à vous.

À MADAME TENNANT.

Samedi, 3 mai 1878.

MA CHÈRE GERTRUDE,

Je vous remercie du fond du cœur pour votre splendide cadeau. *Rien* ne pouvait me faire plus de plaisir. Je contemple la fille en songeant à la mère. Quand verrai-je en nature l'une et l'autre? Ne venez pas en France sans me faire un signe d'appel. J'y obéirai avec empressement.

Dans quelles rêveries m'entraîne ce portrait! Trouville, le rond-point des Champs-Élysées. Votre séjour à Rouen, à l'hôtel, vous souvenez-vous?, etc. tout ce que j'ai eu de meilleur dans ma jeunesse! mais je n'avais pas besoin de portrait pour cela!

Adieu, ma chère Gertrude, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas? et croyez à l'inaltérable affection de votre vieil ami.

À MADAME RÉGNIER.

Dimanche.

Ma chère Confrère,

Mon neveu m'a rapporté hier de Paris *les Rieuses*. Charpentier l'avait envoyé au Faubourg Saint-Honoré. Mme Commanville s'est précipitée dessus, je n'ai pu commencer ma lecture qu'à 11 heures du soir. Comme j'allais très lentement, je n'ai fini qu'à minuit.

Eh bien, je ne m'étonne pas du succès. Votre pièce a tout ce qu'il faut pour plaire. Le genre admis, c'est un petit chef-d'œuvre. La tête qui a fait cela est bonne. L'adresse et l'esprit foisonnent. On dirait que l'auteur est « un vieux roublard ». Je relève un mot profond : « le rire a sa vertu », et il y en a beaucoup de charmants. Pour moi il y en a même trop. Ça sent le boulevard.

On ne vous connaît pas encore et bientôt, j'en suis sûr, nous verrons une vraie œuvre. J'entends par ce mot la peinture des choses éternelles. Mais vous avez pris la bonne route. Vous êtes maintenant *du théâtre*. Courage! Il me tarde de vous surprendre « en flagrant délit ».

Vos aimables reproches à propos de l'infâme épithète de bourgeoise m'ont amusé et attendri. Mais je ne suis pas bien sûr de les mériter? J'ai peur même que ce ne soit une invention de votre amie, pour vous piquer d'honneur, vous faire revenir sur votre décision.

À MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, lundi soir.

MADAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

Il va sans dire que je n'ai rien à vous refuser — mettez donc mon nom sur la couverture de l'*Esprit libre* et puisse votre Revue anéantir la feuille Buloz!

Quant à ma collaboration, je n'ose vous la promettre, mais je suis libre de tout engagement, — et qui sait? Les amis ont été bien bons pour moi, vous par-dessus les autres, et avant tous. Dans la première semaine de juin, je tenterai l'ascension de vos étages; il me tarde de vous voir, chère madame, et de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis tout à vous.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, mardi soir 10 juillet 1878.

Bien que le mois de mai prochain soit loin du présent, je pense à lui, puisqu'alors je dois vous voir. A la fin de celui-ci j'espère être à moitié de mon abominable bouquin. En de certains jours je me sens broyé par la pesanteur de cette masse et je continue cependant, une fatigue chassant l'autre. C'est de la conception même du livre que je doute. Il n'est plus temps d'y réfléchir, tant pis! N'importe! je me demande souvent pourquoi passer tant d'années là-dessus, et si je n'aurais pas mieux fait d'écrire autre chose? mais je me réponds que

je n'étais pas libre de choisir, ce qui est vrai. Enfin mon acharnement à ce travail rentre tout à fait dans ce que le docteur Trélat appelle « la folie lucide ».

Vous me parlez de ***, qui ne vous semble pas forte. C'est tellement mon opinion que je ne vais plus la voir. A quoi bon ? A mon âge on ne doit plus rien faire d'inutile, pas plus que lire des « nouveautés ». Aussi ai-je abandonné dès la vingtième page le roman de mon ami Claudin. Comment avoir la force physique d'écrire des choses pareilles? Quel style! oh! là! là! Et puis mes yeux commencent à se fatiguer et j'en abuse plus que jamais.

J'ignore *Marius Topin* et le roman de Richepin mêmement. Quant à l'abbé Michon (que j'ai connu jadis à Constantinople), son livre sur les écritures me semble celui d'un farceur. Avez-vous remarqué qu'il trouve ma signature « en coup de sabre » pareille à celle de Collot d'Herbois et de Fouquier-Tinville? Peut-on dire des bêtises de cette force? Et si c'est là une science, merci!

Banville m'a, ce matin, envoyé une nouvelle édition de ses *Odes funambulesques*. Les notes m'ont re-amusé. *Notre* jeunesse à nous autres, vieux romantiques, s'y retrouve un peu. A propos de romantiques, vous savez que j'admire absolument le discours du père Hugo au centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent, tout bonnement. Quel homme!

Vous ai-je dit qu'il me fait une *scie* relativement à l'Académie française? (lui et quelques autres, le bonhomme Sacy, entre autres) mais votre ami n'est pas si bête ni si modeste. Partager le même

honneur que MM. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Champagny et Caro, ah! non! mille grâces. « Rohan ie suys ». Tel est le fond de mon caractère.

Taine est un gobe-mouches qui devient un peu ridicule. On a eu tort de le refuser, mais il a eu tort de se présenter sous « l'égide de la réaction ». Quant à son livre, ce n'est pas *ça*. Si l'Assemblée constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, elle eût vécu ce qu'a vécu la Commune de 70. Il ne dit pas de mensonges, mais il ne dit pas *toute* la vérité, ce qui est une façon de mentir. La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de « nos désastres » lui a un peu oblitéré le sens critique. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Sans le *caractère*, les œuvres d'art, quoi qu'on fasse, seront toujours médiocres; l'honnêteté est la première condition de l'esthétique.

Quant à Henri Martin, c'est un pur idiot. J'ai lu de lui, cet hiver, des scènes historiques sur la Fronde, genre Vitet, qui sont d'un joli tonneau. Qu'on soit la lune d'un soleil, très bien; mais l'être d'un lampion comme Vitet, c'est se mettre plus bas que les chandelles à 36.

Ah! pauvre Littérature, où sont tes desservants? Qui aime l'Art, aujourd'hui? *Personne.* (Voilà ma conviction intime.) Les plus habiles ne songent qu'à eux, qu'à leurs succès, qu'à leurs éditions, qu'à leurs réclames! Si vous saviez combien je suis écœuré souvent par mes confrères! Je parle des meilleurs.

Allons, adieu. Écrivez-moi de longues lettre si vous pouvez. Vous ferez bien plaisir à votre ami.

À ÉMILE ZOLA.

Croisset, mardi 6 août 1878.

Mon cher Ami,

La nommée Suzanne Lagier me supplie de vous écrire pour la recommander à Votre Excellence.

Elle meurt d'envie de jouer Gervaise dans l'*Assommoir* et prétend qu'elle vaudra cent fois mieux que la chanteuse Judic — ce qui est possible après tout.

Tout ce que je vous dirais ne servant à rien, je m'arrête. C'est votre affaire. Voilà ma commission faite. Mais avant de prendre un parti, réfléchissez bien. Ladite Lagier a du talent; quant à sa corpulence, elle prétend avoir maigri.

Maintenant, mon bon, comment allez-vous? Et d'abord où logez-vous? J'ignore votre adresse à la campagne. Êtes-vous content de *Nana?* Le *Bien Public* ayant disparu, où faites-vous vos feuilletons dramatiques? Je vis dans le désert et ne sais absolument rien de ce qui se passe.

J'ai écrit cet été un chapitre, et j'en prépare un autre qui sera fait, je l'espère, au jour de l'an prochain.

Pour le quart d'heure, je suis plongé dans les théories politiques. Mon bouquin me semble de plus en plus difficile. Sera-t-il seulement *lisible?*

Voici deux vers pondus récemment par un académicien de Rouen, et que je trouve splendides :

On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
De se voir le premier dans sa localité.

Aucune nouvelle de Tourgueneff. Je le crois en

Russie. Quant aux autres amis, j'ignore ce qu'ils font et où ils se trouvent; le jeune Guy m'a l'air de s'embêter prodigieusement.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 15 août 1878.

La commission de Lagier est faite. J'ai envoyé ma lettre à Paris, ignorant l'adresse de Zola à la campagne. Mais vous pourrez dire à Lagier que c'est une rosse. Elle aurait pu, il me semble, se donner la peine de m'écrire? Néanmoins, donnez-lui un baiser de ma part.

Dans votre dernière épître vous ne me parlez pas de votre pauvre maman? Je voudrais bien avoir de ses nouvelles. Restera-t-elle tout cet été à Paris? Et vous, irez-vous à Étretat au mois de septembre? Du 10 au 25 il est probable que j'embellirai la capitale de ma personne et nous pourrions nous y voir un peu. Mais ne dites mot à personne de ce projet.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit bonhomme de chemin. Maintenant je prépare le chapitre de la politique, j'ai à peu près pris toutes mes notes; depuis un mois je ne fais pas autre chose et dans une quinzaine j'espère me mettre à l'écriture. Quant à espérer me faire lire du public, avec une œuvre comme celle-là ce serait de la folie! Cependant,

> On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
> De se voir le premier dans sa localité.

Que dites-vous de ces deux vers, mon bon? De qui sont-ils? De Decorde! il les a lus la semaine dernière à l'Académie de Rouen. Je vous prie de bien les méditer; puis de les déclamer avec l'emphase convenable et vous passerez un bon quart d'heure.

Maintenant parlons de vous.

Vous vous plaignez du c... des femmes qui sont « monotones ». Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. « Les événements ne sont pas variés. » Cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous? Il s'agit de les regarder de plus près? Avez-vous jamais cru à l'existence des choses? est-ce que tout n'est pas une illusion? Il n'y a de vrai que les « rapports », c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. « Les vices sont mesquins », mais tout est mesquin! « Il n'y a pas assez de tournures de phrases! » Cherchez et vous trouverez.

Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de p.....! trop de canotage! trop d'exercice! oui, monsieur! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en! « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé; f.....-vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde.

Vous vivez dans un enfer de m...., je le sais, et vous en plains du fond de mon cœur. Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons! mon cher bonhomme, relevez le nez! A quoi sert de recreuser sa tristesse? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil, saprelotte! Le garçon était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont « les principes ». On a beau dire, il en faut; reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f....., c'est de lui-même.

Que devient la *Vénus rustique ?* et le roman, dont le plan m'avait enchanté?

Si vous voulez vous distraire, lisez le *Diomède* de mon ami Gustave Claudin, et ne lisez pas ce que je viens de lire aujourd'hui : *Politique tirée de l'Écriture sainte,* par Bossuet. L'aigle de Meaux me paraît décidément une oie.

Je me résume, mon cher Guy : Prenez garde à la tristesse. C'est un vice, on prend plaisir à être chagrin et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti. Alors on a des regrets, mais il n'est plus temps. Croyez-en l'expérience d'un scheik à qui aucune extravagance n'est étrangère.

À GEORGES CHARPENTIER.

Août 1878.

Mon cher Ami,

La note ci-incluse vous démontre que votre auteur travaille comme XV bœufs. J'aurais besoin *immédiatement* des susdites brochures et livres.

Envoyez-les-moi par le chemin de fer à Croisset ou par la poste en plusieurs paquets.

Ou : à Rouen, quai du Havre, à M. Pilon, pour remettre à M. G. Flaubert.

Je profite de l'occasion, mon bon, pour vous demander comment se portent : vous, Mme Marguerite, et les mômes et le chien.

Je n'ai aucune nouvelle d'aucun de nos amis.

Tourgueneff doit arriver maintenant à Pétersbourg. — Je sais que Zola est devenu propriétaire d'une maison de campagne. Le *Bien Public* étant supprimé, dans quelle feuille continue-t-il à brandir l'étendard du Naturalisme ?

Alphonse Daudet n'est-il pas aux Petites-Dalles ? et de Goncourt ? etc.

J'ai lu l'assignation de Judith et la lettre de son époux. C'est *gigantesque*.

Pour moi, je suis maintenant perdu dans la politique (théorique), et je commence la seconde moitié de mon *horrifique* bouquin.

Sur quels bords êtes-vous ?

Je vous embrasse vous et les vôtres.

À MADAME TENNANT.

Croisset, dimanche 1er septembre 1878.

Ma chère Gertrude,

Voici mes plans pour le mois de septembre : Demain je m'en vais dans le pays de Caux chez ma nièce Juliette, puis j'irai à Paris et à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde, où j'ai l'habitude tous les automnes de passer quelques jours. Je resterai à Paris deux ou trois jours tout au plus, et je serai revenu le 22 ou le 23. C'est là que je compte vous voir. Vous n'êtes jamais venue à Croisset, il faut que vous connaissiez mon vrai domicile, mon *antre*.

Tenez-moi au courant de vos pérégrinations; en m'écrivant à Croisset, on me fera parvenir vos lettres.

Je vous recommande, puisque vous êtes en Bretagne, Quimper et Fouesnant. Si vous allez à Concarneau vous logerez chez Mme Sergent. Recommandez-vous de moi, vous serez bien traités. A Concarneau, vous trouverez sans doute mon ami Georges Pouchet, qui travaille à l'Aquarium. Sur mon nom il se mettra à vos ordres, et, quand il saura que vous êtes l'amie de Huxley, son dévouement n'aura plus de bornes.

N'oubliez pas non plus Karnac pour les menhirs. Comme nature, ce qu'il y a de plus beau en Bretagne c'est la rade de Brest, le fond de la rade du côté de Douarnenez et de Landivisiau.

A bientôt, ma chère Gertrude. Caroline se ré-

jouit à l'idée de vous voir prochainement et moi encore plus qu'elle.

Je regrette de ne pouvoir faire la connaissance de votre fils. Amitiés à vos astres, et à vous toutes les vieilles tendresses de votre vieil ami.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, dimanche 1er septembre.

(Ouverture de la chasse, sujet de délire pour messieurs les magistrats et généralement pour tous les hommes de cabinet! Je ne le partage pas.)

Eh bien, comment tolérez-vous ce qui s'appelait autrefois l'été? Moi je le trouve abominable. De la pluie, des orages, un temps qui vous fait mal au cœur. En dépit de son incommodité j'ai poussé depuis trois mois une pioche vigoureuse. Mon chapitre de la littérature est fait, celui de la politique le sera vers la fin de novembre, je crois, et au jour de l'an prochain je n'en aurai plus que pour deux ans! Mais je ne veux plus recommencer des œuvres de cette longueur. L'effet ne répond pas à l'effort. Ah! comme il me tarde de vous lire ça!

Demain, je m'en vais à Paris pour y voir un peu l'Exposition. Après quoi j'irai chez la princesse Mathilde, et dans une vingtaine de jours je serai revenu ici, d'où je ne bougerai pas avant d'avoir fini mon chapitre VII : de l'amour! La plus grande partie de mes lectures est terminée et je commence à entrevoir la fin. Mais votre vieil ami

est bien las par moments. N'importe! le « coffre est bon ».

Je n'ai jamais entendu parler de ce Hollandais qui est pour moi si aimable. Le premier mai dernier, j'ai lu dans le *Forthnightly Review* un article d'un fils d'Albion qui était vraiment... gigantesque.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Je suis bien content de voir que mon grand ami Tourgueneff vous charme. Si vous le connaissiez personnellement que serait-ce? Il est exquis.

Pour les besoins de mon bouquin, moi aussi, j'ai relu le livre de Lanfrey sur la Révolution. C'est une œuvre honnête d'homme, mais rien de plus. Voilà ce que j'appelle des esprits inutiles, c'est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d'autres.

Si je me souviens du salon de la pauvre Muse? Je crois bien! Je vois tous ses hôtes depuis d'Arpentigny jusqu'à la hideuse ***, qui m'est réapparue un soir, il y a deux ans, chez le père Hugo. Vraiment elle est « espovantable ».

Je ne connais pas le *Journal d'une femme* du bon Feuillet. Les *Amours de Philippe* m'ont semblé ineptes. Quel tristre auteur! Pour moi, c'est le néant. Mais les dames le trouvent « charmant ». Néanmoins sa vogue baisse.

Lisez-vous les œuvres d'Herbert Spencer? Voilà un homme celui-là! et un vrai positiviste. Chose rare en France, quoi qu'on die. L'Allemagne n'a rien à comparer à ce penseur. Du reste les Anglais me semblent énormes. Leur attitude dans la ques-

tion d'Orient a été superbe d'impudence et d'habileté.

Allons, adieu! Érivez-moi et pensez quelquefois à votre vieil ami.

À MADAME TENNANT.

Croisset, lundi.

Ma chère Gertrude, ma vieille Amie,

J'ai passé à Paris tout le mois de septembre, je vous y ai attendue chaque jour. Maintenant et d'ici à longtemps je ne puis y retourner. Mais soyez brave. Venez à Rouen, je vous en prie! S'il fait mauvais temps, qu'importe (du moins pour moi), nous causerons, et la pluie ne sera pas si violente que je ne puisse montrer à vos filles des choses qui les intéresseront.

Allons, un peu de courage! autrement, quand nous reverrons-nous?

Notre logis de Croisset, est, hélas! trop étroit pour vous donner des lits. Descendez à l'Hôtel d'Angleterre, sur le port, mais vous viendrez ici déjeuner ou dîner.

Ma nièce et son mari joignent leur invitation à la mienne.

À EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir, 9 octobre.

J'ai passé mon dimanche avec votre *Pompadour,* mon cher ami, et un bon dimanche! Il y

avait longtemps que je n'avais pas fait une lecture aussi divertissante et aussi substantielle. Le sujet me semble traité à fond et l'œuvre définitive.

Un de ces jours, quand Laporte m'aura rendu mon volume, je le relirai, en comparant la seconde édition à la première.

Demain matin, je pars pour Étretat où je verrai Guy.

Pas la moindre révélation de Tourgueneff.

J'ai eu du mal à me remettre à la pioche. Il ne faut jamais s'interrompre.

Mes compliments derechef et tout à vous en vous embrassant.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Mercredi.

Puisque le pacte est offert, je le conclus, et l'idée que vous me répondrez « dans les quarante-huit heures » m'excite à vous écrire, bien que je n'aie rien du tout à vous conter, absolument rien. Mais il m'ennuie de vous et je voudrais vous voir, voilà pourquoi « je mets la main à la plume ».

Mon abominable bouquin avance. Je suis maintenant dans la politique (théorique) et dans le socialisme. Après quoi mes bonshommes essaieront de l'amour! Bref, dans un an je ne serai pas loin de la fin et il me faudra encore six mois pour le second volume, celui des notes. L'œuvre peut paraître dans deux ans. Je voudrais être au mois de mai pour vous lire les chapitres III à VII. Mais je vous préviens que si nous sommes encore dé-

rangés par la demoiselle qui chante je l'occide, ou lui baille un coup de poing.

Mes vacances se sont bornées à quelques jours passés au Trocadéro et à Saint-Gratien. J'ai aussi été à Étretat voir une vieille amie d'enfance, Mme de Maupassant. Elle a une maladie pareille à la vôtre, toute lumière la fait crier de douleur, de sorte qu'elle vit dans les ténèbres. Encore un petit coin folâtre. C'est chez elle que j'ai lu le *Journal d'une femme* du bon Feuillet. Je ne connais rien d'aussi idiot. Est-ce assez pauvre, mon Dieu! assez piètre et faux! Quel drôle d'idéal! Ça fait chérir l'*Assommoir*. Après tant de patchouli on a besoin de se débarbouiller dans du purin. A propos de choses accentuées je vous recommande un roman fait par un « jeune », dans lequel il y a vraiment du talent, bien que la donnée soit impossible : *la Dévouée*, par Hennique.

Quant au père Hugo, ce qu'on m'en a dit est contradictoire. Jourde (du *Siècle*) en mal et Léon Gouzier en bien. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu résister à son logement, où, le soir, on crève de chaleur et d'asphyxie. Beaucoup prétendent qu'on ne le reverra pas à Paris, ce qui me désolerait. Le tête-à-tête avec lui est une chose exquise, mais le tête-à-tête seulement. Du reste je saurai la vérité par Lockroy.

Une chose qui m'a bien divertie cette semaine, c'est la liste des croix d'honneur. Avez-vous remarqué qu'on décore maintenant des employés de commerce? ce n'est même plus le patron « X de la maison X »; et des métiers grotesques : fabricant de fleurs, confections pour dames! Oh! là! là!

Avez-vous pleuré Dupanloup? Belle binette! Vous savez qu'il m'aimait, si j'en crois Alexandre Dumas? Je lui rends modérément la pareille, car je connais ses œuvres. Son livre sur les hautes études est d'un esprit bien commun. C'était un curé de campagne, rien de plus. Son oraison funèbre de Lamoricière semble écrite par un commis voyageur devenu bedeau.

Je n'ai pas lu le dernier poème de Sully Prudhomme. L'absence d'images chez ces poètes-là me choque étrangement. Leur profondeur ne contient que du vide et leur simplicité est pauvrette. Pourquoi dire en vers des choses pareilles? On retourne au Delille.

Mais rien ne vaut Feuillet! Le commandant d'Eblis, hein? quelle figure! et l'infirme! les chevaux qui s'emportent! et l'Abbaye! et les 30,000 francs pour vos pauvres! Son succès (car c'est un succès) a deux causes : 1° la basse classe croit que la haute classe est comme ça, et 2° la haute classe se voit là dedans comme elle voudrait être.

La pluie tombe à flots, les feuilles jaunes tourbillonnent, la rivière mugit. Il est quatre heures. Je vais allumer ma lampe et me remettre à mes bonshommes.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 2 novembre 1878.

Caroline m'a écrit de Paris, dimanche dernier, ces lignes que je vous transmets : M. Bardoux m'a dit qu'il attacherait Guy à sa personne dans un

avenir très prochain. Il verra à caser Laporte, puis certainement Zola sera décoré au jour de l'an; Gustave sera content, il verra que je ne l'oublie pas. Commanville, qui est revenu de Paris lundi, m'a répété tout cela.

Donc, mon bon, je vous engage à aller chez Charme et lui demander ce que vous devez faire présentement; s'il faut que vous donniez votre démission et quand vous devez entrer dans votre nouveau service. Je croyais que vous y étiez déjà.

Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet, il les connaît tous et en est très bien vu. Tenez-vous au courant des choses. Embrassez votre pauvre maman de ma part et qu'elle vous le rende.

Dites à Zola ce qui le concerne. Il n'a rien à faire qu'à se tenir tranquille.

AU MÊME.

Croisset, 28 novembre 1878.

Je suis bien impatient de savoir le résultat définitif de votre visite à Bardoux.

Je suis embêté de ce que vous me dites de votre pauvre mère. Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une maison de santé? Pouchet vous renseignerait là-dessus.

Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma farce « dangereuse »? Ainsi je ne puis ni me faire jouer ni me faire imprimer. Encouragement aux Jeunes!

et Charpentier me lâche quant à mon édition du *Saint Julien* pour étrennes! Tout va mal! N'importe! je vais commencer un chapitre archilubrique.

À GUSTAVE TOUDOUZE.

Croisset près Rouen, 29 novembre 1878.

Mon cher Ami,

Votre lettre m'a *attendri*. Elle me prouve que vous pensez à moi, ce dont je ne doutais pas d'ailleurs. Il est bien de se souvenir des « vieux dans l'ombre », comme dirait le père Hugo.

Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le vrai, n'en sortez pas.

Moi, je travaille le plus que je peux, afin d'oublier les et la misère de ce monde. Les encouragements, comme à vous, me font défaut, car Dalloz m'a refusé un manuscrit, celui d'une féerie — que je trouve bonne — que je n'ai pu faire jouer — et que je ne peux maintenant faire imprimer! — Voilà où j'en suis à mon âge, 57 ans (dans 12 jours) et après avoir produit ce que j'ai produit. C'est un exemple encourageant pour les jeunes. Je vous prie de croire que ça ne m'humilie nullement, mais ça m'embête. Je n'en travaille que davantage, je ne dis pas mieux, mais avec plus d'acharnement. Dans un an je ne serai pas loin d'avoir terminé mon livre. J'ai fait deux chapitres cet été. J'espère en avoir fait encore un,

avant d'aller à Paris, ce qui n'aura pas lieu avant le mois de février.

Dès que je serai là-bas, vous serez prévenu. D'ici là, mon cher ami, bonne santé, bonne pioche et belle humeur.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 22 décembre 1878.

.....

Si je suivais mon penchant je vous écrirais tous les jours! La fatigue physique m'en empêche. Voilà mon excuse. Oui, tous les jours et plusieurs fois par jour je songe à vous, par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé.

Il me semble que vous devez souffrir par ce temps abominable. Nous n'habitons pas le pays qui nous convient. Nous ne sommes pas de ce siècle, ni peut-être de ce monde?

Le Père Didon m'a envoyé son livre, je lui ai répondu par quatre pages d'écriture serrée. On a beau dire (et on aura beau faire), l'abîme est infranchissable. Les deux pôles ne se toucheront jamais, la sottise est de croire qu'un des deux doit disparaître.....

À MONSIEUR JULES TROUBAT.

Croisset, 9 janvier 1879.

Mon cher Ami,

Je suis bien content de votre nomination (à laquelle, du reste, je n'ai pas nui). Vous voilà

casé, et débarrassé des soucis matériels. Que n'en puis-je dire, pour moi, de même!

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. J'espère vous voir à Paris quand vous y viendrez, car vous ne serez pas toujours confiné dans votre château royal?

Je reste ici jusqu'au mois de mars, mais je serai là-bas jusqu'à la fin de mai.

Quant au scandale causé par l'article de Zola, *pedibus manibusque in sententiam tuam descendo;* à force d'hypocrisie on devient idiot.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset.

Tranquillisez-vous, mon cher ami, je serai à Paris à la fin de février (ou au milieu de mars) et resterai jusqu'à la fin de mai. D'abord on ne peut pas vivre toujours dans la solitude, et puis j'ai besoin de la capitale pour mes lectures.

L'histoire de la croix de Zola est pitoyable. Est-ce bête? mais qu'est-ce qui n'est pas bête?

Mon frère, professeur de clinique, a demandé un congé au ministre, il y a déjà longtemps, au mois de septembre, et jusqu'à présent il n'a pas reçu de réponse. Il est malade et se tourmente de ce silence officiel. Pouvez-vous dans les bureaux voir ce qui en est? ou vous informer près de Bardoux lui-même? La demande a dû passer par le « canal » du directeur de l'école de Rouen, M. Leudet.

Je continue à faire de la métaphysique, et mon

chapitre se dessine. Hier j'ai fini la lecture du *Catéchisme de persévérance*, par l'abbé Gaume. C'est inouï d'imbécillité. Et l'encyclique du Saint-Père, qu'en dites-vous?

La fin de mon roman dépassera, comme violence, le fameux article de Zola; du moins, je l'espère! et on ne me « décorerait pas pour ça ».

Sérieusement je regrette d'avoir l'étoile. Ce qui me sauve c'est que je ne la porte pas. Axiomes :

Les honneurs déshonorent;
Le titre dégrade;
La fonction abrutit.
Écrivez ça sur les murs.

Je vous embrasse, votre vieux solide.

Dites à Zola que je regrette bien de n'être pas à la première de l'*Assommoir* pour assommer ceux qui siffleront.

AU MÊME.

Croisset, 22 janvier 1879.

Vive votre ministère! Personne n'est plus content que moi de sa consolidation. Comme la malechance me poursuit depuis longtemps, je m'attendais au contraire à la chute. Vous voilà donc rassuré sur votre sort! tant mieux; quant à moi ma vie n'est pas drôle, mon cher ami. Quoi qu'il advienne vous me verrez pendant deux mois à partir de mars, mais pas avant, j'en ai peur.

Parlez-moi de la pièce, quand passe-t-elle? J'ai lu les comptes rendus de l'*Assommoir* dans le *Figaro*, le *Gaulois* et la *France* (envoyés par vous ce matin). Je suis content du succès pécuniaire

pour Zola. Mais ça ne consolide pas le naturalisme (dont nous attendons toujours la définition) et ça ne pose pas notre ami comme auteur dramatique. A lui maintenant de faire une pièce « dans son système ». J'ai vu que Daudet en avait lu une à l'Odéon tirée de *Jack*. — Quels industriels que tous ces gaillards-là! Que n'en suis-je un moi-même! Mais le cœur me manque.

Le pauvre Tourgueneff est recloué par la goutte; allez-le voir, vous lui ferez plaisir. Dans vingt-cinq jours il part pour la Russie, où son frère vient de mourir.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 1879.

Il me semble que je suis en retard avec vous, ma chère amie, et bien que je sois un peu fatigué, je vais vous envoyer quelques lignes.

Samedi prochain, enfin, on retire mon second appareil et je tâcherai de faire quelques pas dans mon cabinet; mais quand pourrai-je monter un escalier? pas avant deux mois sans doute. Si bien que peut-être nous arriverons à Paris en même temps l'un que l'autre.

J'en ai bientôt fini avec mes lectures sur le magnétisme, la philosophie et la religion. Quel tas de bêtises! ouf! et quel aplomb! quel toupet! Ce qui m'indigne ce sont ceux qui ont le bon Dieu dans leur poche et qui vous expliquent l'incompréhensible par l'absurde. Quel orgueil que celui d'un dogme quelconque!

Pourquoi haïssez-vous le Père Hyacinthe? notez qu'il est méprisé de tout le monde, des libres penseurs comme des croyants, ce qui me le rend sympathique. Il a pris la voie la plus franche et la plus naïve. Où est le mal? Mais il sort du *cadre;* de là, scandale. Il a été original dans sa conduite et plus chrétien (chrétien primitif) qu'on ne dit. D'ailleurs l'importance qu'on attache à l'accouplement sexuel me semble bien drôle!

J'ai lu dernièrement deux livres qu'on m'a envoyés, *les Sœurs Vatard,* de Huysmans, un élève de Zola, que je trouve abominable; et *le Chat maigre,* d'Anatole France, charmant!

Je vous baise les deux mains longuement.

À LA MÊME.

Croisset.

Aujourd'hui je me suis levé pour la première fois, il m'est impossible de me servir de béquilles. Je déambule le genou sur une chaise et, avec tous mes attributs autour de mon fauteuil, je me fais l'effet de Scarron.

Comme à vous la bottine en dextrine m'a été intolérable; on l'a fendue et j'ai la jambe dans une gouttière, suivant la méthode classique. Ma fracture n'est rien, mais les désordres de l'articulation ont été fort graves. Si le sang ne s'était résorbé j'aurais maintenant la jambe coupée ou je serais crevé. Je me suis livré à ces deux hypothèses pendant quarante-huit heures avec une tranquillité

d'âme parfaite, je vous assure; je mens un peu, la première m'embêtait.

Le changement de président m'a été extrêmement agréable. C'est plein de grandeur « quoi qu'on die », un événement considérable et tout nouveau dans l'histoire de France. Et puis enfin, nous sommes délivrés de MM. les militaires, lesquels se connaissent à tout, sauf à faire la guerre. La nomination de Grévy, c'est un poncif de moins; donc je m'en réjouis.

Ce qui a fait tomber Bardoux, c'est lui-même. Il s'était déconsidéré à force de promettre sans tenir, et puis Waddington avait besoin de sa place.

Ce que vous me dites de Plessy relativement au Père Hyacinthe me divertit *infiniment.* Je m'étonne toujours de ces enthousiasmes pour des génies de quinzième ordre. Du reste, je suis de plus en plus dégoûté de ce qu'on appelle la religion et la métaphysique. Voilà deux grands mois que je ne lis pas autre chose. Quel néant! et quel aplomb! Connaissez-vous le *Catéchisme de persévérance* de l'abbé Gaume? C'est « hénaurme ». Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire que je vous recommande.

Et la peste russe qui s'avance! Elle est maintenant à Salonique; un de ces jours elle va débarquer à Marseille! Ah! de cela par exemple je me bats l'œil profondément.

Oui, j'ai lu l'article de Saint-Victor sur Zola. Il y a du vrai, mais ce n'est pas *tout* le vrai.

Écrivez-moi tant que vous pourrez, vos lettres me sont des rayons de soleil.

À MONSIEUR JULES TROUBAT.

Croisset, 2 février 1879.

Mon cher Ami,

Je ne sais si l'on a répondu à votre bonne lettre; en tout cas, en voilà une autre. Ma fracture n'offre maintenant aucun danger, mais je ne pourrai marcher avant deux mois; ce qui remet mon voyage de Paris vers le milieu d'avril. Je compte y rester jusqu'à la fin de mai.

Pour le livre que je fais, je suis obligé d'avoir recours à des notes anciennement prises sur *Port-Royal*. Les indications de passages à consulter ne concordant pas avec l'édition que je possède, celle de Hachette, in-12, il faut donc que je les aie prises dans la première édition.

Tirez-moi d'embarras, c'est-à-dire dites-moi où trouver dans l'édition Hachette les indications suivantes :

1° Mauvais goût de saint François de Sales;

2° Songe de M. Lemaître, qui l'engage à cultiver les plantes potagères du couvent;

3° La chasse n'est qu'un symbole;

4° Mot de Mme de Sévigné sur la Bible de Royaumont;

5° Mot de M. Duguet : « ce qui est singulier me fait un peu de peine ».

Mes bons souvenirs à Mme Troubat et une cordiale poignée de main de la part de votre...

À GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche.

MON CHER AMI,

Je ne suis pas *injuste*, parce que je ne suis pas *fâché* contre vous et ne l'ai jamais été. Seulement j'ai trouvé que vous auriez dû me dire tout de suite et carrément que l'affaire ne vous convenait pas. Alors je me serais adressé ailleurs. Cela dit, n'en parlons plus et embrassons-nous.

Je désirais mettre à la suite de *Saint Julien* le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois, — rien de plus, — et cette illustration me plaisait *précisément* parce que ce n'était pas une illustration, mais un *document* historique. En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ? ».

Toute illustration en général m'exaspère, à plus forte raison quand il s'agit de mes œuvres — et de mon vivant, on n'en fera pas. *Dixi.* C'est comme pour mon portrait, entêtement qui a failli me brouiller avec Lemerre, tant pis. J'ai des *principes. « Potius mori quam fœdari. »*

La *Bovary* m'embête. On me *scie* avec ce livre-là. Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas; je vous assure que si je n'étais besoigneux, je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage. Mais la nécessité me contraint. Donc, *tirez* mon bon. Quant à l'argent, pas n'est besoin de me l'envoyer ici. Vous me le donnerez quand je viendrai à

Paris. Une observation : vous dites mille francs pour deux mille exemplaires, ce qui remet l'exemplaire à dix sols. Il me semble que vous me donniez douze ou même treize sols par exemplaire, mais je peux me tromper?

Autre guitare. Le 10 août prochain expire mon traité avec Lévy. Je rentre en possession de *l'Éducation sentimentale.* Je voudrais bien en tirer quelques subsides.

Je n'ignore pas tout ce que les amis ont fait pour moi, dernièrement. Remerciez bien Mme Charpentier et prenez pour vous, mon cher ami, la moitié des remerciements.

Je savais par ma nièce qu'elle va mieux. Embrassez-la pour moi, ainsi que les mioches, et qu'elle vous le rende.

J'ai encore pour longtemps à garder la chambre. Ç'a été *très* grave. Je ne peux pas écrire ayant la tête *vuide,* mais je me crève de lectures (de la métaphysique et du spiritisme).

À MADAME AUGUSTE SABATIER.

Dimanche.

Ça! c'est gentil! « *ma demi-nièce* ». Vous ne pouviez rien imaginer qui me fût plus agréable. Pourquoi même pas trois quarts de nièce?

Votre aimable lettre a fait se mouiller les paupières de votre « oncle Gustave », et d'ailleurs elle confirme chez moi une théorie esthético-morale : le cœur est inséparable de l'esprit; ceux qui ont distingué l'un de l'autre n'avaient ni l'un ni l'autre.

Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas; j'adore les enfants, et étais né pour être un excellent papa; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement!... C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécottez bien le vôtre à mon intention.

Ma *guibole* se consolide, mais je boiterai pendant longtemps; il y a eu dans l'articulation des désordres très graves; quant à la fracture du péroné, c'est une bagatelle. Votre mari a raison de m'aimer, car, de mon côté, je l'aime beaucoup; c'est un brave homme et un lettré — donc quelqu'un de très rare, un oiseau bleu.

Ce billet est stupide et décousu, car je me sens très faible et j'ai la tête vuide. Ce qui ne m'empêche pas de vous baiser sur les deux joues *avunculairement.*

Quand vous serez cet été à Quevilly, il faudra s'arranger pour se voir plus souvent et nous taillerons de fières bavettes.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 27 février 1879.

Mon cher Ami,

Je retire mes malédictions. Merci de la visite à Baudry. Ce n'était pas de son résultat que j'étais inquiet, mais de vous, de votre pièce. Je voulais avoir des détails *vrais.*

Enfin tout a réussi! ce qui est fort heureux pour l'avenir. Maintenant on lira vos manuscrits. Quant

aux petites perfidies, vous en verrez bien d'autres Il faut s'y résigner.

Les naturalistes vous lâchent, ça ne m'étonne pas. *Oderunt poetas.*

A propos des naturalistes, que dois-je faire avec votre ami Huysmans? Est-ce un homme à qui l'on puisse dire carrément sa façon de penser? Ses *Sœurs Vatard* me causent un enthousiasme très modéré. Comme il m'a l'air d'un bon bougre, je ne voudrais pas l'offenser. Cependant?

Maintenant que je connais les sentiments de cet excellent M. Baudry, j'ai un terrain solide sous les pattes, et (sans vous compromettre en rien) je m'expliquerai carrément avec ledit sieur; la semaine prochaine il recevra de moi une lettre qui lui clora le bec. Donc merci encore et ne vous en occupez plus. Tous vos renseignements ne font que confirmer mes prévisions. Ce que je trouve charmant de sa part c'est la supposition qu'il pourrait être, un jour, contraint à user d'indulgence envers moi. Voilà ce qui s'appelle un bon ami! et dévoué! mais on est « comme ça » quand on est fonctionnaire.

Quel embêtement de ne pas se voir! Comme j'aurais des choses à vous dire et à vous demander! Si je suis capable d'aller à Paris vers la fin d'avril, ce sera beau. Il faut se résigner. Comment va votre pauvre maman?

Où publiez-vous l'*Histoire du vieux temps?* Quand je serai revenu à Paris il faudra la faire jouer par Mme Pasca, chez la princesse Mathilde. De cela je me charge.

Votre vieux vous embrasse tendrement.

À MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, 7 mars 1879.

Chère Madame,

Je vous remercie du souvenir et du livre (et de la dédicace aussi qui ne ment pas, puisque dernièrement vous m'avez donné des preuves de sa sincérité).

Rien n'est plus élégant ni plus haut que votre poème. On y respire l'air de l'Olympe, on y coudoie les dieux. *J'aime ça !*

Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie. Il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. Les restrictions que je me permettrai, dès que j'aurai le bonheur de vous voir, sont peu nombreuses et peut-être sottes d'ailleurs. Elles portent sur deux ou trois points peu importants. Une qualité m'a frappé, sans parler du talent descriptif, c'est la délicatesse morale : quoi de plus charmant que la page 83 sur les bouquets fanés qui rappellent des émotions encore fraîches, et la page 107 « mon existence avec... sentiments les plus délicats » « les *femmes* aiment le divin qui plane sur les choses »; ... en êtes-vous bien sûre?...

Plusieurs, quelques-unes peut-être? mais les femmes en général? non hélas!

En refeuilletant votre volume, je trouve en marge un coup de crayon à la page 160 — sur le Vésuve. La fin de la phrase est une merveille, j'en suis convaincu, e m'y connais.

Votre œuvre aurait plu à Goethe. Vous êtes de sa religion.

Je serre la main de mon confrère Lamber et je baise les mains de Mme Adam, en me mettant à ses pieds.

Son tout dévoué.

À EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir, 19 mars 1879.

MON CHER VIEUX,

J'ai laissé tout pour *Madame de Châteauroux*, tout, immédiatement, j'ai eu cette canaillerie et j'en ai été récompensé. Ce nouveau volume me semble encore plus *intéressant* que les autres.

Voilà trois mois que je lis exclusivement de la métaphysique! Après tant d'abstractions, vous pouvez penser s'il m'a été doux de me désaltérer dans le réel. Enfin je me suis collé comme un morpion sur les mottes de vos belles dames. Cela est un monument, une œuvre définitive. Nous en recauserons. Quand?

Charpentier et Zola m'ont promis de venir déjeuner ici dès que je les appellerai. Mais je ne suis pas encore en état de descendre dans ma salle à manger, et je ne vous invite pas *avec eux*, vu l'insuffisance de mon personnel. Donc, venez *seul dès* que vous serez libre de vos *Frères Zemganno*.

Ma nièce doit venir me voir à la fin de la semaine prochaine, après quoi je rappellerai aux

amis leur promesse. Je compte absolument sur la vôtre.

Popelin vous a un peu trop vanté ma personne physique et morale. A peine si je peux faire cinq ou six pas dans mon cabinet, et chaque soir mon articulation est enflée. Serai-je en état d'aller à Paris au mois de mai, j'en doute.

Quant à l'humeur elle n'a pas été gaie, mon cher ami, j'ai passé par des états à me casser la gueule. Voilà le vrai.

J'ai eu cependant la force de m'étourdir par des lectures insensées (la valeur d'un volume par jour et avec notes); maintenant je prépare mes trois derniers chapitres et j'espère me remettre à écrire dans une quinzaine. Bref, dans un an, mais pas avant, j'espère en voir la fin.

Aucune nouvelle de Tourgueneff ni de Daudet. Entre deux épreuves tâchez de trouver le temps de *potiner* avec votre ami qui vous embrasse.

Que dites-vous de Labiche candidat à l'Académie française? O mânes de Boileau, où êtes-vous?

Voici une découverte faite par votre serviteur dans la *Réforme* (revue). Yves Guyot trouve que Sarcey ressemble... à Diderot et même lui est supérieur (*sic*); c'est un « Diderot rassis ». Maintenant rêvez.

À MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, 25 mars 1879.

J'ai reçu une invitation à une soirée chez Mme Adam pour le dimanche 30 mars. Merci,

chère madame, je puis à peine faire quelques pas dans ma chambre! Cependant mon médecin me jure qu'au commencement de mai, je serai en état d'aller à Paris, c'est-à-dire de monter votre escalier. Cet espoir me soutient. En attendant qu'il se réalise, permettez-moi de vous baiser les mains et de vous dire que je suis votre très humble et affectionné.

À MADAME RÉGNIER.

MA CHÈRE CONFRÈRE,

Primo : Félicitations au double bachelier, ou plutôt à ses père et mère. C'est une belle épine tirée du talon et je comprends votre joie, moi qui étais né avec toutes les vertus domestiques. Mais la littérature m'a empêché de donner carrière à mes vertus comme à mes vices.

Il faut pourtant que je lâche la bride à mon indignation (jolie phrase). On m'a envoyé ce matin le premier numéro de la *Vie Moderne*. Elle me paraît encore plus infecte que la *Vie Parisienne* du chemisier Marcellin! Comme doctrines, langage et réclames (jusqu'à la petite fantaisie du docteur Lambert), c'est complet! Et moi qui ai eu la bêtise de leur laisser mettre mon nom sur la couverture.

Est-ce que les funérailles de Villemessant ne vous font pas rêver? Embaumement comme pour un pharaon, messe dite par un évêque, la gare transformée en chapelle ardente. « Retour des cendres » à Paris, et demain discours, panache,

musique et foule immense, j'en suis sûr. Il jouissait « d'une immense publicité. », inclinons-nous. Moi, je ne me suis jamais incliné. Je n'ai pas plié le genou devant cette institution.

Et Pinard, mon ennemi Pinard, l'auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, Pinard qui a inventé Gambetta (pour faire du bien à l'empire)! Cet excellent M. Pinard communiant dimanche dernier à Notre-Dame en compagnie de Mgr le duc de Nemours! farce! farce!

Quant à ma quille, je commence à marcher, pas très gaillardement il est vrai, et je ne sais pas encore quand j'irai à Paris ni même si j'irai le mois prochain. Rien ne m'y attire ou plutôt tout m'y dégoûte.

Une chose m'a pourtant retapé aujourd'hui : la lecture des lettres de Berlioz! Quel artiste et quel haïsseur du bourgeois! Quand on voit tout ce qu'a souffert ce grand homme, on ne doit plus se plaindre.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 1879.

Eh bien, mon cher ami, c'est le cas de dire comme dans Laurent Pichat :

... J'attendrai :

sans ajouter :

Que l'on fasse venir le cul-de-jatte André;

ce qui est une belle rime.

Merci de votre lettre. Elle m'a fait plaisir de

toutes les façons. Mais, mon pauvre cher bougre, que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler! comme si un bon vers n'était pas cent mille fois plus *utile* à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent! Les idées simples sont difficiles à faire entrer dans les cervelles.

Oui, j'ai lu la brochure de Zola. C'est énorme! Quand il m'aura donné la définition du Naturalisme, je serai peut-être un Naturaliste. Mais d'ici là, moi pas comprendre.

Et Hennique qui a fait, aux Capucines, une conférence sur le Naturalisme!!! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La *Vie Moderne* me paraît encore plus bête que la *Vie Parisienne*. Est-ce assez... artistique! hein? et les dessins qui n'ont aucun rapport avec le texte, et la critique de Bergerat! Je suis indigné que mon nom soit sur la couverture, mais j'espère que ce... n'aura pas la vie longue.

Une chose m'a réjoui : les funérailles de Villemessant. Quelle pompe! Mais on n'y pense déjà plus. Le Peuple est ingrat.

Vous ne me verrez pas avant le 20 mai. Je veux avant d'aller à Paris en avoir fini avec le magnétisme, c'est-à-dire être à la moitié de mon chapitre. Mais irai-je à Paris? franchement, rien ne m'y attire, sauf vous, mon cher Guy.

Je continue à n'être pas d'une gaieté excessive et je vous embrasse avec toute la tendresse dont est capable le cœur de votre vieux.

Est-ce que Huysmans a été choqué de ma lettre?

Lisez donc la correspondance de Berlioz. Voilà

un homme! et qui exécrait le bourgeois! Ça enfonce Balzac!

À EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, jeudi.

MON CHER AMI,

Voici mon bilan.

Ma jambe va bien, cependant elle enfle tous les soirs, je ne puis guère marcher au delà de cent pas et il me faut porter une bande autour des chevilles.

De plus, je me suis fait arracher une de mes dernières molaires.

De plus, j'ai eu un lumbago.

De plus, une blépharite.

Et actuellement, depuis hier, je jouis d'un clou au beau milieu du visage. A part tout cela, je vais bien.

Je me suis remis à écrire et j'espère avoir fini mon *horrifique* chapitre VIIIe au mois de juillet. Alors j'entamerai l'avant-dernier.

Quand irai-je à Paris? Je n'en sais rien. Pas avant le milieu de mai, si j'y vais. Il faudrait pourtant que j'y *allasse*.. En tout cas, vous me verrez cet été chez la bonne Princesse. C'est une chose inouïe, le mal que j'ai maintenant à me déplacer.

Charpentier m'a envoyé les deux premiers numéros de la *Vie Moderne* que je trouve encore plus bête que la *Vie Parisienne*.

Et le manifeste politique de Zola menaçant la

République de sombrer, si elle n'arbore l'étendard du réalisme! du naturalisme, pardon! Drôle! drôle!

J'ai lu dans l'élégante feuille de votre éditeur un fragment de votre roman *qui m'excite*. Quand il sera paru, le roman (ou même avant), seriez-vous assez Curtius pour venir à Croisset? J'y attends demain Tourgueneff. Zola et Charpentier m'ont également promis de venir déjeuner un dimanche.

Hennique fait des conférences, maintenant?

Nous sommes des fossiles, mon cher ami, des restes d'un autre monde. Nous ne comprenons rien au mouvement.

Je vous embrasse.

Tou...ou...jours...jeune!

(Illusion qui dénote le sheikisme.)

Lisez la correspondance de Berlioz! Peu de livres m'ont plus *édifié*. Il rugissait, celui-là! et haïssait le médiocre. Voilà un homme!

À EDMOND DE GONCOURT.

Jeudi, 1er mai 1879.

MON CHER AMI,

Je suis *enchanté* de votre bouquin[1]. Dans les premières pages je vous ai cherché quelques chicanes de détail comme « et avec », « sur eux », etc.,

[1] *Les frères Zemgano.*

puis, zut! emballage complet. Plusieurs fois je me suis retenu pour ne pas pleurer, et cette nuit j'en ai eu un cauchemar (*sic*).

Ne pas avoir fait mourir Nello est d'un goût exquis, précisément parce que le lecteur s'attend à sa mort.

J'ai retrouvé toutes mes sensations de fracture, la douleur au talon et la peur des béquilles. Enfin, mon cher ami, on n'aime pas vos deux frères, on les adore. Personne, je crois, ne comprend mieux que moi les *dessous* de votre bouquin. C'est ferme, rapide, coloré, très artiste et pas artistique. Dieu merci! On voit vos personnages. Le père Bescapé, sa femme, le chien, etc., etc. La Talochée m'excite. La Tompkins est une bonne figure. Bref, rien de vulgaire dans les détails, et un chouette ensemble.

En revanche, je désapprouve la Préface, comme intention. Qu'avez-vous besoin de parler directement au public? Il n'est pas digne de nos confidences. « Cache ta vie », dit Epictète.

Autre histoire : Tourgueneff qui, en huit jours, ne m'a manqué de parole que *quatre* fois, m'annonce ce matin sa visite pour dimanche.

Je compte ensuite sur la vôtre et, afin de jaspiner ensemble plus commodément, sur la vôtre sans accompagnement. Voulez-vous venir avant ou après le convoi Zola, Charpentier, Daudet? Arrangez-vous avec lesdits sieurs. Vu l'insuffisance de mon personnel je ne peux pas recevoir plus de trois hôtes à la fois.

Réponse prochaine, hein? et de nouveau bravo, bravissimo, mon cher ami, en vous embrassant tendrement.

À LÉON CLADEL.

9 mai 1879, mercredi 11 heures.

Mon cher Cladel,

J'ai commencé votre bouquin hier à 11 heures, il était lu, ce matin, à 9! et d'abord il faut que Dentu soit fou pour avoir peur de le publier. Rien n'y est répréhensible soit comme politique, soit comme morale, ce qu'il vous a dit est un prétexte. Quant à Charpentier (auquel je montrerai vos feuilles vendredi, jour ou je dîne chez lui) je vais lui chauffer le coco violemment et en toute conscience, sans exagération et sans menterie, car je trouve votre livre *un vrai livre,* c'est très bien fait, très soigné, très mâle et je m'y connais mon bon.

J'ai deux ou trois petites critiques à vous faire (des niaiseries) ou plutôt des avis à vous soumettre : ainsi le mot «pécaïre» me paraît trop souvent répété. Des fois, il y a des prétentions à l'archaïsme et à la naïveté. C'est l'excès du bien. Mais encore une fois, soyez content et dormez sur vos deux oreilles ou plutôt ne dormez pas, et faites souvent des œuvres pareilles.

La fin est simplement sublime et du plus grand effet.

Tout à vous.

Si j'avais le temps, je vous en écrirais plus long. Je quitte Paris à la fin de la semaine prochaine.

À GEORGES CHARPENTIER.

Vendredi soir.

HOMME DE LA *VIE MODERNE*,

Vous saurez sans doute que j'ai passé avant-hier quelques heures à Paris, et pourquoi je me suis traîné jusque-là. Le gonflement de mon articulation ne m'a pas permis d'aller plus loin.

J'avais prié Goncourt de s'entendre avec vous et les amis pour organiser deux trains pour Croisset. Pas de réponse. Mystère.

Dites à Zola que j'ai bourré de coups de crayon aux marges ses dernières élucubrations. Nous en causerons. Vous me verrez mort ou vif dans les premiers jours de juin. Car j'ai plusieurs propositions à vous faire. Ainsi *l'Éducation sentimentale* redeviendra ma propriété le 10 août prochain, etc.

Malgré un hiver abominable (six mois que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, si j'avais des ennemis — la patte cassée était une plaisanterie à côté du reste); malgré, dis-je, un état moral des plus rigoureux, je n'ai pas cessé un seul jour de travailler pour

La Maison Charpentier!!!

et je n'ai plus que deux chapitres et demi à faire. Quant au second volume, aux trois quarts fabriqué, je n'ai plus que des attaches à y mettre. Bref, dans un an, nous ne serons pas loin de la terminaison complète et quand vous connaîtrez l'œuvre, vous verrez que j'ai été rapide.

Mon grand âge ou pour mieux dire ma sénilité m'autorisant à beaucoup de libertés, je prends celle d'embrasser madame Marguerite et son époux, malgré les exemples déplorables qu'il offre à nos bords.

Votre...

Ma lettre est bien mal *rédigée* et pleine de choses qui m'exaspèrent. Mais je suis trop éreinté pour faire mieux.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 13 juin 1879 (8 heures du matin).

Vous êtes pour moi un remords depuis un mois que je n'ai pas répondu à votre lettre. Aujourd'hui enfin je me lève exprès de très bonne heure pour vous dire que je ne vous oublie pas.

Votre décision de ne point venir à Paris m'a bien affligé. C'est donc que vous êtes plus malade, pauvre amie! Comme je vous plains! Quelle triste existence que la vôtre! Êtes-vous assez héroïque! Quand nous verrons-nous maintenant? J'avais besoin, un besoin sentimental et esthétique, de vous lire les trois quarts de mon roman. Votre bon sourire m'eût soutenu pour le reste. Dieu ne l'a pas voulu. Courbons-nous.

Savez-vous ce qui m'a le plus indigné cet hiver? Ce sont les plaintes sur ma jambe cassée, et elles recommencent depuis que je suis à Paris. « Comme vous avez dû souffrir! — Pas du tout! » Alors on s'étonne et on cause d'autre chose. Oui,

ma fracture me devient une scie. C'est comme la *Bovary,* dont je ne peux plus entendre parler, son nom seul m'exaspère. Comme si je n'avais pas fait autre chose!

Les deux premiers jours que je suis arrivé ici je me suis ennuyé à crever, puis j'ai eu plaisir à revoir mes amis. Toute locomotion, tout changement d'habitudes m'est à présent désagréable. Marque de sénilité. Le cœur seul ne vieillit pas, au contraire, peut-être? Mais la littérature devient de plus en plus difficile. Il fallait être fou pour entreprendre un livre comme celui que je fais. Tous les jours je passe mon après-midi à la Bibliothèque nationale où je lis des choses stupides, rien que de l'apologétique chrétienne, maintenant. C'est tellement bête qu'il y a de quoi rendre impies les âmes les plus croyantes. Oh! quand on veut *prouver* Dieu, c'est alors que la bêtise commence.

Connaissez-vous Schopenhauer? J'en lis deux livres. Idéaliste et pessimiste ou plutôt bouddhiste. Ça me va.

Il y a du talent dans l'autobiographie de Vallès (*Jacques Vingtras*). Pauvre diable! on comprend son fiel. N'importe! c'est un vilain coco, et j'aime mieux la correspondance de Berlioz. A propos, Faure et Gallet vont faire un opéra sur *Faustine.* J'ai rompu avec Catulle Mendès, et Reyer va prendre Barbier pour se mettre à *Salammbô.* De plus il y a peut-être moyen de faire jouer la féerie, la fameuse féerie! toujours inédite. Enfin la chance a l'air maintenant moins mauvaise.

À LÉON CLADEL.

Croisset, 26 juin 1879.

MON CHER AMI,

Je suis bien en retard avec vous. Voici mon excuse : j'ai reçu vos *bonshommes* au commencement de ce mois-ci que j'ai passé presque tout entier à Paris. Là, j'ai été assailli de courses et d'affaires... J'espérais qu'un hasard vous apprendrait ma présence et je m'attendais à vous voir.

Je voulais vous dire le plaisir que m'a causé votre volume.

Titi Foyssac est une création. C'est travaillé, ciselé, creusé. L'observation chez vous n'enlève pas la poésie! au contraire elle la fait ressortir. L'enterrement de votre bonhomme est une merveille. J'ai connu des vieux dans ce goût-là. Je ne connais guère de choses plus originales que votre *duo*.

L'objection que tout le monde vous fait et que je vous fais moi-même : à savoir que Baudelaire n'était pas comme ça, tombe d'elle-même puisque vous ne nommez pas Baudelaire. Ce conte est une étude philosophique dont je ne vois l'analogie nulle part. Votre personnage principal crève les yeux, tant il a le relief et la puissance. J'aime moins *Mère Blanche*, qui me paraît moins neuve. Je vous reprocherai, çà et là, une recherche d'archaïsme dans les mots, mais vous êtes un rude écrivain, mon cher ami! un véritable artiste!

Et je suis plus que jamais tout à vous.

Votre

À MADAME JULIETTE ADAM.

Ma chère Confrère,

Ne vous pendez pas, ce serait dommage! et la corde serait trop heureuse. La faute en est à la pitié de votre concierge pour ma claudication. Il m'a conseillé de ne pas tenter l'ascension de votre escalier, n'ayant guère de chances d'être reçu. J'ai été lâche, j'en suis puni. Quant à mercredi, je ne serai plus à Paris depuis vingt-quatre heures. Voilà plusieurs fois que je refuse vos cordiales invitations, ce qui d'abord est bête pour moi, et de plus a l'air grossier; mais l'hiver prochain sera moins sinistre, espérons-le! et alors je prendrai ma revanche. En attendant ce plaisir-là, je vous baise les deux mains et je vous prie de croire à une affection qui ne demande qu'à s'affirmer.

Tout à vous, chère Madame.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 15 juillet 1879.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous êtes plus mal, ma chère amie! Est-ce vrai? Dites-moi que non. Cet affreux été n'est bon ni pour les légumes, ni pour les poires, ni pour les gens! Moi, il commence à m'agacer le système. On ne se doute pas ordinairement combien le soleil nous est indispensable. Quelle drôle d'idée

ont eue nos ancêtres en venant vivre sous des cieux aussi incléments! Pourquoi habiter des pays bêtes? afin d'avoir plus d'esprit, sans doute.

En ce moment, je fais travailler le mien d'une façon acharnée, j'ai repoussé tous les livres et j'écris, c'est-à-dire je barbote dans l'encre sans discontinuer. Me voilà à la partie la plus rude (et qui peut être la plus haute) de mon infernal bouquin, c'est-à-dire à la métaphysique! Faire rire avec la théorie des idées innées! Voyez-vous le programme? Enfin j'espère au commencement de septembre n'avoir plus que deux chapitres! Mais je suis encore loin de la terminaison totale. Alors je pousserai un beau *ouf* de satisfaction, je vous en réponds. Il faut être fou pour avoir entrepris une pareille tâche. Mais nous ne ferions rien, dans ce monde, si nous n'étions guidés par des idées fausses. C'est une remarque de Fontenelle que je ne trouve point sotte.

La mort du prince impérial, qui m'a frappé comme une image d'Épinal, tant elle est violente et sauvagesque, commence à devenir une *scie;* ne trouvez-vous pas? J'étais à Paris aux premières loges, quand la nouvelle en est venue, et j'ai contemplé la gigantesque bêtise de Messieurs les bonapartistes. La Princesse a été très affligée et très raisonnable et le Prince plein de réserve.

Autre *scie,* la loi Ferry. Ceux qui la défendent et ceux qui l'attaquent m'embêtent également, car des deux côtés on est d'une mauvaise foi insigne. Ce qu'elle a de pire contre elle, c'est qu'elle est inapplicable. Les Jésuites porteront un bonnet rouge, voilà tout. On aura la liberté religieuse quand on aura supprimé du Code pénal les

attaques à la religion. Mais cela est peut-être trop fort pour les têtes françaises.

J'ai lâché Catulle Mendès, et Reyer prend pour librettiste du Locle. Mais avant la première de *Salammbô,* grand opéra, etc., il se passera encore bien du temps. Faure et Gallet commencent un opéra sur *Faustine.* On imprime *Salammbô* chez Lemerre et *l'Éducation sentimentale* chez Charpentier.

Peut-être que le *Château des Cœurs* paraîtra au jour de l'an, avec des illustrations, puisqu'il m'est impossible de lui donner des décors. Cela est un de mes chagrins littéraires (est-ce un chagrin?) ne pas voir sur les planches le tableau du cabaret et celui du Pot-au-Feu!

À LA MÊME.

1879.

Vous me parlez de *l'Éducation sentimentale* et votre lettre tantôt m'a surpris en train de corriger les épreuves d'*icelle* (une édition de Charpentier qui doit paraître dans une quinzaine).

Pourquoi ce livre-là n'a-t-il pas eu le succès que j'en attendais? Robin en a peut-être découvert la raison. C'est trop vrai, et, esthétiquement parlant, il y manque : *la fausseté de la perspective.* A force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide, ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or rien de tout cela dans la vie. Mais l'art n'est pas la nature.

N'importe! je crois que personne n'a poussé la probité plus loin. Quant à la conclusion, je vous avoue que j'ai gardé sur le cœur toutes les bêtises qu'elle a fait dire.

Autre guitare. La *Vie Moderne,* appartenant à Charpentier, publiera prochainement le *Château des Cœurs,* avec un dessin de ma nièce et des illustrations faites par des décorateurs. Lemerre, le 15 de ce mois, fait paraître *Salammbô* dans sa bibliothèque. Vous voyez si depuis deux mois je suis dans les épreuves!

Hélas! j'en ai subi de toute sorte. (Un mot.) Un homme que je regardais comme mon ami *intime* vient de se montrer envers moi du plus plat égoïsme. Cette trahison m'a fait souffrir. Les coupes d'amertume ne sont pas ménagées à votre vieil ami, et je lis des choses stupides ou plutôt stupidifiantes : les brochures religieuses de Mgr de Ségur, les élucubrations du Père Huguet, jésuite, Baguenault de Puchesse, etc., et cet excellent M. Nicolas qui prend *Wolfenbuttel* pour un homme (à cause des fragments de Wolfenbuttel), et par conséquent il tonne contre Wolfenbuttel! La religion moderne est quelque chose d'ineffable, décidément, et Parfait, dans son *Arsenal de la dévotion,* n'a fait qu'effleurer la matière. Dans le manuel, *les Pieuses domestiques,* que dites-vous de ce titre de chapitre : *De la modestie pendant les grandes chaleurs?* puis conseil aux bonnes de ne pas se mettre en service chez les comédiens, les aubergistes et *les marchands de gravures obscènes!* Ça ce sont des fleurs, et les imbéciles déclament contre Voltaire qui est un spiritualiste! et contre Renan qui est un chrétien. O bêtise! ô infini!

J'aurai du mal dans mon chapitre IXe, *la Religion*, à garder l'équilibre. Mes pieuses lectures rendraient impie un saint.

Oui, je vous lirai mon roman quand il sera fini et j'irai à Villenauxe s'il n'y a pas d'autre moyen; mais vous me rendriez un vrai service en venant à Paris. Notez que cette lecture, faite à haute voix, demandera plusieurs jours.

Mais quand aurai-je fini? Pas avant le commencement d'avril, puis il me faudra encore six mois au moins pour le second volume. Rien n'est conclu avec la revue de Mme Adam. Il est probable, cependant, si *l'on m'offre beaucoup d'or*, que je pousserai là ma copie.

Que vous ayez à vous plaindre du *Moniteur*, ça ne m'étonne pas, le Dalloz étant, entre nous, un vilain coco et qui s'est conduit envers moi comme un vrai polisson.

Je connais l'article de Poupard-Davyl contre Daudet; mais est-ce que tout cela regarde le public?

L'autobiographie du père Michelet, dans le *Temps*, m'a paru une platitude. Je soupçonne son épouse d'y avoir trop collaboré; d'ailleurs, je n'aime les confessions que lorsqu'elles sont excessives. Pour qu'un monsieur vous intéresse en parlant de sa personne, il faut que cette personne soit exorbitante en bien ou en mal. Donner au public des détails sur soi-même est une tentation de bourgeois à laquelle j'ai toujours résisté.

Pourquoi trouvez-vous la politique *si laide?* Quand donc a-t-elle été jolie?

Avez-vous admiré la fête de Florian? Dans quel but fêter Florian? C'est un comble! Et le

père Hugo qui était président d'honneur! Farce! farce!

À GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche, 14 septembre 1879[1].

Mon cher Ami,

Raçon m'a envoyé ce matin deux paquets d'épreuves que j'ai corrigées tout de suite. Je les lui renvoie.

Il faudrait que vous prépariez la petite note historique qui doit précéder le réquisitoire de Pinard et le plaidoyer de Sénard.

Est-ce bien utile, cette note? Ne serait-il pas mieux de mettre tout simplement : huitième Chambre de... etc. (voir la *Gazette des Tribunaux*, et numéros de décembre pour la date), puis d'étaler sans aucun préambule l'œuvre du sieur Pinard?

Cependant il faudrait dire clairement que la *Revue de Paris* m'avait fait des suppressions.

J'ai passé une heure à rechercher encore mon *assignation*. Je l'ai, j'en suis sûr! Mais où est-elle? Je ferai une troisième tentative, après quoi j'y renonce.

Il faudra dans les deux discours Pinard et Sénard faire des références pour les pages afin qu'on puisse voir de suite, dans le volume, les

[1] Cette lettre, que nous avons reproduite d'après l'édition Charpentier, où elle est datée du 14 septembre 1879, est en réalité du 14 septembre 1873. Nous nous en sommes aperçus trop tard pour en modifier le placement.

endroits qui étaient incriminés dans les numéros de la *Revue*.

Cela sera imprimé en plus petit texte au bas de la page.

Je n'ai fait aucune correction au titre, mais « édition nouvelle » ne me paraît pas suffisant, pour vous. Dans l'intérêt de la vente, ne faudrait-il pas indiquer quelque chose de plus?

Et si on faisait pour les cent premiers exemplaires une couverture différente et qui tirât l'œil un peu plus que la couverture ordinaire de votre Bibliothèque? Qu'en dites-vous?

Je vous prie, mon cher ami, de me mettre aux pieds de Mme Charpentier et de me croire votre...

AU MÊME.

Mardi, 1879.

MON BON,

Vous recevrez en même temps que ceci la fin de *Salammbô*. Je ne sais si j'ai donné le bon à tirer de ce qui s'étend de la page 506 à 511? *Veillez-y*. Quel imprimeur! Regardez les en-têtes de pages et la quantité de lettres qui sont de travers! — Enfin, c'est fini, Dieu merci!

Bergerat a dû recevoir dimanche matin les deux dessins de Croisset. Nous avons fait, ma nièce et moi, tout ce que nous avons pu pour satisfaire ledit rêve. S'il n'est pas content, zut!

Quand paraît le *Château des Cœurs?* ne pas oublier la *Chanson des Brises*.

Quant à M. Laffitte, je sais qu'il admire le

Voyage autour de ma chambre de Mossieu de Maistre! ce qui me dispose médiocrement à lui être agréable; 2° faire annoncer mon roman en plein succès de *Nana* me semble peu adroit; 3° il est promis à Mme Adam; et 4° si l'on veut que je ne l'achève pas, c'est d'en parler maintenant. La moindre réclame me couperait la musette, absolument.

Attendons au moins le *Château des Cœurs!* Donc, jusqu'à nouvel ordre : je *refuse.*

Autre guitare : Vous avez fait au milieu de septembre un nouveau tirage de *Salammbô,* et *l'Éducation sentimentale* va reparaître. Vous seriez bien aimable de m'allonger maintenant le montant de ces deux éditions, en prélevant ce que je vous dois comme acquisitions de livres. Le jeune Guy doit venir me voir le 8 du mois prochain. Il irait prendre l'argent chez vous. Faut-il le prévenir? Réponse là-dessus, *je vous prie,* et sur le reste.

Oui j'ai lu *Nana* (huit feuilletons), et je trouve ça splendide, vous pouvez le dire à l'auteur de ma part en lui serrant la main.

À MONSIEUR BOURLET DE LA VALLÉE.

Croisset, lundi 22 septembre 1879.

Mon vieux Pit-Chef,

Je ne te rendrai pas le service que tu me demandes, parce que je ferais : 1° une mauvaise action; 2° une action parfaitement inutile. J'ai été étonné de l'intelligence et de la grande lecture de

ton ami ou plutôt de notre ami Henri Fauvel[1]. Les essais qu'il m'a montrés me paraissent extrêmement remarquables. Enfin j'ai reconnu tous les signes d'une vocation littéraire bien prononcée.

Je l'ai néanmoins, et à deux reprises différentes, fortement engagé à poursuivre ses études médicales. Je le croyais même embarqué depuis six mois à bord d'un bâtiment de l'État. Il m'a même envoyé ses adieux.

Tout ce qu'on pourra dire ou faire ne servira absolument à rien qu'à le chagriner et à le blesser.

Quant à réussir, quant à avoir le succès, c'est là le secret du bon Dieu, et, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est né écrivain et qu'il écrira.

Comment veux-tu qu'après lui avoir donné des encouragements, je revienne sur ce que j'ai dit et qu'en définitive je parle contre ma pensée? Cela m'est impossible, tu dois le comprendre.

Sur ce, mon vieux Pit-Chef, je t'embrasse tendrement.

Ton...

À MADAME TENNANT.

Croisset, 13 octobre 1879.

Hélas! non, ma chère Gertrude, je ne serai pas à Paris à la fin de ce mois, devant rester ici jusqu'au printemps prochain, époque où j'espère avoir fini mon lourd bouquin; ce petit travail m'aura demandé plusieurs années et il me tarde d'en être débarrassé. Mais puisque vous passerez

[1] Docteur au Havre.

l'hiver à Florence, j'espère vous voir à votre retour, vers le commencement d'avril. Tâchez d'avance de dresser vos batteries en conséquence. Je vous en prie, *vous en supplie!*

L'année n'a pas été meilleure pour moi que pour vous. Depuis quatre ans, j'ai enduré des chagrins tels que je m'étonne de n'en être pas devenu fou. Mon horizon paraît se désembrunir un peu. Si je vous voyais plus souvent, ce serait un coin d'azur. Il me semble que vous devez aussi sentir le besoin de causer ensemble du vieux temps. Nous avons tant de choses à dire, n'est-ce pas, ma chère jeunesse retrouvée?

Caroline espère avoir votre visite prochainement; elle sera au faubourg Saint-Honoré à partir de dimanche prochain.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Je lis vos moindres billets avec avidité.

Souvenirs affectueux à vos charmants enfants, et à vous du fond de mon cœur les meilleures tendresses de votre vieil ami.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, mardi 21 octobre 1879.

C'est convenu. De samedi prochain en quinze je verrai votre chère binette. J'en ai à vous dégoiser.

Ne me parlez pas du réalisme, du naturalisme ou de l'expérimental! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties!

Je viens de finir les *Rois en exil.* Qu'en pensez-vous? Quant à moi... hum, hum!

Pouvez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff?

Si vous n'avez rien de mieux à faire, en passant par le passage Choiseul, entrez chez Lemerre et dites-lui que je m'étonne : 1° de ne pas voir paraître *Salammbô* et 2° de ne pas recevoir de réponse à ma dernière lettre qui concernait *Mélaenis*.

Je vous embrasse.

À ÉMILE ZOLA.

Croisset, vendredi, 1879.

La préface de vos *Haines* m'a ravi, mon cher Zola. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne la connaissais pas et j'en suis féru! Bravo! Voilà comme il faut parler.

Quant aux différents articles du volume, je suis de votre avis en ce qui concerne l'abbé X***, Prudhon et le catholique hystérique. J'ai relevé plusieurs témérités dans *l'Égypte il y a trois mille ans*, et des choses qui, selon moi, sont inexactes. Je vous trouve bien indulgent pour Erckmann-Chatrian. Quant à Manet, comme je ne comprends goutte à sa peinture, je me récuse.

Et je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime.

J'ai trouvé Alphonse Daudet bien éreinté. Mes lectures sont finies et je n'ouvre plus aucun bouquin jusqu'à la terminaison de mon roman.

Votre vieux.

À MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset.

Ma chère Confrère,

Je prends la liberté de vous envoyer par le même courrier une pièce de vers que je trouve très remarquable et pouvant orner votre revue.

L'auteur, Guy de Maupassant, est attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique. Je lui crois un grand avenir littéraire d'abord, — et puis je l'aime tendrement parce que c'est le neveu du plus intime ami que j'aie eu, auquel il ressemble beaucoup du reste — un ami mort il y a bientôt trente ans, celui à qui j'ai dédié mon *Saint Antoine*. Enfin, je vous serais très reconnaissant d'insérer son petit poème. Ledit jeune homme a fait jouer l'hiver dernier un petit acte chez Ballande, qui a eu beaucoup de succès : *Histoire du vieux temps*. Il est connu dans le monde des Parnassiens.

Notre ami Georges Pouchet m'a donné de vos nouvelles, la semaine dernière. S'il vous donne des miennes, il pourra vous dire que je travaille violemment — *et pour vous*.

Je vous serre la main bien cordialement comme confrère. Après quoi, je me permets de vous la baiser comme homme, en vous priant de croire, chère madame, que je suis entièrement vôtre.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Il faut que je vous remercie tout de suite, car vous venez de me faire du bien. Les anciens vers que vous m'envoyez m'ont tellement ému que j'en ai pleuré comme un veau, et ces larmes m'ont soulagé! Merci, du fond de ma tendresse. Lemerre, enfin, imprime les poésies complètes de notre ami. Avez-vous quelques vers? Voulez-vous qu'ils ne soient pas perdus?

Vous n'avez pas compris le sens de mon indignation; je ne m'étonne pas des gens qui cherchent à expliquer l'incompréhensible, mais de ceux qui croient avoir trouvé l'explication, de ceux qui ont le bon Dieu (ou le non-Dieu) dans leur poche. Eh bien oui! tout dogmatisme m'exaspère. Bref, le matérialisme et le spiritualisme me semblent deux impertinences.

Après avoir lu, dernièrement, pas mal de livres catholiques, j'ai pris la philosophie de Lefebvre (« le dernier mot de la science »); c'est à jeter dans les mêmes latrines Voilà mon opinion. Tous ignorants, tous charlatans, tous idiots qui ne voient jamais qu'un côté d'un ensemble, et j'ai relu (pour la troisième fois de ma vie) tout Spinoza. Cet « athée » a été, selon moi, le plus religieux des hommes, puisqu'il n'admettait que *Dieu*. Mais faites comprendre ça à ces messieurs les ecclésiastiques et aux disciples de Cousin!

Ce que vous me dites de ma nièce est gentil. Elle est mon élève, c'est vrai, et j'en suis fier; car une femme qui n'est ni une bourgeoise ni une cocotte, voilà une rareté.

J'en veux à Saint-René Taillandier pour ses inepties historiques à propos de *Saint Antoine.*

Je vous embrasse, sans la moindre cérémonie.

À GUY DE MAUPASSANT.

Mardi, 25 octobre 1879.

Mon Bon,

Je viens d'écrire à Mme Adam une lettre chaude en lui annonçant l'envoi de votre manuscrit qu'elle doit recevoir demain soir. Je n'ai pas parlé d'argent. Quand elle aura reçu votre poème, nous verrons. Les républicains sont généralement si pudiques que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception. Mais je crois que le côté goethique séduira la dame.

Vous savez que Pouchet est son grand ami. Parlez-en audit sieur et à Tourgueneff aussi.

C'est *très bien* votre *Vénus.* Je n'y vois rien à reprendre que deux petites incorrections grammaticales, mais elles peuvent se défendre. Dormez sur vos deux oreilles. C'est bon.

Connaissez-vous Theuriet? Il a publié des vers dans le papier de Mme Adam; en sachant combien il a reçu ce sera une base pour demander.

Que dites-vous de ce bon Bergerat qui ne répond pas à mes lettres? et de Lemerre se privant de m'expédier les premières épreuves des poésies de Bouilhet, que je devais avoir la « semaine prochaine »? Quelles quantités de m... molles on rencontre à chaque pas que l'on fait, mon pauvre ami!

Ma religion (Exégèse et apologétique chrétiennes) m'exténue! Je n'aurai pas fini au jour de l'an. Il faut en prendre son parti. J'ai peur d'être terminé moi-même avant la terminaison de mon roman. Quel fardeau qu'un pareil bouquin!

À MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, mardi 2 décembre 1879.

Chère Confrère,

« Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux », comme dit le père Hugo au Père éternel.

1° J'attends, en épreuves, l'élucubration du bon Tourgueneff, et la garderai par devers moi le moins de temps possible;

2° Pas d'imprudence! *Mes deux bonshommes ne sont pas près d'être finis!* Le premier volume sera terminé cet été, mais quand? et le second me demandera bien encore six mois; si toutefois je ne suis pas moi-même fini — avant l'œuvre! — Depuis *six* ans que j'y suis attelé, je commence à en avoir assez. Donc, *je vous en prie,* n'annoncez rien, ne faites rien, il me sera impossible de vous remettre le ms. avant la fin de 1880;

3° Avez-vous reçu la *Vénus rustique* de Guy de Maupassant?

Qu'en faites-vous? il me semble que ces vers-là ne déshonoreront point votre papier?

4° Comme vous êtes une personne considérable, et qu'on sait que je suis de vos amis, on

fait des bassesses auprès de moi. Donc je suis chargé de vous recommander pour un article ou une réclame un livre de jour de l'an, déposé dans vos bureaux; cela a pour titre : *La Princesse Méduse*, par Daniel Darc (autrement Mme Régnier, femme d'un médecin de Mantes), édité chez Charpentier.

A vos genoux, en vous baisant la main ou plutôt les mains.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 3 décembre 1879.

Ci-inclus, mon chéri, l'autographe de Mme Adam, ça peut servir. Voilà bien les journaux! Oh! mon Dieu! mon Dieu!!! Déroulède assimilé à Leconte de Lisle et Theuriet donné pour modèle! La vie est lourde et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

À PAUL ALEXIS.

Lundi soir, 8 décembre 1879.

C'est très gentil, votre acte! Pourquoi n'y en a-t-il pas trois? Je vous remercie d'avoir fait un dénouement qui n'est pas poncif. Puisqu'il est en dehors de la morale vulgaire, il est donc bon; que le public l'ait avalé, voilà ce qui m'étonne.

Mais *entre nous*, mon cher ami, je trouve que, dans votre préface, vous donnez une importance exagérée aux organes génitaux. Qu'importe que... ou que l'on ne... pas, ô mon Dieu! Les classiques avaient le cocuage qui est une chose gaie; les

romantiques ont inventé l'adultère qui est une chose sérieuse. Il serait temps que les naturalistes regardassent cette action comme indifférente.

Toutes mes amitiés à Zola. J'ai bien envie de lire son bouquin.

À MADAME RÉGNIER.

Mercredi, 19 décembre 1879.

C'est charmant, votre *Conte de Fées!* et d'un excellent style. Je ne ferai qu'une remarque. Pourquoi votre Méduse ne se sauve-t-elle pas en vertu de ses mérites, par ses propres efforts, plutôt que par ceux de Sans-Malice?

La page 15 est adorable de facture, et il y en a bien d'autres! Mais je suis *Hindigné* contre vos illustrations. Quel dessin! et quelles inventions! Est-il possible d'exécuter plus lourdement la littérature! Le frontispice, surtout, est de la vraie démence. Le portrait d'une cocotte pour figurer un être idéal! Tout ce qu'il y a de plus connu et poncif, sous prétexte de nous faire rêver à l'insaisissable! Grévin dans l'azur! Non, ma parole d'honneur, j'en suffoque de colère! Et les cassures japonaises en bas des draperies — pourquoi le Japon? Mais le chic! le chic! Charpentier se pâme là devant, je suis sûr!

A vous, chère confrère, mes meilleures tendresses.

Si vous pouviez me trouver moyen de vous relire sans illustrations, j'aurais plus de liberté d'esprit, mais j'en ai l'intellect perturbé.

À MADAME TENNANT.

Croisset, mardi soir.

Merci de votre lettre, ma chère, ma bien chère Gertrude. Dolly aurait tort de me faire des reproches. Je suis désolé de n'être pas à Paris puisque vous y êtes (ma volonté là dedans n'y est pour rien, soyez-en sûre). Mais il faut revenir au printemps, vers la fin de mars ou le milieu d'avril; à cette époque je serai tout à votre disposition. Le premier volume de mon infernal roman sera fini, le second ne me demandera plus que six mois et je regarderai l'œuvre comme terminée. Ce que c'est? Cela est difficile à dire en peu de mots.

Le sous-titre serait : « Du défaut de méthode dans les sciences ». Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes. Les femmes y tiennent peu de place et l'amour aucune. Votre Américain a été fort mal renseigné. Je crois que le public n'y comprendra pas grand'-chose. Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés. Peut-être sera-ce une lourde sottise? à moins que ce ne soit quelque chose de très fort? Je n'en sais rien! et je suis rongé de doutes, accablé de fatigue.

Cette année (1879), je n'ai, en tout, passé que deux mois à Paris. Donc personne moins que moi n'est au courant des nouveautés et curiosités de la capitale. Caroline vous renseignera là-dessus mieux que son oncle. Vos filles connaissent-elles le musée de Cluny et celui de l'Hôtel Carnavalet? La col-

lection des médailles à la Bibliothèque de la rue Richelieu? Il y a une promenade obligatoire pour les étrangers, c'est une partie de canot dans les égouts! Mais le temps n'est pas très propice. Quant aux théâtres, j'ignore absolument ce qui s'y passe. Voilà *plusieurs années* que je n'ai mis les pieds dans une salle de spectacle. Je ne suis pas un provincial, mais un sauvage.

Vous n'avez pas dû vous divertir prodigieusement au cours de M. Caro, l'homme est bien médiocre. Quant à mon amie Sarah Bernhardt et à Coquelin, cela dépend de ce qu'ils auront joué.

Ma nièce m'a écrit que votre seconde fille était embellie et que l'aînée était de plus en plus spirituelle. Je leur porte une vraie tendresse. Et à vous, donc!

Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, ma chère Gertrude.

A vous du fond du cœur et tout entier vôtre...

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 2 janvier 1880.

Que 1880 vous soit léger, mon très aimé disciple. Avant tout, plus de battements de cœur, santé à la chère maman; un bon sujet de drame qui soit bien écrit et vous rapporte cent mille francs. Les souhaits relatifs aux organes génitaux ne viennent qu'en dernier lieu, la nature pourvoyant d'elle-même.

Ah! ça, vous allez donc publier un *volume!* Un volume de vers bien entendu, mais d'après

votre lettre le conte rouennais en fait partie? Et puis vous dites *nos* épreuves; qui cela, *nous?*

J'ai grande envie de voir l'élucubration antipatriotique. Il faudrait qu'elle fût bien forte pour me révolter.

Dans une quinzaine j'espère avoir fini mon chapitre (l'avant-dernier)!!! Tâchez de venir dans trois semaines. Je vous embrasse.

À EDMOND DE GONCOURT.

2 janvier 1880.

Mon cher Ami,

Dites à M. Laffitte que *je me mets à ses genoux* pour le supplier de me laisser *maintenant* tranquille avec mon roman. Si on veut que je ne le finisse pas c'est de m'en parler. Chacun a ses faiblesses, et celle-là chez moi est excessive.

Une réclame dans le *Voltaire,* inventée par je ne sais qui, m'a gêné durant trois jours. (Est-ce Charpentier qui en est l'auteur?) En tout cas, j'en veux au ... inconnu qui livre au public les initiales de mes deux bonshommes et qui soutient que j'ai prôné Rochefort! par-devant LL. MM. Impériales, ce qui eût été d'un joli goût! Oh! le reportage! quelle m....!

Pour en revenir à Laffitte, dites-lui que mon bouquin ne peut être livrable avant un an. Il me faut encore cinq mois pour avoir fini le premier volume, le second m'en demandera bien six. Cela nous remet à l'automne prochain. Alors on s'abou-

chera. Et puis, le susdit roman est en quelque sorte (et jusqu'à nouvel ordre) promis à Mme Adam. Cependant il n'y a rien de conclu. Telle est la vérité.

Quand paraît votre livre? Ce que j'en connais m'allèche. Il me semble que c'est bien dans votre tempérament.

Allons, mon bon vieux, que 1880 vous soit léger. Santé, lauriers et monacos, voilà ce que je vous souhaite; et je vous embrasse.

À ÉMILE ZOLA.

Mercredi soir.

Mon cher Ami,

Inutile de poser, n'est-ce pas? ou de faire semblant de ne point *l'*avoir lu, quand, au contraire, je *l'*ai lu trois fois! La pudeur seule m'a empêché d'en faire part à ma cuisinière. Du reste, elle ne l'eût pas compris.

Comme vous y allez! comme vous me vengez! Mon opinion secrète est que vous avez raison, c'est un livre *honnête*. Mais n'ai-je voulu faire dire au roman plus qu'il ne comporte?

Quand le mois de janvier sera passé, il faudra venir me voir. Arrangez-vous pour cela d'avance avec les amis. Ce sera une petite « fête de famille » qui me fera du bien. A cette époque je serai, espérons-le, dans mon dernier chapitre.

Je travaille beaucoup — mais j'en ai assez! et le froid m'embête.

Si vous n'êtes pas surchargé de copies, envoyez-moi de vos nouvelles. Mon impatience de lire *Nana* n'a d'égale que mon envie de vous montrer mes bonshommes. — Quand paraît votre volume?

Re-merci. Je vous embrasse.

À MADAME TENNANT.

Mardi soir, 13 janvier 1880.

Ne soyez pas triste, ma chère Gertrude. Songez que vous en avez encore *d'autres* qui ont besoin de vous! et qui en auront toujours besoin. Votre lettre m'a été au cœur, ma vieille amie. Comme je voudrais vous voir souvent et très longtemps, seul à seul! Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas?

Je souhaite à Éveline tout le bonheur que méritent son gentil caractère et son extraordinaire beauté. Un poète pour mari? Diable! une bourgeoise n'aurait pas fait cela et je ne vous en aime que davantage si c'est possible. Être poète, jeune, riche et épouser celle qu'on aime! il n'y a rien au-dessus de ça! et j'envie votre gendre, en faisant un retour sur mon existence si aride et si solitaire.

Le voyage de Rome est remis, très bien. Mais celui de Paris? non, n'est-ce pas? J'espère vous voir au printemps.

Je suis content que Daudet vous ait plu. L'homme, comme le talent, est plein de séduction, un pur tempérament méridional. De son

côté il m'a écrit une lettre enthousiaste à votre endroit.

J'ai peur que vous ne soyez retournées en Angleterre, aussi je vous y adresse ma lettre.

Un petit mot de temps à autre, n'est-ce pas?

Mille vraies tendresses.

À MADAME MARGUERITE CHARPENTIER.

Mardi.

Chère Madame Marguerite,

Votre aimable billet du jour de l'an s'est beaucoup promené avant de me parvenir, la poste n'ayant pu lire l'adresse, qui me semble lisible cependant.

C'est moi qui aurais dû vous écrire le premier! l'excuse à ma goujaterie est que je suis éreinté, écrasé jusque dans les moelles, il y a des moments où j'ai peine à lever une plume — et tout cela pour qui? — pour la « Maison Charpentier »! Aujourd'hui seulement j'ai fini mon avant-dernier chapitre! et lundi prochain je me mets au dernier, qui me demandera encore trois ou quatre mois.

Maintenant autre guitare : je demande à votre mari comme *un service personnel* de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir aux Français une petite pièce de lui.

J'insiste. Ledit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent. C'est moi qui vous l'affirme

et je crois m'y connaître. Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public, — et il est poète, sans étoiles, ni petits oiseaux. — Bref, *c'est mon disciple* et je l'aime comme un fils.

Si votre légitime ne cède pas à toutes ces raisons-là, je lui en garderai rancune, cela est certain. De plus, le même Charpentier me doit des excuses pour ne m'avoir point transmis le splendide article de Zola sur *l'Éducation sentimentale*. Sans un ami (de Rouen) qui me l'a envoyé, j'eus été privé de cet encens.

Embrassez vos mioches pour moi, me permettant de commencer par leur mère, licence qu'autorise le grand âge de votre tout dévoué et affectionné. Quand aurons-nous un petit éditeur?

À GUY DE MAUPASSANT.

MON CHER GUY,

Je viens d'écrire non à Charpentier, mais à son épouse pour qu'elle lui demande de ma part et comme un *service personnel* de publier tout de suite votre volume. J'insiste sur les raisons, fais votre éloge et lui dis que, s'il n'exécute mes désirs, je me fâche.

Ma lettre vous servira-t-elle? Problème. La *Revue Moderne* m'a envoyé votre « mur »; pourquoi l'ont-ils à moitié démoli? La note de la rédaction qui vous fait mon parent est bien jolie. Du reste cette revue me paraît gigantesque! Sarah Bernhardt comparée à Frédérick Lemaître et à George Sand!

et dans l'article sur l'Odéon : après la Ligue, la Renaissance!!! Si ce sont là les « Jeunes », je redemande Baour-Lormian.

Quant à votre *mur,* plein de vers splendides, il y a des disparates de ton. Ainsi le mot *bagatelle* vous verse une douche glacée. L'effet comique arrive trop tôt, mais admettons que je n'aie rien dit ; il faut voir l'ensemble.

Que vous avez raison quant aux visites!!! Quelle scie! Mais les gens du monde sont sans pitié, mon bon.

Ah! n.. de D...! j'oubliais une chose grave. A qui s'adresser dans votre établissement pour carotter le marbre devant servir à Guillaume qui va faire le buste de Bouilhet? La chose presse, car les travaux de maçonnerie vont être mis en adjudication et Sauvageot, l'architecte de la ville, me prie de me hâter.

AU MÊME.

Croisset.

Parlons d'abord de la *Répétition,* puis nous causerons de *Boule de Suif.* Eh bien, c'est très, très gentil! Le rôle de René ferait la réputation d'un acteur, et c'est plein de bons vers, tels que le dernier de la page 53. Je ne vous signale pas les autres, étant trop pressé. La volte-face de l'amant et l'arrivée du mari sont dramatiques. C'est amusant, fin, de bonne compagnie, charmant.

Envoyez donc un exemplaire de ce volume à la princesse Mathilde, avec votre carte fichée à la

page de votre titre. Je voudrais bien voir jouer cela dans son salon!

Mais il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un *chef-d'œuvre.* Oui! jeune homme! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi, deux ou trois fois j'ai ri tout haut (*sic*).

Le scandale de Mme Brainne me donne le vertige! Je rêve!...

Je vous ai mis sur un petit morceau de papier mes remarques de pion. Tenez-en compte, je les crois bonnes.

Ce petit conte *restera,* soyez-en sûr! Quelles belles binettes que celles de vos bourgeois! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et vrai! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte « ma chère enfant », et la fin! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre chante la *Marseillaise,* sublime. J'ai envie de te bécoter pendant un quart d'heure! Non! vraiment, je suis content! je me suis amusé et j'admire.

Eh bien, *précisément* parce que c'est raide de fond et embêtant pour les bourgeois, j'enlèverais deux choses, qui ne sont pas mauvaises du tout, mais qui peuvent faire crier les imbéciles, parce qu'elles ont l'air de dire: « Moi je m'en f... »: 1° dans quelles frises, etc., ce jeune homme jette de la fange à nos armes; et 2° le mot *tetons.* Après quoi le goût le plus bégueule n'aurait rien à vous reprocher.

Elle est charmante, votre fille! Si vous pouviez

atténuer son ventre au commencement, vous me feriez plaisir.

Excusez-moi près d'Hennique! Vraiment je suis accablé par mes lectures, et mes pauvres yeux n'en peuvent plus. J'ai encore une douzaine d'ouvrages à lire avant de commencer mon dernier chapitre. Je suis maintenant dans la phrénologie et le droit administratif, sans compter le *De Officiis* de Cicéron et le coït des paons.

Vous qui êtes (ou qui mieux avez été) un rustique, avez-vous vu ces bêtes se livrer à l'amour?

Je crois que certaines parties de mon chapitre manqueront de chasteté. J'ai un moutard de mœurs inconvenantes, et un de mes bonshommes pétitionne pour qu'on établisse un b... dans son village.

Je vous embrasse plus fort que jamais.

J'ai des idées sur la manière de faire connaître *Boule de Suif,* mais j'espère vous voir bientôt. J'en demande deux exemplaires; rebravo! n.. de D...!

À M. GUSTAVE TOUDOUZE.

Croisset, 21 janvier 1880. Mercredi soir.

J'ai passé toute l'après-midi à vous lire, mon cher ami, et je vous crie bien haut *bravo!* sans restriction aucune.

Jules de Goncourt m'appelait « un gros sensible ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai eu souvent les yeux mouillés — une fois même, il a fallu

prendre son mouchoir! — Votre roman[1] déborde de sensibilité ou plutôt de sentiment, ce qui vaut mieux — et pas de mièvrerie, pas de grimace. Cela est sain et *bon,* — et habile, car l'intérêt ne se ralentit pas une minute. J'ai *dévoré* vos 370 pages!

L'émotion m'a empoigné au dîner du médecin, quand il rentre chez lui, et elle n'a cessé. — Mais vous avez du TALENT, mon camarade! Aucun mot ne m'a choqué, rien de vulgaire. Ce livre-là doit vous faire adorer des femmes, et apprécier, applaudir par les artistes.

On voit que vous aimez votre mère, c'est *senti.* Gardez-la le plus longtemps que vous pourrez. Je vous envie!

Je n'aime pas beaucoup la mort de Fougerin, qui ne meurt qu'après avoir fait sa recommandation à Gaston. Cela est un peu voulu. C'est la seule tache que j'aperçoive.

L'épilogue est fort beau, le retour de tendresse de Mme Lambelle pour sa bru.

Dans la vieille Claudine, il y a des naïvetés adorables.

Enfin le problème est résolu : moral et pas c...!

Encore une fois, mon cher ami, toutes mes félicitations bien sincères, et à vous *ex imo.*

[1] *Madame Lambelle.*

À GUY DE MAUPASSANT.

MON CHÉRI,

Le titre est bon! *Des vers*, par G. de M***. Gardez-le...

Je doute que ma lettre à Mme Charpentier vous serve à quelque chose. Elle a dû lui parvenir le jour même de son accouchement, et son époux était alité, détail que j'ai su par Mme Régnier. Mais c'est samedi que paraît le commencement du *Château des Cœurs*. Après quoi j'écrirai audit Charpentier lui-même et lui reparlerai de vous. Mais allez souvent dans sa boutique! Assommez-le! Importunez-le! Fatiguez-le! C'est là la seule méthode. A force d'embêter les gens, ils cèdent.

Je compte sur vous pendant les jours gras, c'est-à-dire dans une quinzaine. Arrangez-vous pour passer ici au moins un jour plein et prévenez-moi un peu d'avance.

Maintenant je prépare mon dernier chapitre : *l'Éducation*. Si je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre Ministère j'y trouverais, j'en suis sûr, des trésors. Mais par où commencer les recherches? Il me faudrait des choses caractéristiques comme programmes d'études et comme MÉTHODES.

Je veux montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand'chose, et que la nature fait tout ou presque tout.

Avez-vous un catalogue de votre bibliothèque? Parcourez-le et voyez ce qui peut me servir. Si je

vous lisais mon plan, vous verriez ce qui me conviendrait. Il sera fait dans une quinzaine.

Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne chez Charpentier et pensez à moi. Je vous embrasse tendrement.

À PAUL ALEXIS.

Dimanche 1er février 1880.

Merci de votre volume[1], mon brave Alexis, il m'a fait grand plaisir.

J'avais déjà lu *Lucie Pellegrin*, et il m'en était resté le souvenir d'une chose raide. Elle m'a s'emblé plus raide encore : ça a *de la poigne*. C'est fort et amer! et on sent que c'est *vrai*. La chienne enceinte est une trouvaille d'artiste. Il y a des mots et des traits bien heureux, tels que l'Adèle « qui aurait couché avec le roi des Belges », et, page 25, le sang qui coule sur la cuvette ; page 41 « Ça a des envies comme une femme, une chienne enceinte... » ; page 42 « envie de me pocharder avec vous » ; page 44 « parce que je ne fais plus la noce ». — Et la mort, magnifique.

Dans *Monsieur Fraque*, j'ai remarqué surtout la psychologie page 72. « Elle poussait l'injustice... » « Elle se sentit toute disposée à lui rendre la vie dure. » La villa Poorcels (78) très juste! et l'évêque qui vient! — 82 : je blâme *absolument* le mot « Si jeune, monsieur... » parce qu'il est connu! (et dans Balzac et dans Soulié). — 84 : Je ne crois

[1] *La Fin de Lucie Pellegrin.*

pas qu'on puisse être magistrat et garde national (?) S'en informer! ces deux fonctions me paraissent incompatibles. — L'amour de Mme Fraque pour le petit prêtre vient très bien. Le pasteur protestant et sa famille sont excellents. — 44: *parfaite,* la distribution des prix : je m'y suis retrouvé. — Lamôle est très bien, pendant la déclaration de cette femme qui couvre son lit de baisers (137-138); et l'idée de le tutoyer, exquise (139). — La lutte du curé et du pasteur, très bien — et ce que pense Fraque à la fin (147), — très bien.

Les Femmes du père Lefèvre m'ont fait rire tout haut deux ou trois fois (*sic*). C'est d'un comique excellent. Le café, les Coqs, la binette du père Lefèvre m'ont charmé. Tout cela est vu et senti. Bravissimo. — Pages 176, 177, l'ahurissement de la population, charmant. Peut-être y a-t-il un peu de longueur et abus de procédé, dans l'attente des dames? Mais leur arrivée dans le café, la stupéfaction de leur laideur est tout bonnement *sublime.* Les ombres sur le mur d'en face pendant le bal, ingénieuses. — En somme, quelque chose de bien cocasse et de bien amusant.

Monsieur Mure est le moins original des trois contes, malgré des choses excellentes.

Le lecteur se demande d'abord s'il est naturel qu'un monsieur écrive ainsi sa vie, minute par minute.

Il fallait, peut-être, développer davantage la psychologie d'Hélène. On la pressent, on la soupçonne plutôt qu'on ne la connaît. A force d'être fin, l'auteur manque de franchise!

Pages: 265. « Le temps est un grand maigre », encore un mot *trop* connu. — 270. Phrase de haut

vol! « n'escortant d'autre bière... » — Le père Derval excusant sa fille après l'avoir maudite, très nature! — 285. « Je lui disais des choses que je ne pense pas ordinairement », profond. — 288. Paysage du quartier de l'Europe — neuf et bien fait. — 291, très bon ; 291, leurs adieux, *idem.* — 292 et 295, une étourderie : Lucienne ou Julienne ? (J'ai commis la même erreur dans *l'Éducation sentimentale.*) — 388, les réflexions à la Morgue en regardant les nippes des femmes, bien. L'hôtel meublé, du reste, est bien fait.

Ici commence le mystère. Se livre-t-elle à la prostitution ? Et le saltimbanque ? est-ce la première fois qu'elle..... avec lui ? (337, page excellente). On serait curieux de savoir comment elle s'est réconciliée avec son mari.

Maintenant, mon cher ami, je vais vous faire des remarques de pion :

Page 4. — Avait *rompu le silence,* locution toute faite.

Page 5. — *Menaça,* pour dire que son geste était menaçant, n'est point d'une langue pure.

Page 63. — Un cigare... on ne fumait pas tant que ça, alors. — La *Madeleine* n'était pas inaugurée, ni même achevée.

Page 229. — « En ce temps-là » sous la Restauration, il n'y avait pas de *Pouvoir à côtelettes.*

Page 241. — Prendre un bain de pieds — indélicat! — A quoi bon ?

Page 278. — *Un mazagran* n'est pas de la langue de M. Mure, lequel est un magistrat. Pourquoi ainsi parler argot ?

Dernière remarque : pourquoi initiez-vous le public aux dessous de votre œuvre ? Qu'a-t-il

besoin de savoir ce que vous en pensez. Vous êtes trop modeste et trop naïf. En lui disant par exemple que M. Mure n'a pas existé, vous glacez d'avance le bon lecteur. Et puis, que signifie « *le triomphe certain de notre combat* », dans la dédicace? Quel combat? le Réalisme! Laissez donc ces puérilités-là de côté. Pourquoi gâter des œuvres par des préfaces et se calomnier soi-même par son enseigne!

Tout ce que je viens de vous écrire doit vous prouver, cher ami, avec quelle attention j'ai lu votre livre. Il m'eût été facile de vous écrire : « Admirable partout! » Mais je vous aime trop pour user avec vous de procédés *banaux*.

Là-dessus, une forte poignée de main, mon bon.

À GUY DE MAUPASSANT.

Vendredi, 13 février 1880.

Lapierre m'envoie le numéro de l'*Événement* du vendredi 13 février (celui d'hier) où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes. Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je n'avais peur de la pudibonderie de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements? Rassure-moi *tout de suite* par un mot.

(Et Aurélien Scholl *qui* écrit *que* Littré a dit « *que* l'homme descend du singe! » O âne!)

J'attends avec impatience les livres qui t'appartiennent — ceux que doit m'envoyer Hachette, — ceux que doit m'envoyer Pouchet et *Nana!* Impossible de commencer mon chapitre avant

d'avoir expédié toutes ces lectures. Je n'ai rien à faire et me ronge solitairement.

Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal (un autre titre : le Justicier?) Il y aurait toute une série d'articles à faire sur les *Tyrans du dix-neuvième siècle.* On commencerait par la littérature et le journalisme. Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc.; puis on aborderait les finances : les crimes de la maison Rothschild, etc.; puis l'administration, etc. Le tout pour prouver que les misérables susnommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et Sedan.

Un livre pareil bien fait se vendrait à un million d'exemplaires.

Je t'embrasse.

Pour la première fois depuis 1820 un service commémoratif a été dit avant-hier pour le repos de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry!!!

J'avais mis dans la chambre où tu as couché le paquet de lettres de la mère Sand afin que Commanville les emportât. Ce matin, en les réclamant, car ledit Commanville a couché cette nuit à Croisset et est reparti pour Paris, Suzanne nous a dit qu'il les avait prises. Veux-tu que Maurice Sand vienne les prendre à ton bureau? Dans ce cas donne-lui un rendez-vous. Ou te charges-tu de les lui porter? Réponse là-dessus. *Il faut que ce soit remis en mains propres.*

À EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir.

Mon bon Goncourt,

Je ne trouve pas gentil de me reprocher les *pavés* du jeune Bergerat; d'autant que la manière dont il publie ma féerie et les dessins dont il l'enjolive laissent peut-être à désirer.

« L'ami Flaubert » s'est bassiné l'œil cette après-midi avec vos Albums japonais. Mais je ne voudrais pas me livrer souvent à de pareils régals de couleurs, car je tombe plus gémissant sur mon roman *philosophique!!!* Pourquoi la fatalité veut-elle que je prenne toujours des *sujets* abominables!

Quand j'aurai lu *Nana* je commencerai mon dernier chapitre et quand il sera fini, ou à peu près, j'ornerai pour longtemps Paris de ma personne.

C'est charmant, *exquis* (et instructif) ce que vous me dites des Albums japonais, des lutteurs, des robes de femmes, du plaisir qu'ils se donnent avec l'eau, etc. Oui, mon cher ami, sans blague aucune, c'est bien troussé! Et si tout est comme ça, ce sera un livre chouette.

Je vous embrasse bien tendrement et fortement.

À ÉMILE ZOLA.

Croisset, dimanche.

Mon cher Zola,

J'ai passé hier toute la journée jusqu'à 11 heures et demie du soir à lire *Nana*, je n'en ai pas dormi cette nuit et « j'en demeure stupide ».

S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare et de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent; à la fin, la mort de Nana est *Michelangelesque!*

Un livre énorme, mon bon!

Voici les pages que j'ai cornées (dans l'excès de mon enthousiasme et à une première lecture) :

82, 87, un peu de longueur? ou plutôt de lenteur.

205, Mignon! avec ses fils! ineffable de beauté!

33, 45, 46, 51, 52, 75, 105, 108, 126, 130, 134, 141, 146, 156, 173, 172 (adorable), 175 (*idem*). La vision de M. d'Anglars! 237, 256.

Mais ce qui précède : la nuit passée dans les rues, est moins personnel; il était du reste, le plan donné, impossible de faire autrement, car il fallait amener le « couchons-nous » qui est excellent.

Tout ce qui regarde Fontan, parfait.

295. Tout le chapitre x.

377! « Viens donc! viens donc! »

N.-B. 401. « Entre le Havre et Trouville » impossible! mettez *Honfleur.*

415. Plein de grandeur, épique, sublime!

427. La paternité de tous ces messieurs, adorable.

459. Le suicide de Georges et sa mère arrivent en même temps; ce n'est pas du mélodrame (bien que certainement on dira que c'en est), car l'effet résulte du caractère et des événements ingénieusement combinés.

483. Très grand, très grand!

489-90. Comme c'est vrai et intense!

504. Rien de plus haut.

XIV. Au-dessus de tout! — Oui!... n.. de D...! sans pareil.

Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible; que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur », je le crois! Eh bien, après? M.... pour les imbéciles! C'est nouveau en tout cas et crânement fait.

Le mot de Mignon « quel outil » et tout le caractère de Mignon, du reste, me *ravit.*

Nana tourne au mythe, sans cesser d'être réelle.

Dixi.

Et là-dessus, je vous embrasse.

Votre vieux...

Dites à Charpentier de m'envoyer *un exemplaire,* car je ne veux pas prêter le mien.

Il doit être content, le jeune Charpentier? Voilà un petit succès assez chouette, il me semble?

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset.

Je crois que vous errez, ma chère amie, et que je vous avais écrit vers le jour de l'an. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'attendais de vos nouvelles, un peu anxieusement. Du reste il ne faut pas m'en vouloir si je suis en faute. Songez que j'ai en moyenne trois ou quatre lettres à écrire par jour, et deux à trois volumes à lire par semaine. Sans compter ce qu'il faut que je lise pour mon travail. Si bien que maintenant je suis débordé, mes yeux ne suffisent plus à ma besogne, ni le temps non plus. Je suis obligé de répondre aux jeunes gens qui m'envoient leurs œuvres que maintenant je ne puis plus m'occuper d'eux et je me fais (bien entendu) autant d'ennemis.

Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes? A plus de 1,500! Mon dossier de notes a 8 pouces de hauteur, et tout cela ou rien c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant; de cela, j'en suis sûr.

Enfin je commence mon *dernier chapitre!* Quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai), j'irai à Paris pour le second volume qui ne me demandera pas plus de six mois; il est fait aux trois quarts et ne sera presque composé que de citations. Après quoi, je reposerai ma pauvre cervelle qui n'en peut plus.

Lisez donc *la Paix et la Guerre* de Tolstoï, trois

énormes volumes, chez Hachette. C'est un roman de premier ordre, bien que le dernier volume soit raté.

Je n'ai pas souffert du froid, mais j'ai brûlé dix-huit cordes de bois, sans compter un sac de coke par jour. J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, et en somme parfaitement bien; bien que ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie*, et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer* et je ne respire librement que dans le désert. Les querelles de bonapartistes sont pourtant divertissantes.

Les collèges de filles de Camille Sée ne me semblent pas plus drôles que les couvents, après tout, et la question du divorce me *tanne* prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Oui, les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant ». Cela est inique, mais folichon.

Le *Château des Cœurs* a commencé à paraître dans le numéro d'hier.

À GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, jeudi de la Mi-Carême 1880.

Mon Chéri,

Charpentier me paraît en état de démence. Il est maladroit de n'avoir pas déjà publié ton volume! Dès le jour de la présentation l'imprimeur aurait dû s'y mettre.

Je ne sais comment exprimer la rage hebdomadaire que m'inspire ma pauvre féerie! Je redoute le dimanche. J'ai eu beau m'en plaindre à plusieurs reprises, zut!

J'ai reçu tous les envois de bouquins et je suis en plein dans mon chapitre qui sera le plus long de tous et le plus complexe. Quand l'aurai-je fini? Problème!

La nomination de Du Camp à l'Académie m'a fait rêver! Que les hommes sont drôles!

Ah! n.. de D...! J'oubliais *notre marbre,* il serait temps de l'obtenir. La mort de Mulot nous a causé encore de nouveaux embarras et un conseiller municipal a failli nous rejeter à plusieurs mois pour l'exécution du monument. Tâche de m'avoir le cadeau tout de suite.

À GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche, 15 février 1880.

MON CHER AMI,

Ce n'est pas pour me « livrer à la débauche », mais pour payer mon marchand de bois que j'attends vos monacos, dont la venue « prochaine » me fut annoncée par Votre Excellence le 27 janvier dernier.

Les millions doivent pleuvoir chez vous par le *canal* de *Nana!* Quel bouquin! C'est raide! et le bon Zola est un homme de génie; qu'*on* se le dise!!!

Ce soir, je commence *enfin* mon dernier chapitre et avec une venette abominable! Quand

sera-t-il terminé? Peut-être au milieu de l'été seulement? Et j'en aurai ensuite pour six mois, avant d'avoir expédié le second volume! En tout cas vous me verrez à Paris au mois de mai.

J'attends qu'il y ait des primevères dans mon jardin et un peu plus de soleil pour vous convier avec les amis.

Bergerat a dû vous communiquer mon peu d'enthousiasme pour la manière dont ma pauvre féerie est publiée dans la *Vie Moderne*. Le numéro d'hier ne change pas mon opinion. Ces petits bonshommes sont imbéciles et leurs physionomies absolument contraires à l'esprit du texte! — Deux pages de texte en tout! de sorte qu'un seul tableau demandera plusieurs numéros. Et encore si ce n'était pas coupé par d'autres dessins, n'ayant aucun rapport avec l'œuvre! mais il paraît qu'il *le faut;* ça dépasse le raisonnement! C'est *mystique!* je m'incline.

O illustration! invention moderne faite pour déshonorer toute littérature!...

Et mon disciple Guy poursuivi pour immoralité par le *tribunal d'Étampes!!!* qu'est-ce que ça veut dire?

Vous savez que le jeune homme se développe prodigieusement? *Boule de Suif* est un bijou et il m'a montré, il y a huit jours, une pièce de vers qu'un maître signerait.

Imprimez *donc* tout de suite son volume, afin qu'il paraisse au printemps. Il crève d'envie d'être publié et il *a besoin* de l'être.

Envoyez-moi une *Nana,* de surplus, s. v. p.

Amitiés aux amis, et tout à vous et aux vôtres.

Je ne vous prie plus de m'envoyer les feuilles

qui me concernent parce que je vois que l'effort est au-dessus (au-dessous) de votre tempérament.

Quel être!

À LA BARONNE LEPIC.

Dimanche.

Quel *morceau* que la lettre de votre curé! On le voit, le bonhomme, avec ses engelures — touchant détail! et comme lui, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude.

Je peux la garder, hein? Elle me servira plus tard. Quant aux *Locutions* demandées, je m'arrangerai de ce que m'a envoyé votre chère maman.

Ce sera au mois de mai qu'on me reverra à Paris — pas avant — je veux finir mon affreux bouquin.

Votre billet était gentil comme un cœur, comme vous, c'est tout dire.

A pleins bras, chère amie, et du fond du cœur je suis votre...

P.-S. — Je vous ferai observer que je ne vous parle pas de la *Question du divorce.* V'là une scie!

À GUY DE MAUPASSANT.

Mon Chéri,

Je vais immédiatement écrire la lettre que tu me demandes, mais ça va me prendre toute la journée, et peut-être la soirée. Car avant tout il

faut y réfléchir. Je ne crois pas cette idée de ton avocat pratique. Elle pourra grandement fâcher messieurs les juges, qui s'en vengeront sur toi. Prends garde! Je suis sûr que l'un d'eux s'est piqué des italiques mises au bas des fragments du *Mur* et où l'on te souhaitait un procès.

Il faut user de toutes les influences possibles pour étouffer l'affaire. La seule crainte, n'est-ce pas, c'est d'être renvoyé du ministère. En conséquence, pesons sur la justice d'abord et sur l'instruction publique ensuite.

1° Va chez Commanville pour qu'il prie M. Simonot de parler de toi à Grévy ou au frère de Mme Pelouze, Wilson. M. S. voudra-t-il faire la démarche? C'est douteux; enfin, essayons.

2° Voici une lettre pour Cordier, sénateur. Cordier est très puissant, car il dispose d'un groupe au Sénat.

3° Une autre pour le poète Laurent Pichat, sénateur, et qui a été poursuivi pour avoir publié la *Bovary*.

4° Mais avant tout, n.. de D...! va chez d'Osmoy. Pour ces affaires-là c'est un brave! Et pouse-le ferme sans aucun ménagement.

5° Et va chez Bardoux aussi. Du reste, je vais lui écrire quelque chose de *corsé*.

6° Sous prétexte de reprendre tes vers, va chez Mme Adam et conte-lui ton histoire. Je la crois bonne femme au fond, et que Pouchet y aille un peu avant toi.

7° Vacquerie m'a toujours dit que le *Rappel* était à mon service. Je vais le mettre à l'épreuve. Mais encore une fois je ne crois pas qu'il faille maintenant irriter MM. les juges.

8° Va trouver Popelin, homme de jugement, et qu'il demande de ma part à Demaze ce qu'il faudrait faire. Demaze est un conseiller à la Cour très malin, très puissant et qui peut te donner de bons conseils.

Midi et demi.

Tout en buvant une *horrificque* tasse de *cawoueb* pour me monter le coco (chose bien inutile, car il est très monté) et en méditant le plan de la lettre publiable, il m'est venu à l'idée de m'adresser à Raoul Duval, lequel est le meilleur bougre de la terre. De cela j'en suis sûr; on dira de lui tout ce qu'on voudra, mais c'est un brave. Il connaît tout le monde, est bien vu *individuellement* de tous les partis et peut-être pourra-t-il t'indiquer des démarches utiles. Il connaît à fond la magistrature, en ayant fait partie lui-même. Peut-être même est-il très bien avec le ministre de la Justice, à moins qu'il ne soit très mal? Ça n'y fait rien, va le voir! et demande-lui des conseils; il sera flatté. Enfin, si les choses tournent mal, si tu es condamné à Étampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bouzin infernal. Raoul Duval, dans ce cas-là, serait bon; mais nous n'en sommes pas encore là. Avec un peu d'adresse on peut tout arrêter.

La lettre pour le *Gaulois* est difficile à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire la plus dogmatique possible. Sur ce, je commence mes billets pour tes protecteurs dont il faut user, après quoi je me mettrai à l'*œuvre*. (Tu l'auras, j'espère, demain soir.)

Hier, j'ai écrit à Charpentier pour ton volume.

J'ai peur que ton avocat, pour se donner du relief, ne te fasse faire des bêtises. Maintenant, je vais piquer un chien si c'est possible, et quand j'aurai *fait ma nuit*... Tranquillise-toi.

AU MÊME.

Ta lettre reçue ce matin me rassure beaucoup. Grâce à Raoul Duval, le procureur général arrêtera les choses et tu ne perdras pas ta place.

J'éprouve le besoin de te f..... des sottises, car tu donnes dans les potins, mon jeune homme. Quels sont-ils ces *cancans autorisés* par lesquels tu sais que Mme Adam, etc., et quelle *confidence* te soutenait que *Nana* serait saisi? Comme si on pouvait saisir un volume déjà dispersé à cinquante mille exemplaires! C'est comme l'autre jour quand tu prétendais que Larochelle serait le directeur de l'Odéon, pas du tout! C'est La Rounat qui est nommé. Son nom est à l'*Officiel* depuis avant-hier. Ah! attrape, et dorénavant sois plus sceptique, ô mon fils!

Quant à ma lettre pour le *Gaulois*, je crois de plus en plus qu'elle serait inutile. Tenons-nous, tiens-toi dans l'ombre maintenant. En tout cas, si vous croyez devoir la publier, recopiez-la-moi et renvoyez-la-moi pour que je la recale.

Je parie que Charpentier va hésiter à faire paraître les *Soirées de Médan!* Pas de réponse à ma quatrième réclamation faite dimanche dernier, charmant! Si la publication de ma pauvre féerie

continue de ce train-là, j'ai envie de lui envoyer un huissier pour le sommer de la suspendre.

Mais quelle mine font-ils à ton ministère? Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. D'ici à la terminaison heureuse de l'affaire, j'attends des lettres de toi, tous les jours, bougre d'obscène! tu me dois bien ça pour que je sois tranquille dans mon chapitre.

Je t'embrasse.

Use de tous les moyens d'intrigue possibles. Écoute les conseils du bon Duval, sans imiter, bien entendu, le catholique Barbey d'Aurevilly, bourreau des crânes et triple couillon.

AU MÊME [1].

Croisset, 19 février 1880.

MON CHER BONHOMME,

C'est donc vrai? J'avais cru d'abord à une farce! Mais non, je m'incline. Eh bien, ils sont jolis à Étampes! Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y comprises? Comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit poursuivie, étant reproduite dans un journal de province auquel peut-être tu n'as pas donné cette permission et dont tu ignorais sans doute l'existence? A quoi sommes-nous forcés

[1] Cette lettre fut publiée dans le *Gaulois* du 21 février.

maintenant? Que faut-il écrire? Comment publier? Dans quelle Béotie vivons-nous!

Prévenu « pour outrage aux mœurs et à la morale publique », deux aimables synonymes, qui font deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième outrage : « Et à la morale religieuse », quand j'ai comparu devant la huitième Chambre avec *Madame Bovary*. Procès qui m'a fait une réclame gigantesque et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte! Es-tu la victime d'une vengeance personnelle? Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable. Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule? Je le crois.

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit; bien que je défie tous les parquets de m'en démontrer l'utilité pratique. Mais pour des vers, pour de la littérature? non, c'est trop fort!

. . . . . .

Ils vont te répondre que ta poésie a des tendances obscènes! Avec la théorie des tendances, on peut faire guillotiner un mouton, pour avoir rêvé de la viande. Il faudrait s'entendre définitivement sur cette question de la moralité dans l'État. Ce qui est beau est moral, voilà tout et rien de plus.

La poésie, comme le soleil, met l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas. Tu as traité un lieu commun parfaitement, et tu mérites des éloges au lieu de mériter l'amende et la prison.

« Tout l'esprit d'un auteur, dit Labruyère, consiste à bien définir et à bien peindre. » Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus?

« Mais le sujet, objectera Prudhomme, le sujet, monsieur! Deux amants. Une lessivière! le bord de l'eau. Il fallait prendre le ton badin, traiter cela plus délicatement, finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un vénérable ecclésiastique ou un bon docteur débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot votre histoire pousse à la conjonction des sexes. Ah! »

D'abord, ça n'y pousse pas, et quand cela serait, par ce temps de goûts amoureux, il n'est pas mal de prêcher le culte de la femme. Tes pauvres amants ne commettent même pas un adultère! ils sont libres l'un et l'autre, « sans engagements envers personne ». Tu auras beau te débattre, le parti de l'ordre trouvera des arguments. Résigne-toi.

Mais dénonce-lui, afin qu'il les supprime, tous les classiques grecs et romains, sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile. Ensuite, parmi les étrangers, Shakespeare, Gœthe, Byron, Cervantès. Chez nous Rabelais « d'où découlent les lettres françaises » suivant Chateaubriand, dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste; et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui); le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution; et le père La Fontaine, et Voltaire, et Jean-Jacques, etc., et les contes de fées de Perrault! De quoi s'agit-il dans *Peau-d'Ane?* et où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse?*

Après quoi, il faudra supprimer les livres d'histoire qui souillent l'imagination.

J'en suffoque d'indignation.

(Qui va être surpris? L'ami Bardoux! Lui dont l'enthousiasme fut tel à la lecture de ta pièce qu'il voulut faire ta connaissance et te plaça peu de temps après dans son ministère. La justice les traite bien ses protégés!)

Et cet excellent *Voltaire* (pas l'homme, le journal), qui l'autre jour me plaisantait gentiment sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la littérature! C'est le *Voltaire* qui se trompe! Et plus que jamais, je crois à la haine inconsciente du style. Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en nous une force, et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, monarchie, empire ou république, peu importe! L'esthétique officielle ne change pas. De par la vertu de leur place, les agents — administrateurs et magistrats — ont le monopole du goût (voir les considérants de mon acquittement). Ils savent comment on doit écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel léger — et une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout! Vous conversiez avec la Muse, on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles! Tout embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières!

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des

voleurs, et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans fautes de prosodie) et les relire en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide. Il en répétera quelques-uns plusieurs fois, comme le citoyen Pinard : « Le jarret, messieurs, le jarret », etc.

Pendant que ton avocat te fera signe de te contenir — un mot pourrait te perdre, — tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable; alors il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais encore une fois, ce n'est pas possible. Tu ne seras pas poursuivi, tu ne seras pas condamné. Il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi. Le garde des sceaux va intervenir!

On n'est plus aux beaux jours de M. de Villèle.

Cependant, qui sait? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie.

Je t'embrasse.

Ton vieux.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

Vous n'imaginez pas dans quel tourment je suis! 1° Le procès de mon disciple Maupassant (voir le *Gaulois* d'hier). J'ai écrit une lettre qu'on ne m'a pas donné le temps de corriger et qui est écrite en style de cheval de fiacre. N'importe! elle est publiée et je rougis de mes fautes de français.

2° Mulot, le secrétaire de notre comité Bouilhet, est mort cette semaine et ses fonctions retombent sur moi naturellement! Et travailler dans tout cela! le moyen? Mon dernier chapitre me demandera quatre ou cinq mois et je ne sais plus quand paraîtra mon roman. Je suis exaspéré. Il me faut un tas de renseignements qui se contredisent et de livres qu'on ne m'envoie pas. Je serais marié, père de famille, commerçant et député que les *autres* ne m'embêteraient pas davantage.

J'ai copié pour Sylvanire trois pièces de vers de Bouilhet qu'elle aurait pu trouver dans ses volumes, mais me sachant fort occupé, sans doute, elle ne m'a pas remercié. Voilà une attention délicate.

La semaine dernière j'ai passé un jour à rechercher toutes les lettres de George Sand, à moi écrites (174), pour les envoyer à son fils qui désire les publier dans la correspondance de sa mère.

Quoi encore? Je corrige le volume des poésies complètes de Bouilhet pour Lemerre.

J'ai lu *Nana* que je trouve malgré tout un beau livre, canaille, si l'on veut, mais vrai, et fort, très fort. La fin est épique.

La *Vie Moderne* publie la féerie d'une façon stupide. Quels dessins!

À GUY DE MAUPASSANT.

Dimanche.

Je déplore que ton volume de vers ne soit pas encore paru. Que devient celui des *Soirées de Médan?* Il me tarde de relire *Boule de Suif.*

...Maintenant causons de *Désirs*. Eh bien! mon jeune homme, ladite pièce ne me plaît pas du tout. Elle indique une facilité déplorable.

Un de mes chers désirs, un désir qui est cher! *Avoir des ailes,* parbleu! le souhait est commun. Les deux vers suivants sont bons, mais au quatrième les *oiseaux surpris* ne sont pas surpris puisque tu es à les poursuivre. A moins que surpris ne veuille dire étonnés?

Je voudrais, je voudrais. Avec une pareille tournure on peut aller indéfiniment tant qu'on a de l'encre! Et la composition? où est-elle?

Ainsi qu'un grand flambeau, l'image me semble comique; outre qu'un flambeau ne laisse pas de flamme, puisqu'il la porte.

Des fronts en cheveux noirs aux fronts en cheveux roux.

Charmant, mais rappelle trop le vers de Ménard :

Sous tes cheveux châtains et sous tes cheveux gris.

« Oui je voudrais ». Pourquoi *oui ?*

Clair de lune excellent.

L'*affolante bataille,* atroce!

En somme je t'engage à supprimer cette pièce, elle n'est pas à la hauteur des autres.

Là-dessus ton vieux t'embrasse. Sévère, mais juste.

AU MÊME.

Nuit de mercredi.

MON CHER BONHOMME,

Je ne sais pas encore quel jour viendront ici Goncourt, Zola, A. Daudet et Charpentier pour y déjeuner ou y dîner et coucher peut-être? Ce soir même ils doivent prendre leur décision que je saurai vendredi matin. Ce sera, je crois, lundi que je les recevrai. Si donc ton œil te le permet, transporte ta personne chez un desdits cocos, informe-toi de leur départ et arrive avec eux.

En admettant que tous passent à Croisset la nuit de lundi, comme je n'ai que quatre lits à offrir, tu prendras celui de la femme de chambre maintenant absente.

Commentaire : il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction de te faire examiner par *mon* médecin Fortin, simple officier de santé que je considère comme très fort.

Autre observation : si tu n'as pas le sol pour faire le voyage, j'ai un double louis superbe à ton service. Un refus *par délicatesse* serait de la canaillerie à mon endroit.

Dernière guitare : Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, *rara avis*, auquel il faut donner une cage plus vaste que le Havre.

Peut-être viendra-t-il lundi à Croisset; et comme

mon intention est de vous soûler tous, j'ai invité Fortin pour « prodiguer ses soins » aux malades.

Le festival manquera de splendeur si je n'ai pas mon disciple.

Ton vieux.

J'ai reçu ce matin une incompréhensible lettre de quatre pages signée Harry Allis! Il paraît que je l'ai blessé! En quoi? En tous cas je viens de lui demander pardon. Vivent les jeunes!!!

J'ai relu *Boule de Suif* et je maintiens que c'est un chef-d'œuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça! et tu seras un homme! L'article de Wolff m'a comblé de joie. O eunuques!

Mme Brainne m'a écrit qu'elle en était enchantée, *idem* de Mme Lapierre!!!

Te souviens-tu que tu m'avais promis de te livrer à des recherches dans Barbey, d'Aurevilly (département de la Manche). C'est celui-là qui a écrit sur moi cette phrase : « Personne ne pourra donc persuader à M. Flaubert de ne plus écrire ? » Il serait temps de se mettre à faire des extraits dudit sieur. Le besoin s'en fait sentir.

Et la Botanique, *quid ?* Comment va la santé? Et le volume de vers ?

Sarah Bernhardt me semble gigantesque! Et « les pères de famille » pétitionnant pour les congrégations! L'époque est farce décidément.

AU MÊME.

Mon jeune Homme,

Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit. J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic! pas de pose! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste).

Ta dédicace a remué en moi tout un monde de souvenirs : ton oncle Alfred, ta grand'mère, ta mère, et le bonhomme, pendant quelque temps, a eu le cœur gros et une larme aux paupières.

Collectionne-moi tout ce qui paraîtra sur *Boule de Suif* et sur ton volume de vers.

Je suis scié par les panégyriques de Duranty! est-ce qu'il va succéder au « baron Taylor? ».

Quand tu viendras à Croisset, fais-moi penser à te montrer l'article de cet excellent Duranty sur *Bovary*. Il faut garder ces choses-là.

Sarah Bernhardt est « une expression sociale ». Voyez *Vie Moderne* d'hier, article de Fourcaud. Où s'arrêtera le délire de la bêtise?

AU MÊME.

C'est fait, ma lettre pour Banville sera à Paris ce soir.

La semaine prochaine apporte-moi la liste des

idiots qui font des comptes rendus, soi-disant littéraires, dans les feuilles. Alors nous dresserons « nos batteries ». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : *Oderunt poetas.*

Et puis l'Exposition!!! Monsieur!! J'en suis scié déjà! Elle m'em... d'avance. J'en dégueule d'ennui, par anticipation.

A propos d'arts inférieurs, j'ai adressé hier au jeune Charpentier une première aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de la *Vie Moderne.* Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu, pour un article de sport, et, au lieu de faire le dessin du décor, c'est une vue du Pont-Neuf. Actualité palpitante. L'importance attachée à des niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspèrent. Bafouons le chic!

Huit éditions des *Soirées de Médan?* Les *Trois Contes* en ont eu quatre. Je vais être jaloux.

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

AU MÊME.

Dimanche soir, 4 avril 1880.

Lundi dernier, j'ai envoyé à « cet excellent monsieur Baudry » une lettre où je lui présentais mon cas Botanique. Depuis lors, pas de réponse, pourquoi?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez ledit sieur pour que j'en aie le cœur net. S'il ne peut (ou ne veut?) me fournir le renseignement en question, demande-lui *ma*

note, c'était la seconde page de ma lettre (il n'a qu'à la détacher de la première), et montre-la à n'importe quel botaniste. Enfin tâche de m'avoir ça. En mettant, bien entendu, les initiales B et P à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple, mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte! et je me dépite de rester en plan.

AU MÊME.

Croisset.

MON CHER AMI,

J'ai reçu la lettre de Baudry qui ne répond à *aucune* de mes questions. (J'en suis à me demander si je suis fou ?) Mais en revanche il me donne des conseils sur l'art d'écrire : « Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique que vous ne savez pas ? Vous vous exposez à une foule d'erreurs qui n'en seront pas moins drôles pour être involontaires. Il n'y a de bon comique dans cet ordre d'idées que celui qui est prémédité, celui que l'auteur a fait malgré lui est tout de même comique, mais autrement! etc. ».

Savoure la finesse de ces railleries. Est-ce assez attique ?

Et il me reproche de ranger les tubéreuses dans les liliacées, quand je me suis exténué à lui dire que Jean-Jacques Rousseau les classe ainsi, et il m'apprend que dans « les roses, l'ovaire est caché au-dessous des pétales », ce qui est la *phrase même de la lettre que je lui envoie.*

J'ai répondu que je lui demandais pardon tout en réclamant un peu d'indulgence. N'importe! Me croire *a priori* incapable de donner un renseignement fourni par d'autres, et 2° me juger assez charlatan pour faire rire à mes dépens, c'est vif. Creuse le fait, il me paraît gros de psychologie et j'en reviens à mon dada : « la haine de la littérature ». Vous avez lu 1,500 volumes pour en écrire *un*. Ça n'y fait rien! du moment que vous savez écrire vous n'êtes pas sérieux et vos amis vous traitent comme un gamin. Je ne cache pas que je la trouve « mauvaise ».

J'en viendrai à bout *tout seul!* dussé-je passer dix ans là-dessus, car j'en suis enragé. Mais tâche par tes relations professorales de me dénicher un botaniste, ça m'épargnerait bien du temps.

Je t'embrasse.

Ton vieux,

dans un état d'exaspération impossible à décrire.

AU MÊME.

Non! ça ne suffit pas, bien que ce soit déjà mieux. Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, très bien. Mais pourquoi Jean-Jacques Rousseau (dans sa botanique) a-t-il dit « la plupart » des liliacées en manquent? Ce « la plupart » signifie que certaines liliacées en manquent! Ledit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de « la Nature », il s'est peut-être trompé? pourquoi et comment! Bref, il me faut

une exception à la règle. Je l'ai déjà avec certaines renonculacées; mais 2° il me *faut une exception à l'exception,* malice qui m'est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève.

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille, pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. Céar parle de ce qu'il ignore absolument : la corruption de l'empire; comme *tous ceux,* du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. La vérité est bien plus forte et plus simple.

Boule de Suif écrase le volume, dont le titre est stupide.

D'aujourd'hui en quinze je ferai mes paquets.

Occupe-toi de ma botanique et donne-moi une réponse le plus tôt possible.

AU MÊME.

Vendredi soir, 16 avril 1880.

MON CHÉRI,

1° Je viens d'envoyer ton adresse à Mme Adam, car je ne peux lire le nom de son secrétaire. Voici le billet. Donc transporte-toi à la *Nouvelle Revue.*

2° As-tu été chez la princesse Mathilde?

3° Dis à Charpentier de m'envoyer deux exemplaires des *Soirées de Médan,* un pour prêter et un pour donner, sans compter le mien que je compte recevoir demain.

4° Ci-inclus la note sur la botanique. Je t'assure que je donnerais 500 francs pour que ton naturaliste me contentât afin de pouvoir embêter cet excellent M. Baudry. Tout se réduit à me dire deux noms propres, puisque sur trois exceptions j'en ai déjà trouvé deux. Il me semble qu'il est impossible d'être plus clair que je ne le suis ?

J'ai reçu une lettre exquise de ta chère maman.

Ton œil te fait-il souffrir ? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand'chose.

À MADAME ROGER DES GENETTES.

18 avril 1880.

Je vous trouve bien dure pour *Nana !* Canaille, tant qu'on voudra, mais fort! Pourquoi est-on, à l'endroit de ce livre, si sévère, quand on a tant d'indulgence pour le *Divorce* de Dumas ? Comme pâte de style et tempérament d'esprit, c'est celui-là qui est commun et bas !

Je trouve que *Nana* contient des choses merveilleuses : Bordenave, Mignon, etc., et la fin qui est épique. C'est un colosse qui a les pieds malpropres, mais c'est un colosse.

Cela choque en moi beaucoup de délicatesses, n'importe! Il faut savoir admirer ce qu'on n'aime pas. Mon roman, à moi, péchera par l'excès contraire. La volupté y tient autant de place que dans un livre de mathématiques. Et pas de drame, pas d'intrigue, pas de milieu intéressant! Mon

dernier chapitre *roule* (si tant est qu'un chapitre puisse rouler) sur la pédagogie et les principes de la morale, et il s'agit d'amuser avec ça!! Si je connaissais quelqu'un qui voulût faire un livre dans des données pareilles, je réclamerais pour lui Charenton. A la grâce de Dieu, pourtant!

Je me flattais d'avoir terminé le premier volume ce mois-ci, il ne le sera pas avant la fin de juin et le second au mois d'octobre; j'en ai probablement pour toute l'année 1880. Je me hâte pourtant, je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles.

FIN.

APPENDICE.

I

LETTRE

AU

CONSEIL MUNICIPAL

DE ROUEN.

MESSIEURS,

A la majorité de treize voix contre onze (y compris celles de M. le Maire et de ses six Adjoints), vous avez rejeté l'offre que je vous faisais d'édifier *gratis*, sur une des places ou dans une des rues de la ville, à votre choix, une petite fontaine ornée du buste de Louis Bouilhet.

Comme je suis le mandataire des personnes qui m'ont confié leur argent à cette seule intention, je dois protester, par devers le public, contre ce refus, c'est-à-dire répondre aux objections émises dans votre séance du 8 décembre dernier, dont le compte rendu analytique a paru dans les journaux de Rouen, le 18 du même mois.

Elles se réduisent à quatre motifs principaux :

1° Le Comité des souscripteurs aurait changé la destination du monument;
2° Il y aurait péril pour le budget municipal;
3° Bouilhet n'est pas né à Rouen;
4° Son mérite littéraire est insuffisant.

PREMIÈRE OBJECTION. — (Je copie les termes mêmes du compte rendu.) « *Appartient-il au Comité de modifier l'œuvre et de substituer une fontaine à un tombeau? On peut se demander si tous les souscripteurs accepteraient cette transformation?* »

Nous n'avons rien modifié, messieurs; la première idée d'un *monument* (terme vague ne signifiant pas tout à fait tombeau) est due à l'ancien Préfet de la Seine-Inférieure, M. le baron Ernest Leroy, qui m'en fit part à moi-même, pendant la cérémonie des funérailles.

Aussitôt des listes de souscription furent ouvertes. J'y vois des noms de toute sorte et de toute provenance : une Altesse impériale, plusieurs anonymes, George Sand, Alexandre Dumas fils, le grand écrivain russe Tourgueneff, Harisse, journaliste à New-York, etc. La Comédie-Française s'y trouve représentée par Mmes Plessy, Favart, Brohan et M. Bressant, l'Opéra par M. Faure et Mlle Nillson; bref, au bout de six mois, nous pouvions disposer d'environ 14,000 francs, sans compter que le marbre nous était promis par le ministère des Beaux-Arts, et que le statuaire, choisi par nous, renonçait d'avance à toute rémunération.

Tous ces gens-là, grands ou petits, illustres ou inconnus, n'ont pas donné leur temps, leur talent ou leur argent pour construire dans un cimetière (que la plupart n'auront jamais l'occasion de visiter) un tombeau aussi dispendieux, un de ces édicules grotesques où l'orgueil tâche d'empiéter sur le néant — et qui sont contraires à l'esprit de toute religion comme de toute philosophie.

Non, messieurs! les souscripteurs voulaient une chose moins inutile, — et plus morale : c'est qu'en passant dans les rues, près de l'image de Bouilhet, chacun d'eux pût se dire : « Voici un homme qui, en ce siècle de gros sous, consacra toute sa vie au culte des lettres. L'hommage qu'on lui a rendu après sa mort n'est qu'une justice! J'ai contribué pour ma part à cette réparation et à cet enseignement. »

Telle fut leur pensée. Ils n'en eurent pas d'autres. D'ailleurs, qu'en savez-vous? Qui vous a chargé de les défendre?

Mais, le Conseil municipal ayant cru, dit-il, à un tombeau, nous a donné dix mètres de terrain et, de plus, s'est inscrit pour 500 francs. Puisque son vote implique une récrimination, nous refusons son argent. Qu'il garde ses 500 francs!

Quant au terrain, nous sommes tout prêts à vous l'acheter. Quel est votre prix?

En voilà assez sur votre première objection.

La seconde est inspirée par une prudence excessive. « *S'il* (le Comité de souscription) *se trompait dans ses devis, la ville ne pourrait le laisser inachevé* (le monument), *et elle doit, dès à présent, prévoir qu'elle prendrait implicitement l'obligation de suppléer à l'insuffisance des ressources, le cas échéant.* »

Mais notre devis eût été soumis à votre architecte; et si nos ressources se fussent trouvées insuffisantes, le Comité (cela va sans dire) eût fait un appel de fonds aux souscripteurs, ou plutôt

il les eût lui-même fournis. Nous sommes tous assez riches pour tenir à notre parole.

L'excès de votre inquiétude manque peut-être de politesse.

TROISIÈME OBJECTION. — «*Bouilhet n'est pas né à Rouen!*»

Cependant le rapport de M. Decorde l'appelle «un des nôtres»! et, après la *Conjuration d'Amboise,* l'ancien maire de Rouen, M. Verdrel, dans un banquet qui fut offert à Bouilhet, lui adressa les plus flatteuses comparaisons en l'appelant une des gloires de Rouen. Pendant quelques années, ce fut même une des *scies* de la petite presse parisienne que de se moquer de l'enthousiasme des Rouennais pour Bouilhet. Le *Charivari* publia une caricature où Hélène Peyron recevait les hommages des Rouennais lui apportant du sucre de pomme et des cheminots; dans une autre, moi indigne, j'étais représenté conduisant «le char des Rouennais».

N'importe! d'après vous, messieurs, il s'ensuit que si un homme éminent est né dans un village de trente cabanes, il faudrait lui élever un monument dans ce village, plutôt que dans le chef-lieu de son département?

Pourquoi pas dans le faubourg, dans la rue, dans la maison, dans la chambre même où il est né?

Et si l'on ne connaît pas l'endroit de sa naissance (l'histoire là-dessus n'est pas toujours décisive), que ferez-vous? Rien, n'est-ce pas?

QUATRIÈME OBJECTION. — «*Son mérite littéraire!*»

Et, à ce propos, je trouve dans le compte rendu de bien grosses paroles. — «*Question de convenance* et *question de principes.*» — Il y aurait *danger.* «*Ce serait une glorification excessive, une haute distinction, un hommage prématuré, un hommage suprême,*» et «*qui ne doit s'accorder qu'avec une extrême réserve*»; enfin, «*Rouen est un piédestal trop grand pour sa gloire!*».

En effet, on n'a pas décerné pareil triomphe :

1° A l'excellent M. Pottier, «qui a rendu à la Bibliothèque de la ville des services bien plus signalés». (Sans doute! comme s'il s'agissait de votre Bibliothèque!) — Ni 2° à Hyacinthe Langlois! Celui-là, messieurs, je l'ai connu, et mieux que vous tous. Ne relevez pas cette mémoire! Ne parlez jamais de ce noble artiste! Sa vie a été une honte pour ses concitoyens.

Maintenant, il est vrai, vous l'appelez «une grande illustration normande»; et, distribuant la gloire d'une manière toute fantaisiste, vous citez «parmi les illustrations dont peut s'honorer notre ville» (elle le peut, mais elle ne le fait pas toujours) P. Corneille (Corneille, une illustration? décidément vous êtes sévère!); puis,

pêle-mêle, Boïeldieu, Lemonnier, Fontenelle et M. Court! — en oubliant Géricault, le père de la peinture moderne; Saint-Amant, un grand poète; Boisguilbert, premier économiste de la France; Cavelier de La Salle, qui découvrit les embouchures du Mississipi; Louis Poterat, l'inventeur de la porcelaine en Europe, et d'autres!

Que vos prédécesseurs aient oublié de rendre des «hommages suprêmes, excessifs, suffisants», ou même aucune espèce d'hommage à ces «illustrations», telles que Samuel Bochart, par exemple, laissant la ville de Caen baptiser de ce nom une de ses rues; cela est incontestable! — mais une injustice antérieure doit-elle autoriser les subséquentes?

Il est vrai que Rabelais, Montaigne, Ronsard, Pascal, La Bruyère, Le Sage, Diderot, Vauvenargues, Lamennais, Alex. Dumas n'ont dans leur pays natal rien qui les rappelle, tandis qu'on peut voir à Nogent-le-Rotrou la statue du général de Saint-Pol; à Gisors, celle du général Blanmont; à Pontoise, celle du général Leclerc; à Avranches, celle du général Valhubert; à Lyon, celle de M. Vaïsse; à Nantes, celle de M. Billault; à Deauville, celle de M. de Morny; au Havre, celle d'Ancelot; à Valence, celle de Ponsard; dans un jardin public, à Vire, le buste colossal de Chênedollé; à Séez, en face de la cathédrale, une statue superbe érigée à Conté, célèbre par ses crayons, etc.

Cela est fort bien, si les deniers publics n'en ont pas souffert. Ceux qui aiment la gloire doivent la payer; que les particuliers qui veulent rendre des honneurs à quelqu'un le lui rendent à leurs frais.

Et c'est là l'exemple, le précédent même que nous voulons établir.

Votre devoir d'édiles — du moment que vos finances ne risquaient rien — était de prendre vis-à-vis de nous des garanties d'exécution. Avec le droit absolu de choisir l'emplacement de notre fontaine, vous aviez celui de refuser notre sculpteur et même d'exiger un concours.

Loin de là, vous vous préoccupez du succès hypothétique de *Mademoiselle Aïssé.*

«*Si ce drame n'était pas applaudi, l'exécution d'un monument public élevé à son mérite littéraire* (le mérite de Bouilhet) *n'en recevrait-il pas un contre-coup?*»

Et M. Nion (l'adjoint chargé spécialement des Beaux-Arts) trouve que si, par malheur, ce drame tombait, l'adoption de la mesure proposée serait de la part du Conseil municipal «une témérité».

Donc, il s'agit, tout bonnement et sans ambages, de connaître à l'avance le chiffre des recettes. Si la pièce fait de l'argent, Bouilhet est un grand homme; si elle tombe, halte-là! Noble théorie.

Mais la réussite immédiate d'une œuvre dramatique ne signifie rien quant à sa valeur. *L'Avare,* de Molière, eut quatre représentations; l'*Athalie,* de Racine, et le *Barbier de Séville,* de Rossini, furent sifflés. Les exemples surabondent.

Rassurez-vous, du reste; *Mademoiselle Aïssé* réussit au delà de vos espérances.

Qu'importe! car suivant M. Decorde, votre rapporteur, «le talent de Bouilhet n'est pas à l'abri de toute critique» et «sa réputation n'est point suffisamment faite, pas suffisamment établie». Suivant M. Nion, «il est plus remarquable par la forme que par la conception scénique! — ce n'est pas un écrivain original, — un auteur de premier ordre!». Enfin, M. Decorde l'appelle «un élève souvent heureux d'Alfred de Musset!».

Ah! monsieur, vous n'avez pas l'indulgence qui sied à un confrère en Apollon, vous qui, raillant avec finesse cette même ville de Rouen, dont vous défendez si bien la pudeur littéraire, avez stigmatisé *un bourg en progrès,* Saint-Tard [1] :

Dont le nom peu connu,
Sans doute, jusqu'à vous n'était jamais venu!
Il possédait pourtant, chose digne d'envie,
Un bureau de police et de gendarmerie,
La justice de paix et l'enregistrement,
Un hospice assez grand légué par testament.

Jolie petite localité où :

En dépit de l'octroi, contre lequel ils grondent,
Les débits de liqueur et les cafés abondent.

Si l'on vous eût demandé de l'argent, j'aurais compris votre répugnance :

Ici, c'est autre chose, et de toute façon,
On nous met chaque jour à contribution!
.....
.....
Les bourgeois de Saint-Tard, d'ailleurs, sont peu portés
A faire grand assaut de générosités.

Et nous attendions mieux de votre goût, vous qui avez fustigé l'argot moderne dans votre épître *des Importations anglaises* [2], où se trouvent ces quatre vers — dignes d'envie :

J'ai lu dans un journal qu'à Boulogne-sur-Mer,
Par un grand *Cricket-Club*, un *match* vient d'être offert.
.....
.....
Et peut avoir des droits à l'admiration
Pour avoir pauvrement singé la *fashion.*

[1] Lu à la séance publique de l'Académie de Rouen, du 7 août 1867. (Voir le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen.*)

[2] Lu à la séance publique de l'Académie de Rouen, du 7 août 1865. (Voir le *vaux de l'Académie de Rouen.*)

Beau passage! mais dépassé par celui-ci :

J'ai lu dans quelque endroit qu'un avare de Rennes
Ne sachant comment faire, en un pareil moment,
S'avisa de mourir le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

En effet, vous avez toutes les cordes, — soit que vous chantiez les albums de photographie :

C'est pour les visiteurs une distraction,
Et partout on en fait ample collection.

Ou le jardin de Saint-Ouen :

A ton tour, tu subis le sort de ce grand cours,
Si brillant dans les anciens jours,
Que ne fréquente plus personne [1].

Ou les plaisirs de la danse :

Mais, comme au goût du jour il faut que tout s'arrange,
Terpsychore a subi la loi du libre échange!
Déjà, sans respecter la prohibition,
Les Lanciers nous étaient arrivés d'Albion [2].

Ou les dîners en ville :

Mais vous n'attendez pas, sans doute, que j'expose
Comment de ces repas le menu se compose :
Sur la table, au début, figure le dessert.
.....
.....
Hélas! tous ces plaisirs ne sont pas sans dépense.
L'hiver, au citadin, coûte plus qu'on ne pense [3]!

Ou les merveilles de l'industrie moderne :

On peut, dès à présent, avec bien moins de frais,
Par des trains de plaisir disposés tout exprès,
Visiter en huit jours la Suisse ou la Belgique.
.....
Et lorsque de Lesseps, après de longs efforts,
De l'isthme de Suez aura percé les bords,
Le touriste pourra, sans craindre la distance,
Comme on part aujourd'hui pour faire un tour en France,
Aller jusque dans l'Inde ou l'Extrême-Orient,
Faire un voyage d'agrément [4]!

Faites-le! faites toujours de pareils bonbons! Faites même des drames, vous qui discernez si bien la forme de la conception

[1] Lettre de condoléance au Jardin de Saint-Ouen. — Séance du 2 juin 1863. (Voir *Précis analytique de l'Académie de Rouen.*)
[2] L'Hiver à la ville. (*Épître.* — Séance du 6 août 1863.)
[3] L'Hiver à la ville. (*Épître.* — Séance du 6 août 1863.)
[4] Les Vacances. (*Épître familière.* — Séance du 6 août 1861.)

dramatique, — et soyez sûr, honorable monsieur, que votre réputation «fût-elle suffisamment établie», et bien que vous ressembliez à Louis Bouilhet, car votre «talent», à vous aussi, n'est pas «à l'abri de toute critique», et vous n'êtes non plus ni «un écrivain original», ni un «auteur de premier ordre», jamais on ne vous appellera «un élève» même «heureux» d'Alfred de Musset!

Sur ce point, d'ailleurs, votre mémoire est en défaut. Un de vos collègues à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen n'a-t-il pas débité, dans la séance publique du 7 août 1862, un éloge pompeux de Louis Bouilhet? Il le mettait très haut comme auteur dramatique et le défendait si bien d'être un imitateur d'Alfred de Musset, qu'ayant moi-même à dire la même chose dans la préface de *Dernières Chansons,* je n'ai eu qu'à me rappeler, ou plutôt qu'à copier, les phrases mêmes de mon vieil ami Alfred Nion, le frère de M. Émile Nion, l'adjoint, celui qui manque de témérité!

Que craignez-vous donc, ô adjoint chargé spécialement des Beaux-Arts? «L'encombrement sur vos places publiques?»

Mais les poètes comme celui-là (ne vous en déplaise) ne sont pas précisément innombrables.

Depuis que vous avez refusé d'accepter son buste, *malgré* le don de notre fontaine, vous avez perdu un des vôtres, votre adjoint, M. Thubeuf; je ne voudrais rien dire de messéant, ni outrager le deuil d'une famille que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais il me semble que, dès maintenant, Nicolas-Louis-Juste Thubeuf est aussi ignoré qu'un Pharaon de la 23e dynastie, — tandis que le nom de Bouilhet s'étale aux vitrines de toutes les librairies de l'Europe, qu'on monte *Aïssé* à Saint-Pétersbourg et à Londres, et que ses pièces seront jouées et ses vers réimprimés dans six ans, dans vingt ans, dans cent ans peut-être et au delà.

Car on ne vit dans la mémoire des hommes que si on leur a donné de grands amusements ou rendu de grands services. Vous n'êtes pas faits pour nous fournir les uns; accordez-nous les autres.

Et au lieu de vous livrer à la critique littéraire, distraction en dehors de votre compétence, occupez-vous de choses plus sérieuses, telles que :

La construction d'un pont fixe;
La construction d'entrepôts-magasins sur la rive droite de la Seine;
L'élargissement de la rue Grand-Pont;
Le percement d'une rue allant du Palais de Justice aux quais;
La vente des Docks;
L'achèvement de la sempiternelle flèche de la cathédrale, etc.

Vous possédez ainsi, par devers vous, une jolie collection qu'on pourrait nommer *Muséum des projets ajournés*. La clef en est remise par chaque administration qui s'évanouit à celle qui lui succède, tant on a peur de se compromettre, tant on redoute d'agir! La circonspection passe pour une telle vertu que l'initiative devient un crime. Être médiocre ne nuit pas; mais avant tout, il faut se garder d'entreprendre.

Quand le public a bien crié ou plutôt murmuré, on se met en règle en nommant une Commission; et dès lors on ne peut rien faire du tout, absolument rien, «il y a une Commission». Argument invincible, panacée contre toutes les impatiences.

Quelquefois, cependant, on a l'audace d'exécuter. Mais c'est une merveille, presque un scandale, comme il arriva lors des «grands travaux de Rouen», c'est-à-dire lorsqu'on fit l'ex-rue de l'Impératrice, maintenant rue Jeanne-Darc et le square Solférino! Cependant

> Les squares maintenant sont à l'ordre du jour
> Il fallait que Rouen en eût un à son tour [1]!

Mais parmi tous vos projets, le plus ajourné, le plus important, le plus urgent, c'est celui de la distribution des eaux. Car vous en manquez, vous en avez besoin, à Saint-Sever, par exemple.

Or nous vous proposions, nous autres, d'établir, à n'importe quel coin de rue, deux colonnes ioniques surmontées d'un tympan avec un buste au milieu, une coquille au-dessous; — et déjà nous voyions notre petite fontaine exécutée. — Des promesses, je dis des promesses formelles, avaient été faites à quelques-uns d'entre nous par plusieurs d'entre vous.

Aussi notre surprise fut-elle grande, d'autant plus que la municipalité est parfois large en ces matières : témoin la statue de Napoléon Ier qui décore la place Saint-Ouen. En effet, vous avez donné pour ce chef-d'œuvre (le Conseil général avait voté une première fois 10,000 francs, une seconde fois 8,000 francs, enfin une troisième 5,000 francs d'*indemnité au statuaire*, parce que sa maquette avait été renversée fortuitement par la Commission, — toujours les Commissions! Quelle aptitude pour les Arts!) vous avez donné, dis-je, 30,000 francs pour édifier cette statue — équestre et hydrocéphale — qui n'en a coûté après tout que 160,000 à peu près, on ne sait pas au juste.

Mais pour celle de Pierre Corneille, proposée en 1805, et qui fut élevée vingt-neuf ans plus tard, en 1834, vous avez, vous, Conseil municipal, dépensé 7,037 fr. 38 c., pas un sou de plus.

Il est vrai que c'est un très grand poète, et vous poussez la

[1] *Poésies* de M. Decorde, Lettre de condoléance au Jardin de Saint-Ouen, déjà citée.

considération pour les plus grands poètes jusqu'à vous priver du nécessaire plutôt que de permettre des honneurs à un écrivain de second ordre.

Deux questions, cependant : si la fontaine, si ce monument d'utilité publique, offert par nous, avait dû porter, comme ornement, toute autre chose que le buste de Louis Bouilhet, l'auriez-vous refusé?

S'il se fût agi d'un hommage à un de ces grands industriels de notre département, dont la fortune se compte par deux douzaines de millions, l'auriez-vous refusé? J'en doute.

Prenez garde qu'on ne vous accuse de mépriser ceux qui ne donnent point l'exemple de la fortune!

Pour des hommes si prudents et qui considèrent avant tout le succès, vous vous êtes singulièrement trompés, messieurs! Le *Moniteur universel*, l'*Ordre*, le *Paris-Journal*, le *Bien Public*, le *XIXe Siècle*, l'*Opinion Nationale*, le *Constitutionnel*, le *Gaulois*, le *Figaro*, etc., presque tous les journaux, enfin, se sont déclarés contre vous violemment; et pour ne faire qu'une citation, voici quelques lignes du patriarche de la critique moderne, Jules Janin :

«Lorsque vint l'heure enfin de la récompense définitive, on rencontra je ne sais quelle mauvaise volonté qui mit obstacle à l'espérance suprême des amis de Louis Bouilhet. On ne voulut pas de son buste sur une place publique et dans une ville qu'il illustrait de tous les bruits de sa renommée. En vain ses amis proposaient d'amener l'eau sur cette place aride, afin que le buste, ornement de la fontaine, disparût dans ce bienfait; mais, faites donc entendre aux hommes injustes la cruauté d'un pareil refus! Ils dresseraient tant qu'on voudrait des images à la guerre. Ils ne veulent pas de la poésie!»

Parmi vous, d'ailleurs, sur vingt-quatre que vous étiez, onze se sont déclarés pour nous; et MM. Vaucquier du Traversin, F. Deschamps et Raoul Duval ont éloquemment protesté en faveur des lettres.

Cette affaire en soi est fort peu de chose. Mais on peut la noter comme un signe du temps, — comme un trait caractéristique de votre classe — et ce n'est plus à vous, messieurs, que je m'adresse, mais à tous les bourgeois. Donc je leur dis :

Conservateurs qui ne conservez rien,

il serait temps de marcher dans une autre voie, — et puisqu'on parle de régénération, de décentralisation, changez d'esprit! ayez à la fin quelque initiative!

La noblesse française s'est perdue pour avoir eu, pendant deux siècles, les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois

pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance!

Ils sont sept cents à l'Assemblée nationale. Combien y en a-t-il qui puissent dire les noms des principaux traités de notre histoire, ou les dates des six rois de France, qui sachent les premiers éléments de l'économie politique, qui aient lu seulement Bastiat? La municipalité de Rouen, qui tout entière a nié le mérite d'un poète, ignore peut-être les règles de la versification? et elle n'a pas besoin de les savoir, tant qu'elle ne se mêle pas de vers.

Pour être respectés par ce qui est au-dessous, respectez donc ce qui est au-dessus!

Avant d'envoyer le peuple à l'école, allez-y vous-mêmes!

Classes éclairées, éclairez-vous!

A cause de ce mépris pour l'intelligence, vous vous croyez *pleins de bon sens, positifs, pratiques!* mais on n'est véritablement pratique qu'à la condition d'être un peu plus... Vous ne jouiriez pas de tous les bienfaits de l'industrie si vos pères du XVIIIe siècle n'avaient eu pour idéal que l'utilité matérielle. A-t-on assez plaisanté l'Allemagne sur ses idéologues, ses rêveurs, ses poètes nuageux? Vous avez vu, hélas! où l'ont conduite ses nuages! Vos milliards l'ont payée de tout le temps qu'elle n'avait point perdu à bâtir des systèmes. Il me semble que le rêveur Fichte a réorganisé l'armée prussienne après Iéna, et que le poète Kœrner a poussé contre nous quelques uhlans vers 1813?

Vous, pratiques? Allons donc! Vous ne savez tenir ni une plume, ni un fusil! Vous vous laissez dépouiller, emprisonner et égorger par des forçats! Vous n'avez plus même l'instinct de la brute, qui est de se défendre; et, quand il s'agit non seulement de votre peau, mais de votre bourse, laquelle devrait vous être plus chère, l'énergie vous manque pour aller déposer un morceau de papier dans une boîte! Avec tous vos capitaux et votre sagesse, vous ne pouvez faire une association équivalente à l'*Internationale!*

Tout votre effort intellectuel consiste à trembler devant l'avenir.

Imaginez autre chose. Hâtez-vous! ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide.

GUSTAVE FLAUBERT.

II

PRÉFACE

AUX

DERNIÈRES CHANSONS

POÉSIES POSTHUMES

DE LOUIS BOUILHET.

I

On simplifierait peut-être la critique si, avant d'énoncer un jugement, on déclarait ses goûts; car toute œuvre d'art enferme une chose particulière tenant à la personne de l'artiste et qui fait, indépendamment de l'exécution, que nous sommes séduits ou irrités. Aussi notre admiration n'est-elle complète que pour les ouvrages satisfaisant à la fois notre tempérament et notre esprit. L'oubli de cette distinction préalable est une grande cause d'injustice.

Avant tout, l'opportunité du livre est contestée. «Pourquoi ce roman? à quoi sert un drame? qu'avons-nous besoin? etc.» Et, au lieu d'entrer dans l'intention de l'auteur, de lui faire voir en quoi il a manqué son but et comment il fallait s'y prendre pour l'atteindre, on le chicane sur mille choses en dehors de son sujet, en réclamant toujours le contraire de ce qu'il a voulu. Mais si la compétence du critique s'étend au delà du procédé, il devrait tout d'abord établir son esthétique et sa morale.

Aucune de ces garanties ne m'est possible à propos du poète dont il s'agit. Quant à raconter sa vie, elle a été trop confondue avec la mienne, et là-dessus je serai bref, les mémoires individuels ne devant appartenir qu'aux grands hommes. D'ailleurs, n'a-t-on pas abusé du «renseignement»? L'histoire absorbera bientôt toute la littérature. L'étude excessive de ce qui faisait l'atmosphère d'un écrivain nous empêche de considérer l'originalité même de son génie. Du temps de Laharpe, on était convaincu que, grâce à de certaines règles, un chef-d'œuvre vient au monde sans rien devoir à quoi que ce soit, tandis que

maintenant on s'imagine découvrir sa raison d'être, quand on a bien détaillé toutes les circonstances qui l'environnent.

Un autre scrupule me retient : je ne veux pas démentir une réserve que mon ami a constamment gardée.

A une époque où le moindre bourgeois cherche un piédestal, quand la typographie est comme le rendez-vous de toutes les prétentions et que la concurrence des plus sottes personnalités devient une peste publique, celui-là eut l'orgueil de ne montrer que sa modestie. Son portrait n'ornait point les vitrines du boulevard. On n'a jamais vu une réclamation, une lettre, une seule ligne de lui dans les journaux. Il n'était pas même de l'académie de sa province.

Aucune vie, cependant, ne mériterait plus que la sienne d'être longuement exposée. Elle fut noble et laborieuse. Pauvre, il sut rester libre. Il était robuste comme un forgeron, doux comme un enfant, spirituel sans paradoxe, grand sans pose; — et ceux qui l'ont connu trouveront que j'en devrais dire davantage.

II

Louis-Hyacinthe BOUILHET naquit à Cany (Seine-Inférieure) le 27 mai 1822. Son père, chef des ambulances dans la campagne de 1812, passa la Bérésina à la nage en portant sur sa tête la caisse du régiment, et mourut jeune par suite de ses blessures; son grand-père maternel, Pierre Hourcastremé, s'occupa de législation, de poésie, de géométrie, reçut des compliments de Voltaire, correspondit avec Turgot, Condorcet, mangea presque toute sa fortune à s'acheter des coquilles, mit au jour les *Aventures de messire Anselme*, un *Essai sur la faculté de penser*, les *Étrennes de Mnémosyne*, etc., et après avoir été avocat au bailliage de Pau, journaliste à Paris, administrateur de la Marine au Havre, maître de pension à Montivilliers, partit de ce monde presque centenaire, en laissant à son petit-fils le souvenir d'un bonhomme bizarre et charmant, toujours poudré, en culottes courtes, et soignant des tulipes.

L'enfant fut placé à Ingouville, dans un pensionnat, sur le haut de la côte, en vue de la mer; puis, à douze ans, vint au collège de Rouen, où il remporta dans toutes ses classes presque tous les prix, — bien qu'il ressemblât fort peu à ce qu'on appelle un bon élève, ce terme s'appliquant aux natures médiocres et à une tempérance d'esprit qui était rare dans ce temps-là.

J'ignore quels sont les rêves des collégiens, mais les nôtres étaient superbes d'extravagance, — expansions dernières du romantisme arrivant jusqu'à nous, et qui, comprimées par le milieu provincial, faisaient dans nos cervelles d'étranges bouil-

lonnements. Tandis que les cœurs enthousiastes auraient voulu des amours dramatiques, avec gondoles, masques noirs et grandes dames évanouies dans des chaises de poste au milieu des Calabres, quelques caractères plus sombres (épris d'Armand Carrel, un compatriote) ambitionnaient les fracas de la presse ou de la tribune, la gloire des conspirateurs. Un rhétoricien composa une *Apologie de Robespierre,* qui, répandue hors du collège, scandalisa un monsieur, si bien qu'un échange de lettres s'ensuivit avec proposition de duel, où le monsieur n'eut pas le beau rôle. Je me souviens d'un brave garçon, toujours affublé d'un bonnet rouge; un autre se promettait de vivre plus tard en mohican, un de mes intimes voulait se faire renégat pour aller servir Abd el Kader. Mais on n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental, on était avant tout artiste; les pensums finis, la littérature commençait; et on se crevait les yeux à lire, au dortoir, des romans; on portait un poignard dans sa poche comme Antony; on faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar*** se cassa la tête d'un coup de pistolet, And*** se pendit avec sa cravate; nous méritions peu d'éloges, certainement! mais quelle haine de toute platitude! quels élans vers la grandeur! quel respect des maîtres! comme on admirait Victor Hugo!

Dans ce petit groupe d'exaltés, Bouilhet était le poète, poète élégiaque, chantre de ruines et de clairs de lune. Bientôt sa corde se tendit et toute langueur disparut — effet de l'âge, puis d'une virulence républicaine tellement naïve qu'il manqua, vers les vingt ans, s'affilier à une société secrète.

Son baccalauréat passé, on lui dit de choisir une profession; il se décida pour la médecine, et, abandonnant à sa mère son mince revenu, se mit à donner des leçons.

Alors commença une existence triplement occupée par ses besognes de poète, de répétiteur et de carabin. Elle fut pénible tout à fait, lorsque, deux ans plus tard, nommé interne à l'Hôtel-Dieu de Rouen, il entra sous les ordres de mon père, dans le service de chirurgie. Comme il ne pouvait être à l'hôpital durant la journée, ses tours de garde de nuit revenaient plus souvent que ceux des autres; il s'en chargeait volontiers, n'ayant que ces heures-là pour écrire; — et tous ses vers de jeune homme, pleins d'amour, de fleurs et d'oiseaux, ont été faits pendant des veillées d'hiver, devant la double ligne des lits d'où s'échappaient des râles, ou par les dimanches d'été quand, le long des murs, sous sa fenêtre, les malades en houppelande se promenaient dans la cour. Cependant ces années tristes ne furent pas perdues; la contemplation des plus humbles réalités fortifia la justesse de son coup d'œil, et il connut l'homme un peu mieux pour avoir pansé ses plaies et disséqué son corps.

Un autre n'aurait pas tenu à ces fatigues, à ces dégoûts, à cette torture de la vocation contrariée. Mais il supportait tout cela

gaiement, grâce à sa vigueur physique et à la santé de son esprit. On se souvient encore, dans sa ville, d'avoir souvent rencontré au coin des rues ce svelte garçon d'une beauté apollonienne, aux allures un peu timides, à grands cheveux blonds, et tenant toujours sous son bras des cahiers reliés. Il écrivait dessus rapidement les vers qui lui venaient, n'importe où, dans un cercle d'amis, entre ses élèves, sur la table d'un café, pendant une opération chirurgicale en aidant à lier une artère; puis il les donnait au premier venu, léger d'argent, riche d'espoir, — vrai poète dans le sens classique du mot.

Quand nous nous retrouvâmes, après une séparation de quatre années, il me montra trois pièces considérables.

La première, intitulée *le Déluge*, exprimait le désespoir d'un amant étreignant sa maîtresse sur les ruines du monde près de s'engloutir :

Entends-tu sur les montagnes
Se heurter les palmiers verts?
Entends-tu dans les campagnes
Le râle de l'univers?

Il y avait des longueurs et de l'emphase, mais d'un bout à l'autre un entrain passionné.

Dans la seconde, une satire contre les *jésuites*, le style, tout différent, était plus ferme.

O prêtres de salons, allez sourire aux femmes;
Dans vos filets dorés prenez ces pauvres âmes!
.....
Et ministres charmants au confessionnal
Tournez la pénitence en galant madrigal!
Ah! vous êtes bien là, héros de l'Évangile,
Parfumant Jésus-Christ des fleurs de votre style
Et faisant chaque jour, martyrs des saintes lois,
Sur des tapis soyeux le chemin de la croix!
.....
Ces marchands accroupis sur les pieds du Calvaire
Qui vont tirant au sort et lambeau par lambeau,
Se partagent, Seigneur, ta robe et ton manteau;
Charlatans du saint lieu, qui vendent, ô merveille,
Ton cœur en amulette et ton sang en bouteille!

Il faut se remettre en mémoire les préoccupations de l'époque, et observer que l'auteur avait vingt-deux ans. La pièce est datée 1844.

La troisième était une invective «*à un poète vendu*» qui rentrait tout à coup dans la carrière.

A quoi bon réveiller ton ardeur famélique?
Poursuis par les prés verts ta chaste bucolique
Sur le rivage en fleur où dort le flot vermeil,
Archange, enivre-toi des feux de ton soleil!
Chante la Syphilis sous les feuilles du saule!
Le manteau de Brutus te blesserait l'épaule,

Et ton âme naïve et ton cœur enfantin
Viendraient, peut-être encore, accuser le Destin!
Le Destin qui t'a pris.....
.....
Va! c'est l'âpre Plutus qui marche la main pleine
Et cote en souriant la conscience humaine!
Le Destin! c'est le sac dont le ventre enflé d'or
Est si doux à palper dans un joyeux transport;
C'est la Corruption qui, des monts aux vallées,
Traîne aux regards de tous ses mamelles gonflées!
C'est la Peur! c'est la Peur! fantôme au pied léger
Qui travaille le lâche à l'heure du danger!
.....
Ton Apollon, sans doute, en sa prudente course
Pour monter au Parnasse a passé par la Bourse;
Dans ce ciel politique, où souvent on peut voir
Le soleil du matin s'éteindre avant le soir,
La lunette en arrêt, promènes-tu ton rêve
De Guizot qui pâlit à Thiers qui se lève,
Et, sur le temps mobile, aujourd'hui règles-tu
Ta foi barométrique et ta souple vertu?
.....
Arrière l'homme grec dont les strophes serviles
Ont encensé Xerxès le soir des Thermopyles!

et la suite, du même ton, rudoyait fort le ministère.

Il avait envoyé cette pièce à la *Réforme,* dans l'illusion qu'elle serait insérée. On lui répondit par un refus catégorique, le journal jugeant inopportun de s'exposer à un procès — pour de la littérature.

Ce fut dans ce temps-là, vers la fin de 1845, à la mort de mon père, que Bouilhet quitta définitivement la médecine. Il continua son métier de répétiteur, puis, s'associant à un camarade, se mit à faire des bacheliers. 1848 ébranla sa foi républicaine; et il devint un littérateur absolu, curieux seulement de métaphores, de comparaisons, d'images, et pour tout le reste, assez froid.

Sa connaissance profonde du latin (il écrivait dans cette langue presque aussi facilement qu'en français) lui inspira quelques-unes des pièces romaines qui sont dans *Festons et Astragales;* puis le poème de *Melaenis* publié par la *Revue de Paris,* à la veille du coup d'État.

Le moment était funeste pour les vers. Les imaginations, comme les courages, se trouvaient singulièrement aplaties, et le public, pas plus que le pouvoir, n'était disposé à permettre l'indépendance de l'esprit. D'ailleurs, le style, l'art en soi, paraît toujours insurrectionnel aux gouvernements et immoral aux bourgeois. Ce fut la mode, plus que jamais, d'exalter le sens commun et de honnir la poésie; pour vouloir montrer du jugement, on se rua dans la sottise; tout ce qui n'était pas médiocre ennuyait. Par protestation, il se réfugia vers les mondes disparus et dans l'Extrême-Orient; de là les *Fossiles* et différentes pièces chinoises.

Cependant la province l'étouffait. Il avait besoin d'un plus

large milieu, et, s'arrachant à ses affections, il vint habiter Paris.

Mais à un certain âge, le *sens* de Paris ne s'acquiert plus; des choses toutes simples, pour celui qui a humé, enfant, l'air du boulevard sont impraticables à un homme de trente-trois ans, qui arrive dans la grande ville avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude. Alors de mauvais jours commencèrent.

Sa première œuvre, *Madame de Montarcy,* reçue à correction par le Théâtre-Français, puis refusée à une seconde lecture, attendit pendant deux ans, et ne parvint sur la scène de l'Odéon qu'au mois de novembre 1856.

Ce fut une représentation splendide. Dès le second acte les bravos interrompirent souvent les acteurs; un souffle de jeunesse circulait dans la salle; on eut quelque chose des émotions de 1830. Le succès se confirma. Son nom était connu.

Il aurait pu l'exploiter, collaborer, se répandre, gagner de l'argent. Mais il s'éloigna du bruit, pour aller vivre à Mantes dans une petite maison, à l'angle du pont, près d'une vieille tour. Ses amis venaient le voir le dimanche; sa pièce terminée, il la portait à Paris.

Il en revenait chaque fois avec une extrême lassitude, causée par les caprices des directeurs, les chicanes de la censure, l'ajournement des rendez-vous, le temps perdu, — ne comprenant pas que l'Art dans les questions d'art pût tenir si peu de place! Quand il fit partie d'une commission nommée pour détruire les abus au Théâtre-Français, il fut le seul de tous les membres qui n'articula pas de plaintes sur le tarif des droits d'auteur.

Avec quel plaisir il se remettait à sa distraction quotidienne : l'apprentissage du chinois, car il l'étudia pendant dix ans de suite, uniquement pour se pénétrer du génie de la race, voulant faire plus tard un grand poème sur le Céleste Empire; ou bien, les jours que le cœur étouffait trop, il se soulageait par des vers lyriques de la contrainte du théâtre.

La chance, favorable à ses débuts, avait tourné; mais la *Conjuration d'Amboise* fut une revanche qui dura tout un hiver.

Six mois plus tard, la place de conservateur à la bibliothèque municipale de Rouen lui fut donnée. C'était le loisir et la fortune, un rêve ancien qui se réalisait. Presque aussitôt, une langueur le saisit — épuisement de sa lutte trop longue. Pour s'en distraire, il essaya de différents travaux, il annotait Dubartas, relevait dans Origène les passages de Celse, avait repris les tragiques grecs, et il composa rapidement sa dernière pièce, *Mademoiselle Aïssé.*

Il n'eut pas le temps de la relire. Son mal (une albuminurie connue trop tard) était irrémédiable, et, le 18 juillet 1869, il expira sans douleur, ayant près de lui une vieille amie de sa jeu-

nesse, avec un enfant qui n'était pas le sien, et qu'il chérissait comme son fils.

Leur tendresse avait redoublé pendant les derniers jours. Mais deux autres personnes se montrèrent simplement atroces — comme pour confirmer cette règle qui veut que les poètes trouvent dans leur famille les plus amers découragements; car les observations énervantes, les sarcasmes mielleux, l'outrage direct fait à la Muse, tout ce qui renfonce dans le désespoir, tout ce qui vous blesse au cœur, rien ne lui a manqué — jusqu'à l'empiètement sur la conscience, jusqu'au viol de l'agonie.

Ses compatriotes se portèrent à ses funérailles comme à l'enterrement des hommes publics, les moins lettrés comprenant qu'une intelligence supérieure venait de s'éteindre, qu'une grande force était perdue. La presse parisienne tout entière s'associa à cette douleur; les plus hostiles même n'épargnèrent pas les regrets; ce fut comme une couronne envoyée de loin sur son tombeau. Un écrivain catholique y jeta de la fange.

Sans doute, les connaisseurs de vers doivent déplorer qu'une lyre pareille soit muette pour toujours; mais ceux qu'il avait initiés à ses plans, qui profitèrent de ses conseils, qui enfin connaissaient toute la puissance de son esprit, peuvent seuls se figurer à quelle hauteur il serait parvenu.

Il laisse, outre ce volume et *Aïssé*, trois comédies en prose, une féerie, et le premier acte du *Pèlerinage de Saint-Jacques*, drame en vers et en dix tableaux.

Il avait en projet deux petits poèmes : l'un intitulé *le Bœuf*, pour peindre la vie rustique du Latium; l'autre, *le Dernier Banquet*, aurait fait voir un cénacle de patriciens qui, pendant la nuit où les soldats d'Alaric vont prendre Rome, s'empoisonnent tous dans un festin, en disant la grandeur de l'antiquité et la petitesse du monde moderne. De plus, il voulait faire un roman sur les païens du ve siècle, contre-partie des *Martyrs*, mais avant tout son conte chinois, dont le scénario est complètement écrit; enfin, comme ambition suprême, un poème résumant la science moderne et qui aurait été le *de Natura rerum* de notre âge.

III

A qui appartient-il de classer les talents des contemporains, comme si on était supérieur à tous, de dire : Celui-ci est le premier, celui-là le second, cet autre le troisième? Les revirements de la célébrité sont nombreux. Il y a des chutes sans retour, de longues éclipses, des réapparitions triomphantes. Ronsard, avant Sainte-Beuve, n'était-il pas oublié? Autrefois Saint-Amant passait pour un moindre poète que Jacques Delille. *Don Quichotte*, *Gil*

Blas, Manon Lescaut, la Cousine Bette et tous les chefs-d'œuvre du roman n'ont pas eu le succès de *l'Oncle Tom*. J'ai entendu dans ma jeunesse faire des parallèles entre Casimir Delavigne et Victor Hugo; et il semble que «notre grand poète national» commence à déchoir. Donc il convient d'être timide. La postérité nous déjuge. Elle rira peut-être de nos dénigrements, plus encore de nos admirations; car la gloire d'un écrivain ne relève pas du suffrage universel, mais d'un petit groupe d'intelligences qui, à la longue, impose son jugement.

Quelques-uns vont se récrier que je décerne à mon ami une place trop haute. Ils ne savent pas plus que moi celle qui lui restera.

Parce que son premier ouvrage est écrit en stances de six vers, à rimes triplées, comme *Namouna*, et débute ainsi :

De tous ceux qui jamais ont promené dans Rome,
Du quartier de Suburre au mont Capitolin,
Le cothurne à la grecque et la toge de lin,
Le plus beau fut Paulus,

tournure pareille à cette autre :

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice et de la plus féconde
Je veux dire Paris, le plus grand débauché
C'était Jacques Rolla.

Sans rien voir de plus, et méconnaissant toutes les différences de facture, de poétique et de tempérament, on a déclaré que l'auteur de *Mélaenis* copiait Alfred de Musset! Ce fut une condamnation sans appel, une rengaine — tant il est commode de poser sur les choses une étiquette pour se dispenser d'y revenir!

Je voudrais bien n'avoir pas l'air d'insulter les dieux. Mais qu'on m'indique, chez Musset, un ensemble quelconque où la description, le dialogue et l'intrigue s'enchaînent pendant plus de deux mille vers, avec une telle suite de composition et une pareille tenue dans le langage, une œuvre enfin de cette envergure-là ? Quel art il a fallu pour reproduire toute la société romaine d'une manière qui ne sentît pas le pédant, et dans les bornes étroites d'une fable dramatique!

Si l'on cherche dans les poésies de Louis Bouilhet l'idée mère, l'élément génial, on y trouvera une sorte de naturalisme, qui fait songer à la Renaissance. Sa haine du commun l'écartait de toute platitude, sa pente vers l'héroïque était rectifiée par de l'esprit; car il avait beaucoup d'esprit, — et c'est même une face de son talent presque inconnue; il la tenait un peu dans l'ombre, la jugeant inférieure. Mais, à présent, rien n'empêche d'avouer qu'il excellait aux épigrammes, quatrains, acrostiches, rondeaux, bouts-rimés et autres «joyeusetés» faites par distraction, comme

débauche. Il en faisait aussi par complaisance. Je retrouve des discours officiels pour des fonctionnaires, des compliments de jour de l'an pour une petite fille, des stances pour un coiffeur, pour le baptême d'une cloche, pour le passage d'un souverain. Il dédia à un de nos amis, blessé en 1848, une ode sur le patron de *la Prise de Namur* où l'emphase atteint au sublime de l'ennui. Un autre ayant abattu d'un coup de fouet une vipère, il lui expédia un morceau intitulé : *Lutte d'un monstre et d'un artiste français*, qui contient assez de tournures poncives, de métaphores boiteuses et de périphrases idiotes pour servir de modèle ou d'épouvantail. Mais son triomphe c'était le genre Béranger! Quelques intimes se rappelleront éternellement *le Bonnet de coton*, un chef-d'œuvre célébrant «la gloire, les belles et la philosophie», à faire crever d'émulation tous les membres du Caveau!

Il avait le don de l'amusement — chose rare chez un poète. Que l'on oppose les pièces chinoises aux pièces romaines, *Néera* au *Liedenormand*, *Pastel* à *Clair de lune*, *Chronique de printemps* à *Sombre Eglogue*, *le Navire* à *une Soirée*, et on reconnaîtra combien il était fertile et ingénieux.

Il a dramatisé toutes les passions, dit les plaintes de la momie, les triomphes du néant, la tristesse des pierres, exhumé des mondes, peint des peuples barbares, fait des paysages de la Bible et des chants de nourrices. Quant à la hauteur de son imagination, elle paraît suffisamment prouvée par les *Fossiles*, cette œuvre que Théophile Gautier appelait «la plus difficile peut-être, qu'ait tentée un poète»! j'ajoute : le seul poème scientifique de toute la littérature française qui soit cependant de la poésie. Les stances à la fin sur l'homme futur montrent de quelle façon il comprenait les plus transcendantes utopies; — et sa *Colombe* restera peut-être comme la profession de foi historique du XIXe siècle en matière religieuse. A travers cette sympathie universelle, son individualité perce nettement; elle se manifeste par des accents lugubres ou ironiques dans *Dernière Nuit*, *A une femme*, *Quand vous m'avez quitté*, *boudeuse*, etc., tandis qu'elle éclate d'une manière presque sauvage dans *la Fleur rouge*, ce cri unique et suraigu.

Sa forme est bien à lui, sans parti pris d'école, sans recherche de l'effet, souple et véhémente, pleine et imagée, musicale toujours. La moindre de ses pièces a une composition. Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède; aussi son œuvre fourmille-t-elle de bons vers, de ces vers tout d'une venue et qui sont bons partout, dans *le Lutrin* comme dans *les Châtiments*. Je prends au hasard :

— S'allonge en crocodile et finit en oiseau [1]. »
— Un grand ours au poil brun, coiffé d'un casque d'or.

[1] Pour décrire un ptérodactyle.

— C'était un muletier qui venait de Capoue.
— Le ciel était tout bleu, comme une mer tranquille.
— Mille choses qu'on voit dans le hasard des foules.

Et celui-ci pour la sainte Vierge :

Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Car il est classique, dans un certain sens. *L'Oncle Million*, entre autres, n'est-il pas d'un français excellent?

Des vers! écrire en vers. Mais c'est une folie!
J'en sais de moins timbrés qu'on enferme et qu'on lie!
Morbleu! qui parle en vers? la belle invention!
Est-ce que j'en fais, moi? l'imagination
Est-ce que j'en ai, moi? Fils de mes propres œuvres,
Il m'a fallu, mon cher, avaler des couleuvres
Pour te donner un jour le plaisir émouvant
De guetter, lyre en main, l'endroit d'où vient le vent!
Ces frivolités-là sagement entendues
Sont bonnes, si l'on veut, à nos heures perdues;
Moi-même, j'ai connu une autre maison
Un commis bon enfant qui tournait la chanson.
....

et plus loin :

Mais je dis que Léon n'est pas même un poète!
Lui, poète, allons donc! que me chantez-vous là,
Moi qui l'ai vu chez nous, pas plus haut que cela;
Comment? qu'a-t-il en lui qui passe l'ordinaire;
C'est un écervelé, c'est un visionnaire,
C'est un simple idiot, et je vous réponds, moi,
Qu'il fera le commerce, ou qu'il dira pourquoi!

Voilà un style qui va droit au but, où l'on ne sent pas l'auteur; le mot disparaît dans la clarté même de l'idée, ou plutôt, se collant dessus, ne l'embarrasse dans aucun de ses mouvements, et se prête à l'action.

Mais on m'objectera que toutes ces qualités sont perdues à la scène, bref qu'il «n'entendait pas le théâtre!».

Les soixante-dix-huit représentations de *Montarcy,* les quatre-vingts d'*Hélène Peyron* et les cent cinq de la *Conjuration d'Amboise,* témoignent du contraire. Puis il faudrait savoir ce qui convient au théâtre — et d'abord reconnaître qu'une question y domine toutes les autres : celle du succès, du succès immédiat et lucratif.

Les plus expérimentés s'y trompent — ne pouvant suivre assez promptement les variations de la mode. Autrefois on allait au spectacle pour entendre de belles pensées en beau langage; vers 1830, on a aimé la passion furieuse, le rugissement à l'état fixe; plus tard, une action si rapide que les héros n'avaient pas le temps de parler; ensuite la thèse, le but social; après quoi est

venue la rage des traits d'esprit; et maintenant toute faveur semble acquise à la reproduction des plus niaises vulgarités.

Certainement Bouilhet estimait peu les thèses, il avait en horreur «les mots», il aimait les développements et considérait le réalisme, ou ce qu'on nomme ainsi, comme une chose fort laide. Les grands effets ne pouvant s'obtenir par les demi-teintes, il préférait les caractères tranchés, les situations violentes, et c'est pour cela qu'il était bien un poète tragique.

Son intrigue faiblit, quelquefois, par le milieu. Mais dans les pièces en vers, si elle était plus serrée, elle étoufferait toute poésie. Sous ce rapport, du reste, la *Conjuration d'Amboise* et *Mademoiselle Aïssé* marquent un progrès; — et, pour qu'on ne m'accuse pas d'aveuglement, je blâme dans *Madame de Montarcy* le caractère de Louis XIV trop idéalisé, dans *l'Oncle Million* la feinte maladie du notaire, dans *Hélène Peyron* des longueurs à l'avant-dernière scène du 4e acte, et dans *Dolorès* le défaut d'harmonie entre le vague du milieu et la précision du style; enfin ses personnages parlent trop souvent en poètes, ce qui ne l'empêchait pas de savoir amener les coups de théâtre. Exemples : la réapparition de Marceline chez M. Daubret, l'entrée de dom Pèdre au 3e acte de *Dolorès,* la comtesse de Brisson dans le cachot, le commandeur à la fin d'*Aïssé*, et Cassius revenant comme un spectre chez l'impératrice *Faustine.* On a été injuste pour cette œuvre. On n'a pas compris, non plus, l'atticisme de *l'Oncle Million,* la mieux écrite peut-être de toutes ses pièces, comme *Faustine* en est la plus rigoureusement combinée.

Elles sont toutes, au dénouement, d'un large pathétique, animées d'un bout à l'autre par une passion vraie, pleines de choses exquises et fortes. Et comme il est bien fait pour la voix, cet hexamètre mâle, avec ses mots qui donnent le frisson, et ces élans cornéliens pareils à de grands coups d'aile!

C'est le ton épique de ses drames qui causait l'enthousiasme aux premières représentations. Du reste, ces triomphes l'enivraient fort peu, car il se disait que les plus hautes parties d'une œuvre ne sont pas toujours les mieux comprises, et qu'il pouvait avoir réussi par des côtés inférieurs.

S'il avait fait en prose absolument les mêmes pièces, on eût, peut-être, exalté son génie dramatique. Mais il eut l'infortune de se servir d'un idiome détesté généralement. On a dit d'abord : «pas de comédie en vers!»; plus tard : «pas de vers en habit noir!», pour en venir à cet axiome : «pas de vers au théâtre!» quand il est si simple de confesser qu'on n'en désire nulle part.

Mais c'était sa véritable langue. Il ne traduisait pas de la prose. Il pensait par les rimes — et les aimait tellement qu'il en lisait de toutes les sortes, avec une attention égale. Quand on adore une chose, on en chérit la doublure; les amateurs de spectacle se plaisent dans les coulisses; les gourmands s'amusent à voir faire

la cuisine; les mères ne rechignent pas à débarbouiller leurs marmots. La désillusion est le propre des faibles. Méfiez-vous des dégoûtés, ce sont presque toujours des impuissants.

IV

Lui, — il pensait que l'Art est une chose sérieuse, ayant pour but de produire une exaltation vague, et même que c'est là toute sa moralité. J'extrais d'un cahier de notes les trois passages suivants :

Dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple.

PIERRE CORNEILLE.

L'Art, dans ses créations, ne doit penser à plaire qu'aux facultés qui ont vraiment le droit de le juger. S'il fait autrement, il marche dans une voie fausse.

GŒTHE.

Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent (dans un beau style), tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit public que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

BUFFON.

Ainsi l'Art, ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire; car les dénouements ne sont point des conclusions; d'un cas particulier il ne faut rien induire de général; — et les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi. Aussi Bouilhet se gardait-il de *l'art prêcheur* qui veut enseigner, corriger, moraliser. Il estimait encore moins *l'art joujou* qui cherche à distraire comme les cartes, ou à émouvoir comme la cour d'assises; et il n'a point fait de *l'art démocratique,* convaincu que la forme, pour être accessible à tous, doit descendre très bas, et qu'aux époques civilisées on devient niais lorsqu'on essaye d'être naïf. Quant à *l'art officiel,* il en a repoussé les avantages, parce qu'il aurait fallu défendre des causes qui ne sont pas éternelles.

Fuyant les paradoxes, les nosographies, les curiosités, tous les petits chemins, il prenait la grande route, c'est-à-dire les sentiments généraux, les côtés immuables de l'âme humaine, et, comme «les idées forment le fond du style», il tâchait de bien penser, afin de bien écrire.

Jamais il n'a dit :

Le mélodrame est bon, si Margot a pleuré,

lui qui a fait des drames où l'on a pleuré, ne croyant pas que l'émotion pût remplacer l'artifice.

Il détestait cette maxime nouvelle qu'«il faut écrire comme on parle». En effet, le soin donné à un ouvrage, les longues recherches, le temps, les peines, ce qui autrefois était une recommandation est devenu un ridicule — tant on est supérieur à tout cela, tant on regorge de génie et de facilité!

Il n'en manquait pas, cependant : ses acteurs l'ont vu faire au milieu d'eux des retouches considérables. «L'inspiration, disait-il, doit être amenée et non subie.»

La plastique étant la qualité première de l'Art, il donnait à ses conceptions le plus de relief possible, suivant le même Buffon qui conseille d'exprimer chaque idée par une image. Mais les bourgeois trouvent, dans leur spiritualisme, que la couleur est une chose trop matérielle pour rendre le sentiment; — et puis le bon sens français, d'aplomb sur son paisible bidet, tremble d'être emporté dans les cieux, et crie à chaque minute : «Trop de métaphores!» comme s'il en avait à revendre.

Peu d'auteurs ont autant pris garde au choix des mots, à la variété des tournures, aux transitions — et il n'accordait pas le titre d'écrivain à celui qui ne possède que certaines parties du style. Combien des plus vantés seraient incapables de faire une narration, de joindre bout à bout une analyse, un portrait et un dialogue!

Il s'enivrait du rythme des vers et de la cadence de la prose qui doit, comme eux, pouvoir être lue tout haut. Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur, et se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie.

Son libéralisme lui faisait admettre toutes les écoles; Shakespeare et Boileau se coudoyaient sur sa table.

Ce qu'il préférait chez les Grecs, c'était l'*Odyssée* d'abord, puis l'immense Aristophane, et parmi les Latins, non pas les auteurs du temps d'Auguste (excepté Virgile), mais les autres qui ont quelque chose de plus raide et de plus ronflant, comme Tacite et Juvénal. Il avait beaucoup étudié Apulée.

Il lisait Rabelais continuellement, aimait Corneille et Lafontaine — et tout son romantisme ne l'empêchait pas d'exalter Voltaire.

Mais il haïssait les discours d'académie, les apostrophes à Dieu, les conseils au peuple, ce qui sent l'égout, ce qui pue la vanille, la poésie de bouzingot, et la littérature talon-rouge, le genre pontifical et le genre chemisier.

Beaucoup d'élégances lui étaient absolument étrangères, telles

que l'idolâtrie du XVIIe siècle, l'admiration du style de Calvin, le gémissement continu sur la décadence des arts. Il respectait fort peu M. de Maistre. Il n'était pas ébloui par Proud'hon.

Les esprits sobres, selon lui, n'étaient rien que des esprits pauvres; et il avait en horreur le faux bon goût, plus exécrable que le mauvais, toutes les discussions sur le Beau, le caquetage de la critique. Il se serait pendu plutôt que d'écrire une préface. Voici qui en dira plus long; c'est une page d'un calepin ayant pour titre *Notes et projets* — Projets!

«Ce siècle est essentiellement pédagogue. Il n'y a pas de grimaud qui ne débite sa harangue, pas de livre si piètre qui ne s'érige en chaire à prêcher! Quant à la forme, on la proscrit. S'il vous arrive de bien écrire, on vous accuse de n'avoir pas d'idées. Pas d'idées, bon Dieu! Il faut être bien sot, en effet, pour s'en passer au prix qu'elles coûtent. La recette est simple; avec deux ou trois mots : «avenir, progrès, société», fussiez-vous Topinambou, vous êtes poète! Tâche commode qui encourage les imbéciles et console les envieux. O médiocratie fétide, poésie utilitaire, littérature de pions, bavardages esthétiques, vomissements économiques, produits scrofuleux d'une nation épuisée, je vous exècre de toutes les puissances de mon âme! Vous n'êtes pas la gangrène, vous êtes l'atrophie! Vous n'êtes pas le phlegmon rouge et chaud des époques fiévreuses, mais l'abcès froid aux bords pâles, qui descend, comme d'une source, de quelque carie profonde!»

Au lendemain de sa mort, Théophile Gautier écrivait : « Il portait haut la vieille bannière déchirée en tant de combats, on peut s'y rouler comme dans un linceul. La valeureuse bande d'Hernani a vécu. »

Cela est vrai. Ce fut une existence complètement dévouée à l'idéal, un des rares desservants de la littérature pour elle-même, derniers fanatiques d'une religion près de s'éteindre — ou éteinte.

«Génie de second ordre», dira-t-on. Mais ceux du quatrième ne sont pas maintenant si communs! Regardez comme le désert s'élargit! un souffle de bêtise, une trombe de vulgarité, nous enveloppent prêts à recouvrir toute élévation, toute délicatesse. On se sent heureux de ne plus respecter les grands hommes, et peut-être allons-nous perdre avec la tradition littéraire ce je ne sais quoi d'aérien qui mettait dans la vie quelque chose de plus haut qu'elle. Pour faire des œuvres durables, il ne faut pas rire de la gloire. Un peu d'esprit se gagne par la culture de l'imagination et beaucoup de noblesse dans le spectacle des belles choses.

Et puisqu'on demande à propos de tout une moralité, voici la mienne :

Y a-t-il quelque part deux jeunes gens qui passent leurs

dimanches à lire ensemble les poètes, à se communiquer ce qu'ils ont fait, les plans des ouvrages qu'ils voudraient écrire, les comparaisons qui leur sont venues, une phrase, un mot, — et, bien que dédaigneux du reste, cachant cette passion avec une pudeur de vierge? Je leur donne un conseil :

Allez côte à côte dans les bois, en déclamant des vers, mêlant votre âme à la sève des arbres et à l'éternité des chefs-d'œuvre; perdez-vous dans les rêveries de l'histoire, dans les stupéfactions du sublime! Usez votre jeunesse aux bras de la Muse! Son amour console des autres, et les remplace.

Enfin, si les accidents du monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité, et que vous soyez résolus à toutes les avanies, prêts à tous les sacrifices, cuirassés à toute épreuve, lancez-vous, publiez!

Alors, quoi qu'il advienne, vous verrez les misères de vos rivaux sans indignation et leur gloire sans envie; car le moins favorisé se consolera par le succès du plus heureux; celui dont les nerfs sont robustes soutiendra le compagnon qui se décourage; chacun apportera dans la communauté ses acquisitions particulières; et ce contrôle réciproque empêchera l'orgueil et ajournera la décadence.

Puis, quand l'un sera mort — car la vie était trop belle — que l'autre garde précieusement sa mémoire pour lui faire un rempart contre les bassesses, un recours dans les défaillances, ou plutôt comme un oratoire domestique où il ira murmurer ses chagrins et détendre son cœur. Que de fois, la nuit, jetant les yeux dans les ténèbres, derrière cette lampe qui éclairait leurs deux fronts, il cherchera vaguement une ombre prêt à l'interroger : «Est-ce ainsi? que dois-je faire? réponds-moi»! Et si ce souvenir est l'éternel aliment de son désespoir, ce sera, du moins, une compagnie dans sa solitude.

Gustave FLAUBERT.

20 juin 1870.

TABLE DES MATIÈRES.

1869.

Pages.

A Madame Jules Cloquet..... 1
A Jules Troubat..... 2
Au même..... 2
A George Sand..... 3
A Philippe..... 4
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 5
A George Sand..... 6
A la même..... 8
A Jules Duplan..... 9
A George Sand..... 10
A la même..... 10

1870.

A George Sand..... 11
A la même..... 13
A la même..... 14
A Madame *** (*inédite*)..... 15
A George Sand..... 17
A la même..... 17
A la même..... 18
A la même..... 20
A Edmond de Goncourt..... 23
A George Sand..... 24
A Edmond de Goncourt..... 25
A George Sand..... 26
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 28
A George Sand..... 29
A la même..... 30
A la même..... 32
A la même..... 33
A la même..... 35

A Edmond de Goncourt 36
A Claudius Popelin 37
A Ernest Feydeau (*inédite*) 39
A Maxime Du Camp 41
A George Sand 44
A la même 45
A Ernest Feydeau 47

1871.

A Edmond de Goncourt 48
A Madame Régnier 48
A George Sand 50
A Madame Roger des Genettes 51
A George Sand 52
A Madame Roger des Genettes 54
Au Docteur Jules Cloquet 55
A George Sand 57
A Ernest Feydeau 58
A George Sand 59
A Madame Roger des Genettes 63
A Ernest Feydeau 64
A la Baronne Jules Cloquet 65
A Madame Maurice Schlésinger 65
A George Sand 67
A Madame Régnier 68
A Madame Roger des Genettes 69
A Ernest Feydeau 71
A George Sand 73
A Ernest Feydeau 75
A Théophile Gautier 76
A George Sand 76
A Madame Maurice Schlésinger 78
A George Sand 79
A Madame Roger des Genettes 82
A George Sand 84
A la même 86
A la même 88
A Madame Régnier 91
A George Sand 92
A Edmond de Goncourt 93

1872.

A Madame Régnier 94
A Madame Roger des Genettes..... 94
A Leconte de Lisle..... 96
A George Sand 97
A Madame Roger des Genettes..... 99
A Théophile Gautier 100
Au même..... 100
A George Sand 101
A la même..... 101
A la même..... 102
A Théophile Gautier..... 103
Au même..... 104
A George Sand 104
A la même..... 106
A la même..... 108
Au Docteur Jules Cloquet 109
A Edmond de Goncourt 110
A George Sand 110
A Ernest Feydeau 111
A Edmond de Goncourt 112
A Madame Roger des Genettes..... 113
A Théophile Gautier 114
A Madame Maurice Schlésinger..... 115
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie..... 115
A George Sand 117
A la même..... 118
A la Baronne Jules Cloquet..... 119
A George Sand 120
A Madame Roger des Genettes..... 121
A George Sand 123
A la même..... 124
A Madame Roger des Genettes..... 126
A la Baronne Lepic 128
A Madame Roger des Genettes..... 130
A Madame Maurice Schlésinger..... 132
A Ernest Feydeau 133
A George Sand 134
A Madame Gustave de Maupassant 138
A George Sand 139

A George Sand 140
A Ernest Feydeau (*inédite*) 142
Au Docteur Jules Cloquet 143
A Ernest Feydeau 143
A George Sand 145
A la même 148
A Ernest Feydeau 149
A Madame Régnier 151

1873.

A George Sand 153
A Madame Roger des Genettes 154
A Madame Gustave de Maupassant 158
A George Sand 160
A la même 161
A la même 162
A Madame Régnier 164
A Émile Zola 164
A Madame Roger des Genettes 165
A Guy de Maupassant 166
A Edmond de Goncourt 167
A Ernest Feydeau (*inédite*) 169
A George Sand 170
A la même 171
A Madame Roger des Genettes (*inédit* page 174, ligne 30, à page 175, ligne 17) 173
A la même 175
A George Sand 176
A Ernest Feydeau 178
A Madame Régnier 179
A Madame Roger des Genettes 180
A George Sand 182
A Madame Roger des Genettes 184
A Madame Gustave de Maupassant 185
A Madame Roger des Genettes 185
A George Sand 186
A Carvalho (*inédite*) 189

1874.

A George Sand 192

A George Sand 194
A Madame Roger des Genettes..... 196
A la même..... 197
A George Sand 198
A la même 200
A la même..... 202
A la Baronne Lepic..... 204
A Madame Roger des Genettes..... 204
A George Sand 207
A la même 209
A Madame Roger des Genettes..... 210
A Émile Zola 212
A Georges Charpentier 215
A George Sand 215
A Madame Roger des Genettes..... 218
A George Sand 220
A Georges Charpentier..... 222
A Guy de Maupassant..... 223
A Georges Charpentier..... 224
A Edmond de Goncourt 225
A George Sand 226
A Georges Charpentier..... 229
A Émile Zola (*inédite*)..... 230
A Georges Charpentier 230
Au même..... 231
A George Sand 232

1875.

A Madame Marguerite Charpentier 233
A George Sand 234
A la même..... 236
A la même..... 238
A Émile Zola..... 239
A Madame Roger des Genettes 240
A la même..... 242
A George Sand 243
A la même..... 244

1876.

A George Sand 247

A Madame Roger des Genettes..... 248
A George Sand..... 249
A la même..... 252
A la même..... 253
A Madame Roger des Genettes..... 257
A Ernest Renan..... 258
A Madame Roger des Genettes..... 259
A Maurice Sand..... 262
A Émile Zola..... 264
A Guy de Maupassant..... 266
A Madame Roger des Genettes..... 267
A Guy de Maupassant..... 269
A Madame Roger des Genettes..... 270
A Madame Tennant..... 271
A Guy de Maupassant..... 273
A Maurice Sand..... 274
A Ernest Renan..... 276
A Tourgueneff (*inédite*)..... 276
A Guy de Maupassant..... 278
A Madame Tennant..... 279
A Madame Régnier..... 281
A Edmond de Goncourt..... 282
A Émile Zola (*inédite*)..... 284

1877.

A Guy de Maupassant..... 285
A Madame Roger des Genettes..... 285
A la même..... 286
A Madame Tennant..... 288
A Léon Cladel (*inédite*)..... 289
A Madame Tennant..... 290
A Leconte de Lisle..... 291
A Madame Roger des Genettes..... 292
A la même..... 295
A la même..... 297
A la même..... 298
A Madame Tennant..... 299
A la même..... 300
A Madame Roger des Genettes..... 301
A Madame Régnier..... 303
A Madame Roger des Genettes..... 305

A Leconte de Lisle..... 307
A Gustave Toudouze..... 307
A Émile Zola..... 308
A Edmond de Goncourt..... 311
A Madame Régnier..... 312
A Guy de Maupassant..... 313
Au même..... 315
A Madame Roger des Genettes..... 316
A Guy de Maupassant..... 319

1878.

A Madame Roger des Genettes..... 320
A la même..... 322
A la même..... 325
A Émile Zola..... 328
A Madame Tennant..... 329
A Madame Régnier..... 330
A Madame Juliette Adam..... 331
A Madame Roger des Genettes..... 331
A Émile Zola..... 334
A Guy de Maupassant..... 335
A Georges Charpentier..... 338
A Madame Tennant..... 339
A Madame Roger des Genettes..... 340
A Madame Tennant..... 342
A Edmond de Goncourt..... 342
A Madame Roger des Genettes..... 343
A Guy de Maupassant..... 345
Au même..... 346
A Gustave Toudouze..... 347
A Madame Roger des Genettes..... 348

1879.

A Monsieur Jules Troubat..... 348
A Guy de Maupassant..... 349
Au même..... 350
A Madame Roger des Genettes (*inédite*)..... 351
A la même..... 352
A Monsieur Jules Troubat..... 354
A Georges Charpentier..... 355

A Madame Auguste Sabatier 356
A Guy de Maupassant 357
A Madame Juliette Adam 359
A Edmond de Goncourt 360
A Madame Juliette Adam 361
A Madame Régnier 362
A Guy de Maupassant 363
A Edmond de Goncourt 365
Au même 366
A Léon Cladel (*inédite*) 368
A Georges Charpentier 369
A Madame Roger des Genettes 370
A Léon Cladel (*inédite*) 372
A Madame Juliette Adam 373
A Madame Roger des Genettes 373
A la même 375
A Georges Charpentier 378
Au même 379
A Monsieur Bourlet de la Vallée (*inédite*) 380
A Madame Tennant 381
A Guy de Maupassant 382
A Émile Zola 383
A Madame Juliette Adam 384
A Madame Roger des Genettes 385
A Guy de Maupassant 386
A Madame Juliette Adam 387
A Guy de Maupassant 388
A Paul Alexis 388
A Madame Régnier 389
A Madame Tennant 390

1880.

A Guy de Maupassant 391
A Edmond de Goncourt (*inédite*) 392
A Émile Zola 393
A Madame Tennant 394
A Madame Marguerite Charpentier 395
A Guy de Maupassant 396
Au même 397
A Gustave Toudouze 399
A Guy de Maupassant 401

A Paul Alexis..... 402
A Guy de Maupassant..... 405
A Edmond de Goncourt..... 407
A Émile Zola..... 408
A Madame Roger des Genettes..... 410
A Guy de Maupassant (*inédite*)..... 411
A Georges Charpentier..... 412
A la Baronne Lepic..... 414
A Guy de Maupassant..... 414
Au même..... 417
Au même..... 418
A Madame Roger des Genettes..... 422
A Guy de Maupassant..... 423
Au même..... 425
Au même..... 427
Au même..... 427
Au même..... 428
Au même..... 429
Au même..... 430
Au même..... 431
A Madame Roger des Genettes..... 432

APPENDICE.

Lettre au Conseil municipal de Rouen..... 435
Préface aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet..... 445

377

Gambetta 3

Thiers / Changements
305

Précision désorg
de Falaise
Bonn 313.

Gros sensible 39

[illegible]
113

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

EN 18 VOLUMES
AUGMENTÉES DE VARIANTES, DE NOTES
D'APRÈS LES MANUSCRITS, VERSIONS ET SCÉNARIOS DE L'AUTEUR
ET DE REPRODUCTIONS EN FAC-SIMILÉ
DE PAGES D'ÉBAUCHES ET DÉFINITIVES DE SES MANUSCRITS

Chaque volume broché ..... **8** fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé, *net*..... **15** fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin, *net*..... **22** fr.
Il est tiré des œuvres complètes 50 ex. numérotés sur chine, *net*. **40** fr.

CORRESPONDANCE

On sait avec quelle pudeur intransigeante Gustave Flaubert a tenu à s'exiler lui-même de ses livres. Sa religion de l'art désintéressé, de l'Art pour l'Art, son dogme de l'impersonnalité littéraire lui imposaient le devoir de taire son existence. Se confesser au public lui apparaissait à la fois comme une erreur, une trahison et une lâcheté. Et, sans la *Correspondance*, nous ne connaîtrions pour ainsi dire rien de lui.

C'est, en effet, dans ses lettres que le véritable Flaubert nous apparaît avec ses enthousiasmes et ses découragements, ses touchantes délicatesses et ses superbes violences, son exquise sensibilité et sa terrible clairvoyance. Par elles nous sont révélées toute l'intime noblesse, toute la naïve bonhomie de ce pur martyr des lettres. Elles nous font assister enfin à la genèse douloureuse de tant de chefs-d'œuvre; elles en sont le commentaire vivant, *indispensable*. Personne n'a le droit de les ignorer sous peine de moins comprendre, partant de moins admirer *Bovary*, *Salammbô*, *l'Education*, *la Tentation*, *Bouvard*.

Et leur réunion même est un immortel monument. Écrites hors des habituelles contraintes, avec tout l'abandon du génie qui se donne, leur magnifique spontanéité a fait justement dire à bien des maîtres qu'en elles la prose du XIXe siècle avait trouvé son expression souveraine, sa perfection française.

VOLUMES EN VENTE :

Madame Bovary, 1 vol. — *Correspondance*, I-II-III, 3 vol. — *Trois Contes*, 1 vol. — *Par les Champs et par les Grèves*, 1 vol. — *Œuvres de Jeunesse inédites*, 3 vol. — *L'Education Sentimentale*, 1 vol.

PQ
2247
A2
1910
sér.4

Flaubert,
Correspondance

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY